

It is just a sort of skeleton to which you have to add the flesh.
C.-G. Jung (entretiens avec le Dr. Evans sur les types)

Résumé : Cet article tente de donner une base linguistique via l'étude du japonais à ce que Jung nomme la pensée extravertie, la voix psychique liant pensée et langage. Après un rappel des conclusions de nos Essais de Tropologie, nous présentons les caractéristiques générales du japonais (prononciation, syntaxe, écriture). Elles montrent nettement que la logique du prédicat prédomine sur celle du sujet et que la spatialité (conditions présentes) l'emporte sur la temporalité (passé-futur). Le japonais est une langue suggestive, d'une politesse extrême, avec de nombreuses onomatopées. Son lexique est constitué d'un patchwork sémantique pluristratifié (pur japonais, chinois, anglais). Des études statistiques faites par des linguistes nippons montrent que le volume de vocabulaire utile à la vie quotidienne est de plus de 4 fois supérieur à d'autres langues, notamment occidentales.

Cette inflation lexicale est causée par plusieurs facteurs qui se rejoignent au niveau psychologique dans le fait que la *fonction de pensée des Japonais est nettement extravertie*. Les deux principaux sont : 1. L'importation tous azimut de lexèmes étrangers qui manquaient aux Japonais se sont accumulés au fil des siècles de façon éclectique ; 2. De nombreux exemples comparatifs proposés montrent que la langue de l'Archipel est plus naturellement tournée vers la dénotation et la métonymie que vers la connotation et la métaphore, comme son lexique hybride et métissé ainsi que les éphémérides poétiques l'attestent bien. C'est pourquoi le japonais nécessite un vocabulaire quotidien bien plus volumineux que d'autres langues pour compenser ce manque.

Il s'ensuit que le spectre sémantique des lexèmes du japonais (surtout les sino-japonais) est souvent moins étendu et arborescent que dans les langues occidentales, en particulier le français. Comme le japonais est une langue plutôt allocentrée, on en déduit que l'activité des symboles à l'arrière-plan de tout langage est plus perçue par la pensée dans son versant concret qu'abstrait. À l'image du japonais, on peut raisonnablement envisager que d'autres langues reflètent elles aussi l'extraversion de la pensée. Des études transculturelles fondées sur la métapsychologie de C.-G. Jung pourraient mettre ce fait en lumière dans un champ que l'on peut nommer « anthropoculturalité » puisque toute culture doit dialoguer avec l'inconscient anthropologique commun.

RAPPEL DES DEUX VERSANTS DE LA PENSÉE « MISE EN TROPES »

Du côté de la linguistique

Dans mes *Essais de Tropologie* (cf. sur ce site¹), j'ai émis l'idée que le langage et la fonction de pensée entretenaient d'étroites relations, l'analyse d'une langue pouvant ainsi fournir nombre d'informations sur la façon de penser d'une ethnie. Cela dit, le langage ne se limite pas uniquement à la pensée et peut être d'un ordre tout autre que verbal : gestuel, corporel, mathématique, etc. La pensée regroupe diverses fonctions cognitives, mais c'est bien via le langage que les idées liées à la pensée se partagent le mieux.

J'ai aussi avancé l'idée selon la métapsychologie de C.-G. Jung décrivant l'architecture de la psyché, c.-à-d. les deux dimensions d'introversion et d'extraversion et les quatre fonctions psychologiques, que *le langage est structuré comme l'inconscient* car ce dernier est de loin antérieur au conscient. Ceci va à l'encontre du fameux aphorisme de J. Lacan affirmant que *l'inconscient est structuré comme un langage*.

De fait, le langage n'a pas toujours existé chez l'être humain. Dans la perspective de l'essor de la psyché concomitant à celui de l'encéphale, il semble s'être lentement développé. En conséquence, l'inconscient en tant que matrice du conscient existait bien avant le langage chez nos lointains ancêtres et ne peut pas résulter de lui. Quand on parle d'inconscient, le point de vue anthropologique est absolument nécessaire, *a fortiori* pour l'inconscient collectif qu'il vaudrait mieux nommer « fonds anthropologique commun ».

Quoique les avis divergent, le début du langage humain pourrait se situer entre - 300.000 et - 2 millions d'années et il semble même que les singes émettent des voyelles depuis environ - 20 millions d'années. Mais au regard de l'âge de l'univers et de la vie, c'est juste une petite goutte d'eau dans le vaste océan. On ne sait pas bien ce qu'est l'inconscient puisqu'il est *inconscient*, mais on peut

¹ Le lecteur s'y reportera pour comprendre notre démarche de pensée qui nous a mené de la linguistique à la pensée extravertie.

subodorer qu'il suit l'évolution du vivant et de l'encéphale. À ce titre, le langage articulé humain est une acquisition tardive.

Néanmoins, si on limite l'inconscient comme le font Freud et Lacan à son aspect personnel ou culturel (le langage véhicule la culture), l'affirmation de Lacan semble en partie vraie. Mais elle est trop partielle car elle ne tient compte que de l'*effet en retour* du langage sur l'inconscient, tandis que ce dernier est à la base du langage à travers les symboles (sous-tendus par les archétypes) qui le traversent de part en part et sont retrouvés sous différentes formes dans toutes les cultures. Elle méconnaît aussi la structure de l'encéphale (versant concret) qui est le soubassement de l'architecture de la psyché (versant abstrait).

De plus, à l'inverse du rapprochement établi par Lacan entre le langage et les mécanismes du rêve (selon Freud) liant la métaphore à la condensation et la métonymie au déplacement, il m'a semblé plus exact d'inverser cette proposition en reliant la métaphore au déplacement et la métonymie à la condensation.

En effet, la métaphore est le trope paradigmatique du *décodage* (le sens) par déplacement ou glissement sémantique qui englobe d'autres tropes similaires comme la comparaison, l'allégorie, la parabole ou la symbolisation, mettant dans un rapport de sens des objets ou des idées par un effet subtil de similarité. Il y a donc un mouvement insensible translatant la réalité concrète vers une signification plus abstraite. La métaphore correspond vraiment au niveau du langage au mécanisme du déplacement fait dans le rêve.

À l'inverse, la métonymie est le trope paradigmatique de l'*encodage* (la structure) par condensation ou concision qui englobe d'autres tropes apparentés comme la synecdoque, l'antonomase, la métalepse ou l'hypallage, mettant dans un rapport structurel des objets ou des idées par un effet palpable de contiguïté. Il y a donc un mouvement subtil comprimant la réalité concrète au plus petit dénominateur commun pour l'exemplifier. La métonymie correspond au niveau du langage au mécanisme de la condensation du rêve.

La tendance à la métonymie consiste à concentrer le sens dans le contenant tandis que la métaphore est une explication de texte quant au contenu le long de chaînes d'associations d'idées, deux phénomènes typiquement humains qui, lorsque l'un se replie l'autre ensuite se déplie, un peu à la façon d'un origami.

On trouve ainsi d'un côté la *connotation* liée à la métaphore et ses substituts qui tentent de décoder plus de sens et, de l'autre, la *dénotation* liée à la métonymie et ses substituts, qui cherchent à mieux l'encoder.

Selon la linguistique, il s'agit de l'*axe paradigmatique* (diachronique) le long duquel la métaphore se file via une substitution de mots par d'autres mots et, de l'autre, de l'*axe syntagmatique* (synchronique) qui enchaîne des éléments contigus pour les connecter ensemble par des engrammes dans la grammaire selon un certain style expressif, c.-à-d. dans une structure langagière. Le contenu (le signifié/le sens) et le contenant (le signifiant/la forme) sont ainsi indissociablement liés pour délivrer un message au sujet.

Or, selon Jakobson, le procès métaphorique (sens) et le procès métonymique (structure) se dévoilent justement dans les deux types d'aphasies les plus représentatives : celle de Broca et celle de Wernicke. Il existe dans le premier cas des troubles de la contiguïté et dans le second des troubles de la similarité.

Du côté du cerveau

Au sujet de ces deux aires, les recherches actuelles en neurochirurgie ont remis en cause l'approche des localisations strictes pour une approche en réseaux plus complexe par des faisceaux neuroniques liés à d'autres faisceaux. Une tumeur dans l'aire de Broca n'engendre pas automatiquement une

aphasie de ce type car l'encéphale tend à *compenser le déficit jusqu'à un certain point* en raison de sa grande plasticité.

Il peut souvent réorganiser ses connexions neuronales pour se réparer et se reconstruire lors d'une lésion. Cela indique qu'une compensation fonctionnelle agissant de façon cybernétique existe dans le cerveau, à l'image d'ailleurs de la *compensation psychique* agissant dans les rêves ou les types psychologiques.

Chaque cerveau est donc tout à fait unique en son genre dans ses connexions, même si son architectonie reste la même. La neurochirurgie du patient en état d'éveil permet de savoir exactement où il faut couper pour soigner sans endommager les faisceaux de connexions liées à la parole motrice ou bien réceptrice. Ces réseaux comprendraient diverses structures du cerveau reliées par des fibres de la substance blanche.

D'où il ressort que *notre cerveau est à la fois individuel dans son expérience et collectif dans sa structure*.

Qui plus est, les aires de Broca et Wernicke prennent aussi d'autres tâches en charge que le seul langage. Celui-ci dépend encore d'autres circuits cérébraux impliqués dans certaines fonctions langagières dont les informations sont intégrées et coordonnées par les deux aires précitées pour générer du langage. De plus, elles fonctionnent de façon synchronique puisqu'elles sont reliées par le faisceau arqué pour donner forme et contenu au langage. Ainsi, l'aphasie de conduction résulterait de la destruction dudit faisceau.

Le remodelage des réseaux neuroniques chargés de compenser sont effectifs dans le cas des maladies évolutives comme les tumeurs cérébrales mais pas dans le cas des AVC qui sont trop catastrophiques. Les réseaux n'ont pas suffisamment de temps pour s'adapter et la compensation ne peut plus fonctionner.

Il n'est pas impossible que le cerveau puisse à la fois avoir des aires plus ou moins spécialisées et être ramifié de façon réticulaire par des faisceaux interconnectés agissant à distance pour mieux s'équilibrer. Comme il paraît façonné par des systèmes opposés et connivents, il n'en est pas à une contradiction près.

Cela dit, pour plus de clarté et compte tenu des observations faites à ce sujet par la linguistique, gardons les appellations aire de Broca et aire de Wernicke pour saisir ce qui les lie et les sépare à fois, en gardant en tête que ces aires sont très dépendantes d'autres localisations et de réseaux de faisceaux neuroniques.

Du côté des aphasies

1. Outre la coordination des organes articulatoires et la régulation de la prosodie, du rythme de la parole et du ton de la voix, l'aire de Broca s'occupe aussi de la production verbale et de la gestion des phonèmes.

Elle aurait donc comme fonction d'encoder, de dénoter, de condenser et de contextualiser par contiguïté l'acte de parole pour l'actualiser le long de l'axe syntagmatique. Un AVC dans cette aire chargée de la *motricité du langage* cause agrammatisme, lenteur et dysprosodie car les structures syntaxiques liées à la parole sont perturbées, sans parler des stéréotypies verbales, des troubles de la lecture et de l'agraphie.

Comme le patient manque de prédicats pour s'exprimer, cela provoque le fameux style télégraphique dû à l'agrammatisme, tandis que la sémantique reste intacte (les mots ayant un contenu sont préservés). Il est parfaitement conscient de son handicap verbal mais il ne peut guère communiquer même s'il le désire.

Une lésion de l'aire de Broca diminue grandement le libre accès à l'*extension*, c.-à-d. le fait pour un mot de s'appliquer à une classe plus importante d'objets. Ainsi, le mot couleur est un hyperonyme englobant le mot rouge car il contient potentiellement plus d'extension que lui. Les hyponymes ont donc tendance à disparaître dans l'aphasie de Broca, le patient revenant en fait à l'*intension* la plus lâche du mot-type.

Il s'ensuit que l'aire de Broca *liste* les divers hyponymes chargés de contextualiser un hyperonyme par contiguïté pour mieux *décoder* son contenu en détaillant ses constituants. Sa fonction est surtout liée à l'intendance et à la structuration du langage. Elle œuvrerait donc plutôt du côté du procès métonymique.

2. Outre que l'aire de Wernicke est aussi intimement liée à l'aire auditive et stocke vraisemblablement la représentation auditive des mots, elle se charge surtout de la compréhension verbale, de la gestion sémantique, planifiant ainsi la production d'un discours ayant un contenu permettant de communiquer.

Elle aurait donc comme fonction de décoder, connoter, expliquer et symboliser par similarité l'acte de parole pour mieux le pérenniser le long de l'axe paradigmatique. Un AVC dans cette aire chargée de la *réceptivité du langage* cause souvent des troubles de la compréhension, un vocabulaire inapproprié à la situation et une jargonophasie. La faculté de comprendre le langage est quasiment perdue, la fluence verbale accélérée (logorrhée à plus de 90 mots minutes), le discours incompréhensible ou vide de sens.

Comme le patient est en manque de sujet pour s'exprimer, cela provoque paraphasies et jargonophasie dues à la discordance sémantique, tandis que la fluidité verbale reste intacte (la structure phrastique est préservée). Quoiqu'il communique, il n'est pas du tout conscient de son handicap verbal (anosognosie).

Une lésion de l'aire de Wernicke diminue grandement le libre accès à l'*intension*, c.-à-d. le fait pour un mot d'être compréhensible en tant que signifié. Ainsi, on constate des paraphasies de type sémantique (intersion d'un mot pour un autre de même catégorie) comme *cuiller* se lie à *fourchette*, et/ou de type phonémique (intersion de syllabes dans un même mot) comme *balette* se substitue à *baguette*. Le rapport sémantique et paronymique des mots n'étant plus maintenu, le discours reste pauvre en contenu.

Il s'ensuit que l'aire de Wernicke combine le sens des mots dans la phrase pour lui attribuer une certaine valeur par similarité et l'*encoder* sémantiquement, permettant au locuteur d'avoir accès au métalangage. Sa fonction étant surtout liée au sujet linguistique, elle œuvrerait plutôt du côté du procès métaphorique. C'est sans doute ce manque de sujet qui provoque logorrhée et jargonophasie dans l'aphasie de Wernicke.

On voit qu'entre ces deux aires et leurs connexions neuroniques arborescentes, il y a interdépendance au point que le prédicat ne peut pas exister sans le sujet et inversement, comme les aphasies de ces deux aires semblent l'indiquer. Il s'agit plutôt d'une solidarité réciproque nécessaire pour produire la parole.

En résumé, l'aire de Broca se charge de la motricité du langage, de sa structuration et de son extension ; celle de Wernicke du contenu et de son intension. L'une atteinte, seule l'autre est manifeste et vice-versa.

Du côté de la psychologie analytique

En référence à la métapsychologie de Jung, la tendance de la parole à englober des ensembles pour les *sérier* et les *structurer* selon un certain ordre grammatical, syntaxique ou lexical (que l'aphasie de Broca dénonce par son déficit), renverrait au *versant extraverti de la pensée*. En effet, celle-ci intéressée par les objets et leur listage, cherche avant tout à les inventorier par le menu pour ensuite mieux les classer.

En référence à la métapsychologie de Jung, la tendance de la parole à coordonner sémantiquement les unités linguistiques pour *concevoir* et *planifier* tous ces éléments en un discours cohérent (que l'aphasie de Wernicke dénonce par son déficit) renverrait au *versant introverti de la pensée*. En effet, celle-ci, intéressée par le sujet, tente de connecter les mots entre eux quant à leur contenu pour produire du sens.

On trouverait donc enchevêtrées ensemble une base neurologique liée à la substance du cerveau grise et blanche² et une autre base psycholinguistique ressortissant notamment à la psychologie analytique. Cela correspondrait au niveau de la fonction de pensée et du langage à une reproduction de la bipolarité de l'inconscient abyssal selon les deux attracteurs de l'énergie psychique, c.-à-d. introversion/extraversion.

On peut admettre que le *symbole* est le soutènement souterrain des contenus de la fonction de pensée liés aux aires du langage en ce qu'il réunit en lui un versant introverti (abstrait) et un versant extraverti (concret), tentant d'unifier les oppositions : procès métaphorique et procès métonymique, déplacement et condensation, décodage et encodage, connotation et dénotation, logique du sujet et logique du prédicat.

Nous pauvres humains sommes donc condamnés à la création qui fonde la culture, par le langage aussi, pour prouver au Créateur que son existence et la nôtre *ne sont pas totalement absurdes*. Sinon, il ne reste guère que le suicide selon l'interrogation camusienne de la vie. Nous sommes promis et destinés au sens.

Jung l'avait bien compris lorsqu'il disait péremptoirement : *devenez ce que vous avez toujours été*. Nous sommes tous embarqués vers la mort dans le navire d'ici-bas, mais *quid* de notre devenir dans l'au-delà ?

Du côté de notre démarche de pensée

Je suis parti de très loin, bien plus loin que du diable vauvert, pour aboutir aux conclusions qui suivront. J'ai dû faire tout ce travail de recherche pour ne pas tomber dans l'ornière de la facilité et de la répétition, à savoir dépasser la vulgate des savoirs psycholinguistiques pour les *élargir* à la psychologie analytique.

1. Au départ, il y a l'énigme du japonais qui m'a motivé à creuser la linguistique, bien que je ne sois pas spécialiste en ce domaine. J'ai dû m'interroger sur l'inflation incroyable du lexique de la langue nippone.

2. Un certain Jakobson montre comment l'aphasie de Broca endommage l'encodage lexical et l'armature de la phrase tandis que celle de Wernicke détériore le décodage du sens et de son contenu dans la phrase. Il les présente comme procès métaphorique (axe paradigmatique) ou métonymique (axe syntagmatique).

3. Un certain Jung affirme l'existence d'une fonction de pensée, extravertie ou introvertie, dans la psyché. Quoiqu'il n'en dise rien, on peut logiquement penser que cette fonction est intimement liée au langage.

² Quant à la *substance blanche* de l'encéphale, on peut avancer l'hypothèse qu'elle ferait majoritairement partie de ce qui relève de l'*inconscient*, tandis que la *substance grise* corticale ou celle d'autres noyaux gris au sein de la substance blanche (au niveau du tronc cérébral, de la moelle épinière ou des noyaux gris centraux constituant la substance grise profonde), sans compter les cellules gliales assurant l'homéostasie du milieu neuronal et la myélinisation, appartiendraient au domaine du *conscient*. Dans le SNC, la matière grise est formée par une accumulation de corps cellulaires de neurones et la matière blanche par des faisceaux d'axones. Parallèlement, j'ai émis l'idée que la structure de l'inconscient (deux dimensions et quatre fonctions) *se démoulait* dans le conscient selon la maturation-myélinisation du cerveau, avec des préférences individuelles. Ce démoulage graduel de l'inconscient au conscient permettrait aux quatre fonctions psychologiques de s'actualiser vers l'introversion ou l'extraversion.

4. Un certain Lacan prétend que *l'inconscient est structuré comme un langage*. Sauf que ça ne colle pas du tout avec la métapsychologie de Jung puisque pour lui l'inconscient est antérieur au conscient. Il faut donc retourner l'aphorisme lacanien comme un gant : *le langage est structuré comme l'inconscient*, et tout s'éclaire. L'hypothèse est que l'inconscient en amont du conscient est structuré par deux dimensions opposées conniventes, l'introversion et l'extraversion, attracteurs de la libido plus ou moins en équilibre. Toutes les fonctions psychologiques y compris la pensée prennent nécessairement ce moule pour modèle.

À ce sujet, les interpolations entre l'inconscient et le conscient sont très fréquentes à cause du démoulage progressif qui s'opère entre ces deux instances lors de la maturation de l'encéphale et de sa myélinisation, qui voit l'installation graduelle dans la psyché consciente des fonctions psychologiques en interaction. Jung déplorait jadis *la monstrueuse duplicité de la psyché* qui fait passer des vessies pour des lanternes.

5. Dans mes *essais de tropologie* (cf. ce site), j'ai donc débuté par la linguistique liée aux aphasies et au cerveau, les reliant à la métapsychologie de Jung et à ses concepts d'introversion et d'extraversion tels qu'ils se reflètent linguistiquement et neurologiquement dans la fonction de pensée, via le symbole et ses deux versants abstrait/concret que j'ai rapporté aux figures du langage de métaphore et de métonymie.

Du symbole au langage, on pouvait ainsi passer de la représentation de chose à la représentation de mot, une langue pouvant être plutôt introvertie ou extravertie selon l'*orientation préférentielle de la pensée* d'une ethnie, quoique cette tendance ne soit pas fixée à jamais car tout ce qui est vivant ici-bas évolue.

6. De plus, j'ai pris en exemple le japonais qui n'a aucun lien avec les langues occidentales pour montrer autant que possible qu'il est possible de démontrer un lien fort existant entre le langage et la pensée. L'étude des grandes lignes du japonais permettra donc de *donner corps* à ce que Jung appelle la fonction de pensée en visualisant sa tendance introvertie ou extravertie car le langage en est le véhicule privilégié.

À partir de cette série d'hypothèses, il deviendra plus facile de saisir les traits singuliers du japonais et surtout pourquoi il présente une telle inflation lexicale (cf. *infra*), c.-à-d. une quantité énorme de lexèmes. Je ne suis pas sûr de pouvoir être crédible mais, quoi qu'il en soit, il faut bien aboutir à une démonstration.

CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES DU JAPONAIS

Du côté de la prononciation

Contrairement au chinois qui possède quatre accents toniques (le premier haut placé est long et plat, le deuxième est montant, le troisième descendant puis remontant et le quatrième bref et coupant, plus un ton neutre non prononcé), le japonais est atonique, à quelques exceptions près. La prononciation de cette langue est relativement simple pour les Occidentaux une fois appris le système de romanisation Hepburn. Pour aider le lecteur non-japonisant à bien prononcer le japonais nous donnons ci-après des indications :

Le **e** se prononce comme dans *blé*, le **u** comme dans *roue*, le **k** comme dans *cou*, le **g** comme dans *gare*, le **s** comme dans *tasse* ou *nation*, le **sh** comme dans *chat*, le **z** comme dans *zéro*, le **j** comme dans *djinn*, le **ch** comme dans *tchao* ou *Tchad*, le **ts** comme dans *tsar*, le **h** comme dans *hello*, le **y** comme dans *yeux*, le **w** comme dans *oui*, le **ny** (+une voyelle) comme dans *vigne* et enfin le **r** est roulé comme dans *lu*. D'autre part, quand deux voyelles se suivent, on doit les lire séparément, un peu comme le tréma français permet d'en détacher la lecture (ai = aï, oi = oï). La voyelle française **u** n'existant pas, elle est notée *yu*.

Le macron sur une des cinq voyelles indique qu'elle est longue (ā, ī, ū, ē, ō). Les consonnes **m** et **n** se prononcent toujours après une voyelle (tels *éden* ou *imam*). Une consonne redoublée indique que la syllabe d'après est lue après avoir marqué une courte pause, donnant l'impression d'un *saut* dans la voix. Enfin, la prononciation du japonais est écrite entre parenthèses (), en italiques et suivie des sinogrammes. Les expressions sont séparées par une barre (/) ou reliées par un tiret (-) quand les mots sont synonymes. Certains mots sont parfois écrits en anglais et en gras pour indiquer qu'ils proviennent bien de l'anglais.

On peut considérer le noyau indigène du japonais comme un pur produit de la sensibilité originelle de l'Archipel. La langue est simple, limpide, généreuse, sans recherche ni apprêts. C'est un babillage qui fond dans la bouche où transparait encore la douceur du lait maternel. Il n'existe pas de phonème dur à l'oreille capable de blesser le cœur humain. Aucun non plus qui vienne fouetter l'esprit pour le réveiller. Le pur japonais est toujours chéri au pays du soleil levant comme le joyau vivant de l'âme des ancêtres.

Du côté des origines

Le japonais appartient à la famille des langues ouralo-altaïques (mongol, turc, tOUNgouse, coréen) mais il possède aussi des éléments lexicaux austronésiens et aïnous. Sa syntaxe est de type sujet-objet-verbe (SOV). Autrement dit, le prédicat est toujours placé en fin de phrase, l'objet venant devant le verbe et l'adjectif devant le substantif. L'élément verbal et tout élément prédictatif se placent en fin de proposition, donc après les compléments. *Le sujet de la phrase est généralement omis*, lorsque le contexte le permet.

Même dans une phrase complexe, la langue possède la même règle syntaxique : le déterminant (élément qualifiant) précède toujours le déterminé (élément qualifié). Le nom est précédé de l'adjectif, lui-même précédé de l'adverbe et la principale précédée par la relative, etc. Les pronoms relatifs sont inutiles pour relier la principale aux subordonnées puisque celles-ci arrivent toujours en premier. De ce fait, *le rapport logique entre le déterminant et le déterminé ne peut être précisé que grâce au contexte et à la situation.*

À l'opposé des langues flexionnelles comme le français ou des langues isolantes comme le chinois, la morphosyntaxe du japonais dispose de divers suffixes en fin de radical d'un verbe ou d'un adjectif verbal qui s'adjoignent aux mots-bases pour modifier les catégories grammaticales temporelles. Ce procédé de suffixation est propre aux langues dites *agglutinantes*. De plus, il n'y a ni genre, ni nombre, et les verbes ou les adjectifs ne se conjuguent pas avec les pronoms personnels. L'expression du temps, du lieu, du rapport, du sujet ou bien du thème de la phrase s'effectuent au moyen de particules enclitiques (copules).

La phonétique japonaise se fonde sur des syllabes ouvertes de type consonne + voyelle brève (ex. : *ka*).

Du côté de l'écriture

L'écriture idéographique fut introduite au Japon vers le IV^e siècle de notre ère via le bouddhisme. Avant cela, il n'existait aucun système graphique pour écrire la langue. D'une famille de langues différente du chinois (langue tonale et sans désinences), on trouva une solution pour transcrire la grammaire et la syntaxe du japonais en inventant *deux syllabaires* à partir de certains idéogrammes qui furent simplifiés.

Ces syllabaires purement phonétiques et facilement lisibles notent tous les sons du japonais mais ce sont les idéogrammes qui portent le sens. Il faut donc apprendre par cœur la prononciation de chacun d'eux, soit environ 2220 caractères pour lire le journal. Hélas, les choses se compliquent car chaque caractère a *au minimum* deux prononciations : soit la japonaise (*kun-yomi*/訓読み) ou bien la chinoise (*on-*

yomi/音読み).

De plus, diverses ambassades japonaises se rendirent au fil du temps dans différentes régions de la Chine, ramenant plusieurs autres prononciations des mêmes sinogrammes. Cela provoqua une inflation des prononciations sino-japonaises pour bien d'entre eux, au point qu'il est souvent difficile de savoir quelle est la bonne, quoique l'étymologie graphique dont ils sont porteurs indique souvent clairement leur sens.

L'avantage des caractères est qu'ils parlent à l'œil par leur étymologie graphique mais non pas à l'oreille. L'écriture idéographique est avant tout emblématique, ne conservant de la chose que les traits graphiques pertinents pour la représenter dans sa concrétude. Forme, configuration, catégorisation, c.-à-d. la Gestalt, sont prégnants et jouent un rôle de premier plan dans leur mémorisation et leur représentation mentale.

Lorsqu'un Japonais pense, il peut aisément faire appel aux sinogrammes et les visualiser dans son esprit pour guider sa réflexion. Aucune forme n'échappant à ce système par le jeu des renvois en cascade, il est plus simple de faire des associations d'idées en suivant la texture de cette écriture car on dispose toujours d'une *matière visuelle* où se raccrocher pour mettre les choses en relation de proche en proche.

La logique première de l'écriture idéographique consiste donc à associer des représentations juxtaposées ayant entre elles des rapports plutôt de contiguïté sémantique. Il faut toujours plus ou moins un *contexte* et des localisations - même figées et typées - pour servir de points de référence à une translation du sens où semblent prévaloir les mécanismes métonymiques de la connexion et de la correspondance *en réseau*.

Le désavantage, *c'est un handicap dans le domaine de l'abstraction* parce que le sujet ne peut pas tout à fait se défaire d'une structure modélisée pour être figurative. Il est improbable que son esprit soit mis en demeure de considérer un « vide total » ou un « blanc impensable », c.-à-d. d'affronter en soi *l'inexistence de l'existence* ou son contraire, autrement dit la présence ou l'absence de *la chose-en-soi*.

En général un caractère est fait de deux parties distinctes : le *sémantème* à gauche et le *phonème* à droite. Le premier indique la chaîne sémantique dans laquelle il peut se situer et le second donne la lecture la plus probable. Bien entendu, cette règle souffre de nombreuses exceptions. Ce système possède quand même un avantage certain : à l'inverse des langues occidentales « phonétiques » au sens strict du terme, le sinogramme offre très souvent dans sa graphie un élément sémasiologique qui permet d'identifier sa possible étymologie, du moins de le situer comme un maillon vraisemblable dans une chaîne associative.

Par exemple, le pictogramme du soleil (日) combiné à celui de la lune (月) donnera par association d'idées l'idéogramme *clarté* (明). Ce caractère associé à la parole (*koto*/言) signifiera *affirmer clairement* ou *sans détours* (*meigen*/明言). Connaître le sens des 214 radicaux historiques (les clés ou les sémantèmes) donne une idée approximative de la signification catégorielle à laquelle le caractère va plus ou moins appartenir. Mais la combinaison du sémantème et du phonème dans un même idéogramme ne s'est pas toujours faite selon les modalités rationnelles des associations d'idées conscientes ou plus ou moins inconscientes.

Autre exemple : le corps (*ti*/體) s'écrit en chinois traditionnel avec à gauche le sémantème des os (*gū*/骨) et à droite avec le phonème de la richesse ou de l'abondance (*fū*/豊). Il est donc clair au travers de cette association idéographique que pour les anciens Chinois le corps fonde notre *capital-vie* jusqu'à la mort.

Ce qui pose la question : pourquoi les idéogrammes doivent-ils absolument comporter un sémantème (à gauche, en haut ou en bas) accolé à un phonème (souvent à droite) pour délivrer une information qui ait du sens et qui soit claire aussi pour l'entendement ? N'est-ce parce qu'il s'agit d'un

côté de *connotation via le sémantème* sur l'axe paradigmatique par association d'idées où le sens implicite (figuré) est suscité par le locuteur vers son interlocuteur et de plus, d'un autre côté, de *dénotation via le phonème* sur l'axe syntagmatique au sens explicite (propre) dans sa prononciation qui propose un aspect concret et obvie ?

La graphie des sinogrammes nippons a aussi varié de façon considérable tout au long de l'histoire. Ne connaître que les caractères de la langue standard actuelle ne permet pas de lire correctement un journal d'avant-guerre. A côté, un casse-tête chinois ressemble à un jeu d'enfant. En dépit de sérieux efforts de rationalisation, ce système d'écriture reste toujours d'une grande complexité. Le japonais ne peut pas cependant l'abandonner car son lexique (surtout sino-japonais) contient un nombre élevé d'homophones. Pour les distinguer avec assez de certitude, on a donc besoin du support visuel et mental des caractères.

Certains sinogrammes très usités atteignent près de dix prononciations, sans compter celles des prénoms. Ainsi, *vivre* (生) a 12 lectures : *sei, shō, ikiru, ikasu, ikeru, umu, umareru, haeru, hayasu, ou, nama, ki*.

De surcroît, il existe les *ateji* (当て字) dont la prononciation est sans vrai lien avec celle des idéogrammes standardisés. Ex. : le cadeau offert lors d'un retour de voyage se dit *o-miyage* (お土産) dans la langue vernaculaire mais il est retranscrit par deux idéogrammes qui ne se prononcent pas selon leur lecture habituelle. Ils sont empruntés à l'idée chinoise de « produit de la terre » (*tǔchǎn*/土産) comme cadeau et devraient se lire *dosan* en sino-japonais. Mais on a préféré garder la prononciation japonaise de *o-miyage*.

On trouve aussi les *jukujikun* (熟字訓) qui retranscrivent sémantiquement un objet avec des sinogrammes, tel par exemple le tabac (煙草), prononcé *tabako* (mot portugais) mais écrit avec *fumée* (煙) et *herbe* (草).

Or, ces *ateji* lus *arbitrairement* sont nombreux en japonais. Écriture et lecture divergent donc beaucoup, comme en français de Broglie doit se prononcer *de Breuil*. Il faut au final les apprendre tous par cœur.

Pour corser le tout, certains verbes se lisent pareillement mais s'écrivent avec un sinogramme différent pour ajouter une nuance. Ainsi, le verbe *entendre/écouter* qui s'emploie aussi pour *demander* quelque chose à quelqu'un se prononce *kiku* et s'écrit 聞く, mais on peut aussi l'écrire *kiku* 聴く pour signifier par cette subtilité graphique qu'on est plus attentionné qu'à l'ordinaire (par ex. : écouter de la musique).

Idem pour le verbe *écrire* qui se prononce *kaku* et s'écrit d'ordinaire 書く. Mais on peut aussi l'écrire 描く ou 画く s'il s'agit de dessiner ou de peindre, et même le prononcer *egaku*. Le verbe *voir/regarder* quant à lui se prononce *miru* (みる) et peut s'écrire 見る, 視る, 観る, 看る ou 診る selon que l'on voudra nuancer : contempler un paysage, regarder un spectacle, observer, prendre soin de, examiner un patient.

Idem pour le verbe *prendre* qui se prononce *toru* (とる), mais s'écrit de maintes façons : 取る *prendre en main*, 採る *cueillir*, 撮る *photographier*, 捕る *attraper*, 執る *débuter le travail*, voire même 録る *enregistrer*.

Les prononciations des caractères sont si profuses en japonais qu'on ne sait pas toujours comment les lire. On a trouvé toutefois un système pour les transcrire (si nécessaire) en notant leur prononciation au-dessus de chacun d'eux à l'aide d'un syllabaire afin de pouvoir les lire : ce sont les *furigana* (振り仮名).

Tous ces écueils dans la transcription et la lecture des sinogrammes tiennent en partie à ce que le japonais et le chinois relèvent de deux familles de langues différentes, et en partie parce que les

Japonais ont su magistralement adapter l'écriture chinoise à leur idiome en s'inspirant des nouveaux concepts importés. Hélas, cette habileté les a grandement forcés à faire le grand écart entre leur langue et les idéogrammes.

Il en a résulté pour le japonais une inflation phonétique des caractères. L'écriture de la langue diffractée en une pluralité de prononciations reflète déjà le *dispersement de la pensée* qui domine dans l'Archipel.

À l'inverse d'autres pays sous la domination chinoise tels la Corée ou le Vietnam, forcés d'adopter les sinogrammes faute d'écriture, le Japon a su les adapter à sa langue, quoiqu'ils fussent mal appropriés. À cet égard, il n'existe plus que trois pays utilisant ce système d'écriture : la Chine, Taïwan et le Japon.

Pour sortir de l'impasse du foisonnement des idéogrammes dont il faut apprendre par cœur la lecture, la Corée a inventé au XV^e siècle un alphabet phonétique (*hangeul/한글*) très efficace et le Vietnam est passé à la romanisation de son écriture via des signes diacritiques pour noter les différents accents de sa langue.

Du côté du sujet

Du côté du sujet, la situation est complexe car en japonais ledit sujet est si « instable » qu'on ne peut le définir avec certitude. Certes, il existe des pronoms personnels « fabriqués » permettant de traduire les textes occidentaux, mais ils sont rarement employés. L'usage veut plutôt que l'on désigne l'interlocuteur ou une tierce personne par son nom ou sa fonction sociale, un peu comme *docteur* ou *maître* en français.

La phrase japonaise est constituée d'un ou plusieurs « segments » relativement autonomes entre eux qui autorisent des énoncés souvent elliptiques. Par exemple, si à la question d'une voisine un bambin répond « *papa o-shigoto* » (papa-travail), cela signifie « papa [est au] travail ». Aucune ambiguïté possible ici.

En japonais, l'indication du sujet, du complément d'objet, du nombre et du genre, voire du verbe n'étant pas essentielle, il suffit de prononcer le segment dont l'utilisation s'impose dans une situation donnée. C'est la règle de l'énoncé minimal. Le japonais admet ainsi un *axiome de congruence* entre le locuteur et l'interlocuteur qui permet d'éluder de nombreux « segments », en particulier le sujet de l'énonciation. Implicite, il ne s'énonce pas. En cas de difficulté, on le précise quand même. Mais telle n'est pas la règle.

Le japonais est donc une *langue foncièrement situationnelle*, très éloignée dans sa structure des langues occidentales, bien moins flexibles, en raison surtout de la présence constante du sujet de l'énonciation.

Jadis, nombre de mots apparurent tout au long de l'histoire de la langue selon plusieurs critères sociaux.

Pour le locuteur, citons comme pronoms personnels : *maro* (麻) pour un jeune garçon ; *yatsuko* (臣) en signe de modestie pour soi-même ; *mi* ou *midomo* (身/身共), littéralement « mon corps/nos corps » pour se revendiquer d'un groupe ; *sessha* (拙者) utilisé par les samourais pour s'abaisser devant le maître et se dire ignorant ou malhabile ; *watakushi* (私) le plus neutre de tous, et *boku* (僕) signifiant la servitude.

Pour le locuteur, on peut encore citer : *jibun* (自分) = moi-même ; *onore* (己) ou *ore* (俺) = soi-même, usité familièrement par les hommes en parlant d'eux envers leurs pairs ou pour ceux de statut un peu inférieur.

Pour l'interlocuteur, citons comme pronoms personnels : *kimi* (君) qui voulait dire naguère « seigneur ». Il est devenu de nos jours très familier (= tu) ; *omae/omaesan* (御前/御前さん) ou *onushi* (御主) = celui

qui est devant moi, utilisé jadis envers le maître ; *kisama* (貴様) = votre honneur, devenu à présent péjoratif. Pour l'interlocuteur, citons encore : *mashi*, *imashi* ou *mimashi* (汝), terme affectueux employé autrefois.

Des démonstratifs servaient jadis pour désigner le locuteur : *soregashi* (某) = ceci ; *kochira* (此方) = de ce côté-ci. Pour l'interlocuteur, il existait *soko* (其所) ou *sochira* (其方) = de ce côté-là ; *konata* (此方) = vers cette direction-ci ; *sonata* (其方) = vers cette direction-là ; *anata* (彼方) = vers cette direction là-bas.

Pour la troisième personne du singulier, on trouvait par exemple : *koyatsu* ou *ko.itsu* (此奴) = ce serviteur-ci ; *soyatsu* ou *so.itsu* (其奴) = ce serviteur-là ; *kayatsu*, *kiyatsu*, *ayatsu* ou bien *aitsu* (彼奴) = ce serviteur là-bas ; et aussi *kare* (彼) = cela [qui est] là-bas, et aussi *kanojo* (彼女) = cette femme [qui est] là-bas [5].

Il existe donc en japonais une *pluralité de sujets* à bien distinguer selon les circonstances de la relation : le sexe, l'âge, le statut social, la hiérarchie, le respect dû à l'autre lié à sa propre modestie et bien d'autres critères concrets. Certes, le japonais n'est en rien l'unique langue dans une telle inflation de pronoms personnels interchangeables selon la situation en cause, mais il est extrêmement représentatif à cet égard.

Lors de l'introduction des ouvrages occidentaux à l'ère Meiji, les Japonais furent surpris par la neutralité sociale et contextuelle de nos pronoms personnels relevant grammaticalement d'une même classe. Le sujet pouvait donc rester relativement identique à lui-même sans se soucier des contingences extérieures. Chose absolument impensable au Japon dans le cadre des relations sociales standardisées prédominantes.

Cette défaillance du sujet à se définir possiblement en dehors de tout contexte social le déterminant a pu faire dire à certains psys que les Japonais n'étaient pas analysables en raison de l'inconsistance du moi ou d'un manque de sujet référent dans la psyché. Il est vrai qu'au Japon on est toujours un peu le sujet d'un autre car le locuteur se définit surtout par la situation actuelle dont il dépend : le moi est *flottant*. L'esthétique du monde flottant (*ukiyo*/浮世) créée par l'Archipel paraît bien avoir une base psychologique.

Du côté du prédicat

Le prédicat désigne tout ce qui est dit à propos du sujet, c.-à-d. ce qu'on lui attribue. Il se construit autour du verbe principal de la phrase et est constitué des mots n'appartenant ni au sujet, ni aux compléments.

La logique du prédicat en japonais est *de facto* en position dominante en ce que celle du sujet n'est pas prioritaire puisque celui de l'énonciation est souvent omis ou dépend très largement des circonstances. Comme le prédicat valorise ce qui est extérieur au sujet, on saisit que le japonais et la pensée japonaise sont bien plutôt tournés vers ce qui n'est pas directement lié à ce qui pourrait servir de référence au sujet.

Comme l'affirmait déjà Jakobson, « *une observation attentive montre que, sous l'influence des modèles culturels, de la personnalité et du style tantôt l'un (le procédé métaphorique) tantôt l'autre (le procédé métonymique) a la préférence* » [8]. Or, dans la structure morphosyntaxique de la phrase japonaise, la *logique du prédicat* est prioritaire car il vient en premier, le déterminant précédant toujours le déterminé.

La *valorisation de l'attribut* se remarque dans la faculté qu'ont les adjectifs à fonctionner tels des verbes (appelés adjectifs verbaux). Ainsi, [c'est] *beau* (*utsukushii* [desu]/美しい [です]) est un adjectif qui s'emploie tel quel, devenant un **énoncé minimal** suffisant du point de vue grammatical. Ce sont donc les *qualités pertinentes* (condensation-métonymie) de la chose en question pour décrire une action ou un état, et non la compréhension subjective du sujet à l'égard de ladite chose (métaphore-déplacement)

qui importent.

Une phrase en japonais peut donc éluder l'énonciation du sujet, implicite tant qu'il n'y a pas d'ambiguïté.

La règle fondamentale de l'énoncé minimal, c.-à-d. du *segment signifiant*, concerne particulièrement les mots variables, tels les groupes verbaux et aussi les qualificatifs. Ainsi *akai* (赤い) [= rouge] est un énoncé complet correspondant à « [c'est] rouge ». Les adjectifs se comportant comme des verbes, ils subissent des inflexions grammaticales, toujours selon le procédé de suffixation propre aux langues agglutinantes.

En revanche, les mots invariables comprennent surtout les pronoms personnels, quelques adjectifs non indigènes et les éléments nominaux. Ceux-ci ne comportent ni nombre, ni genre, ni article, mais on peut adjoindre d'autres éléments pour indiquer la marque du pluriel. Le genre ne concerne guère que les êtres animés (humains, animaux) et on emploie un mot différent ou un préfixe approprié pour le caractériser.

Toujours dans cette logique du prédicat, on peut citer l'emploi fréquent de la forme passive en japonais. Non seulement le sujet est éliminé mais, qui plus est, on montre par la voix passive que *c'est lui qui subit l'action*. En français l'emploi de la forme passive est moins fréquent car la *logique du sujet* est plus forte.

Soit la phrase : « je me suis fait saucer [par la pluie] » (*ame ni furareta*/雨に降られた). Le français emploie le pronom réfléchi *se*, c.-à-d. la marque du sujet, là où le japonais use de la voix passive en omettant le sujet mais on ne peut l'éliminer en français ou traduire par la forme passive (j'ai été saucé par la pluie). La voix passive du japonais sera souvent exprimée par une forme factitive pronominale ou l'emploi du *on*.

Soit la phrase : « tout le monde m'a raillé », « on s'est moqué de moi », « on s'est payé ma tête » (*[mina ni] warawaremashita*/皆に笑われました). Difficile d'omettre le pronom réfléchi et de traduire la voix passive japonaise, le français préférant la voix active car la logique du sujet l'emporte sur la logique du prédicat.

L'emploi de la forme passive se retrouve aussi en japonais dans les expressions de politesse où le sujet se place en position de passivité envers le locuteur afin de le traiter avec la plus grande déférence. Toutes les expressions honorifiques et de modestie révèlent la grande sollicitude que l'Archipel manifeste à l'égard d'autrui (= allocentrisme). Outre que l'on ne peut jamais répondre « non » de manière directe à son interlocuteur, on doit s'efforcer de toujours maintenir la relation avec lui. Autant que faire se peut, il faut éviter les silences dans la conversation (surtout au téléphone) car les Japonais le supportent mal.

La langue japonaise parlée fait donc grand cas des *mots de liaison* (*kedo*/けど, *dakedo*/だけど, *keredo*/けれど, *keredomo*/けれども) pour maintenir le fil de la conversation car le contexte relationnel importe plus que le statut du sujet. Cette prévalence d'une logique de l'altérité se retrouve dans *l'euphémisation* du japonais.

Un autre trait de la langue sont les fréquentes doubles négations³ qui servent à atténuer ou accentuer une affirmation selon le contexte. Il s'agit de se mettre en position de réception (attente passive), le sujet se positionnant non pas tant par ce qu'il est que par ce qu'il n'est pas, souvent en se comparant aux autres.

³ Exs : *nai hazu wa nai*/ないはずはない, *nai koto wa nai*/ないことはない, *nai to wa kagiranai*/ないとは限らない, *nai wake wa nai*/ないわけではない, *nai wake de wa nai*/ないわけではない, *nai wake ni wa ikanai*/ないわけにはいかない, *nai no dewa nai*/ないのではない, *nakereba ikenai*/なければいけない, *nakereba naranai*/なければならぬ, *zu ni wa okanai*/~ずにはおかない, etc.

D'autres langues utilisent aussi la double négation et l'euphémisme de la litote, suggérant une idée par la négation de son contraire, mais le japonais est très familier de ce fait. On peut dire « tout le monde le sait » (*minna shitteiru yo/みんな知っているよ*) mais on dira aussi bien « il n'y a personne qui ne le sache pas » (*shiranai hito ha inai yo/知らない人はいないよ*), la double négation⁴ prenant en ce cas un côté plus emphatique.

Les adjectifs eux-mêmes censés qualifier ledit sujet se comportent comme des quasi-verbos. Il n'existe pas de différence fondamentale entre un verbe marquant un état ou une action et un adjectif qualificatif qui s'adjoit directement ou indirectement à un substantif pour exprimer une qualité ou bien un rapport. Si les verbes et bon nombre d'adjectifs verbaux sont flexionnels les autres classes de termes restent fixes.

Ainsi, l'adjectif *samui* (寒い) sans sujet ni terminaison verbale pourra signifier « j'ai froid » ou « il fait froid » ou « tu as froid ? ». Le contexte, le ton ou une particule finale détermineront l'interprétation au final. Le procédé de l'énoncé *minimal* dans le japonais quotidien privilégie donc largement le prédicat.

Du point de vue psychologique, cela signifie que le japonais n'a pas nettement établi de distinction entre l'action, l'état, le devenir (fonctions du verbe) et la description des qualités de la chose en question. En tous cas, les deux semblent s'être plus ou moins associés dans l'esprit des Japonais de jadis. L'épithète (ce qui est ajouté) paraît donc avoir eu autant d'importance (ou plus) que l'actant (sans parler de l'étant).

On comprend mieux pourquoi dans la syntaxe japonaise le déterminant précède toujours le déterminé. Il fallait placer en tête de phrase ce qui revêtait le plus d'importance, à savoir les qualités et les propriétés constitutives de la chose, dans une approche somme toute plutôt extravertie de la réalité. Ce qui se voit et s'apprécie devient en quelque sorte réel, donc... vrai. De plus, l'attribution permet d'établir vite une échelle de grandeurs et de valeurs comparatives capable de répertorier facilement les choses concrètes.

Favoriser le prédicat oblige fatalement à amoindrir le statut du sujet qui n'a plus de valeur centrale dans l'énoncé. On le perçoit plutôt comme une sorte d'épiphénomène et non tel un étant phénoménologique. Le prédicat venant en premier lieu, le sujet (et le moi) devient donc plus diffluent et moins fiable. Cela ne signifie nullement qu'il n'existe pas mais seulement que sa présence n'est pas absolument prioritaire.

On peut donc oublier le sujet pour s'oublier soi-même car il est certain que c'est un *fardeau mental lourd à porter* face au chatoisement des prédicats. Réfléchir n'est pas une activité spontanée de la pensée car ordinairement elle fonctionne automatiquement. On pense souvent sans réfléchir pour ne pas *se réfléchir*. Il faut un effort cartésien pour déclencher un processus mental qui engendrera un effet rétroactif sur soi.

D'où il appert que la valorisation du prédicat au détriment du sujet dans la langue japonaise reflète très clairement dans l'histoire de la psyché nipponne une complaisance quant à la possible réflexivité du sujet. On peut s'en convaincre dans la société par la survalorisation de l'environnement, de la nature, du lieu ou de l'espace, toutes choses extérieures au sujet, dont se prévalent les Japonais en parlant de leur culture.

Un philosophe comme Nishida a poussé jusqu'au bout cette logique du prédicat qu'il nomme « logique du lieu » (*basho no ronri/場所の論理*) en l'opposant à la « logique du sujet », au point que celui-ci disparaît quasiment en tant qu'individu dans une absoluité spatiale dont le paradigme deviendra le Japon impérial.

⁴ La double négation existe aussi en chinois. « Ne pas [pouvoir] ne pas » (*bùdébù/不得不*) remplace l'affirmation « je dois » (*bìxū/必須*). On dit « je ne peux pas ne pas partir » (*bùdébù zǒu/不得不走*) plutôt que « je dois partir » (*wǒ bìxū zǒu/我必须走*).

À force de vouloir tout ramener au plus petit dénominateur commun par la pensée extravertie (comme dans le communisme) qui dénie par idéologie la subjectivité intérieure de l'être sensible et affectif (ni insecte, ni crocodile, mais mammifère *humain*), le sujet n'a plus aucun recours pour faire prévaloir son existence car trop déterminé par diverses conditions prédicatives et structurelles le régissant hors de lui.

L'extraversion poussée à son comble peut facilement dénier le sujet singulier pour vouloir *sauver l'autre* et soi-même via un absolu imaginaire qui finit par tout diluer dans l'espace par volonté d'égalitarisme. Ce fut le destin du Japon en perte de sujet, trop atomisé par le prédicat, qui se fit par deux fois atomiser.

Cette présomption vraisemblable d'attitude extravertie dans la psyché nippone au regard de la position éminente du prédicat dans la langue vis-à-vis de celle secondaire du sujet n'est donc pas fortuite si l'on considère le communautarisme ou le tribalisme dont font preuve les Japonais dans leur vie quotidienne.

Il ressort finalement que la dialectique autour de la logique du sujet et du prédicat dépasse largement les aspects linguistiques en question pour rejoindre un terreau plus profond. Que la langue japonaise mette le prédicat en pole position face au sujet ne peut donc être totalement anodin en termes psychologiques.

Du côté de la spatialité

C'est une évidence de parler de la spatialité dans l'Archipel tant elle parcourt l'ensemble de la société et les relations humaines [11]. La prédominance du prédicat sur le sujet en japonais et la variabilité des pronoms personnels selon le contexte ou le *mi-lieu* indiquent le caractère *topologique* de la langue [20]⁵.

Il existe divers critères pour employer le terme approprié relatif aux membres de la famille. **1.** Le *lieu* : chez moi/chez vous/à l'extérieur ; **2.** Les *liens de la parentèle* : ascendant/pair/descendant ; **3.** le *genre* : masculin/féminin ; **4.** L'*appellation* : vers soi/vers l'autre/vers un tiers ; **5.** La *hiérarchie* : âge/pouvoir.

Ces divers critères peuvent se superposer ou s'unir dans une valse-hésitation des rapports humains. Ils sont à considérer lorsque chaque membre de la famille s'adresse à l'autre, parle de lui-même ou d'un tiers, la position du locuteur dans l'*espace privé* ou *public* déterminant le choix de la meilleure formule.

1. Pour le *lieu*, les membres de la famille sont selon la terminologie japonaise ceux de l'intérieur (*uchi*/内), tandis que les autres sont ceux de l'extérieur (*soto*/外). Intérieur est aussi un mot déterminant pour désigner la *maison(née)* (*uchi*/家) quoique le sinogramme diffère. La spatialité est donc précisée d'emblée.

On parle de sa famille (*uchi*) avec des mots différents de ceux déferents pour celle d'autrui (*soto*). Le mot *uchi* s'emploie aussi en parlant à un tiers et qualifiera « les gens de notre foyer » (*uchi no kazoku*/家の家族). Cela concerne tous les membres du foyer. On dit donc « le fils de notre famille » (*uchi no musuko*/家の息子).

⁵ Les classes supérieures, à la cour de Heian (794-1192), observaient une étiquette d'une incroyable subtilité et complexité. On y adoptait le nom de la fonction remplie par le membre le plus éminent de la famille dans les rituels de la cour. Chaque classe usait donc d'un *moi* qui lui était particulier. Au début du XX^e siècle, seize mots [...] correspondaient à « vous » ou à « tu » (jadis il y en avait eu bien davantage) ; et huit formes différentes de la deuxième personne du singulier. On se servait de neuf mots pour « père », « mère » et « fille » ; onze mots signifiaient épouse » et « fils » et sept expressions différentes « mari ». [1]

Pour parler de la *maison/née* d'autrui on usera de l'honorifique *o-taku* (お宅), ce qui donne « les gens de votre foyer » (*o-taku no kazoku*/お宅の家族) et donc « le fils de votre famille » (*o-taku no musuko*/お家の息子). On peut y ajouter un suffixe honorifique ou bien utiliser « votre respecté héritier » (*go-shisokusama*/ご息さま).

La fille devient « mademoiselle votre honorable fille » (*o-taku no ojōsama*/お宅のお嬢さま), le père « monsieur votre honorable père » (*o-taku no otōsama*/お宅のお父さま) et la mère « madame votre honorable mère » (*o-taku no okāsama*/お宅のお母さま). Ces traductions approchantes se réfèrent à une politesse désormais obsolète.

L'analyse des termes relatifs à la famille montre également la tendance à employer des référents spatiaux en rapport avec la localisation ou l'habitation pour les désigner. Ainsi, un homme parlera de sa femme à un tiers en disant *kanai* (家内 = *maison-intérieur*), gratifiant l'épouse de son interlocuteur d'un respectueux *okusan* (奥様 = *fond-personne*). La femme est liée à l'espace maternel et intime de la maison (intérieur/fond).

L'homme reprendra le terme de *uchi* (家), la *maison/née*, pour parler de sa femme comme « ma maîtresse de maison » (*uchi no kanai*/家の家内) ou « le pignon de notre maison » (*uchi no tsuma*/家の妻), voire « ma chère moitié de la maison » (*uchi no nyōbō*/家の女房), avec l'idée qu'elle est d'une aide précieuse et indispensable.

À l'extérieur, il pourra en parler comme « ma patronne, ma bourgeoise, bobonne, ma douce » (*uchi no kamisan*/うちの上さん) et si l'allocutaire est familier lui dire « votre patronne » (*o-taku no kamisan*/お宅の上さん). Dans un contexte plus formel, il la rabaissera en la présentant comme « ma stupide femme » (*gusai*/愚妻). Cette déconsidération n'est qu'une façade pour se déprécier soi-même poliment devant les autres.

De son côté, l'épouse qualifiera son mari de « l'homme de notre maison » (*uchi no otto*/家の夫), ou « mon maître de maison » (*uchi no shujin*/家の主人) ou encore « le patron de notre maison » (*uchi no dannā*/家の旦那).

De façon plus argotique, les pronoms démonstratifs *topologiques ko/so/a* (ici/là/là-bas) s'utilisent pour un inférieur (*yatsu*/奴) : « celui, celle » (*koitsu*/此奴), « celui-ci, celle-là » (*soitsu*/其奴) ou « celui-ci là-bas, celle-là là-bas » (*aitsu*/彼奴). Ces appellations sont souvent péjoratives (ex. : ce mec/cette nana). Au pluriel, on ajoutera le suffixe *-ra* (ら) « ceux, celles », « ceux-ci, celles-là », « ceux-ci là-bas, celles-là là-bas ».

2. Pour la parentèle, un couple avec des enfants n'appellera pas son conjoint par son prénom, sauf dans l'intimité. Ils se diront entre eux *père* (*otōsan*) ou *mère* (*okāsan*) car ils ont fondé une famille. Les grands-parents se nommeront aussi *grand-père* ou *grand-mère* car leur statut familial a changé avec la naissance de descendants. L'emploi du « je » (*watashi*/私) est assez rare au sein des relations familiales, ce terme étant récent pour se désigner. Il fut choisi pour traduire la première personne dans les textes occidentaux.

Les enfants utilisent *père-mère* (*otōsan-okāsan*/お父さん/お母さん) et *grand-père-grand-mère* (*ojisan-obāsan*/お爺さん/お婆さん) en famille et à l'extérieur, et plus récemment *papa/maman* dans les relations informelles. Un adolescent parlera aux autres de sa propre mère en l'appelant par défi « le sac » (*o-fukuro-san*/お袋さん).

Les membres de la fratrie parleront entre eux selon leur âge et leur statut d'aîné.e ou de cadet.te avec un suffixe honorifique pour le grand frère/la grande sœur (*onii-san/onee-san*) et un autre amical pour les puînés. Les parents s'adressant à leurs enfants utiliseront aussi ces termes au lieu de leur prénom. En revanche, pour le jeune enfant d'une autre *maison/née*, ce sera toujours votre « honoré enfant » (*o-kosama*/お子さま).

3. Pour le **genre**, la femme appellera gentiment son mari *anata* (貴方) qui signifie selon les sinogrammes « précieuse personne », que l'on traduit par *toi* ou *mon chéri*. Son mari aussi lui dira plus rarement *anata* (貴女) mais cela signifie cette fois « précieuse femme ». Il existe un dernier *anata* (彼方) qui évoque notre « vous » pour parler à l'interlocuteur mais il n'est quasiment jamais utilisé dans la conversation car bien trop direct. On préférera se servir du nom de famille de cette personne avec un suffixe honorifique (*san*).

Quant au mari, il utilisera plutôt *omae* (お前), littéralement « toi devant » pour apostropher son épouse ou bien *kimi* (君), plus familier et affectif, qui est un petit peu l'équivalent du terme *anata* usité par la femme. *Kimi* peut aussi servir pour tutoyer un ami assez proche : mon vieux, ma vieille, vieille branche.

4. Pour l'**appellation**, un homme parlant de soi use de différents mots pour se désigner selon la situation. On trouve le récent et standard « je » (*watashi*/私), puis un mot utilisé avec des pairs de même rang qui pourrait ressembler à « ma pomme » (*boku*/僕) ou (*ore*/俺), ce dernier terme étant d'une grande familiarité.

Une femme parlant de soi dira aussi un « je » souvent plus poli (*watakushi*/私) ou plus doux (*atashi*/あたし), ou dans un registre plus gouailleur et argotique (*atai*/あたい), presque plus utilisé de nos jours tant il sonne vulgaire. Cependant, on constate un glissement phonologique du *je* de *watakushi* à *atashi* jusqu'à *atai*.

Pour nommer autrui, il existe certes l'officiel « vous » (*anata*/彼方) mais on ne l'emploie quasiment jamais tant il sonne brutal. Les hommes usent du nom de famille de l'allocutaire, ou disent « toi » (*kimi*/君) qui est relativement amical, voire « toi-devant » (*omae*/お前) jadis respectueux mais plus du tout de nos jours.

On trouve encore pour se désigner l'appellation suffisante de « mézigue » (*onore*/己), ce mot devenant en revanche dépréciatif pour apostropher autrui : « tezigue ». Il est intéressant de noter que le même terme peut s'employer pour se désigner avantageusement alors qu'il peut aussi servir à rabaisser son vis-à-vis. Cela ressemble fortement à une identification entre les protagonistes qui peuvent interchanger leur place.

Il en va aussi pour d'autres termes jadis respectueux pour se nommer avec déférence devant l'autre, tel « devant la main » (*temae*/手前) qui deviendra par la suite péjoratif pour s'adresser à lui (*temē*/てめえ). De même que « votre honneur » (*kisama*/貴様) deviendra bien plus tard injurieux pour s'adresser à quelqu'un.

Toutes ces traductions sont des approximations que le lecteur japonisant nous pardonnera volontiers car il n'existe pas d'équivalent en français à ce système complexe d'appellation de soi, de l'autre et du tiers.

5. La **hiérarchie** et l'**âge** sont aussi des critères importants pour se positionner dans l'espace relationnel. Même en français, on ne parle pas tout à fait pareillement à un enfant ou à un adulte, ni à un ami ou à un supérieur, selon la familiarité ou le respect. Sauf que la langue japonaise est vraiment riche à ce sujet.

On trouve ainsi l'aîné ou l'ancien (*senpai*/先輩), de rang supérieur car plus âgé et expérimenté (les jeunes lui doivent le respect). Ensuite, le collègue, le confrère, de la même classe d'âge (*dōhai*/同輩) et enfin le cadet ou le bleu (*kōhai*/後輩) de rang inférieur. Cela concerne collégiens et étudiants mais ces catégories fonctionnent aussi dans l'entreprise selon la date d'entrée du salarié et ses états de service, non pas l'âge.

Il ressort donc que tous ces critères s'entremêlent et changent le statut du sujet selon l'*espace référentiel*.

Il existe ainsi une reduplication du modèle de la *maison/née* (le privé) au niveau social (le public), dans le monde scolaire et surtout celui de l'entreprise, fortement hiérarchisé. La pluralité des sujets étant déjà inscrite dans la langue, je/tu/il-elle/nous/vous/ils-elles ne sont stables que dans l'instant relationnel particulier où ils sont inscrits. Les appellations des uns et des autres n'ont pas de valeur absolue vis-à-vis du sujet parlant ou de la position de locuteur, fluctuant au gré des circonstances et de son statut social.

On constate donc que les diverses appellations de soi, de l'autre ou du tiers sont très liées à la spatialité et ont par conséquent un aspect métonymique prononcé qui tend ainsi à fonctionner par contiguïté. Pour le mari, sa femme est d'abord « celle de l'intérieur », et pour son épouse il est bien sûr « mon patron ».

Du côté de la temporalité

La langue japonaise valorisant plutôt la spatialité, nulle surprise à ce que la temporalité soit tombée plus ou moins en déshérence. Depuis les tous premiers textes, la littérature japonaise a exprimé directement l'éprouvé des émotions comme un « je-ici-maintenant », c.-à-d. par l'évocation subjective d'un ressenti du moi dans l'*instant présent à cet endroit*, mais sans distanciation relevant de l'autoréflexivité du sujet.

Il est bien difficile de rendre ce présentisme spatial du japonais en français, sinon par un « il-là-jadis », car la langue de l'Archipel laisse bien des fissures au cœur et à la raison du sujet en tant qu'il est parlant.

Autrement dit, *le présent et sa durée dans l'instant suivant* sont les seules certitudes linguistiques du japonais. Certes, le passé existe bien mais, à la différence du français qui en emploie divers modes, il s'agit plus d'évoquer rétrospectivement la mémoire passée où transparaissent en soi l'ici et le maintenant.

Des marqueurs de l'antériorité tels *hier* ou *jadis* sont plus pertinents que la forme passive grammaticale en *ta* (た), car ils sont chronologiquement d'une plus grande certitude pour le perfectif. En l'absence de tels indices temporels, on ne sait pas s'il faut utiliser la forme durative du verbe ou celle de l'accompli. Le seul repère chronologique fiable est en somme le temps de l'énonciation relatif ou non à un résultat.

Pour signaler qu'il est impossible de revenir en arrière dans le temps et que l'action est définitive, on peut ajouter l'idée d'une *finalité irréversible* via un suffixe verbal : *~ avoir fini de faire* (～してしまった). On est sûr alors que ladite action est bien terminée et ne pourra pas se reproduire à l'identique au présent.

La forme verbale en *~ te-iru* (～ている), marque du *présent duratif* prouvant que l'action ou l'état peuvent se pérenniser dans le temps ou *indiquer un aspect de l'imperfectif*, est grammaticalement la plus proche en japonais du concept de la temporalité, voisine du *présent narratif* français vivifiant lui aussi le passé.

Le temps en japonais est donc surtout axé sur l'acte événementiel, via l'exposé de faits saillants factuels. La langue est plus marquée par le côté aspectuel du discours que par la temporalité passé-présent-futur.

Quant au temps futur justement, qu'en dire tant il paraît si instable en japonais. Il ne fut clairement défini qu'à l'ère Meiji (milieu XIX^e) pour traduire les textes occidentaux à partir de certaines marques modales indiquant l'invitation, l'intention ou la probabilité, comme *darō* (だろ), *tsumori* (つもり) ou *hazu* (はず).

Comme pour l'antériorité, des marqueurs de la postériorité tels *demain* ou *un jour prochain* sont souvent adjoints dans l'énoncé d'un fait ou d'une action à venir pour indiquer l'idée du futur, du moins dans la conversation courante, car pour les Japonais ce temps trop *virtuel* manque de certitude. Ces marqueurs temporaux permettent ainsi de désambiguïser l'énoncé futur de la phrase en la gardant au temps présent. Il n'est pas utile de préciser que le futur antérieur est encore bien plus difficile à exprimer en japonais.

Du côté de l'ici et du maintenant

Des démonstratifs liés au nom « fois » tels *kondo* (今度), *konotabi* (此の度), *konkai* (今回) ou *konohodo* (此の程) signifiant « cette fois » s'emploient tant pour le passé récent, le présent actuel que le futur proche. Ils peuvent donc signifier la *dernière fois*, *cette fois-ci* ou la *prochaine fois* quand le verbe est au passé, au présent ou au désidératif (futur). Le seul critère est la parenté temporelle quant au présent du locuteur.

L'ici et maintenant peuvent ainsi se prolonger des deux côtés du temps, tant que le présent est référencé. D'ailleurs, on trouve le sinogramme du *moment actuel* (*ima/今*) indiquant le point de départ temporel. Le passé semblant s'éloigner (*disparaître*) du présent et le futur s'en rapprocher (*apparaître*), le présent les focalise tous les deux sur lui en se mouvant sur l'axe du temps qui est moins perçu alors comme un flux.

Il en va ainsi de *saki* (先) qui désigne le *bout pointu* d'une chose, d'où l'idée d'un *devant dans l'espace*. Ce peut être *quelqu'un en face de moi* (*saki no hito/先の人*), mais aussi *quelqu'un [vu] il y a un instant* (*sakki no hito/先っきの人*). Si la prononciation *saki/sakki* est quasiment identique, le sinogramme est lui le même.

Cette idée concrète d'une *avancée* s'applique donc aussi à la notion abstraite du temps (*d'abord, avant*) incluant celle d'un ordre successif. En ce sens, *saki* indique un *à venir proche* sur l'axe vertical du temps, telle l'expression « on ne sait pas de quoi l'*avenir* sera fait » (*saki no koto wa wakaranai/先のことは分からない*).

Mais *saki* peut aussi évoquer le *passé* ! Ce n'est plus le *devant* spatial ou le *futur* envisagé mais un *avant* récent dans l'antériorité. Ainsi : « le premier ministre précédent (celui *d'avant*) » (*saki no sōridaijin/先の総理大臣*) ou « la dernière guerre mondiale (celle *d'avant*) » (*saki no sekai taisen/先の世界大戦*). Le caractère *saki* (先) se lit *sen* en sino-japonais et note le passé : *l'autre jour* (*senjitsu/先日*), *le mois dernier* (*sengetsu/先月*).

Tel *saki*, la préposition *mae* (前) signifiant *devant* pour la spatialité s'emploie aussi pour la temporalité au sens *d'avant*, mais en revanche elle a un côté statique parce qu'il n'existe pas d'avancée vers l'avenir.

L'antonyme de *mae* est *ushiro* (後ろ) et signifie *après, en arrière, derrière*. On l'utilise uniquement pour l'espace. Le même sinogramme se prononce aussi *ato* (後) ou *nochi* (後) indiquant alors le temps pour noter *plus tard, après, par la suite, le suivant*, voire ce qui *reste* à la fin, tout cela variant selon le contexte.

D'autres termes comme *uchi* (うち) ou *naka* (なか) désignent un espace fermé, *dedans* ou *parmi*, mais *uchi* possède aussi un aspect temporel signifiant *tant qu'il en est encore temps* (sinon, ce sera trop tard).

À l'inverse, *soto* (外) ou *aida* (間) désignent un espace ouvert, le *dehors, l'extérieur*. Mais alors que *soto* n'a aucun emploi temporel, *aida* veut dire *durant, pendant, au milieu de*, au sens d'*intervalle* d'espace ou de *plage* de temps, selon deux extrémités définissables (début/fin, avant/après) qui sont en continuité.

Le japonais use donc souvent de termes écrits ou lus pareillement pour situer l'espace et le temps. Ceux de la spatialité et de la temporalité sont ainsi noués entre eux, même si le contexte de la phrase donne le sens. Ce sont les aspects spatio-temporels, centripète, statique, ou centrifuge, qui importent. Le point de départ est quasiment toujours l'*ici-maintenant*, soit le *mi-lieu* de l'espace *sis* au sein du *mi-tan* du temps.

Cette *focalisation sur le présent* en japonais est due vraisemblablement à une vision psychologique du monde plus centrée sur l'espace que le temps, donc plus extravertie qu'introvertie, du moins pour ce qui est de la langue liée à la fonction de pensée. L'idée d'un écoulement temporel est bien sûr naturelle en japonais mais c'est plutôt l'*insistance sur le présent* qui détermine le lien aux deux autres états du temps. (Il est possible qu'il en aille pareillement pour d'autres langues, qu'elles soient ouralo-altaïques ou non).

Du côté de la suggestion

Le japonais est une langue à la fois suggestive et « ambiguë » en raison de la systématisation de l'*énoncé minimal qui privilégie le prédicat au détriment du sujet*. Si ce côté insinuant par ses nuances et sinuant par ses résonances possède en filigrane une grande capacité évocatrice, il est aussi équivoque car il faut savoir *lire entre les lignes* pour saisir l'intention réelle du locuteur et décrypter le contenu du message. Le langage du corps et les intonations de la voix peuvent être ici d'un grand secours dans cette entreprise.

Cependant, le système complexe de la politesse entre les locuteurs et d'autres marqueurs grammaticaux suppléent en partie à cette ambiguïté foncière du sujet et permettent plus ou moins de le désambiguïser.

Le pur japonais n'est pas une langue cartésienne faite pour discourir logiquement par la pensée sur des thèmes universaux liés à l'être, la dialectique, l'analyse formelle, le raisonnement abstrait non-figuratif. Le flou dont il s'entoure provient du statut préférentiel accordé à l'interlocuteur et à l'environnement. Cela dit, l'importation de la culture occidentale au milieu du XIX^e a changé la donne, la langue japonaise elle-même ayant beaucoup évolué depuis pour se familiariser avec un sujet grammatical plus affirmatif.

Néanmoins, il est très mal venu de déclarer catégoriquement son opinion. On utilise des circonlocutions adéquates ou certaines formes grammaticales comme la double négation qui permet d'adoucir ses propos. Les Japonais l'affectionnent tout particulièrement pour produire une affirmation plus légère et recevable.

Au lieu de soutenir « vous vous trompez » (arguments à l'appui), on dira « ce n'est pas que vous vous ne trompiez pas, mais... » pour ne pas blesser son interlocuteur. De même, dire « je suis d'accord avec vous », devient « ce n'est pas que je ne puisse pas dire que je ne suis pas en désaccord avec vous », soit une quadruple négation permettant d'enrober prudemment son accord en le voilant de circonlocutions.

La langue aboutit à privilégier l'indécision, le « flou vrai », l'éluif et le sous-entendu chez les locuteurs, les Japonais inclinant pour une *zone grise* qui ménage la chèvre et le chou afin de ne « cabrer » personne. Elle possède de ce fait un grand pouvoir d'évocation et de suggestivité, parfois proches de l'hermétisme.

D'autant que le verbe venant en fin de phrase (SOV), il est facile en japonais d'adapter ses propos selon les réactions de son interlocuteur dont la position est survalorisée, ne serait-ce que pour lui préserver la face (et donc par ricochet la sienne), ne pas le vexer ni froisser ses sentiments, ou pour lui être agréable. La langue japonaise excelle donc dans la « manipulation » de la déférence pour neutraliser l'agressivité.

Du côté de la politesse

Les formules de politesse sont extrêmement nombreuses en japonais. Leur choix est dicté par le locuteur selon le sentiment de respect éprouvé pour son interlocuteur ou la personne en cause dans le discours. On trouve ainsi trois niveaux : **1.** mots de politesse (*teineigo*/丁寧語) pour le ton très poli du discours ; **2.** mots de respect (*sonkeigo*/尊敬語) pour l'interlocuteur ; **3.** mots de modestie (*kenjōgo*/謙讓語) pour soi-même.

On utilise ainsi des verbes de même sens mais prononcés différemment en fonction de la situation. Le tableau ci-dessous liste les plus courants dans leur forme neutre, honorifique et humble, avec leur version polie. Comme il n'existe pas d'équivalents dans la langue française, seule la forme neutre est retraduite.

Forme neutre et /polie	Forme honorifique neutre et /polie	Forme humble neutre et /polie
Faire : <i>suru/shimasu</i>	<i>nasaru/nasaimasu</i>	<i>itasu/itashimasu</i>
Aller : <i>iku/ikimasu</i>	<i>irassharu/irasshaimasu</i> ; <i>oide ni naru/oide ni narimasu</i> ; <i>okoshi ni naru/okoshi ni narimasu</i>	<i>mairu/mairimasu</i>
Venir : <i>kuru/kimasu</i>	<i>irassharu/irasshaimasu</i> ; <i>oide ni naru/oide ni narimasu</i> ; <i>okoshi ni naru/okoshi ni narimasu</i> ; <i>mieru/miemasu</i>	<i>mairu/mairimasu</i>
Être : <i>iru/imasu</i>	<i>irassharu/irasshaimasu</i> ; <i>oide ni naru/oide ni narimasu</i>	<i>oru/orimasu</i>
Voir : <i>miru/mimasu</i>	<i>goran ni naru/goran ni narimasu</i>	<i>haiken suru/haiken shimasu</i>
Écouter/demander : <i>kiku/kikimasu</i>	<i>okiki ni naru/okiki ni narimasu</i>	<i>ukagau/ukagaimasu</i>
Dire : <i>iu/iimasu</i>	<i>ossharu/ossha imasu</i>	<i>mōsu/mōshimasu/mōshiagemasu</i>
Donner : <i>ageru/agemasu</i>	-	<i>sashi ageru/sashi agemasu</i>
Recevoir : <i>morau/moraimasu</i>	-	<i>itadaku/itadakimasu</i>
Donner/recevoir : <i>kureru/kuremasu</i>	<i>kudasaru/kudasaimasu</i>	-
Manger/boire : <i>taberu/nomu</i>	<i>meshi agaru/meshi agarimasu</i>	-
Savoir : <i>shiru/shirimasu</i>	<i>go zonji/go zonji desu</i>	<i>zonjiru/zonjite orimasu</i>
Penser : <i>omou/omoiyasu</i>	<i>omoi ni naru/omoi ni narimasu</i>	<i>zonjiru/zonjimasu</i>
Dormir : <i>neru/nemasu</i>	<i>oyasumi ni naru/oyasumi ni narimasu</i>	-
Mourir : <i>shinu/shinimasu</i>	<i>onakunaru/onakunari ni narimasu</i>	-
Rencontrer : <i>au/aimasu</i>	<i>oai ni naru/oai ni narimasu</i>	<i>ome ni kakaru/ome ni kakarimasu</i>
Se vêtir : <i>kiru/kirimasu</i>	<i>omeshi ni naru/omeshi ni narimasu</i>	-
Porter : <i>motte iku/motte ikimasu</i>	<i>omochi ni naru/omochi ni narimasu</i>	<i>omochi suru/omochi shimasu</i>
Penser : <i>omou/omoiyasu</i>	<i>omoi ni naru/omoi ni narimasu</i>	<i>zonjiru/zonjimasu</i>

Ainsi, pour dire « je m'appelle », on n'utilisera jamais le verbe s'appeler ou dire (*iu*/言う) mais une forme humble dudit verbe pour parler de soi (*mōsu*/申す) et une autre forme respectueuse envers l'interlocuteur (*ossharu*/仰る). Pour dire à quelqu'un « prenez votre repas, je vous en prie » (*o-meshiagate kudasai*/お召し上がって下さい) on doit utiliser la forme honorifique du verbe manger, au risque sinon de paraître très impoli.

Il existe plusieurs termes honorifiques affixaux destinés à l'interlocuteur pour « l'avantager » et d'autres termes de modestie destinés à soi-même pour « condescendre » face à lui, ou bien entretenir une relation familière selon l'âge de la personne, son statut social et selon le contexte présent où se tient la discussion.

Ce sont d'abord des préfixes tels *o* (お), *go* (ご) ou *mi* (み) placés devant des mots importants : l'argent (*o-kane*/お金), le saké (*o-sake*/お酒), le thé (*o-cha*/お茶), le travail (*o-shigoto*/お仕事) ou encore le riz (*go-han*/ご飯). Ces préfixes sont aussi utilisés dans les formes verbales honorifiques, comme noté dans notre tableau.

Ce sont aussi des suffixes liés au nom ou au prénom de la personne, tels *san* (さん), *sama* (さま), *kun* (くん), *chan* (ちゃん), *sensei* (先生), selon le degré de respect ou de familiarité entretenu avec l'interlocuteur. Dans l'entreprise on parle à son supérieur selon son rang et son nom : *Yamada-kachō* (山田課長), chef de bureau *Yamada*, *Suzuki-buchō* (鈴木部長), directeur *Suzuki*, *Sasaki-shachō* (佐々木社長), Président *Sasaki*.

Ce système de formes honorifiques ou humbles ne nécessite pas l'emploi de pronoms personnels car on saisit exactement la position de chaque protagoniste au sein du discours selon les nuances de la relation. La quasi absence de sujet dans la phrase n'est donc pas rédhibitoire quoiqu'il reste filigrané (transparent).

Liées à la politesse, on trouve une foultitude d'expressions pour demander une faveur à autrui, la plus fréquente étant : (quant à ma requête) « je m'en remets humblement à votre bon vouloir » (*yoroshiku onegai itashimasu* よろしくお願いいたします), locution pouvant s'accompagner d'une très profonde courbette.

Pour présenter ses respects à quelqu'un ou s'excuser de ses manquements, il existe une série de formules de politesse, quoiqu'elles soient lexicalisées au point que les Japonais les utilisent souvent sans y penser.

Ils en usent et en abusent pour témoigner à l'interlocuteur son respect ou ses regrets de l'avoir contrarié ou gêné, mais quasiment jamais pour se défendre ou se justifier d'une accusation ou d'un reproche venu d'un tiers pour expliquer ou atténuer son erreur (du genre : *ce n'est pas ma faute ; je n'y suis pour rien*).

Citons les suivantes : pardon, désolé, navré (*gomen nasai* ごめんなさい), excusez-moi (*sumimasen* すみません), je n'ai aucune excuse (*mōshiwake arimasen* 申し訳ありません), je suis impoli, grossier, indiscret (*shitsurei itashimasu* 失礼いたします), et une autre signifiant « j'ai peur de » (*osore irimasu* 恐れ入ります) que l'on rend par « je suis confus de » [vous infliger/vous affliger] (= *kyōshuku* 恐縮), ou celle-ci « je suis mauvais, c'est ma faute », (*watashi ha warui no desu* 私は悪いのです), et veuillez me pardonner (*yurushite kudasai* 許して下さい).

Il est important de comprendre que toutes ces excuses sont tellement codifiées langagièrement que les Japonais les emploient à tire-larigot, plusieurs dizaines de fois par jour, tant le statut de l'autre prédomine. En général, on commence et finit toujours par une excuse systématique dans les situations formelles. L'excuse envers autrui leur est psychologiquement si nécessaire qu'elle est engrammée dans la langue.

En revanche, les excuses polies peuvent parfaitement servir à manifester un refus plus ou moins voilé, voire très net, pour se dégager d'une situation embarrassante ou que l'on ne désire pas prendre en charge.

Les traductions françaises du japonais faites jadis qui transcrivaient presque systématiquement les mots de politesse sont aujourd'hui obsolètes mais elles avaient au moins l'avantage de rendre compte des subtilités honorifiques et de la profonde modestie qui imprègnent le japonais jusqu'à la moelle des os.

C'est le plus souvent dans les relations formelles que sont employées les expressions respectueuses ou de modestie. Un vendeur dira toujours à un acheteur : « vous, honorable client » (*o-kyakusama* お客様) tout en se dépréciant modestement par des circonlocutions courtoises afin de faire preuve de politesse. Cela vaut aussi pour les partenaires commerciaux qui parlent chacun de leur « humble entreprise » (*heisha* 弊社) tout en gratifiant la partie en face d'un terme fort élogieux : « votre précieuse entreprise » (*kisha* 貴社).

Une phrase au contenu strictement identique peut donc être dite de plus de vingt façons différentes en

usant de niveaux de politesse ou de modestie selon le contexte ou les circonstances. C'est un système très complexe qui demande beaucoup d'habileté pour être convenablement utilisé. À tel point que les nouveaux employés sont formés au sein de l'entreprise à cette dialectique très subtile pour ne pas faire d'impair. Il faut être capable de choisir les mots justes et les expressions appropriées selon le contexte.

Il faut retenir que le locuteur se tient d'une façon générale en position basse et l'interlocuteur en position haute, même s'il existe certaines variantes à ce schéma. Dans la langue japonaise comme dans la pensée des Japonais, la conscience de l'interlocuteur est absolument prioritaire. C'est pourquoi on utilise des expressions de respect à son égard et de modestie pour soi. Cela peut aussi concerner une tierce personne.

La difficulté n'est pas tant de choisir les formes honorifiques ou modestes selon l'âge, le sexe, le statut social ou la proximité affective avec l'interlocuteur, il faut encore *évaluer quels niveaux de politesse ou de modestie employer avec lui*, d'autant que ceux-ci peuvent changer subtilement au fil de la discussion.

Comme cette *logique allocentriste* visant à complimenter l'interlocuteur est gravée dans la langue, il est difficile de s'en abstraire. L'essentiel est de bien savoir comment on doit considérer la situation en cause.

Au final, il reste un système complexe de politesse qui standardise les relations sociales et humaines, parfois jusqu'à l'obséquiosité ou la flagornerie, sans lien réel avec la sincérité puisqu'il est codifié, voire sécularisé. Cependant, il permet d'harmoniser les rapports sociaux car la politesse est une bonne façon de se policer afin de mieux contrôler son agressivité tout en désamorçant celle qui pourrait venir d'autrui.

Il s'ensuit que la société japonaise est la plus fiable de toutes en termes de sécurité, surtout si on ferme les yeux, car au-delà des apparences d'autres réalités invisibles et plus délétères apparaissent en filigrane. Il existe au Japon comme dans d'autres sociétés des mondes obscurs et interlopes qui taisent leur nom.

Que les Japonais aient avantage dans leur langue le prédicat au détriment du sujet, c.-à-d. l'allocentrisme (politesse, modestie) au détriment de l'égotisme, suggère que l'extraversion de la pensée est dominante.

Du côté des onomatopées

Les onomatopées entrent dans la classe des mots invariables. Elles sont un des traits les plus attachants du japonais, capables de s'appliquer à diverses situations pour brinquebaler une résonance fort sensible.

Les onomatopées en japonais sont très nombreuses, d'autant que les habitants de l'Archipel s'ingénient à en inventer de nouvelles toujours plus emphatiques pour se montrer le plus moderne possible. Il existe, comme dans d'autres langues, celles dites miméto-vocales (*giongo*/擬音語 ou *giseigo*/擬声語) qui imitent un bruit et celles plus originales, dites miméto-morphiques (*gitaigo*/擬態語), suggérant un état, une action, une posture, une manière d'être, une impression, une émotion et un vécu corporel basé sur des sensations. Elles se fondent souvent sur un redoublement dissyllabique afin de paraître plus vives et plus sonorisées.

Pour donner une idée de leur importance, un ouvrage japonais exhaustif [14] recense 4.500 onomatopées, tandis que celui de Nodier [17] pour le français n'en compte que quelques centaines, de *ahan* à *zigzag*, et encore avec bien grand mal car nombre d'entre elles se changent en verbes, adjectifs, voire substantifs.

En revanche, les onomatopées japonaises sont proches par leur sonorité de ce qu'elles veulent rendre

de la réalité, autant pour la reproduction de bruits que pour indiquer un état corporel, sensoriel, émotif ou pour montrer l'état d'une situation sociale ayant une relation d'imitation avec l'état corporel lui-même.

Ainsi, l'onomatopée japonaise *gata-gata* (がたがた) désignant un « branlement » concret peut s'employer pour le cahotement d'une voiture roulant sur un chemin caillouteux, mais aussi pour le tremblement du corps dû à la peur, pour sa propre santé chancelante ou bien pour celle de l'entreprise tombant en faillite. Dans tous les cas, cette onomatopée permet de montrer par le *vacillement* la précarité d'un état présent.

De même, l'onomatopée *bara-bara* (ばらばら) indique l'« éparpillement morcelé » d'une entité *a priori* indivisible. On peut l'employer concrètement pour les cheveux en bataille ou un corps démembré, pour un objet chutant qui se parcellise ou pour signifier la nécessité d'un retour à l'ordre vis-à-vis du désordre. Il existe aussi dans cette onomatopée l'idée qu'un engin quelconque peut être démonté pièce par pièce.

On l'utilise encore pour tout ce qui est *dispersé* : les membres séparés d'une même famille, une chambre désordonnée, de grosses gouttes de pluie tombant fortement, une grêle de balles s'abattant sur la tête d'un soldat, des avis différents entre les gens, ou pour un manque évident de coordination dans un groupe.

Les mots imitatifs (ou idéophones) ne retraduisent pas en japonais une idée ou un concept comme en français mais plutôt une *sensation* qui, en partant d'un senti concret, peut *se répercuter par collage* à un ressenti ou à une situation présentant quelque accointance avec elle selon un phénomène de contiguïté.

Une même onomatopée peut relever des deux catégories précitées, selon le contexte, si la représentation qui lui est associée le permet. Ainsi, *buku-buku* (ぶくぶく) évoquant le bruit d'un « liquide qui bout à gros bouillons » (ça fait *buku-buku*), on peut l'associer au verbe grossir pour désigner une personne très obèse.

L'image subit donc un glissement associatif par contiguïté pour transférer la grosseur des bouillons à celle d'une personne mais il n'existe pas vraiment d'élaboration quant à l'interprétation. C'est juste un « collage » par proximité d'une image sensorielle à une autre. Or, un très grand nombre d'onomatopées japonaises fonctionnent sur ce régime de la contiguïté métonymique lorsqu'elles prennent un sens figuré.

Toutes ces onomatopées confèrent à la parole une puissance évocatrice extraordinaire, très supérieure aux langues occidentales qui en possèdent bien moins, parce qu'elles « parlent » directement au corps et à la sensorialité, tandis que la médiation par un langage plus élaboré par la pensée s'en trouve minoré.

Il faut bien comprendre que les onomatopées japonaises ne sont en aucune façon des décorations pour orner le discours mais en font partie intégrante, au point qu'on ne pourrait pas s'exprimer sans les utiliser. Ainsi, nombre d'entre elles imitent ou reprennent des verbes ou des substantifs existant dans la langue.

Tous les *mangaka* et leurs traducteurs en connaissent l'importance qui rend le *discours bien plus vivant* car la visualisation des impressions évoquées en raccourci renforce fortement l'expressivité des images.

La pauvreté du français en onomatopées comparativement à d'autres langues est peut-être due à ce que celles-ci renvoient par leur sonorité à des *états corporels et affectifs de la prime enfance*, perçus comme infantiles. Elles contiennent pourtant potentiellement les premiers indices d'une

communication fondée sur la répétition de sons comme le langage corporel, support de la voix, se base sur la répétition de gestes.

Du côté tendanciel et/ou tendancieux

Les traits globaux du japonais décrits sommairement dans cette section peuvent aussi concerner d'autres langues, pas seulement d'origine ouralo-altaïque. Le japonais n'est en rien une exception en son genre.

En comparaison des langues indo-européennes, le prédicat et la spatialité liés au *contexte actuel*, à la situation en cause, au milieu qui détermine des faits concrets sont linguistiquement valorisés en japonais. Par suite l'*altérité*, au sens d'accorder de l'importance à ce qui vient *altérer* l'identité, domine largement comme l'extrême politesse de la langue qui met l'*interlocuteur* en pole position l'exemplifie assurément.

En revanche, le japonais a notablement délaissé le sujet et la temporalité liés à l'*ipséité*, que celle-ci soit linguistique tel l'usage de pronoms personnels stables, ou philosophique tel l'être réflexif, singulier en sa subjectivité, qui désire définir son unicité et bâtir sa propre destinée contre la mort sise dans le temps. Par suite l'*identité*, au sens d'accorder de l'importance à l'*auto-identification*, prime en Occident comme le rôle de nos pronoms personnels définissant la position pérenne d'un *locuteur* l'exemplifie nettement.

Il ne s'agit pas d'accorder une préférence ou de formuler des critiques vis-à-vis de ces deux directions, mais de faire remarquer que prédicat et spatialité ou sujet et temporalité sont déjà inscrits dans la langue. On en conclut que certains peuples sont plus facilement prédisposés à penser selon l'une ou selon l'autre. L'étude transculturelle d'une ethnie inclut donc celle de son idiome pour connaître le versant préférentiel.

Or, la métapsychologie de C.-G. Jung offre de sérieux éclaircissements concernant cette problématique (temps-sujet vs espace-objet) à travers les notions d'*introversion* et d'*extraversion* qui sont les deux axes directeur de la psyché inconsciente fixant la polarisation de l'énergie, tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Le penchant de l'introversion veut discréditer l'objet et celui de l'extraversion amoindrir le sujet. Entre ces deux tendances, il existe le *mécanisme de la compensation* visant à maintenir l'équilibre de l'énergie.

En psychologie analytique on considère que l'énergie psychique s'investit dans le conscient selon divers facteurs fluctuants, impossibles à détailler ici, vers l'introspection (examen intérieur) ou l'extrospection (examen du monde), déterminant une *tendance de caractère* à choisir mentalement soit le sujet ou l'objet.

Il y aurait donc le *tendanciel* valorisant l'unicité ou la singularité du sujet et le *tendancieux* préférant la pluralité ou le chatoiement du monde. La dichotomie philosophique et religieuse de l'Un et du Multiple, de la Transcendance et de l'Immanence, est connue. Être pour le *ciel* ou pour les *cieux* selon sa tendance de caractère est un fait avéré, qui réclame toutefois de *relativiser* ces deux « **ciels** » pour les harmoniser. Sinon, l'être dévie trop du juste équilibre psychique et chute dans l'extrême, tendanciel ou tendancieux.

Si l'Occident et d'autres peuples ont nettement opté pour l'absoluité de l'Esprit en privilégiant le sujet et le temps (transcendance), le Japon et l'Asie en général ont délaissé ce choix pour saisir l'Esprit dans ses manifestations les plus concrètes (immanence). Le tendanciel *extrême* opte pour une vérité absolue et dogmatique qui se fige, le tendancieux *extrême* s'ajuste à des vérités vécues qui au final se sécularisent.

En ce cas, il y a d'un côté une *tour* rigide inamovible, et de l'autre une sorte de *marais* bourbeux indicible.

À cet égard, ainsi que les traits généraux de la langue japonaise le manifestent, *les Japonais ne sont pas du tout des introvertis* comme ils le croient. Certes, ce mot est devenu péjoratif aujourd'hui, bien que le sujet domine dans l'introversion. L'origine de ce retournement complet provient de la compensation qui tel un moteur en surrégime doit inverser la tendance prioritaire en son contraire mais hélas maladivement.

La timidité au Japon [9] et la contention en soi de l'agressivité (via la politesse et la modestie présentes dans la langue) indiquent clairement que le mécanisme de la compensation peut causer un *renversement en le contraire* de l'attitude intérieure dominante en un comportement controuvé, *faussement introverti*.

Autrement dit, comme le montre le penchant allocentriste de la langue de l'Archipel qui positionne constamment l'interlocuteur, les Japonais sont *plutôt des extravertis* du point de vue ethnique et culturel. Pour plus de précisions à ce sujet, nous renvoyons le lecteur à notre ouvrage sur l'Âme japonaise [11].

LE PATCHWORK SÉMANTIQUE PLURISTRATIFIÉ DU JAPONAIS

Du côté du Japon

Le fait de parler possédait jadis dans le shintoïsme animiste et chamaniste une sorte de force magique, en particulier *koto* (言), la parole, qui deviendra *kotoba* (言葉) : la langue ou les mots. Mais *koto* (事), ce sont aussi les faits, les événements, écrits avec un autre sinogramme de même prononciation. Il n'existe donc pas de différence notable entre parler et faire. Le dit (la parole) et le fait (l'événement) se répondent car nommer quelque chose permet d'influencer un fait comme par magie. Cette distinction viendra plus tard grâce aux idéogrammes qui vont permettre par l'écriture de désambiguïser des notions très proches.

Il en va de même pour *mono* qui désigne les choses (*mono*/物) mais aussi l'être vivant (*mono*/者), ces deux aspects n'étant guère distingués avant l'introduction de l'écriture chinoise à cause de l'*identification* des Japonais à la nature qui spontanément sentent un accord entre les désirs humains et l'environnement, la chose et le vivant n'étant pas si différents que cela puisqu'ils participent du *même milieu* qui les a créés.

On retrouve la même indistinction avec les verbes *aru* (écrit 有る ou 在る) et *iru* (居る). Le premier verbe concerne les **choses inanimés**, un état, une situation ou un événement. Il renvoie vaguement au verbe *avoir*, surtout à la forme impersonnelle « **il y a** », soulignant qu'un quelque chose est *là*, mais pas plus.

Les sinogrammes notant *aru* signifient pour l'un une *appropriation* (有) et pour l'autre le *constat d'une présence en ce monde* (在), en tant que telle chose est sise en tel lieu ici et maintenant, parmi bien d'autres.

Le second verbe concerne les **choses animées**, animales ou humaines, existant en ce monde. Il renvoie vaguement au verbe *être*, surtout à sa forme impersonnelle de « **il existe** », au sens où *la vie demeure là*. C'est d'ailleurs la signification du sinogramme qui pointe le fait d'être là ou d'habiter à tel ou tel endroit.

Comme le fait d'être en vie face à l'inerte constitue la seule différence entre ces deux verbes, la notion entre avoir (en direction de l'objet) et être (en direction du sujet) ne fut pas très claire jadis en japonais. D'autant que le sujet est très souvent éludé dans la langue au profit du prédicat, comme le veut l'énoncé minimal. Cela dit, d'autres idiomes que le japonais établissent aussi un partage entre l'animé et l'inanimé.

Quant au vocabulaire du japonais (*yamato kotoba-wago*/大和言葉-和語), avant l'arrivée du lexique chinois lié aux sinogrammes, il est d'une grande stabilité et constitue jusqu'à nos jours le socle inamovible de

l'idiome nippon. On reconnaît aisément ce lexique d'origine japonaise car les mots sont polysyllabiques, à la différence du sino-japonais dissyllabique. L'influence qu'exerça les caractères l'a pas mal changé.

Pourtant, il garde une fraîcheur et une beauté unique dont témoignent les poésies japonaises (*waka*/和歌). À travers lui transparaissent le raffinement, la grâce et l'aménité revendiqués par l'Archipel. Les sons sont d'une grande douceur et embaument la bouche telles des fleurs de cerisier. Murasaki Shikibu et Sei Shōnagon usèrent en littérature du parler des dames palatines (*nyōbō kotoba*/女房言葉) au service des grands.

L'ancien japonais est évocateur d'images car ses sonorités sont poétiques à l'oreille et qu'il est bien plus *palpable dans sa formulation* que le sino-japonais. Dire « [mon] cœur a été frappé » (*kokoro wo utareta*/心を打たれた) est plus vivant que « [je] suis touché » (*kandō shita*/感動した) et « [merci pour] l'union de votre force » (*o-chikarazoe*/お力添え) est plus sensible que « [merci de] votre collaboration » (*go-kyōryoku*/ご協力).

Le japonais originel d'avant l'écriture est perçu comme limpide, naturel, aimable, courtois et déférent. En dépit des influences reçues, le soubassement de la sensibilité nippone s'y reflète encore de nos jours. Toutefois, il existe un manque de mots abstraits et génériques capables de résumer des idées en intension. S'il y a la pluie (*ame*/雨) ou la neige (*yuki*/雪) en japonais, le temps (*tenki*/天気) est un concept issu du chinois.

Le côté *concret et réaliste* du japonais ancien a sans doute déterminé une *inflation du lexique* à cause de son caractère naturellement référentiel qui veut désigner ou lister le monde et les choses par la dénotation. Certes, la mythologie shinto existe mais elle est vécue *spontanément* sans explications ni interprétations. C'est pourquoi l'identification animiste à la nature se reflète dans le japonais ancien, clair et sans apprêt. Il faudra attendre l'arrivée et l'essor de la culture sino-bouddhique pour voir une pensée plus spéculative.

D'autant que le japonais ancien, pour dénotatif qu'il soit dans son listage minutieux des choses concrètes, possède des lexèmes généraux *de même prononciation* dont la différence sémantique n'était pas perçue car il manquait cruellement de concepts, qui lui seront fournis via l'arrivée de l'écriture dans l'Archipel.

Ainsi *calmer*, *réprimer* et *sombrier* tiennent en japonais ancien en un seul verbe (*shizumeru*/しずめる), sans doute à cause d'associations d'idées autour de la *chute*. Mais l'arrivée des sinogrammes vont clairement les départager, bien que la prononciation elle ne change pas. On peut ainsi calmer la douleur (静める), réprimer une révolte (鎮める), sombrer comme le soleil au crépuscule ou un navire dans l'océan (沈める), voire s'enfoncer dans le sol suite à un séisme, ou dans la pauvreté, et pourquoi pas... dans la dépression. Les caractères apportent une faculté d'analyse sémantique et d'interprétation ignorée du japonais ancien.

Cela ne signifie nullement que le lexique nippon de jadis avait un large spectre sémantique, mais plutôt qu'il était relativement en manque d'idéation pour distinguer à partir du symbole ce qui relève du concret et de l'abstrait. Or, c'est bien sur un tel critère que se fonde l'écart entre pensée extravertie et introvertie. Autrement dit, le japonais de naguère ne séparait pas nettement dans la pensée ce qui appartient à l'objet ou au sujet (cf. *supra* : entre la chose et le vivant ou entre les choses inanimées et les choses animées).

Du côté de la Chine

Comme déjà indiqué, le japonais est sans rapport morphosyntaxique avec le chinois mais il lui emprunta massivement son lexique en l'adaptant à son système phonologique, sans compter bien sûr les caractères. On estime à environ 60% le total du vocabulaire d'origine chinoise contenu dans le japonais actuel. Cela va énormément altérer la fraîcheur du japonais ancien par l'apport de notions

plus complexes. Cela dit, moins de 20% du lexique sino-japonais s'utilise dans la conversation courante où le pur japonais domine.

Quand la civilisation chinoise commence à charrier sa culture via les ambassades coréennes, le Japon sort juste d'un mésolithique attardé. Hormis certaines régions du Sud proches de la Corée, il n'utilise ni écriture, ni riziculture, encore proche de la vie traditionnelle des chasseurs-cueilleurs, quoiqu'il existât des cultures sur brûlis. Ce sont les lettrés et scribes coréens qui introduisent la civilisation continentale.

Une nouvelle religion, le bouddhisme, s'implante bientôt parmi les nobles de l'Archipel en raison d'une vision abstraite de l'homme et du monde, inconnue des Japonais, contrastant avec celle spontanément concrète et participative du shintoïsme qui vénère les forces de la nature. Les Japonais assimileront les deux au prix de nombreuses contorsions logiques qui finiront par séculariser la foi en des formes figées.

Le chinois est la langue des lettrés, des fonctionnaires, des gens savants. Elle est bien plus impersonnelle et froide que le pur japonais parce que fonctionnelle, c.-à-d. adaptée à un but qui dépasse l'expérience immédiate et sensible, naïvement contemplative. Elle observe les choses, les consigne, les analyse dans diverses annales pour obtenir des résultats, faire un inventaire, dresser un bilan global, établir un constat.

On y sent l'empreinte de règles claires, organisatrices, volontaires. Elle est faite pour administrer. Elle attribue aussi des charges, donne des devoirs, confère des statuts. Tout y est enserré dans la masse d'un ensemble de signes interdépendants et interchangeable selon les besoins. Elle met toujours les choses et les êtres dans une situation médiatisée ou dans un rapport de dépendance où chaque partie est tributaire de son homologue. Il s'agit plus de corrélations conniventes et réciproques que d'un enchaînement direct de cause à effet, façon Descartes. Tout finit par se relier en affinité et conformité pour la stabilité du tout.

Le lexique transmis par la culture chinoise est extraordinairement complexe mais il ne touche que l'élite. Le chinois est une langue isolante, tonale et monosyllabique alors que le japonais est agglutinant, atonal et polysyllabique : il n'existe aucun point commun. Les Japonais réussiront à adapter avec brio le lexique chinois à leur idiome mais ce fut au prix d'une sérieuse gymnastique acrobatique relevant du grand art.

L'emprunt se fait donc sur la base des idéogrammes chinois prononcés selon la phonétique japonaise, sans accent tonal. C'est le *sino-japonais* (*kango*/漢語), composé souvent de deux caractères. Ses sonorités ne sont pas aussi cristallines que le pur japonais car elles imitent gauchement la prononciation du chinois.

En parallèle, on transcrit le japonais ancien avec un sinogramme en en-tête du mot pour donner le sens, et la suite s'écrit avec un syllabaire (*hiragana*) qui permet de noter les désinences verbales ou adjectivales.

Mais les sinogrammes ne rendent pas justice à l'étymologie propre au japonais ancien d'avant l'écriture.

Un lexème japonais possède une étymologie double : celle de la langue indigène et celle écrite du chinois. Ainsi, le mot *rancune* (*urami*/恨み) fut formé à partir des substantifs *arrière* (*ura*/裏) et *goût* (*mi*/味) pour noter via la *sensation d'un arrière-goût* dans la bouche le *sentiment d'un préjudice* méritant vengeance. On en trouve encore trace dans l'*arrière-goût* concret (*atoaji*/後味) dont la lecture et les caractères diffèrent.

Comme la rancune est liée au *sentiment d'une injustice perpétrée à son endroit* on a décrit celui-ci avec un autre sinogramme (*urami*/怨み), la lecture restant identique. Il s'agit surtout des inégalités

naturelles et sociales qui privent l'être de son bonheur comparativement à d'autres gens, d'où le sentiment d'injustice.

Il y a enfin le sentiment de *regret* (*urami* 憾み), lu pareillement à ceux de la rancune et de l'injustice, mais écrit avec un autre sinogramme. Cela désigne un sentiment de *frustration* face à un échec qui reste dans la mémoire, avec l'idée de regret, de tristesse, de *c'est bien dommage* de n'avoir pu atteindre le but fixé. Jadis, une claire distinction entre ces trois sentiments liés ne fut pas trop perçue au Japon. Certes, l'écrit chinois les a nuancés mais la sensation d'arrière-goût, propre au japonais ancien, a disparu corps et biens.

La Chine des Táng (618-907) est un état centralisé grâce à l'écriture et au confucianisme, favorisant le mandarinat. Le Japon est un pays encore balbutiant car il lui manque une base administrative sérieuse pour établir un état plus stable. Il va donc s'inspirer du système chinois de gouvernement et importer de nouveaux concepts dans bien des domaines écrits avec des sinogrammes mais lus cette fois à la japonaise.

On classe souvent les caractères en trois catégories : **1.** les pictogrammes dessinant des objets concrets (山 = montagne, 馬 = cheval) ; **2.** les idéogrammes simples (上 = dessus, 下 = dessous) ou composés (木 = arbre qui répété devient 林 = bois puis 森 = forêt) ; **3.** les idéophonogrammes : une partie étant *sémantique*, la clé notant le sens probable, et l'autre *phonique* indiquant la prononciation possible, qui souffre bien des exceptions.

Cette dernière catégorie constitue la majorité des caractères, combinant le sens et la prononciation. Ainsi, en chinois, celui notant la *langue* (語) se compose à gauche du sémantème de la parole (言) *yán* et à droite du phonème d'un caractère prononcé *yǔ* (jadis *wo*) signifiant moi (吾). Associé à la clé de la parole (言), on obtient l'idéophonogramme *yǔ* 言+吾 = 語 qui, uni à *yán* (言), donne le mot *langage* (*yǔyán*/語言). On note que les sinogrammes du même mot s'inversent du chinois au japonais (語言 vs 言語). C'est leur force.

Plus tard, les Japonais eux-mêmes inventeront des sinogrammes inconnus en Chine pour noter des mots spécifiquement nippons en assemblant de la même façon un sémantème à un phonème. On les appelle *wasei-kango* (和製漢語). Ainsi de *shitsuke* (躰) qui est la bonne éducation, les bonnes manières inculquées au jeune enfant. Le caractère est fait à gauche du corps socialisé (身) et à droite de celui de la beauté (美).

Durant cette période d'assimilation de la culture chinoise, nombre de mots et d'expressions idiomatiques figées provenant du continent sont traduits littéralement en japonais et intègrent le lexique nippon sous la forme sinisée de quatre caractères (*seiku*/成句) dont certains proverbiaux sont nettement indo-européens.

Du côté de l'Occident

En 1853, les vaisseaux noirs (*kurofune*/黒船) du Commodore Perry pratiquent la politique de la canonnière face au refus du Japon d'ouvrir ses frontières. Certes, des canons hérités du XVI^e existent bien mais ils ne peuvent rivaliser. Le gouvernement d'Edo et la classe des guerriers perdent toute légitimité à défendre le pays, suite à un long isolationnisme (*sakoku*/鎖国). La Restauration impériale de Meiji (1868) se profile.

En comparant la portée de leurs pauvres petits canons à ceux de Perry les Japonais voient qu'ils ne sont pas de taille à lutter, « phalliquement » parlant. Il faut donc apprendre de l'Occident, chose que la Chine refusera longtemps, trop imbue de sa très longue culture. Le Japon quant à lui envoie étudier en Europe ses plus brillants sujets et va devenir en Asie le seul pays phare de la modernité dès la fin du XIX^e siècle.

À preuve sa victoire dans la guerre sino-japonaise (1894/95) et sur les forces navales de l'empire russe (1905). Au même titre que les autres grandes puissances, le Japon devient colonialiste dès cette période.

Suite à son ouverture à l'Occident, l'Archipel va former massivement de nouveaux mots pour traduire les livres occidentaux dans tous les domaines, dont beaucoup seront repris par les Chinois. Il existe déjà dans les deux langues diverses interprétations des mêmes caractères. En japonais, le mot lettre (*tegami*/手紙) est formé de la main et du papier, en chinois ces sinogrammes signifient papier toilette (*shōuzhi*/手紙).

Malgré les *traités inégaux* infligés au Japon par les grandes puissances dont les clauses sont rédhitoires (privilège d'extraterritorialité, concession de comptoirs, monopolisation des marchés) on constate une frénésie de savoir et une *curiosité* insatiable pour l'Occident, tandis que les modes de comportement changent rapidement. De son côté, le lexique nippon va s'étoffer considérablement de notions concrètes et/ou abstraites qui n'existaient pas. Une nouvelle strate langagière se superpose peu à peu aux anciennes.

Les Japonais vont faire un immense effort de traduction en puisant dans le trésor des sinogrammes pour rendre au mieux les notions importés d'Occident. Ces néologismes seront ensuite repris par d'autres nations asiatiques (Chine, Corée, Vietnam). Le savoir des lettrés nippons est donc encyclopédique, dans les classiques chinois comme dans la civilisation occidentale. Ils seront en Asie des passeurs de culture.

Ils ont accompli dans leur propre langue une œuvre colossale pour assimiler le savoir venu de l'Occident dès l'ère Meiji qui provoqua une frénésie d'associations nouvelles à partir des caractères et une flambée lexicologique pour rendre au mieux les concepts concrets ou bien abstraits contenus dans ce savoir. On a donc *tout* traduit pour ne rien oublier, les dictionnaires devenant les sésames de la connaissance. Ainsi, l'apport propre aux langues occidentales, ses expressions langagières, sa manière d'expliquer les choses, ses proverbes, sa vision du monde sont passées peu à peu dans le japonais avec plus ou moins de bonheur.

L'État se centralise vite sur le modèle des nations occidentales en créant les institutions nécessaires à sa modernisation, autour de deux slogans paradigmatiques : « âme japonaise et savoir occidental » (*wakon-yōsai*/和魂洋才) et « un pays riche et une armée forte » (*fukoku-kyōhei*/富国強兵), présageant les guerres futures.

Ce sont de grands intellectuels tels Fukuzawa Yukichi, Nishi Amane ou Nakae Chōmin qui forgeront ces néologismes pour traduire les notions occidentales inconnues (sociales, politiques, économiques). De grands écrivains comme Akutagawa Ryūnosuke, Natsume Sōseki ou encore Mori Ōgai écriront des nouvelles en s'inspirant de la façon occidentale d'aborder la littérature, avec aussi de nouveaux thèmes.

Après une dizaine d'années de rejet de sa tradition classique, le Japon saisit qu'il faut intégrer l'héritage conséquent de sa littérature et des beaux-arts à celui tout aussi conséquent mais différent de l'Occident. Le réalisme nippon et l'impressionnisme occidental convergeront dans le *japonisme* naturaliste du XIX^e.

Les traductions de ces nouvelles notions se font en partant de l'étymologie grecque ou latine des langues occidentales, en choisissant les sinogrammes les mieux appropriés ce qui réclame pas mal d'imagination. Ils sont devenus naturels au fil du temps et sont de nos jours tout à fait intégrés au vocabulaire japonais.

Citons-les au hasard : société (*shakai*/社会), démocratie (*minshu*/民主), peuple (*kokumin*/国民), nation (*kokka*/国家), liberté (*jiyu*/自由), psychisme (*shinri*/心理), philosophie (*tetsugaku*/哲学), entreprise (*kaisha*/会社), travail (*shigoto*/仕事), poste (*yūbin*/郵便), automobile (*jidōsha*/自動車), chemin de fer (*tetsudō*/鉄道), téléphone (*denwa*

電話), conférence (*kaigi*/会議), littérature (*bungaku*/文学), nouvelle (*shōsetsu*/小説), histoire (*rekishi*/歴史), moyen (*shudan*/手段), but (*mokuteki*/目的), mathématiques (*sūgaku*/数学), législation (*rippō*/律法), et beaucoup d'autres.

Ces mots japonais sont majoritairement forgés sur la base des sinogrammes (*wasei-kango*/和製漢語)⁶, voire repris de termes chinois inusités ou d'anciennes notions bouddhiques tel le mot « monde » (*sekai* 世界).

Un nombre important de ces néologismes viendront satisfaire les besoins du langage quotidien japonais. Cette manie lexicologique atteint vite plus d'un millier de mots nouveaux pour le vocabulaire courant.

Le lexique nippon est en progression exponentielle à cette époque. Rien qu'en philosophie, on estime à près de 2.500 le nombre de mots nouveaux, faisant suite à la traduction des ouvrages de William Fleming. De plus, on va fabriquer de toutes pièces des *pronoms personnels* neutres (*ninshō daimeishi*/人称代名詞) pour traduire les ouvrages occidentaux, sans lien avec la familiarité, la topologie, l'âge ou bien le statut social.

Du côté des mots importés de l'étranger

Les mots importés de l'étranger, exceptés ceux venus de Chine, existaient bien avant l'ère Meiji par le biais du portugais et du hollandais (XVI^e-XVII^e). La plupart furent traduits en idéogrammes avec une correspondance sémantique relativement proche de l'original, mais on devait les lire comme des *ateji*. Le mot portugais *tabaco* s'écrivit d'abord fumée + herbe (煙草), puis en phonétique *kana* (タバコ/たばこ).

Après la guerre du Pacifique et l'occupation de l'Archipel par les États-Unis, le japonais connaîtra une seconde inflation lexicale car on ne peut transcrire en sinogrammes tous les mots importés de l'étranger (*gairaigo*/外来語). Ils sont trop nombreux et vite démodés. Certaines notions sont traduites en sinogrammes, mais les mots étrangers sont de plus en plus translittérés phonétiquement avec le syllabaire dit *katakana*. Il en existe des milliers qui à l'image de l'hydre de Lerne sont remplacés par bien d'autres plus modernes.

La plupart proviennent de l'anglo-américain. Prenons le mot *net* (filet/réseau) qu'on aurait pu traduire par un caractère (*ami/mō*/網) de même signification. On a préféré le transcrire en sons : *netto* (ネット), via le syllabaire dédié aux mots importés. Il en va de bien d'autres mots qui sont sonorisés, mais non traduits.

L'écriture de la Chine continentale n'ayant pas de syllabaire, si l'on excepte le système *bopomofo* utilisé à Taïwan qui tient lieu d'une sorte d'alphabet, de type consonne + voyelle (le *pinyin* est pour sa part un mode de transcription destiné aux sinisants), les Chinois sont obligés de traduire les néologismes avec des idéogrammes, sans parler des noms de personnes étrangères affublées d'une prononciation exotique.

Le *net* s'écrira donc en chinois avec le caractère du filet/réseau (*wǎng*/网), comme le filet pour les cheveux. Cet exemple montre le choix qu'un jour il fallut faire entre écriture phonographique et/ou idéographique.

⁶ Citons en vrac : conscience, hérédité, entrée, mouvement, nutrition, température, concept, libération, conversation, hypothèse, milieu, rapport, organisme, objectivité/subjectivité, temps/espace, manuel, instruction, banque, république, tension, point de vue, conjoncture, police, arts, métaphysique, autorité, maquillage, atome, phénomène, conférence, résultat, échange, publicité, international, trafic, ultraviolets, stimulation, marché, indice, idées, masse, capital, fonctionnaire, religion, publication, usager, commerce, condition, droits de l'homme, invasion, siècle, produire, fibre, positif/négatif, gym, dégénérescence, avocat, privé, objet, représentant, albumine, définition, investissement, dictature, bibliothèque, ministère, nomination, place, estimation, tropique, contexte, invention, opposé, reflet, nécessité, critique, slogan, loi, assurance, spiritualisme/matérialisme, théorie, etc.

On garde très souvent le mot importé écrit tel quel en notant sa prononciation avec le syllabaire *katakana*. Fort de ce syllabaire pour translittérer les mots importés de l'étranger, les Japonais les écourtent afin de mieux les transcrire. Ainsi, *NG* (*no good*/エヌジー) désigne les scènes coupées lors des prises de vue, et *OL* (*office lady*/オーエル) les jeunes employées de bureau. L'ordinateur personnel s'abrège en *PC* (*personal computer*, transcrit par *pasokon*/パソコン ou par *PC*/ピーシー), et de même pour le jeans (*jīpan* = jeans+pants/ジーパン).

De plus, les Japonais se sont ingénies à inventer des mots inexistant dans la langue d'origine, tels en anglo-américain *side-mirror* (*saido-mirā*/サイドミラー/rétroviseur de côté) ou *cooler* (*kūrā*/クーラー/climatisation).

On peut aisément déduire de cette courte présentation du japonais que des influences très diverses l'ont traversé quant à son lexique (japonais ancien, vocabulaire chinois, mots importés de l'étranger) et quant à sa transcription graphique. Il s'agit d'un patchwork lexical sémantiquement pluristratifié qui a donné naissance à divers systèmes d'écriture qui ne sont pas congruents ensemble comme le serait un alphabet.

L'aspect kitsch de la langue japonaise évoque donc le fonctionnement de la pensée extravertie se souciant peu d'une logique ordonnancée car elle accepte aisément le baroque, pourvu que ça marche. Un mot peut donc se prononcer et se lire en japonais ancien, en sino-japonais ou bien phonétiquement tout en gardant la même signification mais avec de subtiles nuances qui dépendent largement du contexte.

Pour le mot *vitesse* on peut employer *hayasa* (速さ) en pur japonais, *sokudo* (速度) en sino-japonais et *speed* (スピード) venu de l'anglais, mais ces trois termes ne sont pas aisément interchangeables, bien que de même sens. Selon le *contexte*, *hayasa* désignera un court laps de temps fixe durant lequel les choses évoluent, *sokudo* ajoutera la notion d'augmentation ou de diminution de la vitesse, tandis que *speed* sera plutôt utilisé avec des mots contemporains liés souvent à l'automobile, tels *fou du volant* (*speed-kyō*/スピード狂), *excès de vitesse* (*speed ihan*/スピード違反), à *tombeau ouvert* (*mō-speed*/猛スピード) ou à la technologie.

Pour corser le tout, un terme sémantiquement proche du mot *vitesse* se lit aussi *hayasa* (早さ) et signifie « tôt ou rapide ». Il s'écrit avec un caractère différent qui le distingue de l'autre *hayasa* (速さ). Le japonais ancien ne séparait donc pas très clairement la conception de vitesse spatiale et de promptitude temporelle. Une nouvelle fois, l'introduction des sinogrammes permettra de désambigüiser des notions très proches.

Que retenir au final de cette présentation rapide des caractéristiques générales du japonais ? Simplement ceci : le pur japonais est d'une *limpidité* proche de la nature, le sino-japonais d'une *clarté* mandarinale proche de la fonction publique, le vocabulaire occidental d'une *précision* scientifique proche de la réalité.

Du côté de l'extraversion

Arrivé à ce point de notre enquête sur le japonais il est absolument nécessaire de définir un peu ce qu'est l'extraversion car on se méprend complètement sur ce terme, comme d'ailleurs sur celui d'introversión.

L'extraversion étant tournée vers l'objet et l'extérieur, sa première qualité est l'*intérêt* et l'*empathie* pour les autres mais, revers de la médaille, il existe un gros risque de superficialité car c'est le milieu (ici) et le moment (maintenant) qui déterminent une réaction. L'extraverti est en *réaction à son environnement* mais bien peu dans l'*action* à partir de son intériorité. Ce manque de profondeur en son âme le condamne à subir l'emprise du monde extérieur et de ses objets, qui finissent par laisser en jachère son for intérieur.

L'extraverti est prêt à consommer son temps et son énergie pour mieux investir et maîtriser les objets de

façon à en tirer un bénéfice ou un quelconque avantage. Il doit pour cela s'adapter à son milieu qui finit par le déposséder de ses propres références internes. S'il n'y prend pas garde, il devient une marionnette par manque de sujet et de temps. L'introverti par contre se séquestre lui-même dans sa belle tour d'ivoire.

Cependant, l'extraverti a une faculté naturelle d'accueil à l'autre, certes pas toujours très profonde (selon son intelligence) mais réelle car le mécanisme déterminant dans sa psyché est l'*identification* au monde. Il est donc spontanément disposé à faire plaisir aux autres ou à s'investir dans des associations caritatives.

Ce n'est pas le cas de l'introverti qui se soucie peu d'être empathique car pour lui l'*introjection* domine. Il pense : « à chacun sa destinée, si tu meurs ici au bord du chemin c'est de ta faute, tu n'appartiens pas comme moi au cercle des élus ! » Ce n'est pas de l'égoïsme mais de l'*égotisme* de se savoir prédestiné par le sort. « L'égoïste, n'est-ce pas plutôt *toi* l'extraverti qui accepte mal ta différence innée avec l'autre tant ton esprit de groupe te pousse à une sorte de bonté facile pour mieux t'admirer en ton prochain ? »

À l'encontre d'une idée convenue, l'extraverti type est prêt à se laisser circonvenir passivement par les conditions du milieu et s'il paraît avoir parfois le monopole de la parole ce n'est souvent que pour répéter de fades vérités dues à sa grande capacité d'adaptation à l'entourage qui confortent les autres à le croire.

Cette osmose avec l'environnement lui permet de s'incruster avec bonhomie dans les relations sociales. Ce n'est en rien la preuve qu'il a vraiment quelque chose d'original à exprimer au monde à partir de lui.

De plus, l'extraverti(e) est majoritairement de sexe masculin et l'introverti(e) de sexe féminin, avec pas mal d'exceptions évidemment. Ce n'est qu'une tendance générale fondée sur le genre concernant *surtout l'activité consciente* car, dans l'inconscient collectif, l'Imago du père est forcément liée à l'introversion et celle de la mère à l'extraversion. On constate au cours du démoulage progressif entre l'inconscient et le conscient, selon la maturation du cerveau, que ces deux instances changent de pôle pour s'exprimer.

On pourrait encore donner d'autres traits spécifiques à l'extraversion mais le *vrai problème* est ailleurs.

Il s'agit du retournement d'une tendance en son contraire effectué à partir de l'inconscient qui en prend le contrepied pour tenter de rééquilibrer la psyché et garder son homéostasie. Jung parle d'*enantiodromie*, Freud de *retour du refoulé* et Morita d'*action psychoantagoniste*. Chacun décrit le même phénomène de *contrebalancement psychique* qui voit l'inconscient tenter de réharmoniser le conscient (par les rêves d'abord mais aussi divers moyens allant du passe-temps dominical anodin aux addictions en tout genre), car il veut naturellement en compenser les excès. On trouve aussi ce mécanisme en biologie (feed-back).

Cela veut dire enfin que nous avons tendance, tous autant que nous sommes, à nous comporter à l'inverse de notre attitude interne naturelle. C'est là le *point essentiel* et le plus délicat. Si notre attitude intérieure, quoiqu'elle soit naturellement préférentielle, laisse assez de latitude à l'autre attitude moins privilégiée en nous, la compensation s'effectue alors normalement sans aucun dégât psychique. C'est tout bénéfice.

Si par contre on ne peut concilier plus ou moins en soi les deux attitudes d'introversion et d'extraversion, on risque d'être assailli de l'intérieur par celle la moins différenciée qui va alors se manifester dans un comportement de plus en plus controuvé, voire pathologique, pour nous forcer à agir à l'inverse de notre attitude naturelle. La psychose bipolaire et ses troubles associés sont paradigmatiques de cet état de fait.

L'ajustement entre les deux attracteurs opposés est impossible car ils fonctionnent automatiquement. Ça fait *boum* en retour comme la balle caoutchouc d'un jokari revenant encore plus fort grâce à son élastique. L'effet rebond est d'autant plus dévastateur que l'attracteur de la libido opprimant son adverse est intense.

La phase maniaque qui présente un comportement apparent extraverti s'origine dans l'attitude intérieure d'introversion (concentration), alors que la phase mélancolique présentant un comportement apparent introverti provient de l'attitude intérieure d'extraversion (dilution). Qui ne peut saisir ce *renversement en le contraire* entre attitude intérieure et comportement extérieur ne peut saisir le jeu subtil de la psyché.

L'extraversion unilatéralement méliorative de nos sociétés modernes engendre donc des comportements unilatéralement péjoratifs. Ainsi, quelqu'un de *trop extraverti* arrivé au bout du rouleau se comportera tel un *faux introverti* : timidité, honte, inhibition. Aucun rapport avec la vraie introversion faite d'aisance et de confiance en soi, voire même d'insolence car elle part du sujet. Par malheur, c'est cette introversion fautive que nos sociétés civilisées ont conservée pour la déprécier, prenant des vessies pour des lanternes.

Jung disait à une de ses analysantes : « *Il est absolument nécessaire de lutter chaque jour pour garder du temps libre afin de recharger intérieurement sa libido* ». « *Penser qu'on doit toujours s'activer et faire quelque chose est de l'extraversion européenne !* » [22] Il ne savait rien du Japon et d'autres pays asiatiques où le surtravail et la mort par surmenage (*karōshi* 過労死) sont monnaie courante. Il appert que l'Archipel est une nation en manque de temps libre, ce qui la handicape pour accéder à plus d'intériorité.

Les salariés japonais font beaucoup d'heures supplémentaires (une bonne partie n'est jamais rémunérée) pour augmenter leur salaire, mais c'est au prix de leur santé physique et mentale et de leur vie de famille. (Il semble que la Corée du sud soit dans le même cas d'addiction au travail, et peut-être bien pire encore).

Un cinquième d'entre eux a toutes les chances de finir soudain sa vie par trop de surmenage au travail : crise cardiaque, AVC, suicide par épuisement, stress et dépression par défaut de temps dédié à soi-même. Être extraverti jusqu'à son propre sacrifice serait-il à ce point possible si cette tendance n'existait pas déjà dans la langue ? N'est-elle pas le vecteur primordial de la pensée où vient se refléter son inclination ?

En se reportant aux traits généraux de l'extraversion présentés ci-dessus comparativement aux traits du japonais que nous avançons plus bas en première instance, il existe bien des points communs entre eux.

Que ce soit l'édulcoration grammaticale des pronoms personnels dans la phrase japonaise, la position capitale du prédicat via l'énoncé minimal par rapport à celle moindre des divers sujets pluralisés (selon le milieu ou la situation sociale), la politesse précieuse et complexe des relations humaines, l'avalanche des onomatopées faisant *clic-clac* un peu partout ou la survalorisation de l'interlocuteur dans l'énoncé, sans compter la priorité langagière accordée à la spatialité et au *mi-lieu* au détriment du *mi-tan* du temps, tout porte à croire que la langue japonaise reflète la tendance extravertie de la pensée du peuple nippon.

Du côté de la pensée extravertie

Jung dit de la pensée extravertie : « *Qu'il s'agisse de lui-même ou de son entourage, c'est toujours à la réalité objective ou à la règle d'orientation objective que ce type d'homme donne la prépondérance. D'après elle il mesure le bien et le mal, détermine beauté et laideur. Tout ce qui s'accorde avec cette formule est exact ; faux, tout ce qui la contredit... Comme elle paraît correspondre au sens universel,*

on en fait la loi universelle qui doit toujours et partout se réaliser, dans le particulier comme dans le général. Le type pensée extraverti subordonne tout à sa règle ; son entourage doit faire de même. » [12]

La caractéristique fondamentale de la pensée extravertie c'est donc sa forte *tendance au consensus*. Les vérités qu'elle énonce sont des évidences aux yeux de tous. Chaque époque a sa vulgate, ses modes, ses idiosyncrasies, que la pensée extravertie veut suivre pour rester dans le vent de l'histoire. Il n'est donc pas question de refuser les données objectives qui se présentent à elle. Pascal appelait cela l'*esprit de géométrie* (la science des figures de l'espace) qui d'emblée place la dimension spatiale en pole position.

Un seul exemple suffira pour comprendre le pouvoir absorbant et débilitant de la pensée extravertie à notre époque : c'est l'*internet*. Il véhicule absolument toutes les données objectives (ou fausses) sur tous les continents. Plus besoin de penser par soi-même, il faut juste rester connecté à cette pieuvre virtuelle. Il s'ensuit donc une homogénéisation des opinions avec tous les standards et clichés possibles à la clef.

Car la pensée extravertie tente de synthétiser selon son *mode de fonctionnement réticulaire* les idées les plus générales et les plus proches du sens commun qu'elle aimerait bien vouloir suivre par les autres. Il serait si simple de rendre le monde harmonieux avec quelques bonnes idées de base adoptées par tous ! Il faut classer, ordonner et donner des ordres, mettre des bornes jusqu'à devenir borné faute d'envergure.

L'universalisme et la mondialisation actuelles font le lit d'une planification par le bas, façon communiste. La morale collective détrône l'éthique individuelle : il faut rendre les autres heureux contre eux-mêmes ! S'ils n'obtempèrent pas, on les déportera pour leur bien ou bien on les passera par les armes s'il le faut. L'idéalité du collectivisme extraverti doit devenir une réalité et n'est plus du tout compensé par l'altérité. Le salut du prochain en dépendant, il est hors de question de faire des exceptions : ce fut le mal du XX^e.

Cependant, le type pensée extravertie a aussi des qualités appréciables en ce qu'il cherche à sa manière à sauver son prochain par tous les moyens pourvu qu'il adhère suffisamment à une mêmété consensuelle, c.-à-d. qu'il se moule dans un schéma de vie sociale déjà prédéfini, possiblement accessible à la raison.

L'entraide est un de ses crédos favoris. On ne saurait négliger ce côté volontariste à vouloir faire le bien par toutes sortes d'institutions et associations qui sont nécessaires dans nos sociétés civilisées. Il existe chez ce type une *empathie* naturelle à s'intéresser concrètement au salut des autres (non à l'âme d'autrui), à condition de rester lucide en son âme et conscience car l'enfer est toujours pavé de bonnes intentions.

Sur le plan intellectuel, la pensée extravertie tente de synthétiser une accumulation de données disparates pour en faire un tout plus ou moins cohérent, un peu à la manière de Darwin dans l'évolution des espèces. Autant dire que ça peut faire du bruit dans Landerneau. Comme lesdites données sont objectives, il est difficile à toute personne intellectuellement honnête de les ignorer ou de les récuser en première instance.

Sauf à être de mauvaise foi. À l'inverse, si elle manque de rigueur du raisonnement, la pensée extravertie en vient vite à un éclectisme douteux en amalgamant en un tout hétéroclite des éléments incompatibles.

Or, même si elle a donné des résultats concrets depuis l'ère Meiji, c'est le cas de la pensée au Japon qui manque cruellement d'une vision de l'intériorité. Liée à la sensation, elle est surtout phénoménologique, faute d'intuition. De plus, la fonction sentiment est dévalorisée et reste très conservatrice dans les mœurs.

Au final, seule la vision de la grandeur de l'homme permet à la pensée extravertie de dépasser ses idéaux, élevés ou mesquins, propres à ce type, selon l'intelligence et l'imagination de la personnalité en question.

PETITE ÉTUDE PSYCHOLINGUISTIQUE ET LEXICOLOGIQUE DU JAPONAIS

Du côté des statistiques

Il faut maintenant aborder les choses de façon plus spécifique, notamment à travers l'étude du lexique nippon dont nous savons déjà qu'il est un patchwork sémantique pluristratifié traversé d'influences très disparates conglomérées de façon hétérogène, sans compter son système d'écriture hybride et compliqué.

Dans un dictionnaire portugais-japonais de 33.000 mots rédigé en l'an 1603 (*Vocabulario da Lingoa de Japam*) et dans un livre de grammaire japonaise (*Arte da lingoa de Japam*, 1608), le Père Joao Rodriguez (1561-1631) insistait déjà sur la grande richesse lexicale de la langue japonaise « *qui possède une grande variété d'expressions pour désigner les choses, donnant une impression de brièveté et de force.* » Dixit.

Le *Nelson*, dictionnaire de caractères japonais-anglais, recense pour sa part 5.446 idéogrammes (dont 671 variantes) pour un total de 11.500 lectures différentes (6.000 *kun* et 5.500 *on*) et plus de 70.000 mots répertoriés, la plupart composés de deux caractères, parfois plus. L'auteur précise que c'est un « *portable dictionary* » et que donc « *the vocabulary covered is that of today's current and common usage, plus such older words as are still encountered in modern literature* ». Cet ouvrage ne recense pas les mots importés de l'étranger car ils ne sont pas transcrits de façon idéographique mais notés avec un syllabaire.

Si l'on prend par exemple l'idéogramme *véhicule* (車) placé en tête et combiné à un autre caractère pour former un digraphe, le *Nelson* présente 32 substantifs courants dont 18 ne peuvent être traduits en anglais par un seul lexème (soit plus de 50%). Lorsqu'on passe au logiciel Mac JDic (version 1.3.2, 1994), à la fois dictionnaire lexical japonais-anglais et recueil qui nomenclature les idéogrammes, on obtient des résultats à peu près identiques (9 substantifs sur 17 ne peuvent pas être rendu par un seul mot anglais).

À l'inverse, quand le caractère *véhicule* vient en seconde position (toujours pour un digraphe), ce même logiciel donne 38 substantifs parmi lesquels 19 (50%) ne peuvent se transcrire par un mot anglais unique. Enfin, ledit logiciel donne environ 140 substantifs courants formés avec l'idéogramme *véhicule* mais dans près de 40% des cas l'anglais ne peut pas les transcrire par un seul mot : il faut leur adjoindre une précision contextuelle. Or, dans un dictionnaire occidental, tous ces mots ne font pas l'objet d'une unité lexicale singulière comme c'est le cas dans un dictionnaire japonais, ce qui en réduit beaucoup le volume.

Ainsi, on peut forger avec le sinogramme *véhicule* en composition avec d'autres une multitude d'unités lexicales différentes pour caractériser chaque cas particulier où se produit un « départ ». Or, bien que possédant le plus souvent des synonymes, le français ou l'anglais sont capables de n'employer qu'une seule unité lexicale en l'associant à d'autres mots pour individualiser de *quel type de départ* il peut s'agir.

Départ d'un train, d'un avion (envol), d'un bateau (appareillage) ; départ en vacances ou pour la guerre ; départ en retraite ou départ dans la vie, etc. Le mot départ (*hassha*/発車), composé des sinogrammes *partir* et *véhicule* ne pourra jamais désigner que le *démarrage* d'un objet roulant (autobus, train, en particulier).

Le japonais est capable de former des mots en combinant souvent deux idéogrammes. De plus, un même caractère acceptant plusieurs prononciation, chacune d'elles pourra s'associer à un éventail

d'autres possibles pour former de nombreuses unités lexicales, parfois assez proches du point de vue sémantique mais prononcées différemment. Ainsi, le mot *véhicule* (*kuruma/車*) peut aussi se prononcer *sha* en lecture sino-japonaise. En composition avec le caractère *départ* (*hatsu/発*) qui renvoie à l'idée de « quelque chose qui apparaît ou débute », on obtient ainsi le terme *démarrage d'un véhicule* [doté de roues] (*hassha/発車*).

Si ce véhicule s'arrête, on lui adjoindra de surcroît l'idéogramme de l'*arrêt* (*teisha/停車*) ; si l'on monte à l'intérieur de l'habitacle ce sera celui de la *montée* (*jōsha/乗車*) ; s'il est inoccupé celui de *vacance* (*kūsha/空車*), etc. Or, en français, les substantifs *départ*, *arrêt*, *montée*, *vacance* ont un caractère de *singularité* qui ne les aliène pas totalement au contexte. Ils ne dénotent pas *a priori* qu'il s'agit d'un « véhicule doté de roues ». Mais en japonais, les mots cités ci-dessus s'appliquent uniquement à ce contexte. Pour en définir d'autres, on combinera donc des caractères différents aux idées *départ*, *arrêt*, *montée* ou *vacance*.

Un certain nombre de mots souvent proches du point de vue sémantique sont donc répertoriés dans le lexique nippon parce qu'ils renvoient à un contexte précis, parfois peu différent d'un autre mais toutefois distinct par quelques traits aux yeux des Japonais. La dénotation de la réalité est ainsi plus exhaustive en japonais et a tendance à occasionner un degré d'inflation lexicale supérieur aux langues occidentales.

Cette faculté dénotative de la langue japonaise pourrait donc expliciter, du moins en partie, l'importance quantitative du vocabulaire nippon. Elle indique en outre une nette tendance à la désignation descriptive.

On sait que certaines langues ont conservé tout au long de leur histoire un nombre d'unités lexicales plus volumineux que d'autres. A titre comparatif, Victor Hugo est l'auteur français le plus productif en matière de vocabulaire, mais il n'a jamais pu atteindre l'abondance lexicologique d'un Shakespeare. On pense que cet étalage lexical du grand dramaturge anglais est deux fois supérieur à celui du poète français. Deux siècles et demi les séparent. Outre des raisons historiques, la diversité des idiomes n'explique rien.

À l'encontre d'une idée reçue, l'importance du volume des signifiants lexicaux d'une langue ne reflète nullement sa richesse au niveau du signifié car celui-ci fonctionne surtout sur le rapport polysémie-synonymie qui affecte le contenu sémantique. Ainsi, un seul signifiant peut avoir diverses significations et plusieurs mots renvoyer à un même signifié mais en introduisant des nuances. Ce passage de l'un à l'autre assure le transfert et l'amplification plurielle en arborescence du contenu des chaînes sémantiques.

En matière de lexicologie comparée, les statistiques sont difficiles à interpréter car chaque langue a son génie propre, même pour celles apparentées, avec souvent un système singulier de notation écrite qui, rappelons-le, est une invention très récente faite par l'humanité comparativement à l'emploi de la parole. Pour ne citer que le japonais, c'est à partir du VI^e siècle de notre ère qu'il fut écrit sur la base du chinois.

Quelques linguistes nippons ont tenté de comparer le japonais à d'autres langues occidentales du point de vue statistique quant à la fréquence du *lexique employé au quotidien* par le locuteur lambda. Ce n'est pas le volume lexical global de la langue qui importe mais le vocabulaire utilisé sans y penser au jour le jour ou qu'il est possible de mobiliser, de façon plus vive et attentive, en lisant le journal ou une revue.

À ce sujet, nous citons ci-dessous deux enquêtes dues à des auteurs japonais qui datent de 1970 et 1989.

Tout débute après la Seconde Guerre mondiale, à Moscou quand l'Institut National des Langues décide de comparer l'anglais, le français et l'espagnol pour déterminer leur taux d'utilisation des mots et leur ordre de fréquence dans un texte. Certains reviennent très souvent, d'autres sont plus rares et

peu utilisés.

Ainsi, les 1.000 premiers mots tous basiques du français représentent environ 80% d'un texte écrit. Avec 5.000 ce taux passe à 96% avec lequel un Français peut parler, lire et écrire avec une aisance suffisante.

Iwabuchi E. [7] a entrepris la même enquête que celle faite à l'Institut National des Langues moscovites pour connaître le taux de fréquence lexicale du japonais. Or, pour atteindre le même taux de 96%, il faut 22.000 mots, soit 4,4 fois plus qu'en français. Les résultats de ces enquêtes sont résumés ci-après. On doit les prendre avec des pincettes⁷, mais l'écart entre le japonais et les autres langues ne peut être anodin.

Enquête de l'Institut National des Langues de Moscou				Enquête sur le taux de fréquence lexicale du japonais	
Nombre d'unités lexicales (Taux de fréquence)	Anglais	Français	Espagnol	Japonais	
Premier millier d'unités	80,5%	83,5%	81,0%	560 unités lexicales	50%
Second millier d'unités	+ 6,1%	+ 5,9%	+ 5,6%	2.800 mots	73%
Troisième millier d'unités	+ 3,4%	+ 3,4%	+ 2,9%	7.200 mots	85%
Quatrième millier d'unités	+ 2,2%	+ 1,9%	+ 1,8%	9.700 mots	89%
Cinquième millier d'unités	+ 1,3%	+ 1,3%	+ 1,2%	15.400 mots	93%
Total : 5.000 unités	93,5%	96%	92,5%	22.000 mots	96%

Tab. 1 : Iwabuchi E. : *Le japonais de nos jours* (現代日本語), Chikuma Shobō, 1970 [7].

Morita Y. [16] pense pour sa part qu'il faut environ 30.000 mots pour lire couramment le journal ou un magazine. Pour les japonisants étrangers, le niveau 3 (300 heures) nécessite au minimum 1.500 mots, le 2 (600 heures) environ 6.000, et pour le niveau 1 (900 heures) il faudra au moins 10.000 mots. Il en reste bien d'autres à retenir en autodidacte pour l'apprenant désireux lire le journal ou une revue en japonais.

Le désarroi des étrangers japonisants non-coréens et non-chinois est fort devant un tel effort. En ajoutant les formules de politesse alambiquées, les onomatopées et les sinogrammes, stress et détresse s'installent.

Tamamura F. [21] a montré lui aussi l'amplitude du lexique nippon dans l'usage quotidien qui oblige à mémoriser un vocabulaire important pour atteindre le même niveau d'entendement que d'autres langues.

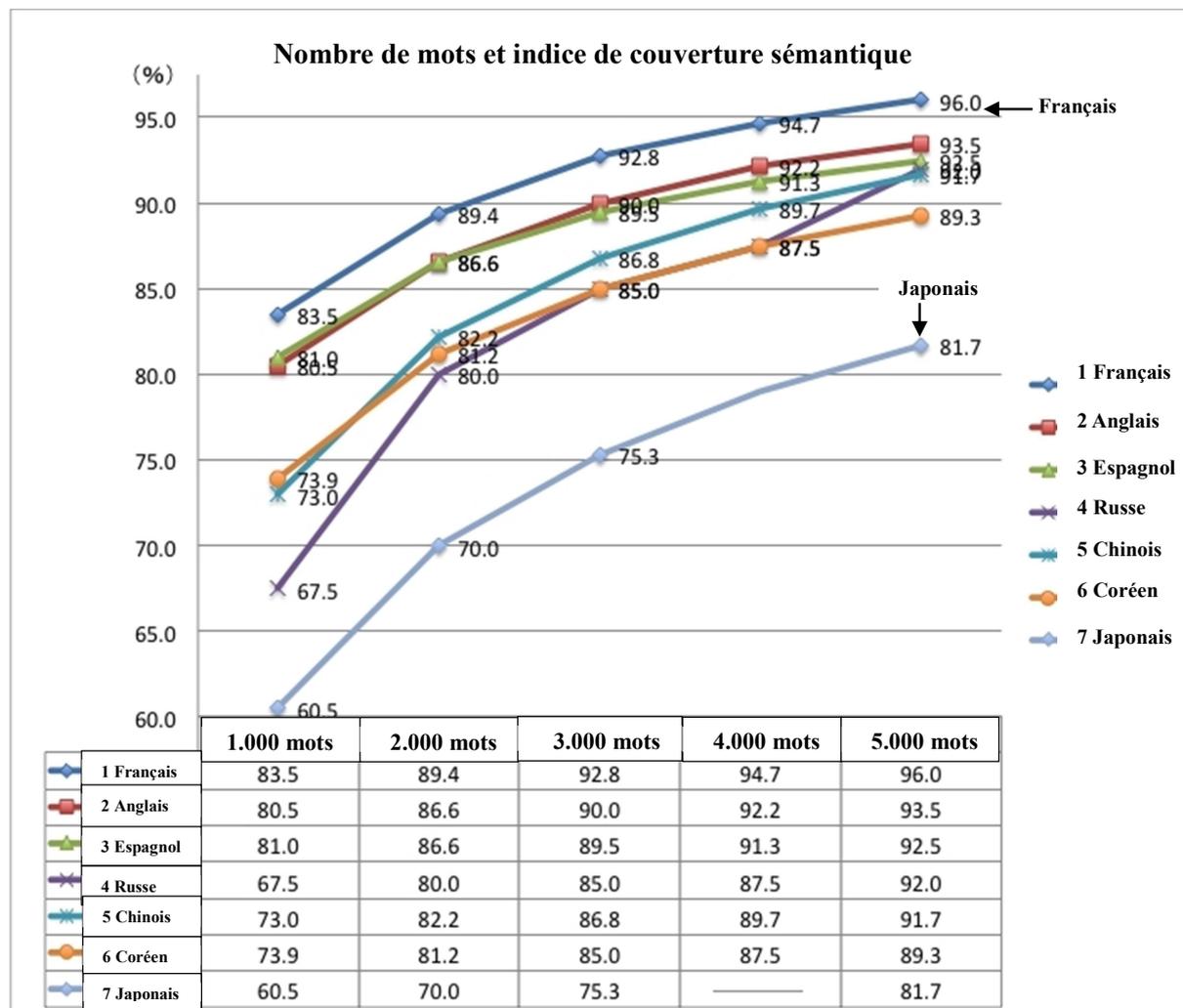
En 2010 le gouvernement nippon a fixé à 2.136 le nombre de sinogrammes (4.388 prononciations en tout : 2.036 en lecture japonaise et 2.352 en lecture sino-japonaise). D'autres caractères sont nécessaires pour les noms propres, ce qui en fait près de 3.000 à retenir tous par cœur. S'ajoutent enfin les lectures arbitraires de sinogrammes prononcés en pur japonais (mots usuels ou de lieu), évalués à près de 8.000.

Les résultats de l'enquête sont résumés ci-après qui voit le japonais être en dernière position statistique car avec seulement 5.000 mots on atteint péniblement 81,7% de compréhension, contre 96% en français. Cet écart de 14,3% paraît faible sur le papier mais *il est énorme*, la fréquence du vocabulaire se raréfiant. Cette différence correspond en fait à 22.000 mots moins 5.000, soit environ 17.000 mots. Le volume lexical du japonais est par conséquent horriblement conséquent, ce que montrait déjà l'étude d'Iwabuchi.

⁷ Dans les deux enquêtes, la méthodologie utilisée est sans doute assez différente et rend la comparaison des résultats moins fiable. Néanmoins, cela ne peut expliquer l'écart du volume lexical constaté entre le japonais et les autres langues européennes.

Comparativement aux autres langues européennes, chinoise ou coréenne, ces enquêtes nous enseignent déjà que l'éventail sémantique du lexique nippon est relativement restreint : il lui manque de l'envergure.

Ainsi, l'indice de couverture sémantique (*kabā-ritsu*/カバー率) d'une unité lexicale paraît bien plus étriqué en japonais que dans d'autres langues occidentales ou asiatiques. La question est : mais alors pourquoi ?



Tab. 2 : Tamamura F. : *Lexique et signification en japonais* (日本語の語彙・意味), Meiji Shoin, 1989-90 [21].

Comme le tableau ci-dessus le montre, toutes les langues citées sont dans la tranche des 80% (entre 81,2 et 89,4) avec 2.000 mots, sauf le japonais (70%) qui ne parvient à ce pourcentage qu'avec 5.000 mots ! Certains érudits nippons voient dans cette inflation lexicale la preuve de la grande richesse du japonais ! Nous verrons plus loin comment cette inflation peut être interprétée en fonction de la fonction de pensée.

En effet, la teneur du discours au quotidien est sensiblement la même avec 5.000 mots qu'avec 22.000. Bien que le lexique nippon soit un patchwork sémantique pluristratifié, il n'est pas le seul dans ce cas...

D'autre part, l'utilisation des sinogrammes ne semble pas avoir un réel impact sur l'inflation lexicale du japonais puisque le chinois se trouve lui aussi au milieu du groupe des autres langues occidentales avec environ 92% pour 5.000 mots (le coréen aussi en est proche), alors que le japonais ne dépasse pas 81,7%. Ces statistiques autour du lexique nippon permettent déjà de subodorer qu'il y a bien anguille

sous roche.

L'apprentissage du japonais par les étrangers réclame donc un effort considérable de mémorisation au vu de l'acquisition nécessaire du volume lexical quatre fois supérieur (et plus) à celui d'autres langues. Ils peinent à trouver le mot adéquat (parfois quasiment le seul) qui convient à chaque contexte particulier.

A contrario, ce n'est pas un avantage pour les apprenants japonais d'une langue occidentale d'avoir un lexique moindre à retenir car le fort indice de couverture sémantique des lexèmes est plus varié et étendu. Comment bien traduire en japonais les mots étrangers dont le spectre sémantique est à multiple entrées ?

À l'inverse, le passage du japonais au français réclame de resserrer drastiquement le spectre sémantique du vocabulaire de la langue d'accueil pour approcher au plus près d'une traduction proche de la littéralité.

Pour comprendre ce phénomène, donnons l'exemple du mot *sens* en français. Dérivé du latin *sensus*, il désigne autant les *organes des sens* que l'évidence des choses (tomber sous le sens), une faculté intuitive, une forme d'état conscient, le pouvoir de juger (le bon sens), l'opinion ou le sentiment d'une personne (à mon sens), la *direction* et enfin la *signification*, la valeur sémantique ou la raison d'être d'une chose.

C'est un mot intensément connoté car le français a concentré autour de lui de nombreuses associations d'idées selon un processus de déplacement sémantique qui va du concret vers l'abstrait, de l'objectif vers le subjectif. Ainsi, dire « le sens de l'histoire » peut signifier la *direction* prise par l'histoire mais aussi la *signification* de l'histoire. Qui pourra deviner la direction prise par l'histoire en aura aussi saisi le sens pour l'avenir. La corrélation sémantique entre ces acceptions du sens est congruente et justifiée.

Le sens de l'histoire en japonais est par contre contextualisé par deux mots : *ou* direction *ou* signification. Autrement dit on doit choisir l'un ou l'autre de ces mots pour rendre l'idée du sens se dérobant aux sens. Dire : « le sens du sens n'a aucun sens pour les sens » est quasiment intraduisible en japonais à moins de contextualiser. Il faudra donc user d'une périphrase : la direction du sens ne signifie rien aux organes sensoriels (*imi no hōkōsei ha gokan no tame ni ha igi ga mattaku nai/意味の方向性は五感のためには意義がまったくない*).

Le *sens* a donc un spectre sémantique très large : **1.** le *sens* comme organe des sens (*kankaku/感覚*) ; **2.** le *sens* comme direction (*hōkō/方向*) ; **3.** le *sens* en tant que signification (*imi-igi/意味・意義*). L'intension du mot *sens* est très étendue car il est fortement connoté. En japonais, la dénotation de chaque *sens* lève l'ambiguïté. On ne peut les confondre : organe des sens (*感覚*), direction (*方向*), signification (*意味・意義*). On trouve ainsi trois mots différents pour rendre les trois acceptions contenues dans le substantif français.

Quel sens alors choisir parmi tous les sens possibles d'une unité lexicale selon le contexte, sachant qu'en japonais il est plus facile de sélectionner le mot approprié en fonction des circonstances le déterminant ?

Il s'agit surtout du vocabulaire de base dont la signification et l'usage sont bien plus larges et fréquents.

En vertu d'une parenté analogique, un fait réel peut donc passer d'un plan concret à un sens abstrait, la réalité matérielle venant évoquer par le biais des représentations une similitude avec un fait psychique propre au sujet ou à une culture. Ce gain de signification apporte des explications à la conscience et lui donne un bien meilleur entendement de sa vie intérieure. Cette capacité de métaphorisation qui distingue l'être humain transparaît dans toutes les langues mais certains peuples l'ont privilégiée plus que d'autres.

Le transfert sémantique du concret à l'abstrait s'opérant à partir du même lexème il n'est pas absolument nécessaire de former un nouveau mot pour qualifier un fait psychique. Ainsi, le volume du vocabulaire desdites langues reste proportionnellement moins important, mais plus *chargé de sens*. En contrepartie, il existe une déperdition dans la clarté textuelle et onomasiologique avec un risque certain d'imprécision ou d'ambiguïté sémiologique au plan dénотatif (littéral). Ce qu'on gagne d'un côté on le perd de l'autre.

La richesse sémantique d'une langue ne doit pas se mesurer seulement à son volume de signifiants, mais aussi à sa *capacité à associer le plus de signifiés connivents autour d'un même signifiant*. On retrouve ainsi en sous-main dans le langage la *faculté polysémique du symbole* à établir des équivalences et des similitudes quant au sens (sémasiologie), mais aussi sa *faculté à condenser et désigner* (onomasiologie).

Pour continuer dans la veine statistique, voyons les différents pourcentages lexicaux selon l'utilisation en pur japonais, en sino-japonais ou en vocabulaire importé de l'Occident. À l'oral, le japonais indigène domine (plus de 70%), mais à l'écrit (journal, revue) c'est le sino-japonais (plus de 70%). Une étude de l'Institut National de la Langue Nationale datant de 1956 montre diverses fréquences dans les écrits : le pur japonais représente 36,7%, le sino-japonais 47,5%, les mots importés 9,8% et les mots hybrides 6%.

Or, 40 ans après (1994) la même enquête donne d'autres résultats : le pur japonais ne constitue plus que 25,7%, le sino-japonais seulement 34,2% ; les mots importés sautent à 34,8% et les hybrides à 6,4%. Ces chiffres contrastent avec l'emploi quasi exclusif (90%) du japonais ancien, mâtiné de sino-japonais, lors des périodes antérieures qui courent de l'époque la plus reculée de l'histoire jusqu'avant l'ère Meiji.

Outre le japonais, le sino-japonais et les mots d'origine occidentale, il y a donc aussi les *mots hybrides* fabriqués de toutes pièces par l'Archipel qui a mélangé ces trois strates lexicales, *dans l'ordre ou dans le désordre*, selon ses besoins. Ils représentent environ 5-6% du lexique, formant plusieurs assemblages.

De nos jours, le japonais écrit combine très souvent dans la même phrase divers modes de transcription accolés les uns aux autres : les sinogrammes, les deux syllabaires phonétiques *kana*, l'alphabet latin et l'alphabet phonétique international apparut tout récemment dans le domaine de la publicité et des médias.

Par exemple : un mot étranger avec un mot sino-japonais (**cup**+nouilles/*kappu-men*/カップ麺/gobelet de nouilles) ou un mot en pur japonais avec un mot étranger (poudre+**milk**/*kona-miruku*/粉ミルク/lait en poudre). Les trois sortes d'écriture se couplent souvent, tel l'exemple suivant combinant le pur japonais, le sino-japonais et aussi un mot anglais (grand format+tourisme+bus/*ōgata-kankō-basu*/大型観光バス/autocar de tourisme grand format).

Du côté du rapport intension/extension

Dans le cadre psycholinguistique qui nous intéresse, comment le lexique japonais parvient-il à ce point à n'être point aussi sémantiquement large et tranchant face à des langues différentes, et non des moindres, au point de nécessiter quatre fois plus de mots ? La prétendue richesse du vocabulaire nippon n'est pas un argument recevable, cela revenant à déconsidérer d'autres idiomes moins fournis en unités lexicales.

La vraie raison de ce phénomène est plutôt à chercher dans le rapport extension/intension du japonais.

L'*extension* signifie qu'une classe d'éléments peut se *définir en nommant chacun des termes* qui relève de ladite classe à laquelle ils s'appliquent avec la plus grande amplitude. En termes jungiens, on

pourrait parler d'*extraversion* car il s'agit de *référencer spatialement* le plus exhaustivement possible dans la réalité physique ou psychique le volume potentiel des termes d'une classe pour en connaître les contours. Cette déclinaison de mots à la Prévert participe du *signifiant* qui toujours s'étend à plus d'arborescence.

L'*intension* signifie qu'une classe d'éléments peut se *décrire autour de certains prédicats* qui ont des traits spécifiques permettant de *définir un concept*, une *notion* ou une *idée générale* pouvant s'appliquer à tous les termes de ladite classe. En termes jungiens, on pourrait parler d'*introversion* car il s'agit de concentrer et d'*abstraire à mesure du temps* pour (re)présenter en bref la classe et en garder l'essence. Cette tension des mots à la Michaux participe du *signifié* qui toujours se charge de plus de profondeur.

On peut lister *in extenso* toutes les différentes catégories de chiens ou de chats existantes (extension), il reste que les notions de chien ou chat englobent ces prédicats rapportés au sujet (intension). La définition en intension renvoie ainsi au *contenu* abstrait et celle en extension au *contenant* figuratif s'y appliquant. Il y a donc d'un côté la nécessité de *connoter pour comprendre* et de l'autre celle de *dénoter pour décrire*. Cette distinction intervient d'ailleurs très tôt dans le développement neurolinguistique du jeune enfant.

Or, il fallait bien s'y attendre, extension et intension sont des tendances conniventes œuvrant de pair. On ne peut savoir laquelle de ces deux orientations est première (même si intension sonne comme intention). Dans le premier cas on tend facilement vers le positivisme et dans le second vers l'idéalisme le plus pur.

Pour juger de l'inflation lexicale si caractéristique du japonais, il faut examiner d'un peu plus près ses lexèmes les plus basiques et les comparer à ceux d'autres langues pour saisir l'origine de ce phénomène. Ensuite, nous présenterons les éphémérides poétiques nippons aux subtilités byzantines avec multiples entrées, puis les lexèmes liés au corps ainsi que ceux touchant aux animaux ou aux plantes et à la nature.

Du côté de la dénotation du japonais

Il est difficile de distinguer ce qui appartient à la dénotation ou à la connotation car les deux procès sont liés tels les doigts de la main. En japonais, une notion de forte extension se déclinera en divers vocables prédictifs (dénotation), mais le français tendra à les grouper en une seule notion (connotation) sous la forme d'un concept général à cause d'une plus forte intension. Les deux sont inversement proportionnels.

En conséquence, on peut traiter le problème par les deux bouts. Cependant, il est plus facile de trouver des concepts généraux englobant les particularismes que de détailler ceux-ci de manière circonstanciée. Ce sont donc tout d'abord les substantifs qui vont retenir notre attention puisqu'ils portent la substance. Nous allons voir maintenant que ce sont eux en premier lieu qui sont impactés par l'effet de la dénotation.

1. L'*eau* est un liquide incolore, inodore, insipide à l'état normal qui peut changer d'état et devenir glace ou vapeur d'eau. Entre les deux, il y a l'eau froide ou fraîche, l'eau tiède, l'eau chaude, l'eau bouillante. Il suffit juste de rajouter un adjectif pour caractériser l'eau mais en japonais il n'en va pas vraiment ainsi.

Le terme générique de l'eau se dit *mizu* (水), du moins à température ambiante. En ajoutant l'adjectif *froid* (*tsumetai*/冷たい) du pur japonais, on obtient comme en français *froid+eau* (*tsumetai mizu*/冷たい水), qui peut aussi s'écrire pareillement en sino-japonais mais n'a pas du tout la même prononciation (*reisui*/冷水).

Citons encore l'eau fraîche à boire telle quelle (*o-hiya*/お冷や) dont le sinogramme se prononce *hiya* (冷) à la façon du japonais ancien. Cela fait déjà trois vocables non homophones pour dénommer l'eau froide. Ils sont difficilement interchangeable car contextualisés en fonction d'une situation définie par l'usage.

Lorsque l'eau devient assez chaude, elle change alors de nom et se prononce *o-yu* (お湯) et non plus *mizu*. Le sinogramme est lui aussi différent et désigne en chinois la soupe (*tāng*/汤/湯), d'où l'idée d'eau chaude. En y ajoutant l'adjectif chaud (*atsui*/熱い) issu du pur japonais, on obtient *chaud+eau chaude* (*atsui o-yu*/熱いお湯), qui est un *énoncé impossible* tel quel puisque on a déjà de l'eau chaude. L'astuce consiste à prononcer les deux idéogrammes en sino-japonais, le mot voulant alors dire : *eau bouillante* (*nettô*/熱湯).

L'eau à température ambiante et l'eau chaude relevant d'états différents de la matière, on les formule et les note donc autrement. « La chaude eau-froide » (*atsui mizu*/熱い水) ou « la froide eau-chaude » (*tsumetai o-yu*/冷たいお湯) sont des *énoncés prohibés* car on ne peut associer à l'eau un adjectif, comme dans d'autres langues, puisqu'elle est déjà décrite soit à température normale (*mizu*), soit déjà presque bouillante (*o-yu*).

L'eau tiède (*onsui*/温水) en sino-japonais s'écrit avec la chaleur douce (温) et l'eau normale (水), excluant l'eau chaude (湯), tandis qu'en pur japonais au contraire c'est l'eau chaude qui tiédit (*nurumayu*/ぬるま湯). Ajoutons encore l'eau minérale qui se prononce toujours à l'anglaise : *mineral water* (ミネラルウォーター), sans compter l'eau gazeuse contenant du gaz carbonique (*tansansui*/炭酸水), soit naturellement, soit ajouté.

Or, en chinois le caractère *eau* (*shuǐ*/水) identique à celui du japonais, se réfère à un élément invariant que d'autres sinogrammes vont qualifier après en composition, mais sans se noyer dans les détails. Ainsi, l'eau chaude (*rèshuǐ*/热水) est composée comme en français des caractères chaud (*rè*/熱) et eau (*shuǐ*/水), quoiqu'il existe un autre mot pour l'*eau bouillie propre à la consommation* dite « ouverte » (*kāishuǐ*/开水).

Existe-t-il alors un mot japonais renvoyant au concept d'eau en toute généralité, c.-à-d. hors contexte ? On en trouve bien un mais, il fallait s'y attendre, il réunit les deux phonèmes et les deux caractères liés aux propriétés de l'eau, dite à la fois « eau chaude 湯 et froide 水 » (*yu-mizu*/湯水). On emploie ce mot pour exprimer l'idée du gaspillage, surtout dans l'expression figurée « utiliser son argent comme de l'eau [chaude/froide] » (*kane wo yumizu no yō ni tsukau*/金を湯水のように使う), signifiant *jeter l'argent par les fenêtres*.

L'exemple de l'eau froide cité plus haut a d'autres prolongements car il existe des lectures et des graphies différentes pour rendre les sensations ou les idées du froid selon la situation. La notion de *froidure* (*samui*/寒い) concerne surtout les conditions climatiques et le ressenti corporel. La notion de *froidueur* (*tsumetai*/冷たい) s'utilise pour désigner l'état froid des choses et pour décrire l'attitude ou les sentiments de celui qui est indifférent, dépourvu d'émotions et de sensibilité, distant et glacial, autrement dit *crocodilesque*.

La ligne de partage sémantique entre ces deux notions (froidure/froidueur) se fait selon que le sujet subit passivement le ressenti subjectif du climat ambiant, ou constate une situation objective extérieure à lui. On trouve la même notion de chaud (*atsui*/暑い) pour le climat et celle de chaleur (*atsui*/熱い) pour désigner tout ce qui est calorique. La lecture est identique dans les deux cas mais les sinogrammes sont différents.

Des Japonais ont avancé l'idée que la pluralité dénotative du mot eau dans leur langue relevait du milieu car l'Archipel est un pays volcanique avec de nombreuses sources thermales. Quoi de plus normal que de distinguer eau froide/eau chaude par différents vocables ? Les Inuits aussi ont un lexique très précis pour différencier les divers états de la glace car leur vie en dépend. Outre que cette explication est très extravertie en privilégiant le milieu, elle n'explique pas pourquoi le lexique nippon

est si inflationniste.

Ces aspects de l'eau montrent que les Japonais ont surtout préféré *dénoter* ses états particuliers par le biais d'un *encodage minutieux selon le contexte* (c.-à-d. en extension) plutôt que d'en extraire un *concept global* pouvant *connoter* un élément naturel (H₂O en chimie), aisément décodable (c.-à-d. en intension).

2. Le *riz* est un aliment de base en Asie, notamment au Japon. On trouve le *plant de riz* (*ine*/稲) destiné au repiquage mais une fois récolté et décortiqué, le riz change de nom pour se diviser en deux grandes catégories : le *riz non cuit* (*kome*/米) et le *riz bouilli* (*gohan*/ご飯) qui porte encore un autre nom (*meshi*/飯).

En sino-japonais, le riz non cuit change de lecture (*mai*/米) quand il entre en composition avec d'autres caractères, même si le sinogramme du riz (米) reste identique. On distingue le *riz complet* (*genmai*/玄米), du *riz blanchi* (*hakumai*/白米) qui peut être plus ou moins brut ou bien raffiné (*seimai*/精米, *seihakumai*/精白米).

En conséquence, la *riziculture* doit forcément comprendre dans sa graphie le plant de riz (*inasaku*/稲作), de même *cuire le riz* contient le sinogramme du riz non cuit (*kome wo taku*/米を炊く) et *manger du riz* celui du riz cuit (*gohan wo taberu*/ご飯を食べる - *meshi wo kuu*/飯を食う) pouvant signifier en plus prendre son repas. En effet, seul le riz bouilli (*gohan/meshi*) pouvant être consommé, il désigne aussi le repas par synecdoque.

Ajoutons enfin le mot générique anglais *rice* (*raisu*/ライス) qui recouvre bien sûr tous les sens précités du riz mais que les Japonais utilisent surtout pour des plats venus de l'étranger tel *curry rice* (カレーライス).

3. Le *poisson* est un aliment de base au Japon. Jadis, on distinguait clairement le *poisson vivant* (*uo*/魚) du *poisson préparé* (*sakana*/魚-肴). Cette nuance dénotative tend aujourd'hui à disparaître mais elle a donné naissance à certaines locutions imagées dans lesquelles il n'est pas possible d'intervertir ces mots.

Elles conservent la distinction poisson vivant/poisson préparé [= mort], dont la chair est consommable.

Un énoncé comme « le poisson rouge est devenu *du poisson* » (*kingyo ga sakana ni natta*/金魚が肴[sakana]になった) est possible dans la bouche d'un bambin de Kyoto pour exprimer que le poisson rouge est mort (*kingyo ga shinjatta*/金魚が死んじゃった). Dans les bistrotts servant des amuse-gueules de poisson frit avec du saké (*sake*/酒) et des légumes (*na*/菜) [*sakana* = *sake+na*], on l'écrit avec le caractère du poisson mort (肴).

Dans certaines régions, la distinction entre poisson vivant ou mort portait sur la forme courte ou longue du poisson de rivière ou de mer. Du côté de Nara, situé dans les terres, des personnes âgées distinguaient jadis le *poisson de rivière* vivant (*uo*/魚) du *poisson de mer* mort (*sakana*/肴). Cette séparation est toujours d'actualité au marché aux poissons qui est obligatoirement le marché du poisson vivant (*uo-ichiba*/魚市場).

À part ces deux lectures, le sinogramme du poisson en possède plusieurs associés à d'autres caractères, ainsi du poisson rouge (*kingyo*/金魚), ou l'expression « un menu fretin mélangé au gros poisson » (*zako no toto majiri*/雑魚の魚交じり) signalant la bizarre inadéquation d'« un être peu doué uni à d'autres qualifiés ». « Un imbécile parmi les savants » ou « un moineau dansant avec les grues » traduiraient cette maxime. Il reste que les lectures du mot poisson sont foison, à l'image d'ailleurs des autres sinogrammes japonais.

4. Le *coin* a deux aspects : soit il forme un *angle extérieur saillant* (*kado*/角) noté avec le sinogramme de la *corne* (animale) qui rend l'arête ou le pointu, soit un *angle intérieur rentrant* (*sumi*/隅) évoquant l'idée d'*encoignure* ou de renforcement. La lecture japonaise et les caractères des deux coins étant

différents, ils ne peuvent s'équivaloir puisque leur apparence saillante ou rentrante est définitivement en opposition.

Pour l'angle *saillant* (角) il y a des expressions similaires au français telles le coin de la rue (*machi kado*/街角), la boutique du coin (*kado no mise*/角の店), ou figurées telle ne pas envenimer les choses, arrondir les angles (*kado wo tatanai yō ni*/角を立たないように). En sino-japonais l'angle saillant change de lecture : ainsi de l'angle mort (*shikaku*/死角) et du *point de vue* qui se dit angle de vue (*kakudo*/角度), avec l'idée de degré.

Pour l'angle *rentrant* (隅) le coin n'est plus en relief mais *en creux*, tels : dans un coin de la pièce (*heya no sumi ni*/部屋の隅に) ou chercher dans tous les [re]coins (*sumi kara sumi made sagasu*/隅から隅まで探す). Garder dans un coin de sa mémoire (*kioku no katasumi ni totteoku*/記憶の片隅に取っておく) est aussi un coin en creux, de même que l'est le proverbe gratouiller les coins des boîtes à repas [gigognes] (*jūbako no sumi wo tsutsuku*/重箱の隅を突く) qui signifie couper les cheveux en quatre, chercher la petite bête, ergoter sur des vétilles. *Mettre un enfant au coin* exige le coin rentrant (*kodomo wo heya no sumi ni tataseru*/子供を部屋の隅に立たせる).

Quoi qu'il en soit, les coins saillant (*kado*) ou rentrant (*sumi*) viennent du pur japonais d'avant l'écriture. Certes, les caractères existaient déjà pour noter cette différence mais elle est devenue obsolète en chinois.

Pour corser le tout, on trouve aussi l'anglais *corner* (コーナー) qui désigne un espace dévolu à une activité spéciale, pas forcément localisée dans un coin d'ailleurs, sans rapport avec l'angle saillant ou rentrant. Ainsi du coin-cuisine (*kicchin kōnā*/キッチンコーナー) ou bien du coin des lecteurs (*dokusha kōnā*/読者コーナー). Il faut donc contextualiser le coin dans sa catégorie pour choisir le bon selon le sens donné à la phrase.

5. Le *train* illustre aussi ce point à partir de trois *digraphes* tous formés avec le sinogramme du véhicule [à roues] qui évoque un attelage (*sha* 車)⁸. On obtient ainsi le train à vapeur (*kisha*/汽車), le train électrique (*densha*/電車) et le train formé de nombreuses rames (*ressha*/列車). Ce dernier substantif évoque dans sa graphie une suite de véhicules et fait référence à un train de voyageurs ou de marchandises *composé de nombreux wagons* circulant sur les grandes lignes. On ne l'emploie jamais pour les trains courts. Selon le contexte, on choisira un de ces trois termes pour figurer au mieux le type de train dont on veut parler.

Dans plusieurs cas de figure ils ne sont pas interchangeable, comme lorsqu'une mère japonaise veut montrer à son bambin les *panaches de fumée* (*kisha poppo*/汽車ぼっぼ) qui sortent de la locomotive à vapeur. Il est impossible ici de remplacer le train à vapeur par un train électrique ou un train longue distance car chacun est très fortement contextualisé dans sa graphie par le sinogramme vapeur, électricité ou longueur.

Ce n'est pas le cas en français car le spectre sémantique du mot *train* s'applique à n'importe quel type de train. Peu importe son mode de propulsion, sa forme ou ses caractéristiques, il joue le rôle de *concept*. Si on traduit cette locution par les *panaches de fumée du train* en ignorant la vapeur, le sens est identique.

Le substantif *train* désigne au départ *une file de bêtes de somme qui suivent quelqu'un* (sens générique). Son intension est donc forte car il contient en lui un ensemble de caractères le définissant qui se déclinent en arborescence : une suite (un train de mesures), une manière d'aller (le train des choses, mener le train, le train-train), un style de vie (train de vie), une disposition (avoir de l'entrain)

⁸ La lecture en pur japonais de véhicule (*kuruma*/車) donne l'idée générale que des roues placées au bout d'un axe permettent un déplacement et désigne une *voiture*. Il y a sans doute au départ l'onomatopée montrant le fait de tourner (*kuru-kuru*/くるくる) via un axe vide (*ma*/ま). En sino-japonais, automobile se traduit comme un « véhicule mû par lui-même » (*jidōsha*/自動車).

et bien sûr l'arrière-train.

6. Le mot *contenu* est assez exemplaire du glissement sémantique qui s'effectua du japonais ancien sans écriture à l'introduction des sinogrammes dans l'Archipel. En effet, on trouve le contenu concret/abstrait (*naka-mi*/中身-中味) qui s'écrit à gauche avec le caractère du centre (*naka*/中) et à droite avec celui du corps (*mi*/身) ou du goût (*mi*/味). Ce mot purement japonais est concurrencé par un autre sino-japonais signifiant aussi contenu (*naiyō*/内容), tout autant concret/abstrait, mais les deux ne sont pas utilisables identiquement.

La différence essentielle entre ces deux « contenus » est que le premier (*nakami*) est plus souvent utilisé pour des choses ou des faits sis dans la réalité concrète, mais pas uniquement. Le second (*naiyō*) est aussi usité en ce sens mais il sert en général à désigner un contenu plus abstrait remplissant un endans de la chose qu'il contribue à constituer. On peut donc dire « l'argent contenu (*nakami*) dans l'enveloppe » au sens concret du terme, tandis qu'avec l'autre contenu (*naiyō*) cette phrase devient affreusement bizarre.

Ajoutons que le contenu (*naiyō*) est quasiment toujours lié à l'écrit, c.-à-d. à l'idée que l'on se fait en soi-même des caractéristiques dudit contenu concret ou abstrait mais sans qu'il soit obligatoirement visible. Mais l'autre contenu (*nakami*) est plus usité à l'oral. Dans l'énoncé : « chercher le contenu (*naiyō/nakami*) d'un paquet », les deux sont possibles car d'un côté on pense qu'il contient (*naiyō*) des items susceptibles d'être listés mais sans les voir et, de l'autre, que le contenu (*nakami*) du paquet est saisi dans sa totalité.

En revanche, dans l'énoncé « changer le contenu (*nakami*) de son sac », l'écriture en sino-japonais (*naiyō*) est totalement proscrite car l'aspect concret et visible prédomine sur le listage des items. Mais s'il s'agit d'une conférence ou d'un résumé de rapport dont le contenu est plus abstrait et idéique, alors ça convient.

On pourrait avancer trois traits différenciant ces deux contenus : 1. Le côté concret ou abstrait du contenu, 2. le listage possible ou impossible du contenu à l'écrit, 3. Le côté visible ou ignoré du contenu. Ce sont des nuances que le français et bien d'autres langues ne peuvent rendre faute d'être bien moins dénotative.

7. L'éventail traditionnel japonais est soit pliant (*ōgi-sensu*/扇-扇子), soit plat (*uchiwa*/団扇). Or, ni l'un ni l'autre n'ont vraiment donné lieu à des expressions plus figurées à partir d'une forme qui peut s'ouvrir ou se fermer, du genre *éventail des prix* (*nehaba*/値幅) ou les *pieds en éventail* (*kutsurogu*/寛ぐ). C'est plutôt l'idée de *largeur* ou d'*écart* (*haba*/幅) qui a prévalu pour désigner des choix ou une gamme des possibles.

La largeur permet de laisser du jeu dans la contrainte, d'avoir une certaine marge, un espace de liberté, c.-à-d. une *largeur agissante* (*haba ga kiku*/幅がきく) indiquant combien une chose ou un être sont influents. Il est toutefois intéressant de remarquer qu'au moins trois mots de lecture différente désignent l'éventail. Autrement dit, il faut à chaque fois choisir le vocable exact et non un autre qui sert désigner le bon objet.

8. Le mot *occasion* a quant à lui trois sens possibles selon le contexte. Le premier paraît venir du kabuki. Lorsqu'un artiste entrait ou sortait de scène, un signal musical ou lumineux dans les coulisses marquait la progression de l'action ou du scénario. C'était donc un signe venant à propos, au moment convenable, d'où l'idée d'*occasion* (*kikkake*/切っ掛け). Il s'agit aussi d'un indice montrant le *point de départ* de quelque chose, une sorte d'*amorce* ou de fil conducteur. Ce mot venu du pur japonais existe depuis très longtemps.

De l'idée de début découle tout naturellement celles d'origine et de cause. Un événement peut être positif ou négatif mais, en tout cas, il doit marquer un *tournant soudain* et souvent inattendu dans un processus. Le *facteur temporo-spatial*, à cet instant-là et à cet endroit-là, est des plus vital car il

initialise le moment clé où un fait, parfois anodin, va faire changer la direction d'une situation pour qu'elle évolue autrement.

La *cause* et l'*instant exact* où elle survient dans le temps sont donc indissolublement liés dans ce cas-là car la cause qui détermine un effet et l'origine de la cause participent toutes deux du même événement.

Le second signifie aussi *occasion* (*keiki*/契機) avec la même idée : il y a une cause ou un motif à la source d'un fait. Mais, à l'inverse du premier terme, il existe peu de *trace* ou d'*accroche* pour contextualiser temporellement l'occasion qui survient. On l'utilise donc le plus souvent à l'écrit pour des faits objectifs.

Le troisième terme pour *occasion* (*kikai*/機会) est sans doute sémantiquement le plus près de chance ou de l'anglais *opportunity*, surtout dans le sens « avoir/rater l'occasion de », mais sans impliquer de cause. En effet, la cause réclame une référence au temps pour se définir par un événement qui marque un *virage*.

D'autres mots sino-japonais existent pour notifier le *point de départ* ou l'*origine* d'un changement entraînant une forme d'*occasion*, chacun ayant des emplois particuliers difficiles à détailler ici-même⁹.

9. La *forme* au Japon est d'une grande importance dans la culture et la langue car elle officialise l'usage requis, le conventionnalisme ou les clichés dans bien des domaines. Comment sortir des sentiers battus ?

Il existe deux sinogrammes lus presque identiquement pour dire la forme. Le premier (*kata*/型) est tel un moule, un modèle, un type, tandis que le second (*katachi*/形) renvoie à une forme consacrée par la culture. Ces deux mots écrits avec des sinogrammes différents viennent sans l'ombre d'un doute du pur japonais.

Le sinogramme de la forme en tant que moule (型) se décompose ainsi : en haut à gauche un *cadre carré* ressemblant possiblement à un puits (井), en haut à droite un *objet tranchant* pour tailler (刀). Les deux associés renvoient à l'idée de donner/faire un *exemple* (刑) [au sens aussi de rendre sentence], et dessous on trouve le caractère de la *terre* (土). Réunies ensemble, ces trois représentations décrivent, images à l'appui, qu'un objet ciselant la terre entourée d'un cadre peut donner une *forme typique*, c.-à-d. un *moule*.

L'autre sinogramme de la forme est lié à l'apparence (形) : il y a aussi un cadre carré à gauche et à droite trois traits obliques représentant les rayures gravées par une brosse sur la terre fraîche. Il est donc utilisé pour tout ce qui concerne le dessin ou le motif qui traceront sur un objet une forme concrète décorative.

Les deux formes sont liées mais l'une provient d'un style aux normes classifiées et l'autre est apparence réelle, comme il apparaît dans le type physique d'une personne comme format (*taikei*/体型) et son aspect extérieur (*taikei*/体形), ou entre un modèle de poterie standardisé (*genkei*/原型) et un vrai vase (*genkei*/原形).

Le premier (型) est donc codifié en tant que format défini, invariable et standardisé. Mais il s'agit

⁹ L'origine, la source, le fond(s), la base, le début, donc *tout ce qui est essentiel* (du bouillon de soupe au capital financier, peu importe) se dit d'un mot purement japonais écrit avec trois graphies différentes (*moto*/元-本-基), selon la situation. La graine (*tane*/種) est aussi une autre source de changement. La survenue (*okori*/起-*kigen*/起源) ou la provenance (*yurai*/由来-*kiin*/起因), la cause, le motif et l'occasion (*yūin*/誘因), le facteur déterminant (*yōin*/要因), le fondement ou l'essentialité (*genin*/原因), la raison ou le motif (*riyū*/理由), la raison d'un fait réel (*jiyū*/事由), la raison du bon sens quotidien (*wake*/訳) ou celle d'une situation (*yoru*/因る), les facteurs proches (*kinin*/近因) ou lointains (*enin*/遠因), la base ou l'appui (*motodzuku*/基づく), sont autant de lexèmes permettant de présenter les différentes circonstances susceptibles d'occasionner la survenue d'une occasion.

plutôt de l'*empreinte d'une matrice* donnant une forme extérieure aux objets. C'est un équivalent de l'anglais *type* (タイプ), à la fois *modèle* à imiter (prises de judo/figures de danse) et *modèle* de voiture, *patron* aussi d'un habit, ou *moule* de fonderie ou à gâteaux. Il fluctue entre l'*archétype*, le *prototype* et le *stéréotype*¹⁰.

On utilisera le second (形) plutôt pour les habits, les cheveux, la silhouette car il est concrètement proche de l'apparence physique, de la tenue vestimentaire ou de l'accoutrement (*kakkō*/格好), bien ou mal tournés. Le *type* de coiffure (*kamigata*/髪型) et le *style* de coiffure (*kamigata*/髪形) ne sont pas tout à fait identiques. Il y a soit du chic, de la posture, du genre, de la prestance, de l'élégance... soit du moche et du difforme. L'aspect extérieur et l'apparence (*minari*/身なり - *gaiken*/外見 - *yōsō*/様相 - *yōsu*/様子 - *sugata*/姿) priment sur tout.

La grande différence en japonais entre ces deux sinogrammes représentant la forme est que le premier est une forme *en creux* (型), donc telle une *structure* qui reproduit une forme en relief, tels saluer dans les formes (*kata dōri*/型通り), ou à l'inverse être non-conformiste (*kata yaburi*/型破り). En revanche, le second est *en relief* (形), donc vers la *silhouette*, comme les rôles féminins joués par des hommes dans le kabuki (*oyama - onnagata*/女形), ou quelque chose venu se graver en soi tel le souvenir d'un être cher (*katami*/形見).

Ainsi, un dentiste prenant la forme d'une dent pour une couronne obtiendra une marque en creux (*hagata*/歯型), tandis qu'une morsure laissée par des dents sera telle une marque en relief (*hagata*/歯形). De même, l'empreinte des pieds sur le sol (*ashigata*/足形), lu pareillement avec l'autre sinogramme (*ashigata*/足型), signifie cette fois qu'un cintre en bois en forme de pied sert à modeler les chaussures ou les *tabi* (足袋).

10. La *peau* en japonais se décline selon trois vocables qui ne se recouvrent pas forcément. Il y a la *peau* [épaisse] (*kawa*/皮) qui peut être l'écorce des arbres ou des fruits, des épluchures de toutes sortes et aussi la peau des bêtes (les poissons y compris), dont on fait des fourrures, du cuir ou bien des sacs en croco.

Dès que la peau est tannée, le caractère change (*kawa*/革) tout en gardant la même prononciation. La peau [épaisse] étant animale, elle désigne l'*effronterie* (*tsura no kawa ga atsui*/面の皮が厚い) [= peau épaisse de la face] ou le fait de *démasquer quelqu'un* (*bake no kawa wo hagu*/化けの皮をはぐ) [= écorcher la peau dénaturée].

En revanche, la *peau* [fine] (*hada*/肌), non plus le derme mais l'épiderme, ne concerne que les humains. À l'inverse de la peau [épaisse], elle est très sensible aux sensations épicrotiques : habit agréable à porter, brise caressante, blizzard transperçant... La peau [fine] est le vecteur de la sensibilité qui perçoit l'instant.

C'est aussi le tempérament d'une personne, son orientation préférentielle : l'un est *chercheur dans l'âme* (*gakusha hada*/学者肌) [= peau de savant], mais l'autre a une *âme d'artiste* (*geijutsuka hada*/芸術家肌) [= peau d'artiste]. La peau permet de *s'entendre bien* avec d'autres (*hada ga au*/肌が合う) [= les peaux concordent]. On notera que la peau [fine] a donné des locutions positives, ce qui n'est pas le cas de la peau [épaisse].

On trouve enfin les *tissus cutanés* (*hifu*/皮膚) qui relèvent de la médecine, précisément de la dermatologie. Il n'existe aucune locution imagée avec ce mot, juste des termes médicaux, des symptômes, des maladies.

Du côté des éphémérides poétiques nippons

¹⁰ Une des traductions en japonais des Types psychologiques de Jung s'intitule « types humains » (*ningen taipu*/人間タイプ).

Quant à la dénotation en japonais, on ne peut ignorer les éphémérides poétiques (*saijiki-kiyose*/歳時記-季寄せ) qui listent minutieusement les *mots de saison* (*kigo*/季語) nécessaires pour pouvoir écrire des haïkus. On estime leur nombre à environ *dix mille* (certains obsolètes, d'autres récents), autour de six thèmes principaux : le temps, les astres, la terre, les humains, la flore et la faune, en fonction des quatre saisons.

Ces éphémérides sont une sorte de *nomenclature poétique* répertoriant les éléments de la nature ou bien les lieux célèbres du Japon mis en rapport avec des émotions ou des états affectifs (comme en français la rose symbolise l'amour). L'énumération est précise et détaillée et l'emploi de chaque mot ou locution fortement contextualisé. Une fleur de printemps ne peut pas évoquer la mélancolie de l'automne, tandis qu'une pluie vespérale de fin d'été provoquera nécessairement un sentiment de fraîcheur et d'apaisement.

Un lieu célèbre renvoie à telle émotion et non à une autre parce que jadis un maître l'a exprimée en cet endroit précis. Compte tenu de la pléthore d'images codifiées par ces recueils on peut toujours en trouver une adéquate pour exprimer une émotion « personnelle » déjà vécue et décrite avec nuances par d'autres. L'originalité consiste à associer avec adresse toutes ces références immuables pour rendre cette émotion ou cette sensation avec le plus de subtilité. En contrepartie, il est impossible d'échapper à cet inventaire pour créer le sien propre, peut-être moins éternel mais plus authentique et qui ne devrait rien à personne.

Au *printemps* les mots de saison les plus fréquents sont la brume, le rossignol, l'hirondelle, la grenouille, les fleurs de cerisier et la fête des poupées ; en *été* ce sont la chaleur, la glycine, le coucou, la cigale, les pluies de la mousson et tout à la fin la fête des amoureux ; en *automne* ce sont la lune, le criquet, le kaki, les épouvantails et le flamboiement des érables sang et or ; en *hiver* ce sont le froid, la neige, les feuilles mortes, la soupe de fugu, l'huître ; au *nouvel an* ce sont les toutes premières fois (premier soleil, premier poème, premier rêve, etc.), les étrennes, les gâteaux de riz gluant, les plats traditionnels du gui l'an neuf.

La nature fut donc saucissonnée en détail pour en extraire la quintessence émotionnelle. Les haïkus étant des poèmes miniatures (5-7-5 syllabes), leur brièveté laisse place à la sincérité, non à l'envolée lyrique.

Le haïku est en fait un *collage de sensations* vives et éphémères, irrationnelles et contrastées, qui réclame du savoir-faire pour impressionner le lecteur, puis le laisser sans réflexion et vide car il a atteint son but : que l'Éternité se dévoile dans l'instant présent... sans durer. Un haïkiste n'est ni philosophe ni mystique ! Il doit avoir un bon rapport à la sensation introvertie qui esthétise toujours la réalité vers le minimalisme. Il lui suffit de *s'identifier à la nature* proche en l'évoquant mentalement pour s'y diluer en un seul instant.

Cela dit, traduire un haïku dans une langue étrangère est une entreprise hasardeuse car ces brefs poèmes sont truffés de références alambiquées, de jeux de mots et de calembours sophistiqués à multiples entrées. Un vrai haïkiste recherche cette *ambiguïté* pour manifester son brio et sonder la vivacité de son lecteur.

Au regard de notre recherche sur la langue japonaise, peut-on dire que les multiples entrées significatives des haïkus constituent un glissement sémantique lié à la connotation et l'intension ? Sans doute pas, car il s'agit plutôt d'un signifié que d'autres interprétations possibles des signifiants lus différemment vont venir décliner sur le mode du calembour, mais sans déplacement ou translation du sens par associations.

On ne peut pas demander au calembour, certes homophone et polysémique, de donner plus de sens qu'il n'en peut exprimer car il n'est pas habilité telle la métaphore à produire un sens autre qu'un sens littéral *crypté*. La richesse du japonais en homophones permet certes de jouer sur le sens, tel le mot

kikō qui possède une vingtaine de significations selon les caractères utilisés¹¹. Mais alors, où est le déplacement ?

Dire : la Vierge non encore née (non encornée) est prête à régner (araignée) et du palais un vieillard en sort (vieil hareng saur) qui laisse les mamies faire (mammifères). Existe-t-il là un sens métaphorique¹² ?

Le haïku se fondant sur des impressions sensorielles rémanentes ou évocatrices d'un ressenti passé, la métaphore n'est guère utilisée, même si elle existe, à cause de son côté verbeux qui ne convient pas à la concision de ces courtes poésies. La métonymie est plus usitée car elle ramasse ou concatène le sens qui convient au haïku, surtout par le biais du mot de saison qui exemplifie son thème, car il se (re)présente toujours tel un instantané naturel direct, plus présentation du concret *in situ* que représentation abstraite.

Le présentisme de l'âme japonaise [11] fait qu'au travers d'une codification langagière, surtout les mots de saison et leur double lecture sémantique, c'est forcément le *temps cyclique* de la nature qui est très souligné. Cela s'appelle la *nostalgie* de l'éternel retour maternel. Le temps cyclique polythéiste repasse les plats et celui vectoriel monothéiste met les pieds dans le plat. Le passé n'est pas une préfiguration du futur puisque le présent, gros du devenir de l'instant, fuit sans retour pour interpeller notre avenir. Chaque moment du temps est unique et nouveau, même si la mémoire garde le souvenir de notre passé.

Les jeux de mots sis dans la poésie japonaise sont surtout des sortes de stratagèmes sans vrai lien à la métaphore qui de son côté tente de faire du sens par son effet de distanciation quant au réel. Les agendas nippons listant les mots de saison pour poétiser montrent au contraire le besoin de répétition qui empreint la pensée extravertie japonaise qui voudrait si possible paralyser le temps pour le faire perdurer tel quel.

Dans les recueils de poésies tel le *Kokin Wakashū* (古今和歌集) la métaphore comme analogie d'un sens est peu utilisée, à l'encontre du *remplacement* d'un terme par un autre (*mitate*/見立て)¹³, qui fait des fleurs de cerisier des nuages flottants ou des flocons de neige. Le mot-pivot (*kake kotoba*/掛け言葉) est de fait le ressort principal de la poésie japonaise. Cela consiste dans une poésie à jouer sur l'homophonie des mots tels par exemple le *pin* qui se dit *matsu* (松) et le verbe *attendre* qui se prononce lui aussi *matsu* (待つ). Attendre sous un pin sa bien-aimée qui se fait désirer serait donc en fait le summum de l'amour transi !

Ce qui ressemble à une métaphore fonctionne plutôt par une sorte de *rapprochement* entre le réel naturel (nuage, pluie, vent, vague, feuillage, fleur...) ou des événements de la vie sociale et les images mentales que les Japonais leur ont associées pour être signifiantes à leurs yeux. Ainsi, le feu (*hi*/火) dénote l'amour, les fleurs de cerisier la fragilité de la vie. Les ondées renvoient à l'*automne* (*aki*/あき) et aussi à la *lassitude* (*akil*/あき), mots de même lecture, d'où l'association des pluies fines d'automne (*shigure*/時雨) aux larmes de chagrin d'amour et de même l'abattement physique et mental qui fait suite aux grosses chaleurs d'été.

¹¹ Pour l'homophonie de *kikō*, voici divers exemples : 機構 (organisation/mécanisme), 紀行 (récit de voyage), 稀覯 (rare), 騎行 (équitation), 貴校 (votre honorable école), 起稿 (brouillon), 奇行 (excentricité), 機巧 (ingéniosité), 寄港/寄航 (escale au port), 帰校 (retour à l'école), 気功 (efficacité du souffle/*qigōng*), 寄稿 (collaborer à une revue), 機甲 (carapace), 帰航 (voyage de retour), 季候 (saison/climat), 気孔 (stomate/pore), 起工 (mise en chantier), 気候 (temps) et 帰港 (retour vers son port d'attache).

¹² Certes, l'inconscient utilise parfois le calembour dans la parole (cf. Lacan) ou les rêves pour délivrer au conscient un message à décrypter, mais c'est juste un rébus à interpréter et non un déplacement sémantique comme dans la métaphore ou le symbole.

¹³ Pour Vieillard-Baron, *mitate* est une sorte d'*identification fictive*. « On présente A comme B tout en sachant que A et B sont absolument différents. » Cf. son article *Les mots pour le dire : la métaphore dans les poèmes d'amour du Kokin Wakashū* [20].

La fumée qui volète au gré du vent représente l'inconstance des sentiments amoureux, la vigne vierge qui s'agrippe aux arbres renvoie à un homme qui fréquente nuitamment diverses dames, l'algue flottante (*ukime*/浮き海) de mer est homonyme de l'affliction (*ukime*/憂き目) et s'y surimpose phonétiquement. Les fleurs de cerisier sont des nuages blancs, les feuillages d'automne des brocarts et l'eau glacée un miroir.

Voici comment les poésies dites *waka* combinent une pluralité de sens pour dire les sentiments. C'est un poème d'Ariwara no Yukihara (818-893) tiré des *Cent poèmes de cent poètes* (*hyakunin issshu*/百人一首).

L'auteur fait en premier un triple jeu de mot qui porte sur *inaba* : c'est le nom d'une ancienne province japonaise (*inaba*/因幡) et celui aussi d'une montagne locale (*inaba no yama*/稲羽の山), écrite différemment. Il sous-entend de plus l'idée que « quand je serai parti » (*inaba*/往なば) il sera séparé de sa bien-aimée car sa mission est d'administrer la province d'Inaba, située très loin de la capitale. Le second jeu de mot porte sur l'assonance désormais éculée entre les pins (*matsu*) du mont Inaba et l'amour languide (*matsu*).

Ce poème a connu bien des traductions en français mais on ne peut faire l'impasse sur son côté sexuel avec ce(s) pin(s) dressé(s) sur la cime du mont Inaba et le désir languissant du poète envers sa dulcinée.

Poème original	Prononciation	Traduction libre	Lecture à double sens (en gras)
たち別れ いなばの山の 峰に生ふる まつとし聞かば 今帰り来む	<i>Tachi wakare</i> <i>Inaba no yama no</i> <i>mine ni ōru</i> <i>matsu to shi kikaba</i> <i>ima kaeri komu</i>	Loin l'un de l'autre Sur la cime du mont Inaba Poussent des pins Si j'oïs leur langueur De suite reviendrai	Nous séparés Sur la cime du mont Inaba [+ parti en Inaba] Poussent des pins Languides s'ils bruissent Sur l'heure accourrai

Ce genre de procédé linguistique est fréquent dans toutes les langues mais la poésie japonaise marie de subtils calembours dans des vers à double ou triple sens grâce aux mots-pivots (ex : homophonie de *pin* et *attendre*). Elle est *calembourgeoise*. La tradition les a si bien codifiés qu'ils sont désormais éculés à force d'avoir été ressassés. La plupart sont écrits avec un syllabaire, sans sinogramme, pour en appuyer l'ambiguïté sémantique. Le chinois pour sa part joue sur la lecture des caractères qui prêtent à équivoque.

Ainsi de *nián nián yǒu yú* (年年有余) qui signifie *surplus* ou *abondance* (*yú*/余) que chacun espère pour le nouvel an chinois. En vertu de quoi on déguste du poisson (*yú*/鱼) car ce mot se prononce pareillement, quoique le sinogramme soit différent. Au nouvel an encore on mange une algue déshydratée (*fàcài*/发菜) venue du désert (pareille aux cheveux) car elle est quasiment homophone du mot prospérité (*fàcái*/发财).

Mais ces calembours, japonais ou chinois, fondés sur l'homophonie, la double lecture et le double sens, à la façon d'un cliché ou d'une catachrèse, ne sont pas vraiment une esquisse de ce qu'est la métaphore. Il s'agit plutôt d'une juxtaposition ou d'une sorte de parataxe qui fonctionnent par contiguïté, renvoyant de plus près à la métonymie où un élément du naturel condense les impressions sensorielles de l'auteur. Le déplacement ou la substitution sémantiques ne sont pas prioritaires pour une telle entreprise. Souvent, le mot-pivot seul peut suffire à évoquer par sa concision une association d'images codées par la tradition.

Il s'ensuit que la poésie japonaise est très intimiste, suggestive, elliptique, condensée jusqu'à l'extrême. Mais tout est codifié à l'avance de façon systématique pour qu'à un signe corresponde une signification précise. Du coup, ce qu'elle gagne en détails et en étendue, elle le perd en hauteur et en profondeur par manque de métaphores. À l'encontre, une poésie qui emploie trop la métaphore devient vite pompeuse et ampoulée, grandiloquente et ennuyeuse, car le poète et ses points d'attache à la

réalité disparaissent.

Hormis les mots de saison et les mots-pivots, le ressort psychologique sous-jacent à ce type de poésie est que le mental du sujet disparaisse et soit dans un état étale derrière la réalité qui se révèle à lui par *identification avec l'objet en tant que tel* lors d'un événement insignifiant et hasardeux. Les choses de la nature redeviennent alors comme elles ont toujours été, hors de toute subjectivité. Pour réaliser le *satori* avec des melons, des aubergines ou le son d'une cloche, *il faut passer par la sensation introvertie*.

Cela paraît parfaitement trivial d'avoir des perceptions, mais elles peuvent mener au dépouillement de l'âme. À l'instant même où l'évènement le plus banal se produit il est *absolu* parce que réalisé *sans moi*. Inutile donc de se soucier de soi puisque l'identification entre soi et l'autre abolit la distance sujet/objet. D'où il appert que le sujet en se délestant de lui-même éprouve que l'objet aussi fait de même : ils sont tous deux en coalescence. Il n'est plus très utile de se poser des questions sur le pourquoi et le comment.

Sauf que la sensation *n'est pas* la seule fonction psychologique de la psyché pour atteindre l'illumination en soi-même, si jamais on y parvient. Or, les haïkistes nippons ou occidentaux férus de poésie japonaise méconnaissent totalement ce fait, faute de connaître la structure de la psyché selon C.-G. Jung, composée de deux dimensions (introversion/extraversion) et de quatre fonctions (intuition, sensation, sentiment, pensée). Chaque fonction peut nous hausser au summum de l'être puisqu'elles agissent toutes ensemble.

Du côté des lexèmes corporels

Pour passer du concret à l'abstrait, toutes les langues ont beaucoup brodé autour des *parties du corps*. Nous présentons ci-après celles du japonais les plus richement connotées d'un point de vue sémantique. Comme il s'agit de mots extrêmement basiques, ceux-ci sont en grande majorité typiquement nippons. Elles sont divisées selon quatre niveaux : la tête, l'intérieur du corps, le haut du corps et le bas du corps.

Le **souffle** (*ki*/気) est une notion venue de la Chine continentale (*qi*/氣) dont le pictogramme visualise la vapeur (气) produite par [la marmite] du riz (米). En associant les deux (气+米=氣), on glisse sans effort vers l'idée d'haleine, d'énergie, de fluide, de gaz, d'odeur, de mental, d'humeur, d'air, d'attitude, de principe vital animant la matière, d'essence et d'esprit. Son intension offre des déclinaisons très variées.

Le spectre sémantique de cette notion admet donc diverses traductions françaises : la nature foncière, le tempérament (*kishitu*/気質) ; la conscience (*ishiki-seishin*/意識-精神) ; l'attention ou l'intérêt (*hairyo-kanshin*/配慮-関心) ; le sentiment (*kimochi*/気持ち) ; l'intention (*ikō*/意向). Il entre en composition avec bien d'autres sinogrammes pour former divers substantifs ou associé à des verbes qui lui donnent un sens particulier.

Citons des exemples en vrac : la *trachée* (*kikan*/気管) ou la *pression atmosphérique* (*kiatsu*/気圧) pour l'air ; la *température* (*kion*/気温) ou l'*électricité* (*denki*/電気) pour les phénomènes naturels ; la *vitalité* (*genki*/元気) ou la *maladie* (*byōki*/病気) pour l'énergie ; l'*humeur* (*kibun*/気分) ou le *courage* (*yūki*/勇氣) pour l'affectivité ; la *situation économique* (*keiki*/景気) ou l'*ambiance générale* (*funiki*/雰囲気) pour l'aspect spécial d'un état.

Son association à des verbes ou des adjectifs verbaux ne peut accepter que des mots purement japonais. Voici les expressions les plus courantes : *s'entendre bien avec* ~ (*ki ga au*/気が合う) pour le caractère ; *s'évanouir* (*ki wo ushinau*/気を失う) pour le mental ; *être rasséréiné* (*ki ga sumu*/気が済む), *avoir le cafard* (*ki ga meiru*/気が減入る) ou l'*impression* (*ki ga suru*/気がする) pour le corps et l'affectivité ; *se décourager* (*ki wo otosu*/気を落とす) pour l'intention/volonté ; *remarquer* (*ki ga tsuku*/気がつく), *se soucier de* (*ki ni naru-ki ni suru-ki wo tsukau*/気になる-気にする-気を遣う), *faire attention à* (*ki wo tsukeru*/気を付ける) pour la

prise en considération.

La **tête** (*atama*/頭) ne recouvre pas que le crâne ou les cheveux mais aussi l'*intelligence* (*atama ga ii*/頭がいい) [= tête bonne], l'*agilité d'esprit* (*atama no kaiten ga hayai*/頭の回転が速い) [= tête qui tourne vite], la *bêtise* (*atama ga warui*/頭が悪い) [= tête mauvaise] ou bien la *déraison* (*atama ga okashii*/頭がおかしい) [= tête bizarre].

Si une idée *traverse l'esprit* (*atama ni ukabu*/頭に浮かぶ) [= flotter en tête], on *utilise sa tête* (*atama wo tsukau*/頭を使う) pour *réfléchir* sans *se mettre martel en tête* (*atama wo nayamasu*/頭を悩ます) [= se tracasser la tête]. La mentalisation permet encore à la *tête de changer d'idée* ou de *vision* (*atama wo kirikaeru*/頭を切り替える).

La tête évoque le *haut d'une chose* (*kugi no atama*/釘の頭) [= la tête d'un clou], le *départ d'un fait* (*nigatsu no atama*/二月の頭) [= début février], l'idée d'*avancée* (*sentō wo hashiru*/先頭を走る) [= courir en tête], un dépôt d'argent comme *acompte initial* (*atama-kin*/頭金) ou bien le comptage du nombre de gens (*atama kazu*/頭数).

D'autres expressions donnent un aperçu de la façon dont les Japonais ont connoté la tête. L'une des plus typiquement nippone concerne la *dette de reconnaissance due à quelqu'un* (*atama ga agaranai*/頭が上がりがない) [= la tête ne se hausse pas] et montre clairement combien les Japonais se sentent débiteurs des autres. Admirer quelqu'un réclamera en revanche d'*abaisser la tête* (*atama ga sagaru*/頭が下がる) [= tête baissée].

Comme la tête renvoie au mental, *se faire du souci* (*atama ga itai*/頭が痛い) c'est donc avoir mal à la tête et *être têtu* (*atama ga katai*/頭が固い) c'est avoir la tête dure. On peut aussi être *vieux jeu* (*atama ga furui*/頭が古い) ou *souple d'esprit* (*atama ga yawarakai*/頭が柔らかい). De plus, la tête *s'énerve vite* (*atama ni kuru*/頭に来る) [= venir à la tête] ou *être sous la coupe* d'un supérieur plus fort (*atama wo osaerareru*/頭を押さえられる). Il paraît normal au Japon de toujours *baissier la tête* (*atama wo sageru*/頭を下げる) si l'on supplie quelqu'un. Enfin, *se creuser la tête* (*atama wo hineru*/頭をひねる) exige d'avoir la *tête froide* (*atama wo hiyasu*/頭を冷やす).

La **face** (*men-tsura*/面) et le **visage** (*kao*/顔) se recoupent en japonais mais la *face* expose surtout l'aspect extérieur des choses, le côté des apparences et le masque social s'y rapportant (la *persona*). Ainsi, *perdre la face* (*mentsu*/面子がつぶれる) ou à l'inverse *sauver la face de quelqu'un* (*mentsu wo tateru*/面子を立てる) ont un caractère définitif dans les relations humaines. Plusieurs locutions japonaises destinées à *garder les apparences* (*taimen*/体面) ou à *sauver la face* (*menmoku wo tamotsu*/面目を保つ) sont sans ambiguïté à ce sujet.

Le visage et la face sont parfois interchangeable, tels les énoncés *salir le visage de boue* (*kao ni doro wo nuru*/顔に泥を塗る) ou bien *être effronté* (*tsura no kawa ga atsui*/面の皮が厚い) [= avoir la peau de la face épaisse].

Le visage (la figure) recouvre les traits, la mine et donc l'air flottant sur la mimique. On peut avoir l'*air taciturne* (*ukanai kao*/浮かない顔) [= visage assombri] ou *faire bon visage* (*ii kao*/いい顔). Au figuré la figure rejoint souvent des modalités sociales. Ainsi de : *faire l'important* (*ōkii na kao*/大きな顔) [= gros visage], l'*air de rien* ou *faire l'innocent* (*nani kuwanu kao-shiran kao*/何食わぬ顔-知らん顔) [= faire semblant de jeûner-air ignorant], *être mort de honte* (*kao kara hi ga deru*/顔から火が出る) [= feu sortant du visage], *être influent* (*kao ga kiku*/顔がきく) [= visage efficace], *avoir de l'entregent* (*kao ga hiroi*/顔が広い) [= avoir un visage large].

Grâce à son visage quelqu'un peut *être connu* (*kao ga ureteiru*/顔が売れている) [= visage bien vendu], ce qui permet de participer ou d'*être présent* (*kao wo dasu*/顔を出す) [= sortir sa trombine] à diverses assemblées.

L'**œil** ou les yeux (*me*/目) évoquent de fait en japonais la *vue* (*shiryoku*/視力), le *regard* (*shisen*/視線), la

façon de voir les choses (*kenchi-mikata/見地-見方*), les *mailles* du filet, les *trous* de la passoire, le *chas* de l'aiguille, le *grain de peau* (*hada no kime/肌の木目*), la *texture* d'une étoffe, la *case* d'un échiquier ou l'*œil du typhon*.

Pour juger il faut *avoir l'œil* (*miru me ga aru/見る目がある*) et donc *s'y connaître* (*me ga kiku/目が利く*) [= œil efficient]. L'argent et la lumière *éblouissent les yeux* (*me ga kuramu/目がくらむ*), surtout quand on *est friand* (*me ga nai/目がない*) [= absence d'œil] de quelque chose. L'*œil bien exercé* (*me ga koeru/目が肥える*) ou l'*œil du connaisseur* (*me ga takai/目が高い*) permettent de *faire attention au moindre détail* (*me ga todoku/目が届く*).

Si l'*œil tourne* (*me ga mawaru/目が回る*) ce sont des *vertiges* mais au figuré c'est *ne savoir où donner de la tête*. Si les *écailles tombent des yeux* (*me kara uroko ga ochiru/目からうろこが落ちる*), ce qui *flotte dans l'œil* (*me ni ukabu/目に浮かぶ*) est *intolérable* (*me ni amaru/目に余る*) [= dépasser l'œil]. L'*œil change de couleur* (*me no iro wo kaeru/目の色を変える*) lors d'une activité intense ou d'un grosse colère. *Tant que l'œil est noir* (*me no kuroi uchi/目の黒いうち*), c.-à-d. vivant, on l'utilise pour dire son désaccord. On peut aussi *se rincer l'œil* (*me no hoyō/目の保養*) [= se rafraîchir l'œil], mais la tentation est le *poison de l'œil* (*me no doku/目の毒*).

Il arrive à l'œil de *ne pas croire* (*me wo utagau/目を疑う*) [= l'œil doute], d'*être charmé* (*me wo ubau/目を奪う*) [= privé d'œil], de *tromper* (*me wo kasumeru/目をかすめる*), parfois aussi de *pistonner* (*me wo kakeru/目を掛ける*), d'*être attiré par* (*me ni tsuku/目につく*), voire de *ne prêter aucune attention à* (*me mo kurenai/目もくれない*).

Il faut un *œil attentif* (*me wo kubaru/目を配る*) [= partager l'œil] pour *se réveiller* (*me ga sameru/目が覚める*), à savoir aussi abandonner ses illusions, quoique l'on puisse aussi *fermer les yeux* (*me wo tsuburu/目をつぶる*) sur une situation délicate. Toutefois, il faut *être tout yeux* (*me wo sara no yō ni/目を皿のように*) [= yeux tel un plat] pour ne pas *être totalement stupéfait* (*medama ga tobideru/目玉が飛び出る*) [= globes oculaires en l'air].

L'*œil parcourt* (*me wo tōsu/目を通す*) un texte ou *s'y arrête* (*me wo todomeru/目を留める*). Il faut *être vigilant* (*me wo hikarasu/目を光らす*) et *garder un œil sur* (*me wo hanasanai/目を離さない*), à la *dérobee* (*me wo nusunde/目を盗んで*) [= œil volé] pour ne pas *attirer les regards* (*me wo hiku/目を引く*). L'*œil s'émerveille* (*me wo miharu/目を見張る*), il *s'évanouit* (*me wo mawasu/目を回す*) [= l'œil tourne] ou *fait les gros yeux* (*me wo muku/目をむく*).

Le **nez** (*hana/鼻*) a été vécu diversement. Organe de l'odorat, le sentir apparaît bien sûr dans la langue, les Japonais n'aimant que les odeurs légères. Lié à la partie la plus visible de la face, le nez porte aussi une connotation sociale. D'ailleurs, les Japonais se désignent eux-mêmes en pointant l'index vers le nez.

Examinons les expressions suivantes : *avoir du nez* (*hana ga kiku/鼻がきく*) [= le nez fonctionne], *être fier de soi* (*hana ga takai/鼻が高い*) [= nez haut], *mépriser* (*hana de warau/鼻で笑う*) [= rire du nez], *se vanter* (*hana ni kakeru/鼻に掛ける*) [= accrocher au nez], *en avoir marre* (*hana ni tsuku/鼻に付く*) [= coller au nez], *donner une leçon à* (*hana wo oru/鼻を折る*) [= plier le nez], *se sentir tout chose* devant les jeunes filles (*hana no shita wo nobasu/鼻の下を伸ばす*) [= allongement sous le nez], *ricaner* (*hana wo narasu/鼻を鳴らす*) [= nasiller du nez], *ne pas sentir quelqu'un* (*hanamochi ni naranai yatsu/鼻もちにならない奴*) [= ne pas porter un type dans son nez].

La **bouche** (*kuchi/口*) renvoie à la gustation. Exs : ce plat *lui goûte* (*kuchi ni au/口に合う*) [= qui convient en bouche] car c'est *un fine bouche* (*kuchi ga koeteiru/口が肥えている*) [= bouche engraisée], c.-à-d. capable de discriminer les sensations par un surplus de *gras* qui *grossit* l'expérience. La bouche étant une ouverture, les récipients japonais en sont naturellement dotés. C'est pareil pour toutes les bouches à nourrir. Comme la bouche est en soi un *débouché* on l'emploie aussi pour l'emploi (*shigoto no kuchi/仕事の口*) et sa recherche.

La bouche et la parole étant liées, il existe diverses expressions imagées. On peut être un *beau parleur* (*kuchi ga umai*/口がうまい) [= bouche adroite] ou bien *taciturne* (*kuchi ga omoi*/口が重い) [= bouche lourde]. La bouche est *discrète* (*kuchi ga katai*/口が堅い) [= bouche solide] ou *bavarde* (*kuchi ga karui*/口が軽い) [= bouche légère]. Elle peut aussi *déraper* (*kuchi ga suberu*/口が滑る) ou être *mauvaise langue* (*kuchi ga warui*/口が悪い).

On doit *tenir sa langue* (*kuchi wo tsutsushimu*/口を慎む) [= se retenir la bouche], *se taire* (*kuchi wo fusagu*/口をふさぐ) [= fermer la bouche] ou *faire la moue* (*kuchi wo togarasu*/口を尖らす) [= bouche pointue], voire *avouer* (*kuchi wo waru*/口を割る) [= fendre sa bouche], même si de nature on *cause peu* (*kuchi ga kikanai*/口が効かない).

La **dent** (*ha*/歯) qui mastique est aussi une arme servant à *montrer les dents* (*ha wo mukidasu*/歯をむき出す) [= sortir les dents], à *s'essayer les dents* (*ha wo tateru*/歯を立てる) [= lever les dents] ou à *se casser les dents sur* (*ha ga tatanai*/歯が立たない) [= les dents ne se lèvent pas], selon l'adversaire. De peur ou de froid, parfois les *dents claquent* (*ha no ne ga awanai*/歯の根が合わない) [= les racines des dents ne s'ajustent pas]. Ne pas mâcher ses mots signifie qu'on a *la dent dure* (*ha ni kinu kisenu*/歯に衣を着せぬ) [= ne pas revêtir ses dents d'habits] et pour beaucoup d'entre nous cela *fait grincer des dents* (*ha ga ukul*/歯が浮く) [= dents flottantes].

La locution les *dents en moins* (*ha no nuketa yō*/歯の抜けたよう) [= dents tombées] veut dire qu'il ne fut pas possible de réunir ensemble toutes les personnes concernées, évoquant l'image d'une mauvaise dentition. Enfin, plusieurs locutions japonaises décrivent le fait de *serrer les dents* (*ha wo kuishibaru*/歯を食いしばる) [= manger ses dents] pour supporter l'adversité ou par dépit (*ha wo kamu*/歯を噛む) [= se mordre les dents].

Une **langue** (*shita*/舌) *bien pendue* (*shita ga mawaru*/舌が回る) [= la langue tourne] peut facilement *embobiner* quelqu'un (*shitasaki sanzun*/舌先三寸) [= langue de trois pouces] et l'instant suivant *se dédire aussitôt* (*shita no ne no kawakanu uchi*/舌の根の乾かぬうち) [= avant même que la racine de la langue ne soit sèche]. On peut de plus s'étonner devant un fait et *rester béat d'admiration* (*shita wo maku*/舌を巻く) [= enrouler la langue].

L'**oreille** étant l'organe de l'audition, elle est comme en français le réceptacle de la parole communiquée. Elle apparaît concrètement en japonais dans l'*anse du pichet*, la *croûte du pain* [de mie] ou le fait d'*être très oublieux* (*zaru mimi*/策耳) [= une oreille passoire]. Se faire critiquer est *dur à entendre* (*mimi ga itai*/耳が痛い) [= avoir mal aux oreilles] ou bien cela *casse les oreilles* (*mimi ni sawaru*/耳に障る) [= nuire à l'oreille].

Si une rumeur *parvient aux oreilles* (*mimi ni hairu*/耳に入る) [= entrer dans l'oreille], c'est qu'on l'a *entendu dire* (*mimi ni suru*/耳にする) [= être là par l'oreille] car on *se tient informé des secrets* (*jigoku mimi*/地獄耳) [= oreille des enfers]. On peut *mettre quelqu'un au courant* (*mimi ni ireru*/耳に入れる) [= mettre dans l'oreille] : soit il en a déjà *les oreilles rebattues* (*mimi ni tako ga dekiru*/耳にたこができる) [= avoir un cal à l'oreille] ou fait la *sourde oreille* (*mimi wo fusagu*/耳をふさぐ) [= oreille bouchée], soit il n'*en croit pas ses oreilles* (*mimi wo utagau*/耳を疑う) [= l'oreille doute] ou *fait semblant de ne rien entendre* (*sora mimi*/空耳) [= oreille vide].

On peut *estimer ce qui est loin et sous-estimer ce qui est proche* (*mimi wo shinjite me wo utagau*/耳を信じて目を疑う) [= croire des oreilles/douter des yeux] quand *c'est du nouveau* (*hatsu mimi*/初耳) [= première oreille]. Vouloir *payer rubis sur l'ongle* (*mimi wo soroete kaesu*/耳をそろえて返す) [= réunir des oreilles¹⁴] c'est *prêcher dans le désert* (*uma no mimi ni nenbutsu*/馬の耳に念仏) [= dire des litanies bouddhiques à l'oreille d'un cheval].

¹⁴ Cette locution signifie : rendre de l'argent fait de grandes et de petites pièces ovales réunies ensemble et ayant l'air d'oreilles.

Le **cou** (*kubi*/首) au même titre que le ventre est une partie du corps culturellement symbolique en japonais car il renvoie à la décapitation qui suivait le suicide rituel par éviscération dans la caste des guerriers. Quoique cette pratique soit de nos jours obsolète, il reste autour du cou quelques expressions figurées.

Le cou étant l'assise de la tête (cf. les vertèbres), rien ne va s'il est endommagé. Ainsi de : *licenciement* (*kubi wo kiru*/首を切る) [= couper le cou], *surendettement* (*kubi ga mawaranai*/首が回らない) [= le cou ne tourne pas], *se serrer le cou* (*kubi wo shimeru*/首を絞める) [= se mettre en difficulté], *fourrer son nez* (*kubi wo tsukkomu*/首を突っ込む) [= plonger le cou], *rester perplexe* (*kubi wo hineru*/首を捻る) [= se tortiller le cou], *dire oui ou non du cou* (*kubi wo furu*/首を振る) [= branler le cou de haut en bas ou de droite à gauche pour dire oui/non], *attendre avec impatience* (*kubi wo nagakushite matsu*/首を長くして待つ) [= le cou s'allonge à force d'attendre].

Le **gosier** offre des expressions figurées à la fois drôles et bizarres. Ainsi, un chat *ronronne* (*nodo wo narasu*/喉を鳴らす) [= sa gorge vibre], quelqu'un peut aussi *se flatter de sa belle voix* (*nodo jiman*/のど自慢) ou avoir *un mot sur le bout de langue* (*nodo made dekakeru*/喉まで出かける), voire *désirer fortement une chose* (*nodo kara te ga deru hodo hoshii*/喉から手が出るほど欲しい) [= vouloir ça au point qu'une main sort de sa gorge].

Les **os** (*hone*/骨) forment l'ossature du corps, mot qui a produit quelques locutions imagées. En revanche, l'os possède en japonais une substantifique moelle appétissante. Ainsi de : *quelqu'un de caractère* (*hone no aru hito*/骨のある人) [= qui a de l'os] ou *sans caractère* (*hone nashi*/骨無し). Si c'est un *mollasson* (*hone nuki*/骨抜き) [= sans os], les critiques peuvent le *blessé* (*honemi ni kotaeru*/骨身に応える) [= réagir via l'os-viande].

Qui plus est, *il faut se donner du mal* (*hone wo oreru*/骨を折る) [= se briser les os] *sans ménager sa peine* (*hone wo oshimazu*/骨を惜しまず) [= ne pas s'épargner les os]. Mais c'est souvent *peine perdue* (*honeori zon no kutabire mōke*/骨折り損の草臥れ儲け) [= n'en retirer que de la fatigue suite au préjudice des os brisés], parfois au *péril de sa vie* (*hone ga shari ni natte mo*/骨が舍利になっても) [= même si ses os se transforment en reliques]. Ainsi qu'on *inhume un défunt* (*hone wo u[zu]meru*/骨を埋める) [= enterrer des ossements], de même peut-on utiliser cette locution avec l'idée de se sacrifier pour une cause ou, le plus souvent, pour son entreprise.

Mais *remettre en ordre* (*hone wo hirou*/骨を拾う) [= ramasser les os] vient de ranger les ossements du défunt dans un pot suite à sa crémation. Ce sera un *souvenir éternel* (*hone ni kizamu*/骨に刻む) [= graver dans l'os]. Quelqu'un de *vile nature* (*hone no zui made shōne ga kusatteiru*/骨の髄まで性根が腐っている) [= caractère pourri jusqu'à l'os] et sans scrupules tentera sur autrui de le *sucer jusqu'à l'os* (*hone made shaburu*/骨までしゃぶる).

L'os de l'animal et l'arête de poisson étant identiques aux yeux des Japonais, ce mot fut souvent utilisé pour notifier l'armature composant une lanterne de papier, un éventail plat ou les baleines d'un parapluie.

Le **nerf** (*suji*/筋) et le *tendon* sont les fils de la viande et ils s'utilisent aussi pour une *veine* en relief à la surface de la peau. On peut ainsi se claquer un nerf, avoir une crampe ou un torticolis. De là l'idée d'une chose longue et fine, ligneuse, puis d'une *ligne* qui devient une *lignée*, aristocratique, intellectuelle ou artistique, d'où l'idée de *qualité*, d'*excellence* (*suji ga ii*/筋がいい). Il y a au sein du nerf quelque chose de compréhensible, logique et cohérent, relevant de la raison (*dōri*/道理) qui suit un *chemin* (*sujimichi*/筋道) comme on raconte le *fil* d'une histoire ou l'*intrigue* d'un film (*eiga no suji*/映画の筋) dans ses grandes lignes.

Comme suffixe, le nerf est prolifique pour indiquer le sens de fil, filière et filiation, à la façon des tendons invisibles qui parcourent toute chose. Du fait de sa forme, il sert à compter les objets fins et longs comme la ceinture de kimono (*obi no hitosuji*/帯の一筋) ou une route bifurquant en deux voies (*futasuji michi*/二筋道). On le rend de plus par *source* ou *milieu* dans le champ de l'information : *de source*

sûre (*tashika na suji no jōhō*/確かな筋の情報) ou *de source officielle* (*seifu suji*/政府筋) et dans les milieux bien informés (*shōsokusuji*/消息筋). En ce sens, ce mot est donc une sorte de *fil conducteur* qui autorise un essor sémantique arborescent.

Le **sang** (*chi*/血) et le nerf déterminent à tous deux une *lignée ancestrale* (*chisuiji*/血筋) et des *liens du sang* (*ketsuen*/血縁). On tient le talent de ses ancêtres qui *coule dans ses veines* (*chi ga nagareteiru*/血が流れている) car la *voix du sang est la plus forte* (*chi wa mizu yori koi*/血は水より濃い) [= le sang est plus épais que l'eau]. Certains ont l'*esprit lourd* (*chi no meguri no warui*/血の巡りの悪い) [= mauvaise circulation sanguine] alors que d'autres sont *sans cœur* (*chi mo namida mo nai*/血も涙もない) [= ni sang, ni larmes]. Si le *sang s'échauffe* (*chi ga waku*/血が沸く), cela devient *excitant* (*chi waki niku odoru*/血沸き肉躍る) [= le sang bout, la viande danse].

La **poitrine** (*mune*/胸) étant le siège du complexe cardio-pulmonaire, des seins et de l'affectivité, elle est une partie importante du corps qui en japonais a facilement donné lieu à différentes expressions imagées.

Quand le *cœur est rempli d'émotion* (*mune ga ippai*/胸がいっぱい) [= la poitrine est pleine], il *bat la chamade* (*mune ga doki doki*/胸がどきどき) [= la poitrine bat fort]. On *se confie* (*mune no uchi wo akasu*/胸の内を明かす) [= livrer sa poitrine] si on *s'inquiète* (*mune ga sawagu*/胸が騒ぐ) [= la poitrine est agitée], *triste* (*mune ga tsubureru*/胸がつぶれる) [= la poitrine est écrasée] ou *déprimé* (*mune ga fusagaru*/胸がふさがる) [= la poitrine est bouchée].

Une *idée derrière la tête* (*mune ni ichimono aru*/胸に一物ある) [= une chose dans la poitrine], on doit la *garder pour soi* (*mune ni osameru-mune ni himeru*/胸に納める-胸に秘める) [= conserver-tenir secret dans la poitrine] pour *interroger sa conscience* (*mune ni kiku*/胸に聞く) [= demander à la poitrine]. En sport, on *défie un adversaire plus fort qui se prête au jeu pour le/se tester* (*mune wo kariru*/胸を借りる) [= emprunter une poitrine], puis *se sentir soulagé* (*mune wo nadeorosu*/胸を撫で下ろす) [= toucher sa poitrine de la main] d'avoir été si vaillant dans l'affrontement, le *cœur gonflé d'espoir* (*kibō ni mune ga fukuramu*/希望に胸が膨らむ) [= poitrine gonflée].

L'**épaule** (*kata*/肩) est une charnière du corps qui fait souvent l'objet de *contractures* (*katakori*/肩凝り) chez les Japonais, d'où la popularité des *massages* (*shiatsu*/指圧) [= digitopuncture]. Ainsi, *masser les épaules* (*kata wo tataku*/肩を叩く) est si relaxant que cela signifie aussi qu'*il est temps de partir à la retraite* pour se décontracter. La *décontraction* (*kata wo koranai*/肩を凝らない) [= épaules non nouées] rend toute action plus facile et permet ainsi de *se relaxer* (*kata no chikara wo nuku*/肩の力を抜く) [= vider l'énergie de ses épaules].

La *carrure des épaules* (*katahaba*/肩幅) aide à *rouler des épaules* (*kata de kaze wo kiru*/肩で風を切る) [= couper le vent des épaules]. Si l'on respire mal ou *halète* (*kata de iki wo suru*/肩で息をする) [= respirer des épaules], il faut *se soulager d'un poids* (*kata no ni ga oriru*/肩の荷が下りる) [= se décharger les épaules d'un fardeau] ou de la *responsabilité qui pèse sur les épaules* (*kata ni kakaru*/肩に掛かる) [= chargement sur les épaules].

On peut *redresser les épaules* (*kata wo itaraseru*/肩を怒らせる) [= se fâcher des épaules], *être abattu* (*kata wo otosu*/肩を落とす) [= baisser les épaules] ou *hausser les épaules* (*kata wo sukumeru*/肩をすくめる), *rentrer les épaules de honte* (*kata wo subomeru*/肩をすぼめる) [= rétrécir les épaules], *prendre le parti de quelqu'un* (*kata wo motsu*/肩を持つ) [= avoir des épaules] pour *sortir du lot* (*kata wo naraberu*/肩を並べる) [= aligner les épaules].

Le **bras** (*ude*/腕) est le premier vecteur de l'habileté manuelle et intellectuelle. Pour *avoir du métier* (*ude ga tatsu*/腕が立つ) [= bras levé], il faut *se faire la main* (*ude wo migaku*/腕を磨く) [= polir le bras], *s'améliorer* (*ude ga agaru*/腕が上る) [= monter le bras] et ne pas *perdre la main* (*ude ga ochiru*/腕が落ちる) [= le bras tombe] ni *se rouiller* (*ude ga niburu*/腕が鈍る) [= le bras s'émousse]. Pour *s'essayer à quelque chose* (*ude wo tamesu*/腕を試す) [= essayer le bras], il faut *avoir confiance en ses capacités* (*ude ni oboe ga aru*/腕に覚えがある) [= se souvenir de son bras] car cela demande de *déployer son talent* (*ude wo furuu*/腕を

振るう) [= agiter les bras].

La **main** (*te*/手) qui prolonge le bras est à la fois un *genre de*, une *sorte de* (*kono te*/この手) [= de cette main] mais aussi un *moyen de faire* (*te wo tsukau*/手を使う) [= utiliser la main] ou encore un *coup adroit* (*umai te*/うまい手) [= main habile]. Dans les situations délicates, la main *n'y peut rien* (*te ga tsukerarenai*/手がつけられない) [= la main ne touche pas] ou se doit de *rester inactive* (*te ga denai*/手が出ない) [= la main ne sort pas].

L'enfant qui grandit *s'é emancipe* (*te ga hanareru*/手が離れる) [= lâcher la main] et cela *simplifie la vie* (*te ga habukeru*/手が省ける) [s'épargner la main]. Parfois, on peut *être prestre* (*te ga hayai*/手が早い) [= main rapide] pour agir, et parfois *ne pas réussir à s'occuper de* (*te ga mawaranai*/手が回らない) [= la main ne tourne pas].

Les **doigts** (*yubi*/指) se *comptent sur la main* (*yubi ni kazoerareru*/指に数えられる) et parfois on en *bave d'envie* (*yubi wo kuwaete miru*/指をくわえて見る) [= voir et ajouter un doigt]. Les *yakuza* nippons coupent la phalange de leur auriculaire (*yubi wo tsumeru*/指を詰める) [= réduire le doigt] pour montrer leur allégeance à la pègre.

Le **ventre** (*hara*/腹) possède une sémantique très riche en japonais. Certes, son sens ressemble d'abord concrètement au français, comme *avoir mal au ventre* (*hara gai itai*/腹が痛い), *ventre repu* (*hara ga ippai*/腹が一杯) ou *avoir du ventre* (*hara ga deru*/腹が出る). Néanmoins, certaines locutions sont tout à fait singulières.

Ainsi, le ventre peut porter des *intentions* (*hara no naka de kangaeru*/腹の中で考える) [= penser avec le ventre], le *rire* (*hara no naka de warau*/腹の中で笑う) [= rire par le ventre] ou la *sournoiserie* (*hara ga kuroi*/腹が黒い) [= avoir le ventre noir]. Le ventre peut *s'irriter* (*hara ga tatsu*/腹が立つ) [= ventre levé] ou rester imperturbable, c.-à-d. *avoir de l'estomac* (*hara ga suwaru*/腹が据わる) [= ventre fixe], ou bien *ne pas pouvoir retrouver son calme* (*hara no mushi ga osamaranai*/腹の虫が納まらない) [= les bestioles du ventre ne cessent pas de s'agiter].

Le ventre en japonais est le centre viscéral de toute *décision fondamentale* (*hara wo kimeru*/腹を決める) [= décider par l'estomac], bien antérieur à celui du cœur (*kesshin suru*/決心する) [= décider par le cœur]. On peut donc connaître les intentions d'autrui en *sondant son estomac* (*hara wo saguru*/腹を探る) [= fouiller l'estomac] afin de lui parler à *cœur ouvert* (*hara wo watte hanasu*/腹を割って話す) [= couper le ventre et parler].

Le **nombril** a peu donné de locutions figurées, sauf *avoir l'esprit tordu* (*heso magari*/臍まがり) [= nombril tordu], *se fâcher* (*heso wo mageru*/臍を曲げる) [= courber le nombril] et *cacher ses économies* (*hesokuri*/臍繰り) [= argent enroulé autour du nombril], épargne secrète des hommes remettant leur salaire à leur épouse.

Les **reins** (*koshi*/腰) ou les *hanches* font charnière entre le haut et le bas du corps. Bizarrement, les hanches ont un rapport avec la cuisson, sans doute en raison de leur solidité. Ainsi de : *être ferme sous la dent* (*koshi ga aru*/腰がある) [= avoir des reins] ou bien *être trop cuit* (*koshi ga nai*/腰がない) [= n'avoir pas de reins].

Certains aiment *paresser au travail* (*koshi ga omoi*/腰が重い) [= avoir les reins lourds], d'autres sont *prompts à agir* (*koshi ga karui*/腰が軽い) [= avoir les reins légers]. Certains sont *insolents* (*koshi ga takai*/腰が高い) [= reins placés haut], d'autres *modestes* (*koshi ga hikui*/腰が低い) [= reins placés bas] pour *s'humilier* (*koshi wo hikuku suru*/腰を低くする) [= abaisser les reins]. Certains aiment *s'appliquer à faire quelque chose* (*koshi wo sueru*/腰を据える) [= poser ses reins], d'autres *s'incliner pour saluer* (*koshi wo oru*/腰を折る) [= plier ses reins].

Le **pied** (*ashi*/足) et la **jambe** (*ashi*/脚) se prononcent pareillement en japonais, mais les caractères diffèrent. Dans la vie quotidienne, il n'y a pas de différence marquée entre les deux, c'est juste à

l'écrit. Les pieds de la chaise sont aussi des jambes tout comme les pattes des insectes (*ashi/肢*), mais avec une autre graphie.

Le pied est un bon indicateur de la marche. On peut *avoir de bonnes jambes* (*ashi ga tassha/足が達者*) [= fort en jambes], *marcher au hasard* (*ashi ni makaseru/足に任せる*) [= se fier à ses pieds] ou prendre un *moyen de transport* (*ashi to naru/足となる*) [= ~ qui se change en jambes], à moins qu'*il ne marche pas* (*ashi wo ubawareru/足を奪われる*) [= être privé de jambes]. Si l'on se *porte en un lieu* (*ashi wo hakobu/足を運*) [= porter ses jambes à] et que l'on *rechigne à s'y rendre* (*ashi ga omoi-ashi ga tōnoku/足が重い-足が遠のく*) [= avoir les jambes lourdes/éloignées], il faut *prolonger son voyage* (*ashi wo nobasu/足を伸ばす*) [= allonger ses pieds].

Avec le risque toutefois d'avoir les *jambes en capilotade* (*ashi wo bō ni/足を棒に*) [= des jambes en bâton]. Mettre des *bâtons dans les roues* (*ashi wo hipparu/足を引っ張る*) [= tirer les pieds] est très répréhensible mais on peut toujours *se ranger des voitures* ou *s'acheter une conduite* (*ashi wo arau/足を洗う*) [= laver ses pieds].

Le **fessier** (*shiri/尻*) ou la croupe est une partie du corps sexuellement parlante aux hommes qui *courent le jupon* (*onna no shiri wo oikakeru/女の尻を追いかける*) [= poursuivre les fesses des femmes], surtout quand elles sont *volages* (*shiri no karui onna/尻の軽い女*) [= femme au cul léger]. Certaines à la maison mènent leur mari par le bout du nez et veulent donc *porter la culotte* (*shiri ni shiku/尻に敷く*) [= se recouvrir la croupe].

On peut être *long à se bouger* (*shiri ga omoi/尻が重い*) [= fessier lourd] et *s'éterniser chez les autres* (*shiri ga nagai/尻が長い*) [= l'arrière train est long], voir sa mauvaise action *découverte* (*shiri ga wareru/尻が割れる*) [= fendre le fessier] ou en revanche *réparer les bévues* d'une autre personne (*shiri wo nugui/尻を拭い*) [= essuyer le cul]. Avoir *l'épée dans le dos* (*shiri ni hi ga tsuku/尻に火が付く*) [= avoir le feu aux fesses] c'est comme recevoir une correction ou se faire *botter les fesses* (*shiri wo tataku/尻をたたく*) [= frapper la croupe].

Du côté des lexèmes animaliers et botaniques

Les *animaux* sont aussi de grands pourvoyeurs d'images figurées, surtout ceux très proches de l'homme. Là aussi les mots du japonais indigène sont à l'honneur pour bien représenter ce qu'on a projeté sur eux.

Le **chat** (*neko/猫*) placé à la vitrine des magasins et qui agite la patte pour appeler la clientèle symbolise *la prospérité* (*maneki neko/招き猫*) [= chat qui invite]. Dû à son caractère solitaire, indépendant et nyctalope, on prête au chat certains traits de caractère comme : *faire l'innocent jusqu'à l'hypocrisie* (*neko wo kaburu/猫を被る*) [= se coiffer d'un chat], *être maudit* (*neko wo koroseba nanadai tataru/猫を殺せば七代祟る*) [= tuer un chat fera maudire pour 7 générations], *jeter des perles aux pourceaux* (*neko ni koban/猫に小判*) [= de l'argent au chat], *être très occupé* (*neko no te mo karitai/猫の手も借りたい*) [= au point d'emprunter la patte d'un chat].

À l'inverse de ses activités nocturnes, le chat peut être *sage comme une image* (*karitekita neko no yō ni/借りて来た猫のように*) [= venir d'emprunter un chat], reflétant aussi par cette attitude l'humeur de la maisonnée.

Le chat est friand de poisson mais parfois *c'est dangereux* (*neko ni katsuobushi/猫に鰹節*) [= mettre de la bonito séchée près du chat] car comment résister à l'envie de le manger, sauf *s'il n'y a pas un chat* (*neko no ko ippiki inai/猫の子一匹いない*). La petite tête du chat est *grande comme un mouchoir de poche* (*neko no hitai hodo/猫の額ほど*) [= aussi grand que le front d'un chat] et, dû à sa nyctalopie, on lui prête les *variations continues d'une situation* (*neko no me no yō ni kawaru/猫の目のように変わる*) [= changer tels les yeux d'un chat].

Le **chien** (*inu/犬*) dont la plus belle race japonaise est le *shibaken* (柴犬) a une image guère flatteuse

dans l'Archipel car sa fidélité à l'ordre policier en a fait *une balance* (*inu*/犬) ou un *perdant* (*make inu*/負け犬) [= chien battu]. Être *comme chien et chat* (*inu to saru*/犬と猿) [= chien et singe] est normal mais l'expliquer est *peine perdue* (*inu ni rongō*/犬に論語) [= parler du confucianisme à un chien]. Les *lâches hurlent avec les loups* (*inu no tōboe*/犬の遠吠え) [= aboiements de chiens au loin] pour mieux médire des autres dans l'ombre.

Agir ou sortir entraîne parfois de *tomber sur un os* (*inu mo arukeba bō ni ataru*/犬も歩けば棒に当たる) [= un chien vadrouillant peut rencontrer un bâton, à savoir un problème]. Mais cette locution est de nos jours devenue positive pour dire que *le bonheur sourit à ceux qui agissent*. Certains sont *rejetés et pris en grippe* (*inu mo kuwanu*/犬も食わぬ) [= même un chien n'en boufferait pas], d'autres sont *traités sur un même pied d'égalité* (*inu mo hōbai taka mo hōbai*/犬も朋輩鷹も朋輩) [= chien et faucon sont des camarades de chasse].

Le **renard** (*kitsune*/狐) n'a pas bonne réputation dans l'Archipel. Avec ses yeux clairs, sa fourrure fauve et sa longue gueule féminine c'est l'archétype de l'animal rusé et trompeur, comme en France. De plus, des croyances populaires lui attribuaient jadis le pouvoir de prendre possession des âmes (*kitsune-tsuki*/狐憑き), comme dans la lycanthropie ou la conversion d'un humain en loup-garou la nuit de la pleine lune. De sorte qu'une fille de joie maquillée voulant égarer un homme est une *femme renarde* (*megitsune*/女狐).

D'un autre côté, le renard fait l'objet d'une dévotion sous le nom d'*Inari* (稲荷), ce qui signifie sans doute par contraction *plant de riz produisant richement* (*ina-nari*/稲生). Il est statufié à l'entrée des sanctuaires shintō et on le vénère à côté d'un autel minuscule où jadis l'on plaçait du *tōfu frit* (*abura age*/油揚げ) car le renard en est friand. En le mangeant, il marquait son territoire de son urine sur une pierre, faisant fuir ainsi les rongeurs autour de l'entrepôt des graines. Le renard a donné son nom à des plats à base de tōfu rôti tels que le *sushi de tōfu grillé* (*kitsune-zushi*/狐寿司), le *kitsune-udon* (狐うどん), le *kitsune-soba* (狐そば).

Parfois deux roublards peuvent *se duper* (*kitsune to tanuki no bakashiai*/狐と狸の化かし合い) [= renard et blaireau se jouent l'un de l'autre]. Il faut *rester sur ses gardes* (*kitsune ni azukimeshi*/狐に小豆飯) [= un plat de haricots rouges près du renard] pour ne pas *être stupéfait et désarçonné* (*kitsune ni tsumamareta yō*/狐につままれたよう) [= tel un renard qui pincerait] ou en position émotionnelle instable, *ébranlé ou sceptique* (*kitsune wo uma ni noseta yō*/狐を馬に乗せたよう) [= tel un renard placé sur la croupe d'un cheval], à cause d'une *ressemblance parfaite* (*kitsune no ko ha tsurajiro*/狐の子は頬白) [= le petit du renard aussi a les joues blanches de ses parents].

Le **blaireau** japonais (*tanuki*/狸) est une sorte de chien viverrin (raton-laveur) inconnu de nos régions. Il est comme le renard un animal réputé rusé. Dans l'imagerie populaire, il tambourine son gros ventre et a d'énormes testicules qui lui servent aussi de baluchon, un chapeau de paille et une gourde de saké. On lui prêtait jadis des pouvoirs magiques dus à sa capacité à se métamorphoser à volonté en posant sur sa tête une feuille d'arbre. Lui aussi a donné son nom à des plats tels le *tanuki-udon* (狸うどん), le *tanuki-soba* (狸そば) basés sur un bol de nouilles, un émincé de petits poireaux accompagnés de grains de friture.

Comme c'est un animal rusé aux facultés hors normes, un *vieux roublard* (*tanuki oyaji*/狸親父) [= un vieux *tanuki*] ou une *vieille roublarde* (*tanuki babā*/狸ばばあ) [= une vieille *tanuki*] peuvent *faire mine de dormir* (*tanuki neiri*/狸寝入り) [= dormir tel un *tanuki*]. Mais il ne faut pas *vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué* (*toranu tanuki no kawazanyō*/捕らぬ狸の皮算用) [= calculer le prix de la peau d'un *tanuki* avant de le prendre].

Le **singe** (*saru*/猿) est capable de reproduire le comportement humain mais c'est une singerie fallacieuse, incompatible avec son rang d'animal. L'homme aussi veut se prétendre supérieur à sa nature et *faire le singe* (*saru ni eboshi*/猿に烏帽子) [= couvrir un singe d'une coiffe nobiliaire¹⁵], l'habit ne

¹⁵ L'*eboshi* (烏帽子) [= corbeau-chapeau] était une coiffe de gaze conique dressée sur le chef *tel un phallus*. Son port se

faisant pas le moine.

On se moque des défauts des autres sans voir les siens car on voit *la paille dans l'œil du voisin sans voir la poutre dans le sien* [*saru no shiri-warai*/猿の尻笑い] [= un singe rit du fessier rouge d'un congénère et ne voit pas le sien]. L'*imitation* (*saru no hitomane*/猿の人真似) [= singe imitant l'homme] est factice et *il n'est si bon cheval qui ne bronche* (*saru mo ki kara ochiru*/猿も木から落ちる) [= même un singe tombera des arbres].

Le **porc** (*buta*/豚) est un animal vil dans bien des cultures à cause de son mode alimentaire et de sa saleté. Dire : *jeter des perles aux pourceaux* (*buta ni shinju*/豚に真珠) signifie donner quelque chose de valeur à quelqu'un qui ne sera jamais capable de l'apprécier, mais *être faux cul jusqu'à flatter un porc* décuplera ses dons (*buta mo odateriya ki ni noboru*/豚もおだてりや木に登る) [même un porc monte aux arbres s'il est flatté]. Par conséquent, une personne aussi stupide qu'un porc peut parfois faire des prouesses si on la félicite.

Le **cheval** (*uma*/馬) est la plus noble conquête de l'homme mais sa domestication au Japon est tardive. Le cheval étant un animal ombrageux, on trouve des locutions telles : *s'entendre bien avec quelqu'un* (*uma ga au*/馬が合う) [= deux chevaux s'accordent] ou *faire sa propre expérience* (*uma ni ha notte miyo, hito ni ha soute miyo*/馬には乗って見よ, 人には添うて見よ) [= monter un cheval et voir, fréquenter une personne et voir].

Certains qui veulent se marier à une jeune fille sont des *inconnus suspectés douteux* (*uma no hone*/馬の骨) [= un os de cheval]. Bref, *qui se ressemble s'assemble* (*uma ha uma dzure*/馬は馬連れ) [= le cheval est le compagnon du cheval] et il est parfois dommageable de remplacer ce qui ne va pas par ce qui est pire, c.-à-d. de *changer son cheval borgne pour un cheval aveugle* (*uma wo ushi ni norikaeru*/馬を牛に乗り換える) [= laisser un cheval pour monter un bœuf], quoique la locution inverse existe aussi pour l'amélioration.

Au final, tout le monde applaudit comme dans le conte d'Andersen les *habits neufs du roi nu* (*shika wo sashite uma to nasu*/鹿を指して馬となす) [= désigner un cerf en guise de cheval]. Cette locution est relative au premier empereur de Chine Qín Shī Huáng (秦始皇) (259-210 av. J.-C.) qui laissa un mausolée de 8.000 guerriers et chevaux en terre cuite (*bīngmǎ yǒng*/兵马俑) à Xi'an ainsi que son nom à la Chine pour l'éternité.

Zhào Gāo (趙高), une éminence grise eunuque de la pire espèce, voulut s'assurer de la fidélité des vassaux et offrit un cerf au second empereur. Le montrant du doigt, il dit : voici un cheval (*zhī lù wéi mā*/指鹿為馬). Ceux qui l'approuvèrent furent décapités en signe de félonie. Cette anecdote subsiste en japonais dans l'association du cheval et du cerf (*baka*/馬鹿) qui désigne la stupidité. Il y a aussi le *mensonge éhonté* (*sagi wo karasu to iu*/鷺を鳥と言う) [= appeler une aigrette un corbeau] car l'aigrette est blanche et le corbeau noir.

La **souris** (*nezumi*/鼠) se reproduit vite et donne une ribambelle de petits à chaque portée. En janvier, un mâle et une femelle donnent naissance à douze petits. En février, ceux-ci forment six couples, plus bien sûr le premier, qui tous donnent naissance à douze petits, et ainsi de suite. Les souris se décuplant chaque mois, combien seront-elles à la fin décembre ? Exactement : 27.682.574.402, soit plus de 27 milliards !

La souris qui *augmente exponentiellement* (*nezumi-zan*/鼠算) [= comptage des souris] symbolise la quantité. C'est tel un échiquier où l'on double les graines sur chaque case au point d'épuiser la récolte du royaume. C'est donc un *système pyramidal* à effet boule de neige, dit aussi *chaîne Ponzi* (*Pónzi schème*/ポンジ無限連鎖講), du nom d'un célèbre escroc américain des années vingt, que Madoff pratiqua

faisait pour le garçon lors de la cérémonie d'accession à la majorité chez les nobles. Il en exista plusieurs formes selon la classe sociale.

avec ses *hedge fonds*. Une loi japonaise promulguée en 1978 a interdit cette pratique frauduleuse qui est une parfaite arnaque.

Attendre pour la saisir qu'une souris sorte de son trou ou y reste, c'est *ne pas savoir sur quel pied danser* (*nezumi-mai/鼠舞い*) [= la souris danse], donc rester indécis. Un couple de souris ayant une fille à marier (*nezumi no yomeiri/鼠の嫁入り*) remue ciel et terre pour avoir le meilleur gendre mais au final il choisit une souris mâle pour elle. On en conclut qu'il est bien difficile de sortir de sa condition naturelle et sociale. Les *petits ruisseaux font les grandes rivières* (*nezumi ga shio wo hiku/鼠が塩を引く*) [= la souris gratte du sel] veut dire que de petits faits s'amoncelant finissent un jour par donner un fait important (ou le contraire).

Quand une souris est *le dos au mur* (*kyūso neko wo kamu/窮鼠猫を噛む*) [= une souris acculée mord un chat], elle joue son *va-tout avec l'énergie du désespoir* pour sauver sa vie. Inutile en ce cas d'*être indécis* (*shuso ryōtan/首鼠兩端*) [= les deux côtés de la tête d'une souris], comme le sont souvent les Japonais eux-mêmes. Cette locution renvoie à la tête d'une souris sortant de son petit trou pour aller s'alimenter en regardant plusieurs fois à droite à gauche sans pouvoir se décider à s'extraire de son terrier où elle est en sécurité.

La *vengeance est un plat qui se mange froid* (*nezumi kabe wo wasureru kabe nezumi wo wasurezu/鼠壁を忘れる壁鼠を忘れず*) [= une souris oublie le mur grignoté, le mur ne l'oublie pas]. Le ressentiment est donc très long à disparaître du cœur de l'homme. La *montagne accouche d'une souris* (*daizan meidō shite nezumi ippiki/大山鳴動して鼠一匹*) fut très clairement importé d'Occident pour dire que c'est *beaucoup de bruit pour rien*.

Du fait de sa petitesse, de sa malignité et de son côté fouineur, la souris désigne aussi au Japon les radars installés au bord des routes un peu partout chargés de contrôler les excès de vitesse des automobilistes. Ils sont tels des pièges à rats en attente de ferrer les conducteurs impénitents oublieux de l'ordre public.

Le **tigre** (*tora/虎*) est sans rival dans la nature, à part l'homme. À l'inverse de l'Asie ou de l'Inde, il n'en existe pas dans l'Archipel. Il représente la force et la bravoure, voire le danger. Ce trait de caractère fait qu'il n'a peur de rien. Ce n'est pas très flatteur pour ce noble animal, mais au Japon il désigne avant tout un soûlard jouant les bravaches (*tora ni naru/虎になる*) [= il est devenu un tigre] sous l'emprise de l'alcool.

Si *un âne revêt la peau d'un lion* (*tora no i wo karu kitsune/虎の威を借る狐*) [= le renard emprunte la fierté du tigre], cela signifie qu'un être faible s'approprie indûment la force d'un être plus fort. S'il est dangereux de *se jeter dans la gueule du loup* (*tora no o wo fumu/虎の尾を踏む*) [= marcher sur la queue du tigre], *laisser carte blanche* à quiconque (*tora wo no ni hanatsu/虎を野に放つ*) [= lâcher un tigre dans le pré] l'est tout autant.

La peau d'un tigre ayant autant de valeur que le nom des ancêtres perpétué par les descendants, on peut et doit *être fier de son blason* (*tora ha shishite kawa wo todome hito ha shishite na wo nokosu/虎は死して皮を留め人は死して名を残す*) [= un tigre mort laisse sa peau, un homme mort laisse son nom]. Cependant, mieux vaut ne pas *nourrir un serpent dans son sein* (*tora wo yashinaite mizukara urei wo nokosu/虎を養いて自ら患いを遺す*) [= élever un tigron qui plus tard sera un souci pour soi-même]. Autrement dit, il convient de *couper le mal à la racine* sans tergiverser pour régler le problème. Cette locution se fonde une vieille anecdote chinoise.

L'**oiseau** (*tori/鳥*) est libre comme l'air, mais l'homme peut l'encager (*kago no tori/籠の鳥*) [= cage à oiseau] comme ce fut le cas des prostituées d'Edo obligées d'être confinées dans une sorte de prison loin d'être dorée pour aguicher les mâles. À l'inverse, une femme mature prendra un jeune amant ou *gigolo* (*wakai tsubame/若い燕*) [= jeune hirondelle] pour se divertir de l'absence de son mari trop occupé ou aussi adultère.

On peut *tuer sans coup férir et sans pitié* (*netori wo sasu*/寝鳥を刺す) [= poignarder un oiseau endormi] mais ce n'est nullement d'un insigne courage car *au royaume des aveugles, les borgnes sont rois* (*tori naki sato no kōmori*/鳥無き里の蝙蝠) [= les chauve-souris règnent dans un village sans oiseau]. Cette locution laisse entendre que les sots peuvent vaguement briller lorsque quelqu'un de très éminent n'existe pas à l'entour.

Le coucou chante (*kanko-dōri ga naku*/開古鳥が鳴く) au début de l'été et ses vibratos expressifs au Japon sont perçus comme mélancoliques, au point d'être devenus un mot de saison pour les poètes. Ils provoquent une tristesse indéfinissable tant la syntonie avec ce chant est forte, comme si le coucou reflétait le cœur. De nos jours, cette expression est utilisée pour dire que les affaires des magasins (restaurant ou boutique) périclitent et devront bientôt *mettre la clé sous la porte* (faire faillite) car les clients ont déserté l'endroit.

Le **serpent** (*hebi*/蛇) se distingue par la façon de chasser sa proie qu'il *fixe des yeux* (*hebi ni nirameta kaeru*/蛇に睨めた蛙) [= une grenouille hypnotisée par un serpent]. Comme il symbolise la renaissance du fait de sa mue il a la peau dure. Il peut donc être *entre la vie et la mort* (*hebi no namagoroshi*/蛇の生殺し) [= serpent tué encore à moitié vivant], c.-à-d. dans un état incertain situé à la croisée des chemins, source de douleur et par extension de souffrance face à l'incapacité qu'a l'homme de pouvoir se décider (mort ou vivant ?).

En conséquence, il ne faut pas *réveiller le chat qui dort* (*yabu wo tsutsuite hebi wo dasu*/藪を突いて蛇を出す) [= frapper un buisson fait sortir un serpent] qui consiste à faire une chose totalement inutile, source d'ennuis ultérieurs. Dans la veine des actes inefficaces dus à l'oisiveté, on trouve une anecdote chinoise célèbre d'un peintre doué qui concourrait pour peindre un serpent. Ayant fini le premier, il lui ajouta par fantaisie un pied (*dasoku*/蛇足) [= un pied au serpent]. Il perdit donc bêtement, prouvant ainsi que *trop ne vaut rien*.

Néanmoins, *chat échaudé craint l'eau froide* (*hebi ni kamarete kuchinawa ni ojiru*/蛇に噛まれて朽縄に怖じる) [= une fois mordu par un serpent, une corde pourrie fait peur], tandis que *la valeur n'attend pas le nombre des années* (*ja ha issun ni shite hito wo nomu*/蛇は一寸にして人を呑む) [= un serpenteau d'un pouce peut avaler un humain]. Autrement dit, quelqu'un d'une nature éminente depuis l'enfance le restera toute sa vie. Si une chose tourne court, ça *finit en queue de poisson* (*ryūto dabi*/竜頭蛇尾) [= tête de dragon ~ queue de serpent].

La **grenouille** (*kaeru*/蛙) est un gentil batracien bruyant au printemps, ce qui lui porte préjudice car ses coassements incessants indiquent sa présence au serpent. Si la parole est d'argent, *le silence est d'or* (*kaeru ha kuchi yue hebi ni nomaruru*/蛙は口ゆえ蛇に呑まるる) [= la grenouille est avalée par le serpent à cause de sa bouche]. Déblatérer sans discernement met en danger la vie de celui qui parle, tel est l'enseignement.

Agir à ses risques et périls (*kaeru no gyōretsu*/蛙の行列) [= une file de grenouilles] évoque pour les Japonais une grenouille courant sur ses pattes arrière en sautillant. Comme les yeux sont placés sur le haut de sa tête elle ne peut plus voir que vers l'arrière et pourtant elle court vers l'avant. Cette locution désigne chez l'humain le fait de prendre des risques inconsidérés, d'être téméraire et irréfléchi, voire suicidaire.

Tout le monde sait que *les chiens ne font pas des chats* (*kaeru no ko ha kaeru*/蛙の子は蛙) [= le bébé grenouille est une grenouille]. Donc, la nature de l'enfant ressemble à la nature physique et psychique de ses parents. De plus, chacun a sa vision du monde, étroite ou large, selon son monde intime petit ou grand (*i no naka no kawazu taikai wo shirazu*/井の中の蛙大海を知らず) [= la grenouille dans le puits ne connaît pas le grand océan].

Donner *un coup dans l'eau* (*kaeru no tsura ni mizu*/蛙の面に水) [= asperger d'eau la face de la grenouille] est sans effet. Si quelqu'un ne voit *pas plus loin que le bout de son nez* (*kaeru no hōkamuri*/蛙の頬冠) [= coiffer les joues d'une grenouille], c'est que sa vision est étroite ou manque d'intuition. Mais *tomber*

de sommeil (*kaeru no me-kari doki*/蛙の目借り時) [= l'heure d'emprunter des yeux aux grenouilles] vient des coassements hypnotiques des mâles les soirs de printemps qui cherchent une partenaire. Il y a un calembour entre la *chasse aux femelles* (*me-kari*/妻狩) et *emprunter des yeux aux grenouilles* (*me-kari*/目借り) pour s'endormir.

Le **poisson vivant** (*uo*/肴-魚) ou *mort* (*sakana*/魚) n'a pas le même statut, comme il a été dit antérieurement. Quoique la graphie soit identique (魚) sa prononciation diffère. Quant aux locutions figurées, le poisson mort en a très peu mais le poisson vivant plusieurs. Au Japon, la culture culinaire débute avec le poisson.

Il faut toujours retourner un bienfait, c.-à-d. rendre la pareille, car *un service en vaut un autre* (*uo-gokoro areba mizu-gokoro*/魚心あれば水心) [= si le poisson a du cœur, l'eau a du cœur]. En effet, poisson et eau vivant en symbiose ils ont fatalement une relation de réciprocité. Mais cette locution n'est pas toujours positive. On l'utilise aussi par antiphrase pour la concussion et les pots-de-vin des bureaucrates ou des politiciens.

Être *unis comme les deux doigts de la main* (*suigyo no majiwari*/水魚の交わり) [= se fréquenter tels le poisson et l'eau] est une expression chinoise qui met cette fois l'accent non plus sur la réciprocité mais sur l'interdépendance du poisson et de l'eau. Ils sont inséparables et indispensables. On l'emploie donc pour les relations amoureuses ou la fidélité à un maître qui impliquent des liens intimes et affectifs très forts.

Parfois, il faut bien peu de chose pour *se sortir d'une mauvaise passe* (*mizu wo eta uo no yō*/水を得た魚のよう) [= ainsi qu'un poisson obtenant de l'eau]. Quelqu'un placé dans un milieu lui convenant retrouve sa vitalité, se sent libéré d'un poids et a les mains libres pour agir selon sa nature, tel *un poisson dans l'eau*. Dans cet exemple, seul le poisson vivant peut dire la vigueur retrouvée suite à une meilleure adaptation.

À force d'adaptation, *l'habitude devient une seconde nature* (*uo no me ni mizu miezu hito no me ni sora miezu*/魚の目に水見えず人の目に空見えず) [= l'œil du poisson ne voit pas l'eau, l'œil de l'humain ne voit pas le ciel]. Cela signifie que plongé dans son milieu naturel on oublie aisément combien il importe à sa survie car il est trop proche de soi. Proximité et habitude font qu'on ne sépare plus le bien du mal, le beau du laid. *Si près de soi, si loin de l'autre* font qu'il est difficile de bien juger même son propre environnement.

Mais *un bienfait est vite oublié* (*uo wo ete ue wo wasuru*/魚を得て筥を忘る) [= attraper un poisson et oublier la cage à appât]. Une fois le but atteint (prendre du poisson), on se désintéresse de l'instrument pour le capturer (le piège à appât en bambou). Donc, ceux qui participent à la réussite concrète d'un projet sont vite négligés : pas de merci pour leur aide et leurs bienfaits décisifs car *le temps apporte avec lui l'oubli*.

Le fait de vouloir réclamer la lune c'est *lâcher la proie pour l'ombre* (*ki ni yorite uo wo motomu*/木に縁りて魚を求む) [= être à côté d'un arbre et vouloir un poisson]. Cette locution se fonde sur une anecdote tirée de Mencius, penseur chinois confucéen de la période des Royaumes combattants. Elle signifie ceci : quand on juge partiellement d'une situation, les mesures sont à courtes vues et on délaisse la bonne méthode pour atteindre le but, faute d'une vision d'ensemble. Par extension, c'est aussi désirer en son for intérieur quelque chose d'absolument impossible à obtenir ou à mettre en œuvre. On est donc *à côté de la plaque*.

Mieux vaut éviter de *mélanger les torchons et les serviettes* (*zako no toto majiri*/雑魚の魚交じり) [= de gros poissons mélangés au menu fretin]. On trouve dans la même veine sémantique le fait d'associer deux choses incompatibles en force (*gomame no uo-majiri*/鰯の魚交じり) [= mélanger de petites sardines séchées à de gros poissons] ou encore (*ebi no tai majiri*/海老の鯛交じり) [= mélanger des crevettes aux daurades]. Ainsi, parmi des gens capables ils s'en trouvent d'autres incapables, ce qui est inadéquat pour atteindre un but.

Cependant, certains poissons se démarquent des autres. Ainsi, *bon sang ne peut mentir* (*kusatte mo tai/腐っても鯛*) [= même avariée, c'est toujours une daurade !]. La daurade au Japon est un mets de choix qui s'invite dans le menu du premier de l'an car elle est de bon augure. Son assonance avec le suffixe verbal relatif à l'envie (*~tai/~たい*) ou avec l'idée de bonheur (*medetai/めでたい*) en font un poisson faste tenu sous le bras gauche d'Ebisu, l'une des sept divinités du bonheur venues par bateau de Chine jusqu'au Japon.

Cela dit *mieux vaut être le premier du village qu'être second à Rome* (*tai no o yori iwashi no kashira/鯛の尾より鯛の頭*) [= mieux vaut la tête d'une sardine que la queue d'une daurade]. Il est préférable d'être le chef d'un petit groupe peu connu qu'être subalterne en queue de peloton dans un groupe extrêmement réputé.

La forme allongée de l'*anguille* lui permet de remonter le courant en droite ligne avec vélocité. Du fait de sa viscosité, elle glisse entre les mains. Elle représente au sens figuré la *hausse soudaine* des prix, de la température, de la popularité ou du nombre de faits (*unagi nobori/鰻登り*) [= grimper telle une anguille].

Les **insectes** (*mushi/虫*) sont un centre d'intérêt dans l'Archipel au minimum depuis la mythologie shintō.

En fait, ce mot désigne en pur japonais une infinité de *bestioles* (insecte, chenille, ver, vermine). Ce n'est pas exactement un insecte (*konchū/昆虫*), dont le corps est composé de trois parties et de six pattes, chose que tout enfant japonais connaît dès la maternelle. Ainsi, un ver (*hosonagai mushi/細長い虫*) fait partie de la classe *mushi* sans être un insecte. Toutes ces petites bêtes ont la caractéristique d'être grouillantes et incontrôlables, même dans le corps. En effet, il reste dans la langue japonaise nombre d'expressions montrant l'activité formicante qui démange, voire dérange physiquement l'activité normale de l'humain.

Quand ces petites bêtes s'activent en nous comment rester tranquille ? Elles peuvent provoquer la *colère* (*hara no mushi ga osamaranai/腹の虫が収まらない*) [= les bestioles du ventre ne se calment pas] en raison d'une agitation viscérale, l'envie de dévorer des livres tel un *rat de bibliothèque* (*hon no mushi/本の虫*) [= bestiole de livre] ou une sorte de *prémonition physique* (*mushi ga shiraseru/虫が知らせる*) [= les bestioles informent]. Ces insectes incontrôlables, il faut parfois les *réprimer en soi* (*mushi wo korosu/虫を殺す*) [= tuer les vers].

L'image des vers est si enracinée dans le corps japonais qu'on peut l'utiliser pour signifier l'*antipathie* ressentie pour quelqu'un (*kare ha mushi ga sukanai/彼は虫が好かない*) [= je n'aime vraiment pas ses vers] ou faire en sorte que sa fille célibataire *ne se colle pas un mauvais ver* (*warui mushi tsukanai/悪い虫つかない*), donc ne prenne pas d'amant. Il existe aussi des *gens munis de bons vers* (*mushi no ii yatsu/虫のいいやつ*) pour dire par antiphrase que leur malignité [comme celle des vers] est proche de l'effronterie ou de l'égoïsme.

Parfois, il convient de distinguer l'important du futile, c.à-d. de savoir *faire la part du feu* (*shō no mushi wo koroshite, dai no mushi wo tasukeru/小の虫を殺して大の虫を助ける*) [= tuer la petite bête pour sauver la grosse]. D'autres fois, il convient de ne pas *se jeter dans la gueule du loup* (*tonde hi ni hairu natsu no mushi/飛んで火に入る夏の虫*) [= les insectes de l'été entrent dans le feu en volant] car on risque fort de se brûler les ailes.

Le ver ayant une vie brève, on s'en sert pour désigner la fragilité de la vie : n'avoir qu'un *souffle de vie* (*mushi no iki de aru/虫の息である*) [= le souffle du ver]. Le ver étant irrationnel par essence, il rend de *mauvais poil* (*mushi no idokoro ga warui/虫の居処が悪い*) [= le lieu des vers est mauvais] ou peut *donner un air innocent* (*mushi wo korosanai yō na kao/虫を殺さないような顔*) [= un visage tel qu'il ne ferait pas de mal à une mouche]. Les vers causent aussi le *désir de paresse* (*namake no mushi wo okosu/なまけの虫を起こす*) [= réveiller les vers paresseux] ou le *désir d'infidélité* (*uwaki no mushi ga okoru/浮気の虫が起こる*) [= les vers

volages surviennent].

Ce sont les tout-petits qui pâtissent en premier de ces vers agissant dans leur corps, surtout quand ils ne peuvent pas parler. Les *vers maladiés* (*kan no mushi/瘡の虫*) les affectent en leur faisant piquer des crises, être nerveux ou convulsifs. C'est surtout la nuit qu'ils pleurent quand les *vers se manifestent* (*mushi ga okoru/虫が起こる*). Il est donc bien d'effectuer dans un sanctuaire shintō une *cérémonie apotropaïque pour couper les vers* (*mushikiri kaji/虫切加持*) apparaissant sur les mains pour rendre aux enfants plus de calme. Ils sont traités de *chialeur* (*nakimushi/泣き虫*) [= ver braillard] ou d'*avorton* (*yowamushi/弱虫*) [= ver chétif].

La *fourmi* (*ari/蟻*) est un insecte travailleur mais elle a aussi l'habitude de creuser des trous. Parfois, *une seule petite négligence peut causer de grands maux* (*ari no ana kara tsutsumi mo kuzureru/蟻の穴から堤も崩れる*) [= à partir d'un trou de fourmi, même une diguette s'écroule]. Autrement dit, un seul instant d'inattention ou d'imprudence peut provoquer soudain un dangereux accident et entraîner des dommages potentiels.

On sait que *le miel attire les mouches* (*ari no amaki ni tsuku ga gotoshi/蟻の甘きにつくが如し*) [= tels des fourmis collées au sucré], à savoir que les gens ont tendance à s'attarder là où il y a beaucoup de profits à faire. Mais *longue prière monte au ciel* (*ari no omoi mo ten ni noboru/蟻の思いも天に登る*) [= même la pensée d'une fourmi atteint les cieux] dit que l'obstination d'un être faible (la fourmi) à répéter sa prière émeut le ciel.

Être *à la queue leu leu* (*ari no kumano mairi/蟻の熊野参り*) [= les fourmis vont prier à Kumano] veut dire que jadis les pèlerins attendaient longtemps en file indienne pour faire leurs dévotions aux trois sanctuaires liés au culte des montagnes et qui participent du *shugendō*, un mélange de shintoïsme et de bouddhisme. Lorsqu'il est question de sécurité il est essentiel de rester vigilant et *ne pas baisser sa garde* (*ari no haideru suki mo nai/蟻の這い出る隙もない*) [= il n'y a pas même un interstice où une fourmi puisse ramper pour sortir].

Les **fleurs** (*hana/花-華*), les **plantes** (*shokubutsu/植物*) et les **arbres** (*ki/木*) donnent aussi de savoureux dictons.

Les **fleurs** sont fragiles. Dire *les meilleures choses ont une fin* (*hana ni arashi/花に嵐*) [= une tempête sur des fleurs], c'est dire que des faits fâcheux provoquent facilement des obstacles qui ruinent la beauté et l'harmonie. Puis, c'est le *supplice de Tantale* (*hana ha oridashi kozue ha takashi/花は折だし梢は高し*) [= cueillir la fleur mais la cime est haute], signifiant que quoi qu'on fasse l'objet de son désir restera hors de portée.

À *fleur fragile, âme héroïque* (*hana ha sakuragi hito ha bushi/花は桜木人は武士*) [= tel le cerisier, tel le guerrier] veut dire que la vie éphémère de la fleur de cerisier ressemble à celle brève du valeureux combattant qui se sacrifie pour son maître et a une existence courte mais belle. Hélas donc, *tout n'est que poussière et tout retourne à la poussière* (*hana ha ne ni tori ha furusu ni/花は根に鳥は古巢に*) [= la fleur revient aux racines, l'oiseau au vieux nid]. Autrement dit, toute chose fait retour à l'origine et réalimente le cycle de la vie, la fleur en fournissant de l'engrais pour d'autres fleurs et l'oiseau en retrouvant le vieux nid où il est né.

On sait que *la beauté rend jaloux* (*hana mo hajirau/花も恥じらう*) [= même les fleurs ont honte] c.-à-d. qu'une très belle jeune fille peut faire rougir de honte même les fleurs qui pourtant sont réputées être très belles.

Avoir *la forme et le fond ensemble* (*hana mo mi mo aru/花も実もある*) [= à la fois la fleur et le fruit] signifie que l'apparence et le contenu sont excellents ou que la morale et les sentiments sont présents tous deux.

On peut aussi *préférer l'utile à l'agréable* (*hana yori dango/花より団子*) [= plutôt une boulette à manger que des fleurs], à savoir qu'il vaut mieux le profit que la grâce, la qualité que le vernis. Il importe

encore de *dorer son blason* (*hana wo sakaseru*/花を咲かせる) [= faire fleurir des fleurs], c.-à-d. de se bouger activement pour réussir et si possible s'élever dans l'échelle sociale de façon à faire fleurir son nom et le populariser.

À *chacun ses goûts* (*tade kuu mushi mo sukizuki*/蓼食う虫も好き好き) [= l'insecte qui dévore une renouée a ses préférences] désigne la renouée du Japon qui est un *liseron* dont la fleur tricolore, en forme d'entonnoir, se nomme belle-de-jour car elle s'ouvre le matin et se ferme la nuit, telles les prostituées de la journée. La belle-de-nuit (*mirabilis*) s'ouvre le soir et désigne les péripatéticiennes de la nuit qui écrasaient jadis ses graines et utilisaient la poudre obtenue pour se farder le visage et paraître ainsi plus blanche de peau. Il s'ensuit qu'ici-bas *tout est éphémère* (*asagao no hana hitotoki*/朝顔の花一時) [= fleur de volubilis, un instant].

Être *dans le même bateau* (*ichiren takushō*/一連托生) [= la vie confiée au lotus] signifie que l'on se met sous la protection du bouddha et qu'après la mort on lui confiera sa vie car chacun renaîtra sur une fleur de lotus dans le paradis de la Terre pure. L'homme et sa destinée sont donc fortement liés. Mais *forcer la dose*, (*daikon wo masamune de kiru*/大根を正宗で切る) [= couper un gros radis avec un sabre de renom] c'est outrer délibérément le trait, ou bien demander à un être talentueux de faire des besognes indignes de lui.

Parfois, l'indécision entre deux choses se ressemblant et de même qualité fait que *le cœur balance* (*izure ayame ka kakitsubata*/何れ菖蒲か杜若) [= l'iris bleu ou l'iris violet ?]. L'iris japonais est une des fleurs les plus prisées de l'Archipel (après le chrysanthème impérial). En témoigne le célèbre paravent orné de cette fleur sur fond de feuilles d'or peint par Ogata Kōrin (尾形光琳/1658-1716) qui est une pure merveille. Les gens peuvent aussi *se ressembler comme deux gouttes d'eau* (*uri futatsu*/瓜二つ) [= comme deux courges].

On dit que *toutes les filles sont belles à dix-huit ans* (*azami no hana mo hitosakari*/薊の花も一盛り) [= même la fleur de chardon a sa prime jeunesse]. Ce proverbe tente d'expliquer que la fleur sans attrait du chardon est séduisante comme l'est aussi une jeune fille au physique ingrat car sa jeunesse fait oublier sa disgrâce. Un autre proverbe de sens identique (*oni mo jūhachi, banchan mo debana*/鬼も十八, 番茶も出花) [= démon à dix-huit ans, thé ordinaire parfumé] dit qu'un démon dans la fleur de l'âge a des charmes, malgré sa laideur, comme il en va d'un thé de qualité médiocre dont l'infusion embaume néanmoins la toute première fois.

Les **plantes** tiennent une fonction importante dans la religion shintō qui vénère la nature sous toutes ses formes. Le *bambou* (*take*/竹) donne des pousses l'une après l'autre après la pluie, d'où l'idée de *se suivre à la file* (*ugo no take no ko*/雨後の筍) [= après la pluie, des pousses de bambou] et il entre dans un *assortiment du plus bel effet* (*take ni suzume*/竹に雀) [= moineaux sur un bambou] qui vient d'un type de blason figurant deux moineaux face à face sur des feuilles de bambou nain, celles-ci s'accordant à merveille aux oiseaux.

À l'inverse, on sait que *l'eau et l'huile ne se mélangent pas* (*ki ni take wo tsugu*/木に竹を接ぐ) [= greffer un bambou sur un arbre] car étant de nature différente elles ne se marient pas. Cette comparaison de l'arbre et du bambou révèle donc un défaut d'harmonie et d'équilibre ainsi qu'un manque de naturel. Être *beau parleur* ou *avoir du bagou* (*take ni abura wo nuru*/竹に油を塗る) [= huiler des bambous], signifie que la face du bambou déjà lisse par nature sera encore plus lisse si huilée. S'il s'agit d'abord d'une langue bien pendue qui surenjolive, c'est aussi une figure de la beauté des jeunes bambous rehaussée par cet huilage.

Quiconque commence à *voir rouge* (*takeya no kaji*/竹屋の火事) [= l'incendie d'une cabane de bambou] sait que les critiques fusent et la colère explose subitement telle une maison de bambous en feu qui crépiterait.

Dire *un aigle n'accouche pas d'une colombe* (*uri no tsuru ni nasubi ha naranai*/瓜の蔓に茄子はならない) [= une aubergine ne pousse pas sur un sarment de courge] signifie qu'un enfant né de parents ordinaires sera

lui aussi ordinaire, ou encore qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Chacun veut *être en bonne compagnie* (*asa no naka no yomogi/麻の中の蓬*) [= de l'armoise au milieu du lin] indique qu'en évoluant au sein de gens de bien on devient soi-même meilleur grâce à l'influence favorable du milieu, comme l'armoise (plante médicinale d'Artémis, déesse de la nature et de la chasse) rehausse par sa qualité le lin écru resté naturel.

En principe, *les branches les plus chargées se penchent le plus bas* (*minoru hodo atama no sagaru inaho ka na/実るほど頭の下がる稲穂かな*) [= les épis de riz inclinent-ils la tête arrivés à maturité ?]. Cette locution dit que le vrai sage, vertueux et savant, reste pourtant modeste au point de s'incliner comme le fait le pied de riz chargé d'épis mûrs, jouant ainsi sur la noblesse des sentiments et non sur la bassesse ou l'obséquiosité.

Pour les **arbres**, le *saule pleureur* (*yanagi/柳*) est très prisé pour sa souplesse car *il plie mais ne rompt pas* (*yanagi ni yukiore nashi/柳に雪折れなし*) [= la neige ne brise pas un saule]. Dans la même veine, *se plier à la demande* (*yanagi ni ukeru/柳に受ける*) [= accepter un saule] c'est être docile et ne pas se rebeller. Mais *un bonheur n'arrive jamais deux fois* (*yanagi no shita ni itsu mo dojō ha inai/柳の下に何時も泥鰌は居ない*) [= sous un saule il n'y a pas toujours une loche]. Cela veut dire qu'on peut trouver une fois par hasard une loche avec de la chance comme on trouve le bonheur mais que cette éventualité ne se représentera jamais plus.

Dans la nature *quoi de plus naturel* (*yanagi ha midori hana ha kurenai/柳は緑花は紅*) [= le saule est vert, la fleur vermillon] que chaque chose ait ses propres traits, verts ou rouges, lui ressemblant. Ainsi, une *taille de guêpe* (*yanagi-goshi/柳腰*) [= une taille de saule] évoque parfaitement la flexibilité d'une branche de saule. Si on renverse l'ordre normal des choses jusqu'à l'absurdité, on crie que *c'est la folie* (*ishi ga nagarete ki no ha ga shizumu/石が流れて木の葉が沈む*) [= les pierres flottent, les feuilles sombrent], le contraire de la raison.

Si *on ne juge pas l'arbre à l'écorce* (*oi ki ni hana ga sakul/古い木に花が咲く*) [= sur le vieil arbre s'épanouissent des fleurs] c'est que les apparences sont trompeuses. Quelque chose sur son déclin peut parfois recouvrer des forces et être de nouveau productif comme avant, même si cela est rare. Cela dit, *ça vaut toujours mieux que rien* (*kare ki mo yama no nigiwai/枯れ木も山の賑わい*) [= même morts, les arbres redonnent vie à une montagne pelée]. Une personne âgée emploie cette locution par modestie en parlant d'elle-même au sein d'un groupe de plus jeunes pour dire qu'elle pourrait leur être utile ou, pour le moins, faire décoration.

Avoir *un cœur de pierre* (*kibutsu kanabutsu ishibotoke/木仏金仏石仏*) [= bouddha de bois, bouddha de métal, bouddha de pierre] désigne une personne inflexible et rigide, assimilée promptement à une statue figée du bouddha sans aucune mimique, peu importe d'ailleurs le matériau en question (bois, métal ou pierre). On doit parfois *corriger une sale habitude* (*tameru nara wakagi no uchi/矯めるなら若木のうち*) [= c'est au temps de sa jeunesse qu'on redresse un arbre] signifie que la flexibilité des premières années permet de corriger un défaut rédhibitoire alors que plus tard il sera autrement plus compliqué d'apporter des améliorations.

Déplorer une chose quand elle a disparu c'est *arriver après la fête* ou *rater le coche* (*fūju no tan/風樹の嘆*) [= lamentations du vent dans les arbres]. Puisque les arbres bougent en tous sens sous la force du vent, on ne peut rien y changer. Par extension, quand l'enfant veut montrer sa piété filiale à ses parents et que ceux-ci ne sont plus de ce monde, il est trop tard pour le faire. Il regrette et se lamente de son ingratitude.

Le *mouton à cinq pattes* (*mōki no fuboku/盲亀の浮木*) [= une tortue aveugle dans un arbre flottant] est aussi rarissime qu'une tortue de mer qui revient près du rivage une fois par siècle pour entrer par hasard dans le tronc creux d'un arbre flottant. C'est aussi rare que pour un être humain découvrant la loi du bouddha.

La **graine** (*tane/種*) possède un spectre sémantique assez large car dans son sens concret elle signifie à

la fois graine et semence (planter) ou pépin (petit-oblong) et *noyau* (gros-rond). Impossible donc d'utiliser ce mot japonais pour le noyau de l'atome qui se rend par l'idée de *nucléus*, de foyer central (*kaku*/核). La sémantique de la graine comme semence dérive logiquement vers l'idée d'origine, de source, de cause.

Ainsi, (*shinadama mo tane kara*/品玉も種から) [= la prestidigitation aussi débute par les graines] explique que toute activité humaine, même la magie, débute par les matériaux basiques nécessaires à son élaboration.

L'idée de récolte est consubstantielle à la graine. De fait, *on n'a rien sans rien* (*makanu tane ha haenu*/蒔かぬ種は生えぬ) [= les graines non semées ne poussent pas] prouve que la cause a un effet ou que les efforts sont récompensés par un résultat, ou bien *plaisir et peine ne durent pas toujours* (*raku ha ku no tane, ku ha raku no tane*/楽は苦の種, 苦は楽の種) [= le plaisir est la graine de la douleur et la douleur celle du plaisir]. En d'autres termes, les plaisirs et les peines sont comme une roue qui tourne sans cesse car ils sont proches.

Mais *tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir* (*inochi atte no monodane*/命あつての物種) [= la vie est la graine des choses], à savoir que le fait de rester en vie est le plus important car cela peut enclencher un nouveau départ impossible à faire une fois mort. Quand *la vérité éclate au grand jour* (*tane ga wareru*/種が割れる) [= la graine s'est fendue] l'arnaque est découverte. Ainsi, *il n'y a plus de secret* (*tane mo shikake mo arimasen*/種も仕掛けもありません) [= ni graine, ni trucage], donc plus aucune *cause de souci* (*shinpai no tane*/心配の種).

Du côté de la connotation du français

On peut aussi prendre le problème à l'envers, c.-à-d. examiner comment le français par exemple est plus nettement connotatif que le japonais, ce que montraient déjà les statistiques puisqu'il est en pole position.

1. Le temps est une notion différemment contextualisée en japonais, mais fortement connoté en français. Ainsi, pourquoi user du même mot sans différencier le temps chronologique du temps météorologique ?

Le japonais, l'anglais et le chinois les distinguent clairement. Il y a en pur japonais le temps survenant à un certain *moment* (*toki*/時 - *jiten*/時点) ou s'écoulant dans la *durée* tel qu'en lui-même. En sino-japonais, le temps (*jikan*/時間) est plus officiel : il se découpe en tranches (heure, tableau horaire...). Le temps qu'il fait d'habitude (*tenki*/天気), le temps instable (*tenkō*/天候) ou le *climat* général (*kikō*/気候) se disent autrement. Il y a le temps des récoltes (*jiki* - *jisetsu*/時季 - 時節), celui des vacances (*season*/シーズン) et de Noël (*setsu*/節).

Il existe le temps lié à l'*époque* (*jidai*/時代), la *période* (*jiki*/時期) ou l'*actuel* (*gendai-genjō*/現代-現状) et le temps d'une *occasion* (*jiki*/時機), qu'elle soit bonne (*kōki*/好機) ou subie (*shiodoki*/潮時) ; ces temps-ci (*kono tokoro*/このところ), ces temps derniers (*saikin*/最近), le temps *présent* (*tōsei*/当世) et le temps *jadis* (*mukashi*/昔).

Il y a la mesure du *temps musical* (*byōshi*/拍子), celui du moteur (*cycle*/サイクル) ou des figures sportives (1 *dōsa*/1 動作), le temps comptabilisé (*kai*/回) ; le temps chronométré (*time*/タイム), le temps mort (*time out*/タイムアウト), le temps réel (*real time*/リアルタイム), le temps partiel (*part time*/パートタイム), le temps partagé (*time-sharing*/タイムシェアリング) ; il y a beau temps (*hisashi*/久しい) et bien sûr les temps des verbes (*jisei*/時制), etc.

Le mot pour le temps en pur japonais c'est l'*instant* (*toki*/時) focalisé *ici et maintenant*. Il correspond au français *quand*, moment où survient d'un coup un événement singulier dans la temporalité, mais ce n'est pas une grandeur mesurable ou saucissonnable (minute, heure, jour...) car *il suit son cours*. On dit « je n'ai pas le temps » (*jikan ga nai*/時間が無い) car on peut le compter. Pour dire « le *cours* du temps

» (*toki no nagare*/時の流れ) ou « avec le temps » (*toki ga tatsu ni tsurete*/時がたつにつれて), *le flux temporel* convient mieux. De même, « s'en remettre au temps pour... » (*toki ni makaseru*/時に任せる) exige forcément le pur japonais.

Pour chaque particularité du temps dénoté en japonais, on peut trouver un mot français équivalent tels instant, moment, durée, jour, heure, laps/espace, période, ère, époque (le temps chronologique); rythme, étape ou cycle (premier/second temps, cycle saisonnier); mesurable ou dans l'air, voire météorologique. Mais le japonais n'a pas de mot assez intensif tel *temps* pouvant conceptualiser toutes ces dénominations.

2. L'espace aussi se rendra par plusieurs lexèmes en japonais. Selon le contexte, il faut choisir le bon car ils ne sont pas toujours interchangeables. Cela tient à l'extension dont ils font preuve pour se décliner.

On trouve l'espace en tant que dimension (*kūkan*/空間) opposée au temps; l'espace cosmique (*uchū*/宇宙) qui englobe le temps et l'espace; l'espace contenant des objets concrets (*basho*/場所), ou celui vide n'en contenant aucun (*kūsho*/空所); l'espace du terrain vague (*yoichi*/余地) ou celui d'une zone spéciale (*chitai*/地帯); l'espace d'un intervalle ou bien d'un moment (*aki*/あき - *ma/aida*/間 - *sukima*/隙間 - *kangeki*/間隙); l'espace distance (*kyori*/距離 - *hedatari*/隔たり); l'espace autour (*atari*/辺り) ou l'espace du monde humain (*sekai*/世界).

Mais le mot pour l'espace en pur japonais est le *lieu* (*tokoro*/所) où se focalise un vécu *ici et maintenant*, pour soi ou pour l'autre. C'est autant un *point spatial* où un acte pourrait advenir [faillir de] qu'un *point temporel* [juste là, sur le point de, en train de] où survient inopinément un fait dans une suite d'actions.

On peut dire indistinctement « un endroit [un lieu] tranquille » (*shizuka-na basho* [*tokoro*]/静かな場所[所]) car il s'agit d'un *emplacement* rempli d'objets concrets. Par contre, les deux mots ne peuvent se remplacer (*basho* ≠ *tokoro*) pour indiquer le point ou l'aspect d'une chose, ni pour un fait intervenant dans le temps. Dire « c'est un *point* important » (*daiji na tokoro*/大事な所) ou « être *sur le point* du départ » (*shuppatsu suru tokoro*/出発する所) exige d'employer le pur japonais pour l'aspect ou le moment exact où l'action advient.

Pour chaque particularité de l'espace dénoté en japonais, on peut trouver un mot français équivalent tels ciel, univers, lieu, endroit, vide, zone, intervalle, laps, écart, distance, étendue, place, interstice ou monde, mais il n'existe pas de mot assez intensif tel *espace* capable de conceptualiser toutes ces dénominations.

3. La terre est un élément solide sur lequel la vie peut tabler (c'est la *mensa*). Ce mot générique en français se décline de bien des façons en japonais selon le contexte. Il y a d'abord l'*élément terre* le plus élémentaire (*chi* - *daichi*/地 - 大地) où le vivant peut se déployer, c.-à-d. sur la terre par opposition au ciel. Plus largement, c'est le *globe terrestre* (*chikyū*/地球) et sa *croûte* ou sa *face* (*chihyō*/地表) qui nous portent.

C'est aussi la terre comme *surface* (*jimen* - *chijō*/地面 - 地上), c.-à-d. le sol (sur terre), où reposent nos pieds. Tout ce qui est sur le sol, à ras de terre, ou retombe sur lui devra forcément se rendre par ces caractères. Cependant, le sinogramme terre (地) signifie aussi bien l'*endroit* (*basho*/場所) que le *territoire* (*ryōdo*/領土), comme la Terre sainte (*seichi*/聖地), la Terre promise (*yakusoku no chi*/約束の地) ou fertile (*hōjō no chi*/豊饒の地).

On trouve encore la terre en tant que *matière* (*tsochi*/土), ensemencée de graines nourrissantes telle une mère alimentant au sein son bébé en matières premières (qu'il va expulser avec ses premières matières).

La réunion de ces deux caractères (*tochi*/土地) offre à elle seule une large palette de sens : terre immense

(*daichi*/大地), domaine-territoire (*ryōchi-ryōdo*/領地-領土), terre cultivable (*dojō*/土壤), terre de lotissements (*takuchi*/宅地), terre-zone de partage (*chiiki*/地域), terre régionale (*chihō*/地方), terre foncière (*shoyūchi*/所有地). Toutes ces terres sont proches de l'idée de terrain ou de territoire, parfois même national (*kokudo*/国土).

C'est enfin la *terre émergée* (*rikuchi-rokuji-oka*/陸地), le *continent* ou la *terre ferme* (opposés à l'océan ou à l'air) pour voyager (*rikuro*/陸路), descendre sur terre (*jōriku*/上陸) ou être de l'armée de terre (*rikugun*/陸軍).

Apparentés à la terre, citons en exemple juste quelques mots anglais (très usités en japonais) tel *terrain de sport* (*ground*/グラウンド), *terrain de camping* (*camping-jō*/キャンプ場), *terrain de golf* (*golf-jō*/ゴルフ場); mais aussi *territoire* (*territory*/テリトリー), lié à la sphère d'influence ou à la charge d'un secteur défini.

Le terrain peut être aussi le *champ* du savoir (*ryōiki*/領域) ou bien d'un *domaine* spécialisé (*ryōbun*/領分). Le *terrain de chasse* des animaux, des malfrats ou d'un organisme est perçu pour sa part telle une corde tendue (*nawabari*/縄張り) délimitant une enceinte. Toutes ces terres ne sont pas toutes interchangeables. Le terrain de chasse n'a aucun lien avec le terrain de sport, mais il est quasiment synonyme de *territory*.

4. L'air (*kūki*/空気) s'écrit en japonais avec deux sinogrammes (*sora-ki*/空-気). Le premier (*kū*/空) représente l'air ou l'*atmosphère* entourant notre planète, associé à l'idée de vide, de creux, de blanc, d'inanité, de néant, d'absence d'énergie. Le second renvoie au *souffle* (*ki*/気), invisible et/ou immatériel par définition. Toutefois, l'air en général se décline aussi en air extérieur (*gaiki*/外気) et en air atmosphérique (*taiki*/大気).

Comme en français, on peut prendre l'air (*kūki wo suu*/空気を吸う), remplir un objet d'air (*kūki wo ireru*/空気を入れる) ou sentir que l'air [l'*atmosphère*/l'*ambiance*] d'une situation change (*kūki ga kawaru*/空気が変わる).

Mais l'air senti au quotidien se rendra le plus souvent par « vent » (*kaze*/風), tel le courant d'air (*kaze iōshi*/風通し), d'où l'expression être *libre comme l'air* qui devient *libre comme le vent* (*kaze no yō ni jiyū*/風のように自由). Les activités de *plein air* se font hors de la maison (*okugai-kogai*/屋外-戸外) ou à l'extérieur (*yagai*/野外). Mais l'air conditionné (*air con*/エアコン) et les trous d'air (*air pocket*/エアポケット) sont lus à l'anglaise.

On peut aussi *changer l'air* d'une pièce (*heya no kūki wo irekaeru*/部屋の空気を入れ替える) mais si on veut soi-même *changer d'air*, c.-à-d. se changer les idées, il faut dire « changer d'humeur » (*kibun tenkan*/気分転換). Pour parler d'un changement *dans l'air*, on soulignera l'idée de signes précurseurs flottants (*keihai*/気配) et s'il s'agit d'une tendance sociale, on parlera de phénomène de mode (*ryūkō*/流行) en train de se répandre.

L'air évoque aussi une atmosphère générale ou un paraître, intraduisibles tels quels en japonais. Il faut user de mots liés à l'apparence extérieure (*gaikan*/外觀), à l'aspect visible (*yōsu*/様子) ou à l'attitude (*taido*/態度), à la mimique (*hyōjō*/表情), à la façon de (*yō-sō*/よう-そう), c.-à-d. à la ressemblance (*niru-furi*/似る-ぶり). La locution *sans en avoir l'air* donnera en japonais « ça ne se voit pas ainsi » (*sō wa mienai*/そうは見えない), ou *avoir un drôle d'air* se rendra par « être d'un aspect bizarre » (*hen na yōsu wo shiteiru*/変な様子をしている).

Qui plus est, l'air en français est aussi une musique (*kyoku*/曲), une chanson (*uta*/歌), une mélodie (*senritsu*/旋律) qui réclament l'emploi d'autres lexèmes pour être traduits en japonais (un air à la mode ne se dira que d'une chanson à la mode). Le mot français *air* au sens de phénomène atmosphérique, d'apparence extérieure ou de musique est donc rendu en japonais par divers lexèmes car son intension est très forte.

5. Le cœur (*kokoro*/心) en pur japonais est le lieu où les sentiments humains s'éprouvent. Il se distingue du *cœur viscéral* (*shinzō*/心臓) composé de ces deux sinogrammes et de la *forme en cœur* (*heart-gata*/ハート).

ト形) venue de l'anglais et aussi de ladite couleur aux cartes tel l'atout cœur (*heart no kirifuda*/ハートの切り札).

Le cœur relevant des émotions, il recouvre grosso modo en japonais des locutions similaires au français pour l'amour, les remerciements, la gentillesse. Il est normal de constater des glissements vers la poitrine, le souffle ou l'estomac compte tenu des répercussions émotionnelles sur les viscères proches du cœur. Chaque culture a sa propre expérience en ce domaine : rester sur le cœur ou sur l'estomac se ressemblent.

Néanmoins, certaines expressions françaises relatives aux sentiments utilisant le mot cœur sont *mieux objectivées en japonais*, au point qu'un Français lambda aurait peut-être du mal à les définir. Ainsi, *en avoir gros sur le cœur* se dira en japonais « avoir la poitrine remplie de tristesse [de dépit] » (*kanashisa* [*kuyashisa*] *de mune ga ippai*/悲しさ[悔しさ]で胸がいっぱい) et un *personne de cœur* se rendra par « une personne [au cœur] généreux[x]se » (*kandai na* [*kokoro no*] *hito*/寛大な心の人). Le terme *généreux* est en ce cas bien plus précis que le *cœur* de la locution française puisqu'il explicite la nature exacte du sentiment en question.

Ce qui se grave dans le cœur (*kokoro ni kizamu*/心に刻む) est le siège de la mémoire affective et/ou cognitive. On peut donc *apprendre par cœur* comme en français, mais le japonais préfère dire mémoriser « l'écrit caché » (*anki suru*/暗記する) ou « apprendre à vide » (*sora de oboeru*/空で覚える), c.-à-d. retenir sans réfléchir. Lieu de la mémoire et de l'information, le cœur peut causer l'irruption d'un souvenir ou bien d'une idée venant tout à coup affleurer la conscience (*kokoro ni ukabu*/心に浮かぶ) sans intervention de la volonté. D'où la capacité qu'ont les sentiments à « dessiner dans le cœur », (*kokoro ni egaku*/心に描く), c.-à-d. à imaginer.

Pour définir le *cœur* (*shin*/心) en tant que *centre*, il doit entrer en composition avec un autre caractère et sera lu en sino-japonais. On trouve ainsi le cœur de la ville (*machi no chūshin*/町の中心), le cœur d'un laitue (*lettuce no shin*/レタスの芯), le cœur d'un problème (*mondai no kakushin*/問題の核心) ou d'une centrale atomique (*toshin*/炉心). L'union du cœur à d'autres caractères réclame donc d'autres lectures pour l'idée du centre. De même pour le « cœur à l'ouvrage » (*shigoto nesshin*/仕事熱心) qui force à associer le cœur à la chaleur.

Comme ce phénomène est général en japonais, cela conduit vite la langue à une augmentation lexicale.

6. La clef concrète qui ouvre une porte (*kagi*/鍵) possède bien d'autres ouvertures sémantiques rendues par divers mots en japonais. Le plus utilisé vient de l'anglais *key* (キー) pour les objets munis d'une clef comme la *clef de contact* (*ignition key*/イグニッションキー); de même pour le *point clé* (*key point*/キーポイント) ou le *mot clé* (*key word*/キーワード). Pour la clef comme outil, l'anglais sera aussi de mise (*spanner-wrench*).

Les clés musicales ut (*ha*/ハ), fa (*he*/ヘ), sol (*to*/ト) et les clés au catch (*lock*/ロック) relèvent du même acabit.

Adjectivé, *clef* renvoie en japonais à l'idée d'importance (*jūyō*/重要), de nécessité (*hitsuyō*/必要) ou de centre (*chūshin-kan*/中心-基幹), telles l'*industrie clef* (*kikan sangyō*/基幹産業) ou la *notion clef* (*chūshin gainen*/中心概念), alors que la *clé de voûte* d'une théorie deviendra « le pivot d'une théorie » (*ronri no kaname*/論理の要). Prendre la *clef des champs* fluctuera ainsi entre sortir librement ou s'enfuir de prison (*nigedasu*/逃げ出す).

7. La garde autant que **le garde** est un mot sémantiquement connoté et à entrées multiples en français. La *garde* peut être judiciaire (*hōtei kanri*/法定管理), pour un malade (*kango*/看護) ou confiée à un tiers pour un enfant (*azukeru*/預ける). Pour une *garde à vue* (*kōryū*/勾留), il faut *se tenir sur ses gardes* (*keikai-yōjin*/警戒-用心) afin de faire bonne *garde* (*kanshi-miharu*/監視-見張る) avec si possible un *chien de garde* (*banken*/番犬).

Le médecin de *garde* (*tōchokui*/当直医) et la pharmacie de *garde* (*tōban yakkyoku*/当番薬局) se font à tour de

rôle (*tōban*/当番) ; le boxeur et l'escrimeur ferment chacun leur *garde* (*guard wo katameru*/ガードを固める) pour résister, sans parler du corps de garde (*eiheitai*/衛兵隊) ou du garde du corps (*bodyguard*/ボディガード), des gardes rouges (*kōeihei*/紅衛兵), du Garde des Sceaux (*hōmu daijin*/法務大臣), du garde tout court (*bannin*/番人).

C'est aussi bien la *garde* du sabre (*tsuba*/つば) protégeant la main qu'une *mise en garde* (*keikoku*/警告) selon la situation : verser son attention (*chūi*/注意), accrocher l'énergie (*ki wo tsukeru*/気を付ける) ou avoir le cœur prêt (*yōjin*/用心) à toute éventualité sont autant de locutions destinées à mettre en garde de divers dangers.

À chaque fois, le japonais utilise un mot différent pour *garde*, sinon le sens serait totalement énigmatique.

8. Le **cri** (*sakebigoe*/叫び声) sera très bref car, quelle que soit sa nature, il est toujours très bref. Bref, les cris viennent tous de la voix (*koel*/声) qui prononce sur différents tons les sentiments du sujet, en japonais autant qu'en français. Sauf qu'un *objet du dernier cri* sera dit *de la dernière mode* (*saishin ryūkō*/最新流行).

9. Un **pic** (*geral*/ゲラ) c'est d'abord un oiseau (le pivert), mais aussi une sorte de pioche (*tsuruhashi*/つるはし) servant à piquer le sol ou l'âtre. Ce sont aussi les *pics* enneigés (*mine*/峰) qui culminent en hauteur ou éventuellement la couleur pique (*spade*/スペード) aux cartes. La paroi d'une falaise est à pic (*dangai zeppeki*/断崖絶壁), un navire coule à pic (*kaitei e shizumu*/海底へ沈む) et on peut tomber à pic (*ii tokoro ni*/いいところに).

Dans le *pic* français, c'est l'idée d'une verticalité pointue agissant avec soudaineté de la profondeur à la hauteur qui assure le glissement sémantique de ce mot et relie métaphoriquement entre elles diverses expressions. Comme en japonais cette idée ne s'impose pas, on doit chaque fois la traduire différemment.

Certes, le pic (*mine*/峰), le sommet (*zeczō*/絶頂) ou la pointe (*chōten*/頂点) acceptent des sens plus abstraits via l'idée d'apogée, de comble, de point culminant. Mais on utilise de préférence l'anglais *peak* (ピーク) pour parler de l'*heure de pointe* (*peak-ji*/ピーク時) ou du *sommet de la popularité* (*ninki no peak*/人気のピーク).

10. La **gorge** (*nodo*/喉) comme organe recouvre à peu près les mêmes expressions dans les deux langues, si l'on excepte la gorge au sens de voix (*koel*/声). Le japonais limitant la gorge au larynx, c'est la poitrine (*mune*/胸) ou les seins (*nyūbō*/乳房) qui en tiennent lieu chez la femme. La *gorge* montagnaise (*kyōkoku*/峡谷) évoque encore l'échancrure du décolleté des seins où viendrait se couler un torrent entre deux vallées. La gorge de l'oiseau (*sonou*/嚙囊) et de la poulie (*kassha no mizo*/滑車の溝) renvoient bien à cette même image.

11. La **langue** en français désigne d'abord l'organe concret (*shita*/舌) qui goûte la nourriture et participe à l'absorption des aliments. Elle possède aussi avec d'autres organes la faculté de proférer des sons pour parler (*hanasu*/話す). Ainsi, l'homme à la langue coupée ne saurait articuler ! Non sans raison, les Chinois de jadis ont associé la langue (*shé*/舌) aux mots (*yán*/言) pour rendre l'idée de la parole (*huà*/話 [言+舌=話]).

12. Le mot **pièce** en français est un mot à multiples entrées, rendues en japonais par divers lexèmes. On peut ainsi acheter à la *pièce* (*bara uri*/ばら売り), c.-à-d. au détail, en payant avec *une pièce* de monnaie (*kōka-coin*/硬貨-コイン). Le japonais et le chinois utilisent des quantificateurs pour compter selon la forme (ronde, longue, fine, etc.). Le français aussi parle d'une tranche de viande (*niku no ichigire*/肉の1切れ) ou d'une tête de bétail (*ittō no kachiku*/1頭の家畜), etc. Mais le mot *pièce* peut les remplacer avantageusement.

On peut travailler ou être payé *aux pièces* (*dekidaka*/出来高) puisqu'une *pièce* relève de diverses

catégories tels le mobilier (*kagu no itten*/家具の一点), la viande (*niku no ichigire*/肉の一切れ), le gibier (*ippiki no emono*/一匹の獲物). La *pièce* peut être détachée (*buhin*/部品), rapportée (*yokei na shinseki*/余計な親戚), de collection (*chinpin*/珍品), d'échec (*chess no koma*/チェスの駒) ou d'un complet *trois pièces* (*three-piece[no]suit*/スリーピースのスーツ).

Quand il faut mettre ou tailler *en pièces* (*horobosu*/減す), le japonais revient à l'idée de fragments éparpillés (*bara bara-kakera*/ばらばら-かけら) où des morceaux sont aussi fins que la poudre ou la farine (*konagona*/粉粉). Faut-il présenter sa *pièce* d'identité qu'il est question en japonais de montrer une « preuve écrite » (*mibun shōmeisho*/身分証明書). De même, un *pièce* à conviction (*shōko bukken*/証拠物件) se dira « preuve matérielle ».

Veut-on louer un *trois-pièces* cuisine (2LDK) qu'il s'agit d'un appartement. On peut aussi donner la *pièce* au restaurant (*tip wo ataeru*/チップを与える), voir une *pièce* de théâtre (*geki sakuhin*/劇作品), mettre une *pièce* à un habit (*tsugi wo ataeru*/継ぎを与える), faire de *toutes pièces* (*kanzen ni suru*/完全にする) ou d'une *seule pièce* (*hito katamari de*/ひと塊で) et enfin rendre à quelqu'un la monnaie de sa *pièce* (*shi kaeshi wo suru*/仕返しをする).

Chacune des occurrences précitées pour *pièce* doit se traduire de façon différente en japonais. L'idée de la partie d'un ensemble pouvant s'appliquer à diverses situations se subsume plutôt mal par un seul mot.

13. Le papier (*kami*/紙) peut se présenter sous différentes formes et qualités en fonction de ses usages. Il porte divers noms en japonais comme en français. Mais on utilise la lecture indigène du *papier* (*kami*/紙) quand il est placé au début d'un mot et la lecture sino-japonaise (*shi*/紙) s'il est placé à la fin, le caractère restant identique. Il existe donc le *sac en papier* (*kami-bukuro*/紙袋) et le *journal papier* (*shinbun-shi*/新聞紙). S'agissant de papier bureautique ou d'un formulaire à remplir, on parle de « papier à usage » (*yōshi*/用紙).

Si l'on excepte son sens concret, le papier du français ne peut se traduire à l'identique en japonais. Ainsi écrire un *papier* devient rédiger un *article* (*kiji*/記事), le *papier à lettres* un *format* à *courrier* (*binsen*/便箋), les *papiers d'identité* un *certificat de condition sociale* (*mibun shōmeisho*/身分証明書). Des *papiers* sont des *documents* (*shorui*/書類) et le *papier toilette* se dit *toilet paper* (トイレットペーパー) tels d'autres *paper* (ペーパー) issus de l'anglais : examen écrit (*paper test*/ペーパーテスト), coupe-papier (*paper knife*/ペーパーナイフ), etc.

Le chinois préfère dire *papier hygiénique* (*wèishēngzhǐ*/卫生紙) ou « *papier-[à]-main* » (*shǒuzhǐ*/手紙), rendre le coupe-papier par *couper-papier-ciseau* (*cáizhǐdāo*/裁纸刀) et le test écrit par *essai au pinceau* (*bǐshì*/笔试).

14. La rame (*kai*/櫂), l'aviron (*oar*/オール) ou la godille (*ro*/櫓) permettent de faire avancer une embarcation. C'est surtout une façon de se fatiguer sans résultat, d'où l'idée d'inefficacité et de paresse. C'est aussi une pile de feuilles (*ren*/連), une ligne de wagons (*sharyo hensei*/車両編成) ou de tuyaux qui transportent un fluide (*drill string*/ドリルストリング) et de plus un tuteur (*shichū-soegi*/支柱-添木) pour cultiver certains légumes.

15. L'article est un mot fortement connoté en français et d'autres langues. Il signifie *articulation*, *os*, *jointure*, et s'utilise toujours en ce sens en anatomie, entomologie ou botanique. Il a connu une dérive sémantique remarquable que le japonais rend par bien des mots. Soit : *article* de journal (*kiji*/記事), *article* du code pénal ou d'un traité (*jō*/条), *article* ou item d'un dictionnaire (*kōmoku-item*/項目-アイテム), *article* de commerce (*shinamono*/品物), *articles* par catégories (*hinmoku*/品目) ou être à l'*article de la mort* (*shi no magiwa ni*/死の間際に) traduit par « être au bord de la mort ». Les *articles* grammaticaux n'existent pas en japonais.

Dans cette longue liste des sens du mot *article* le japonais doit employer un mot différent à chaque fois. La dérivation sémantique en arborescence à partir d'un système cardan *articulant* le passage entre

deux mouvements flexionnels vers un autre sens, si typique de la métaphore, tels le coude, le genou, le poignet, permet un enchaînement du sens. Lorsque la charnière d'un sens à l'autre n'est pas aboutie, il faut plus ou moins remplacer cet engrenage sémantique par d'autres mots, ce qui veut dire *augmenter le lexique*.

Cela suppose de passer par une description plus détaillée de la réalité physique (extraversion) que de la réalité intérieure (introversion) pour au final arriver au même résultat énonciatif mais avec plus de mots.

16. Le **berceau** remplace les bras de la mère quand le bébé dort. Il sert de contenant à un jeune être qui démarre dans la vie. C'est pourquoi il signifie aussi, selon un glissement sémantique qui court du concret à l'abstrait, le *lieu de naissance où débute quelque chose*, que ce soit un mouvement ou une civilisation.

Le *berceau* en japonais (*yurikago*/揺り籠) et en chinois (*yáolán*/摇篮) est destiné à balancer l'enfant et signifie littéralement « panier bercé ». C'est proche du français ou de l'anglais *cradle*, mais faute d'associer ce mot à l'idée de *départ*, le passage à un sens abstrait ne s'est pas fait. Il est resté confiné à son rôle concret. Ainsi, pour parler du berceau d'une civilisation, on utilise trois caractères qui transcrits à partir de la fin donnent « terre-faste-départ » (*hasshōchi*/発祥地) (*fāxiángdì*/发祥地), c.-à-d. *terre d'origine* ou *lieu d'un début*.

Ce simple exemple nous enseigne déjà que le japonais et le chinois tendent à mettre les choses à plat, c.-à-d. à faire du sens en décrivant la réalité par le raccourci de la dénotation et de la métonymie, méthode extravertie par excellence. En revanche, les langues indo-européennes tentent plus d'interpréter vers l'abstrait à partir du concret, méthode introvertie fondée sur l'arborescence du sens et de la métaphore. *Ces deux procès se rencontrant dans toutes les langues, il ne s'agit que d'une tendance, avérée toutefois.*

17. La **tour** peut être d'Eiffel (*efferu-tō*/エッフェル塔), de Londres (*london-tō*/ロンドン塔), d'ivoire (*zōge no tō*/象牙の塔) ou de Tokyo (*tōkyō-tower*/東京タワー). Dans les trois premiers cas on dit *tō* (塔), dans le dernier *tower* (タワー). Il faut croire que l'anglais était moderne à l'époque. Cela fait déjà deux mots pour la tour. Il existe aussi la *tour de garde* (*sokuhei-tō*/側壁塔) et la *tour clocher* (*shōrō*/鐘楼) qui jadis en Chine avertissait la ville des dangers [on peut la visiter à Xī'ān]. Cette cloche existe en réduction dans les temples nippons qui le jour de l'an sonnent 108 coups pour instruire le moi des 108 désirs humains selon le bouddhisme.

Le **tour** ne dépareille pas de la tour *ronde* puisqu'il s'agit de tourner pour revenir à son point de départ, tel le *tour du monde* (*sekai isshū*/世界一周). Cette notion est rendue en japonais et chinois par *boucle*, c.-à-d. une chose orbitant dans l'espace pour atteindre sans faillir son but en revenant à son point d'origine.

Faire un *petit tour* dehors revient donc à sortir ou encore marcher (*dekakeru-sanpō suru*/出かける-散歩), alors que le *tour de la terre* en 24 heures sur son axe (*chikyū jiten*/地球自転) et tout ce qui tourne sur soi-même (compteur de tours, tours du moteur) sera forcément vu comme une *rotation* (*kaiten*/回転) autour d'un axe.

Le *tour* de taille (*waist*/ウエスト) ou de hanches (*hip*/ヒップ) mesurant les contours corporels exigent souvent l'anglais. Pour dire à *tour de rôle* (*junban ni*/順番に), c.-à-d. l'un après l'autre, l'idée d'*ordre* s'impose. Il y a aussi le *tour* (*rokuro*/ろくろ) pour façonner la poterie, le bois, le métal ; le *tour de cartes* (*trump magic*/トランプマジック) ; le *tour touristique* (*tour-ryokō*/ツアー-旅行), sans compter le *tour de rein* (*gikkuri koshi*/ぎっくり腰) ou le *tour d'horizon* (*gaikan*/概観). Il faut retenir tous ces divers *tours* quand on étudie le japonais !

18. Le **plan** est forcément plat, uni et horizontal. D'où l'idée de surface et de superficialité (*hyōmen*/表面). C'est l'angle aspectuel, c.-à-d. le *point de vue* qui importe. On peut tirer dans l'espace un *plan* au

cinéma (*shot*/ショット) ou un joli coup au golf (*nice shot*/ナイスショット), l'anglais s'imposant dans ces circonstances. Mettre deux choses sur le même *plan* revient donc à dire que leur *niveau* (*level*/レベル) est quasi identique. Il y a toujours de bons et de mauvais côtés/aspects (*ii men-warui men*/いい面-悪い面) en toute chose de la vie.

Mais pour se diriger en ville il faut bien avoir un *plan* (*chizu*/地図) et pour faire sa vie il faut de même faire *des plans* (*keikaku-plan*/計画-プラン). Le *plan* d'un édifice architectural (*yōshiki*/様式), le *plan de vol* du pilote (*flight plan*/フライトプラン), le *plan* du thésard (*ronbun no kōsō*/論文の構想) qui *reste en plan* (*keikaku ha chūdan suru*/計画は中断する) ou *tirer des plans sur la comète* (*higenjitsuteki-na keikaku*/非現実的な計画) sont pareils.

Il faut donc choisir le *bon plan* (*okaidoku plan*/お買い得プラン) pour savoir le meilleur mot adapté au contexte.

Cette gymnastique de l'esprit oblige le français à louvoyer dans le labyrinthe japonais quant au mot *plan*.

19. Le *coup* peut être de poing (*naguri*/殴り), de pied (*ketobasu*/けとばす), de poignard (*tsukisasu*/突きさす), de fusil (*happō-jūgeki*/発砲-銃撃), etc. Le *coup* est aussi un son (*oto*/音) émis par l'horloge ou le sifflet et peut être de plus un *coup dur* (*nangi*/難儀) ou un *coup du sort* (*sainan*/災難). On peut réussir son *coup* (*seikō suru*/成功する) ou le manquer (*shippai suru*/失敗する), machiner son *coup* (*hisoka ni takuramu*/密かに企む) ou faire un *coup d'État* (*coup d'État*/クーデター). Le *coup de main* (*tetasuke*/手助け), le *coup de pouce* (*enjō*/援助), le *coup d'œil* (*ichibetsu*/一瞥), le *coup de fil* (*denwa ippon*/電話一本) ou de torchon (*hitofuki*/一掃) sont du même acabit.

Le *coup de foudre* (*rakurai*/落雷) tombe autant sur les arbres que sur les cœurs amoureux (*hitomebore*/一目惚れ). La rapidité est ici le vecteur essentiel du *coup* qui frappe au hasard. Il y a le *coup de soleil* (*hiyake*/日焼け), le *coup d'aile* (*habataki*/羽ばたき), le *coup d'envoi* (*kick off*/キックオフ), le *coup à boire* (*ippai wo nomu*/一杯を飲む) et à *coup sûr* (*kakujitsu ni*/確実に) l'inéluctable *coup de barre* (*totsuzen chikara tsukiru*/突然力尽きる).

Il y a le *beau coup* (*ii te*/いい手), le *coup de chance* (*kōun*/幸運), le *coup bas* (*kitanai teguchi*/汚い手口), le *coup de feu* militaire (*hōgeki*/砲撃) et le *coup de feu* du cuisinier devant ses fourneaux (*isogashii toki*/忙しい時), le *coup de théâtre* (*donden gaeshi*/どんでん返し). Du *coup* (*sorede*/それで), on peut faire d'une *pièce coup double* en tuant deux oiseaux (*iseki ni chō*/一石二鳥), *tenir le coup* (*taeru*/耐える), mourir *sur le coup* (*sokushi*/即死) ou faire les *quatre cents coups* (*donchan sawagi*/どんちゃん騒ぎ) Cela en vaut-il le *coup* (*kachi ga aru*/価値がある) ?

Tous ces *coups*, et bien d'autres encore, ne peuvent se rendre facilement par un seul mot en japonais qui doit à chaque fois en décliner les différents aspects là où le français se contente d'un terme autosuffisant.

20. Le *sujet* est *sujet* à l'impôt (*zeikin wo harau beki*/税金を払うべき) car *sujet* du roi (*jūshin*/従臣) ou de l'État. Il est *sujet* à une mort inévitable (*manukarenai*/免れない), comme nous tous pauvres humains qui n'aurons à la fin des temps que l'espérance en notre Créateur. Il y a aussi le *sujet de discussion* (*shudai-wadai*/主題-話題), le *sujet de thèse* (*ronbun no thema*/論文のテーマ), de *dissertation* (*kadai*/課題) ou d'*examen* (*mondai*/問題).

Quand c'est *au sujet de*, il existe forcément une origine ou une cause (*genin-riyū-tane*/原因-理由-種) pour se disputer, même pour les plus *brillants sujets* (*yūtōsei*/優等生). Il y a encore le *sujet motif* (*motif*/モチーフ) et bien sûr le *sujet de la phrase* (*shugo*/主語) qui est souvent le *sujet parlant* (*washa*/話者). En philosophie, le *sujet* (*shutai*/主体) s'oppose à l'objet, comme en linguistique le *sujet* (*shugo*/主語) se juxtapose au prédicat.

Tous ces *sujets* ne sont pas de l'inconscient dans une langue qui manque tant d'une référence au *sujet* !

21. Le droit (*sei-ken/正-権*) est le concept le plus paranoïaque jamais imaginé par l'homme mais on en a besoin. Il est *tout droit* (*massugu/真っすぐ*) car porteur de *vérité* (*tadashii/正しい*), verticale ou horizontale, donc non courbée. La *jupe droite* (*straight skirt/ストレートスカート*) et l'*angle droit* (*chokkakū/直角*) sont non gauches. On est *adroit* (*takumi-na/巧みな*) par le *bras droit* (*migi ude/右腕*) et le *coup droit* (*migi hook/右フック*).

Le pouvoir du *droit* (*hō/法*) donne légalement à chacun son *propre droit* (*kenri/権利*), mais en japonais cette notion reste vague. En faire à sa tête selon son *bon droit* (*katte ni/勝手に*), réclame souvent de respecter les *droits* basiques humains, c.-à-d. naturel (*shizenhō/自然法*), écrit (*seibunhō/成文法*), coutumier (*shūkanhō/習慣法*).

La séparation des trois pouvoirs (législatif, exécutif, judiciaire) limitant les rapports de la force à ceux du *droit* (*seigi/正義*) donne à tous le *droit de vote* (*tōhyōken/投票権*) et aussi le *droit de veto* (*kyohiken/拒否権*) à quelques nations. Taisons les *droits* d'impôts (*zei/税*) qui coûtent tant d'argent aux petites gens pauvres.

Au final, puisque la grande majorité des gens sont *droitiers* (*hidari kiki/左きき*), il était logique de conduire à gauche dans l'ancien temps pour se servir de sa main droite en cas d'attaque et répliquer aux assauts.

22. La raison (*risei/理性*) dans la langue française excelle à tout expliquer. Le japonais doit user d'autres mots pour *rendre raison* à tous les sens de ladite *raison* : c'est le discernement (*bunbetsu/分別*), le bon sens (*ryōshiki/良識*) de la pensée qui distingue le vrai du faux pour *garder la raison* (*shōki wo tamotsu/正気を保つ*), ainsi que le *cœur de raison* (*ryōshin/良心*), lieu de la conscience morale. Il y a l'*âge de raison* (*monogokoro tsuku nenrei/物心つく年齢*), le *mariage de raison* (*riseiteki kekkon/理性的結婚*), la *raison pure* (*junsui risei/純粹理性*) et *pratique* (*jissen risei/実践理性*), la *raison d'être* (*ikigai/生きがい*), la *raison d'État* (*raison d'État/レゾン・デタ*).

La *raison* (*dōri/道理*) a besoin d'arguments raisonnables (*rikutsu ni atta/理屈に合った*) et logiques (*jōri/条理*) pour *avoir raison* (*tadashii/正しい*). Elle devient vite *raisonnante* (*rikutsuppoi/理屈っぽい*) et trouve de *bonnes raisons* (*kōjitsu/故実*) pour se défaire *sans vraie raison* (*wake mo naku/わけもなく*). *Raison de plus* (*naosara/なおさら*) pour lui *faire entendre raison* (*wakaraseru/分からせる*) ou *se faire une raison* (*akirameru/あきらめる*).

On n'en finirait plus de décliner toutes les *raisons* qui infiltrent la langue française, tels la *raison sociale* (*shamei/社名*), le *livre de raison* (*kakeibo/家計簿*) ou le culte révolutionnaire de la *Raison* (*risei sūhail/理性崇拜*).

23. La fonction peut être sociale (*tsutome-shokumu-yakume/勤め-職務-役目*), publique (*kōmu/公務*), enseignante (*kyōshoku/教職*), algébrique (*daisū kansū/代数関数*), acide (*sanki/酸基*), psychologique (*seishin kinō/精神機能*). Ce dernier terme (*kinō/機能*) est approprié pour *remplir une fonction* (*kinō wo hatasu/機能を果たす*), comme la nutrition (*eiyō kinō/栄養機能*) ou la *fonction judiciaire* (*shihō kinō/司法機能*). Tout est *fonction de* ou *en fonction de* (*ni ojite-ni yotte/おじて-によって*), car une chose peut *faire fonction* d'autre chose (*no kawari ni/の代わりに*).

Une machine exerce une *fonction* (*hataraki/働き*) et en maths il existe des légions de *fonctions* (*kansū/関数*). Le fonctionnaire (*kōmuin/公務員*) et le salarié d'une firme japonaise vivent dans un logement de *fonction* (*shataku/社宅*), remplissent leur *fonction* (*yakuwari wo hatasu/役割を果たす*) et la quittent à la fin (*taishoku/退職*).

24. La mesure (*sokutei-keiryō/測定-計量*) est un mot à la *mesure* de notre argumentaire puisqu'elle se décline en japonais selon divers lexèmes. Outre le fait de *prendre les mesures* d'un costume (*sunpō wo hakaru/寸法をはかる*) *aux mesures* de quelqu'un (*size ni awaseru/サイズに合わせる*), c.-à-d. le commander *sur mesure* (*atsuraeta fuku/あつらえた服*), on peut aussi *prendre des mesures* (*sochi-taisaku/措置-対策*) politiques *par mesure* d'économies (*no tame ni/のために*). Pour jauger d'une quantité il y a la bonne *mesure* (*masu/*

升), pour juger des choses une autre *mesure* (*shakudo*/尺度) et de ses propres capacités une nouvelle *mesure* (*rikiryō*/力量).

Le japonais parlera plutôt de limite (*gendo*/限度), de degré (*teido*/程度) ou de champ (*hani*/範囲) pour indiquer l'idée qu'une mesure quantifiable en esprit est à respecter *dans une certaine mesure* (*aru teido*/ある程度) afin de garder le *sens de la mesure* (*setsudo no kankaku*/節度の感覚). Le musicien bat la *mesure* (*byōshi*/拍子) notée sur la *barre de mesure* (*shōsetsusen*/小節線) et le poète lui aussi versifie avec une *mesure* (*inritsu*/韻律).

Le japonais ne suit pas *outré mesure* (*kado-amari*/過度-あまり) ces *mesures* quantitatives ou qualitatives, car il n'est pas *en mesure de* (*dekiru jōtai*/できる状態) décliner un terme général connotatif pour l'arboriser assez.

25. L'ordre (*junjo-junban*/順序-順番) s'énumère telle une armée à la parade. Le français affectionne ce mot. Il y a l'*ordre de la nature* (*shizen no rihō*/自然の理法), l'*ordre de la maison* (*ie no seiton*/家の整頓) ou la *mise en ordre* (*seiri*/整理) pour les gens ordonnés *pointilleux de l'ordre* (*kichōmen*/几帳面). L'*ordre social* (*shakai chitsujō*/社会秩序) ou l'*ordre public* (*chian*/治安) sont maintenus par les *forces de l'ordre* (*keisatsuryoku*/警察力). Chacun restera confiné chez soi et ce *jusqu'à nouvel ordre* (*arata na shirei ga aru made*/新たな指令があるまで).

Les troupes marchent en *ordre de bataille* (*sentō taikai*/戦闘隊形) en suivant les *ordres* (*meirei-shirei*/命令-指令).

Il y a les *ordres religieux* (*shūdōkai*/修道会), l'*ordre des médecins* (*ishikai*/医師会) ou des avocats (*bengoshikai*/弁護士会), celui des Arts et des Lettres (*geijutsu kunshō*/芸術勲章) qui sont dans l'*ordre des choses* (*tōzen*/当然). Tous ces ordres font un *rappel à l'ordre* (*chū-keikoku*/注意-警告) quand c'est à l'*ordre du jour* (*wadai*/話題).

26. La place (*basho-ichi*/場所-位置) admet en français des glissements sémantiques difficiles à rendre par un seul mot en japonais, même si la *place* comme position dans l'espace est commune aux deux langues. Au sujet d'une chose, physique ou mentale, on dira qu'*il y a place à* (*yochi*/余地). Qu'il reste ou non de la *place à s'applique* donc aussi dans le registre abstrait. Ainsi, « c'est discutable » devient « *il y a place à débat* » (*giron no yochi ga aru*/議論の余地がある). Mais l'anglais *space* (スペース) rivalise souvent à cet égard.

Veut-on s'asseoir à *une place* (*zaseki*/座席) que déjà le mot diffère, parfois même en anglais (*seat*/シート). Comme *place* a aussi le sens de position (*chii*/地位), en particulier sociale, il importe de *rester en place* (*zaishoku*/在職) à son travail afin de ne pas laisser sa *place vacante* (*aiteru post*/あいているポスト) à d'autres. La *place du village* et la *place du marché* réclament un large espace (*hiroba*/広場), mais ce n'est pas le cas de la *place forte* (*yōsai*/要塞), pas plus que de la *place financière* (*kinyū ichiba-jitsugyōkai*/金融市場-実業界).

Certaines locutions avec *place* réclament aussi l'emploi d'autres mots en japonais tels à la *place de* (*kawari ni*/代わりに) qui signifie remplacer ; *remettre à sa place* (*shikaru*/叱る), c.-à-d. disputer ; *sur place* (*sono ba de-sokuza ni*/その場で-即座) ; *mise en place* (*haichi*/配置) ; *de place en place* (*tokorodokoro*/ところどころ).

27. La vie a bien des aspects linguistiques et le *fait de vivre* (*ikiteiru*/生きている) ou d'*être en vie* (*zonmeichū*/存命中) suppose de *tenir à sa propre vie* (*inochi wo oshimul*/命を惜しむ). En associant ces deux sinogrammes (生+命) on rend compte du *vivant* (*seimei*/生命), comme le font les *sciences de la vie* (*seimei kagaku*/生命科学).

La vie est-elle plus personnelle lors de notre court passage sur terre qu'il faudra utiliser d'autres termes pour la désigner. Il y a la vie du début à la fin, c.-à-d. *toute la vie* (*shōgai-issō*/生涯-一生), la *vie humaine* (*jinsei*/人生) qui nous fait dire « c'est la vie ! », la *durée de vie* (*jumyō*/寿命), la *vie biographique* (*denki*/伝記).

L'homme participe à la *vie active* (*seikatsu*/生活) pour *gagner sa vie* (*kurashi-seikei wo tateru*/暮らし-生計を立てる) selon son *style de vie* (*seikatsu yōshiki*/生活様式) fondé sur sa *vision de la vie* (*ikikata-jinseikan*/生き方-人生観). Toutes ces vies forcent à élire le caractère et le mot convenables (生活/暮らし-生計/生き方) pour les vivre.

L'expérience de son milieu social permet aussi de *connaître la vie* (*seken wo shiru*/世間を知る). Un être *plein de vie* (*genki ippai-ikiiki*/元気いっぱい-生き生き) diffère vraiment d'une ville *pleine de vie* [animée] (*kakki*/活気). On peut aussi *donner la vie* [enfanter] (*kodomo wo umu*/子供を産む) ou *refaire sa vie* [divorcer] (*saikon*/再婚).

28. L'organe de la **vue** (*shikaku kikan*/視覚器官) et sa capacité à voir (*shiryoku*/視力) diffèrent de la *vue* relevant du regard (*shisen-manazashi*/視線-眼差し). La *vue* d'un large panorama (*miharashi-chōbō*/見晴らし-眺望) ou la *vue* entrevue (*nagame*/眺め) doivent forcément entrer dans le *champ de vision* (*shiya*/視野) de quelqu'un. La *vue de face* (*shōmen*/正面), *de côté* (*sokumen*/側面) ou la *vue aérienne* (*kōkū shashin*/航空写真) sont des *prises de vue* (*satsuei*/撮影) donnant une *vue d'ensemble* (*gaikan*/概観) s'étendant à *perte de vue* (*miwatasu kagiri*/見渡す限り).

Chacun a son *point de vue* (*mikata-kanten*/見方-観点) pour *échanger des vues* (*iken kōkan*/意見交換) ; chacun a ses *vues* [sa façon de penser] (*kangaekata*/考え方) qui créent des *divergences de vues* (*kenkai no sōi*/見解相違), *mettant bien en vue* (*meihaku ni suru*/明白にする) les débats d'opinion *en vue* [à venir] (*mieru*/見える). Une personne bien *en vue* (*chomei na hito*/著名な人) peut *avoir en vue* [projeter] (*mokuromu*/もくろむ) d'*en mettre plein la vue* (*genwaku suru*/眩惑する) aux autres *en vue de* (*tame ni-mezashite*/ために-めざして) plus de célébrité.

Aucune de ces *vues*, quoiqu'il s'agisse toujours de voir selon diverses circonstances ou de discerner un certain aspect de la vision, concrète ou abstraite, ne peut jamais se rendre par un seul vocable en japonais.

29. Le **principe** est un autre mot que le français affectionne tant ils sont nombreux. On trouve en japonais le *principe fondamental* (*genri*/原理) et le *principe appliqué* (*gensoku*/原則), soit une règle générale. Hormis pour les écrits législatifs ou scientifiques, l'expression *en principe* (*gensoku toshite*/原則として), courante en français, ne s'utilise jamais dans la conversation. Il existe aussi au sein des choses un *principe originaire* (*kongen-minamoto*/根源-源), source et premiers débuts des *principes de la connaissance* (*kiso chishiki*/基礎知識).

Chacun peut *avoir des principes* (*shugi wo motsu*/主義を持つ), mais cette expression venue de l'Occident est peu usitée, sauf pour traduire l'*~isme* (*shugi*/主義) des idéologies, tels le communisme ou l'impérialisme. L'idéologie, ce n'est décidément pas la tasse de thé [vert] des Japonais, hormis peut-être le nationalisme. Il y a encore des *principes moraux* (*tokugi*/徳義) puisque chacun a foi en ses *principes de vie* (*shinjō*/信条). De plus, un *principe directeur* (*hōshin*/方針) donne toujours l'orientation de la politique ou de l'éducation.

Dans la matière il existe des *principes constituants* (*yōso-seibun*/要素-成分), un *principe actif* (*yūkō seibun*/有効成分) présent *en principe* (*katei shite*/仮定して). Il y a le *principe de causalité* (*ingaritsu*/因果律), d'*incertitude* (*fukakuteisei genri*/不確定性原理), *de plaisir* (*kaikan gensoku*/快感原則) ou bien de *réalité* (*genjitsu gensoku*/現実原則).

Tous ces principes importés d'Occident firent l'objet de traductions diverses, souvent reprises en chinois tel *~isme* (*zhūyi*/主义), dans une optique plus littérale (objective) du mot principe que figuré et symbolique.

30. Le **programme** peut être un plan, un projet ou un dessein (*keikaku-yotei*/計画-予定) mis en œuvre, surtout par les politiciens férus de promesses qui ont leur propre *programme politique* (*seisaku-seikō*/政策-政綱). Le *programme télé* (*televi bangumi*/テレビ番組) ou d'une cérémonie (*gishiki no shikishidai*/儀式の式次第) se disent différemment du *programme* (*program*/プログラム), mot américain [via le français] réservé au

Japon surtout au théâtre, à l'opéra ou au cinéma, ou encore du *programme* [sujet-thème] d'une conférence (*endai*/演題).

L'intitulé japonais des *programmes scolaires* (*gakushū curriculum*/学習カリキュラム) contient très souvent le mot latin *curriculum*, quoique le *curriculum vitae* (*rirekisho*/履歴書) ne s'écrit qu'avec des caractères ! En informatique, les programmes sont si nombreux qu'on les traduit tous pareils (*program*/プログラム). Idem pour le *programme génétique* (*idenshi program*/遺伝子プログラム) et les autres types de programmes, qu'ils soient sportif, artistique ou de bien-être, qui rythment notre vie pour la rendre si possible meilleure.

31. Le mot **affaire** possédant un large spectre sémantique en français, le japonais use de divers termes. Il existe l'*affaire à faire* (*yōji-yōken*/用事-用件), l'*affaire* [faisant] *problème* (*mondai*/問題), l'*affaire d'*[un tel] (*shigoto*/仕事) ou l'*affaire d'État* (*kokuji*/国事), l'*affaire à instruire* (*jiken*/事件) et l'*affaire de cœur* (*jōji*/情事). Un *homme d'affaires* (*businessman*/ビジネスマン) ayant *une affaire* (*kigyō-kaisha*/企業-会社) et aussi le *sens des affaires* (*shōkon*/商魂) fait *des affaires* (*mōkeru*/もうける) pour élever son *chiffre d'affaires* (*uriagedaka*/売上高).

S'occuper des *affaires publiques* (*seiken wo tantō*/政權を担当) relève du pouvoir *gérant les affaires du pays* (*kokusei no shikkō*/国政の執行) et les *affaires étrangères* (*gaimu*/外務). Être *hors d'affaire* c'est se *tirer d'affaire* (*nanji wo nogareru*/難事を逃れる). Nos habits sont aussi *nos affaires* (*mimawari no hin*/見回りの品). L'*affaire est donc entendue* (*ryōkaizumi no koto*/了解済みのこと), inutile d'*en faire toute une affaire* (*ōi ni sawagu*/大いに騒ぐ).

Que retenir de toutes ces affaires, sinon qu'aucune ne peut se traduire directement en japonais, exceptés peut-être les mots *chose* ou *fait* (*koto*/こと-事) qui entrent dans des formules grammaticales lexicalisées et renvoient à l'aspect d'un état (~*koto ni naru*/事になる) ou une expérience temporelle (~*koto ga aru*/ことがある).

32. Existe-t-il une **bête** [animal] (*dōbutsu*/動物) plus *bête* [stupide] (*baka*/馬鹿) qu'un être privé de parole ? En japonais, la stupidité est transcrite « bêtement » par deux caractères : *équidé+cervidé* (馬鹿). L'origine de ce mot n'est pas claire et proviendrait du sanscrit *baka* ou *moha* (莫迦) signifiant ignorance ou insensé. Selon une explication, l'association idéographique du *cheval* et du *cerf* pour désigner la bêtise humaine serait juste phonétique, ou montrerait un appariement inadéquat en dépit de nombreux points communs.

Il paraît aussi selon les *mémoires historiques* (*shiji*/史記 [-109 -91]) du grand historien chinois de l'Antiquité Sīmǎ Qiān (司馬遷 [-145 ? -87 ?]) qu'un empereur désigna du doigt un *cheval* pour un *cerf*. Ceux qui le contredisaient, sauf ses prudents ministres, furent exécutés. C'est devenu depuis le parangon de la bêtise. On se dit là qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que la lumière de la vérité est sujette à éclipses, depuis les habits neufs de l'empereur [le roi est nu] jusqu'aux élucubrations idéologiques d'un Lyssenko.

Toujours est-il qu'en français, hormis l'humain, toute matière vivante marchant est dite *bête*, qu'elle soit *sauvage* (*yajū*/野獸), *monstrueuse* (*kaijū*/怪獣), *humaine* (*jūjin-kemonobito*/獸人) ou faite de myriades de *petites bêtes* (*mushi-konchū*/虫-昆虫) grouillantes. Justement, l'*insecte* fourmillant en train de s'activer s'emploie en japonais pour la *bête à concours* (*benkyō no mushi*/勉強の虫) ou la *bête de scène* (*shibai no mushi*/芝居の虫).

On peut aussi *chercher la petite bête* (*ara sagashi*/粗探し) à quelqu'un, expression qui en japonais a glissé sémantiquement des *abats* (*ara*/粗) animaux aux défauts humains. La personne détestée devient aux yeux des autres une sorte de *bête noire* (*kegirai-kirawaremono*/毛嫌い-嫌われ者) ou vue comme une *bête curieuse* (*jirojiro miru*/じろじろ見る) quoiqu'elle puisse *reprenre du poil de la bête* (*genki wo torimodosu*/元氣を取り戻す).

33. Le mot **condition** est à entrées multiples en français mais ce n'est pas le cas du japonais. Il s'agit

de la *situation* réelle d'un être vivant dont il dépend pour exister, mais sous certaines *conditions* (*jōken*/条件). Améliorer ses *conditions d'existence* (*seikatsu jōken*/生活条件) ou de *travail* (*rōdō jōken*/労働条件) dépend des *conditions économiques* (*keizai jōkyō*/経済状況), *condition sine qua non* (*hissu jōken*/必須条件) requise. Le mot japonais forgé pour *condition* colle plutôt bien au français, *conditionnellement* (*jōkentuski*/条件付き) parlant.

Il existe encore la *condition physique* (*condition-chōshi*/コンディション-調子) et bien d'autres conditions, telles la *condition* [position] *de la femme* (*josei no chi*/女性の地位) ou celle *des étrangers* (*gaikokujin no chi*/外国人の地位) dans chaque société, sans oublier la *condition humaine* (*ningen no seotteiru jōken*/人間の背負っている条件). De plus, si les animaux vivent dans un environnement qui constitue leurs *conditions naturelles* (*seikatsu kankyō*/生活環境), chez l'être humain la *condition sociale* (*shakai kaisō*/社会階層) signe la position de chacun, selon les *conditions* [situation] *politiques et économiques* (*seiji keizai jōkyō*/政治経済状況) les plus prévalentes.

34. La cour (*kyūtei*/宮廷) au féminin c'est là où se tient le pouvoir. Elle forme une sorte d'enceinte ou de *cour* (*niwa-nakaniwa*/庭-中庭) comme la *cour d'école* (*kōtei*/校庭). L'homme *côté cour* (*uwate*/上手) *fait la cour* (*kudoku-iiyoru*/口説く-言い寄る) à sa belle, tandis que *côté jardin* c'est à la *cour de justice* (*hōtei*/法廷) d'arbitrer.

Le **cours** au masculin désigne quelque chose qui court avec rapidité et constance, comme le *cours* d'un fleuve (*nagare*/流れ) ou les *cours scolaires* (*kōgi-jugyō-kōza*/講義-授業-講座). Un touriste flanant sur les *cours* de la Seine (*ōdōri*/大通り) voit le *cours du soleil* (*taiyō no unkō*/太陽の運行) et le *cours des saisons* (*utsuri kawari*/移り変わり), il lit le *cours des devises* (*ryūtsū kahei*/流通貨幣) et les *cours de la Bourse* (*kabushiki sōba*/株式相場).

En *cours de route* (*no tochū de*/の途中で) il fait la **course** (*hashiru koto*/走ること) puis fait ses *courses* (*kaimono*/買い物), enfin va au *champ de courses* (*kyōgiba*/競技場) avec sa *voiture de course* (*racing car*/レーシングカー).

En tout cas, la *cour* et les divers(es) autres *cours(es)* ne peuvent se rendre par un seul mot en japonais.

35. La partie (*bubun-ichibu*/部分-一部) et le **parti** [politique] (*seitō*/政党) sont de genre opposé mais possèdent d'étroites relations. Dans la vie, il faut bien *prendre parti* pour ou contre (*sansei-hantai suru*/産生-反対する) selon le *parti de son cœur* (*kesshin*/決心) pour trouver le *bon parti* [mariage] (*kekkon aite*/結婚相手). Du *parti pris* (*sennyūkan-henken*/先入観-偏見) on peut *tirer parti* (*riyō suru*/利用する) ou *en prendre son parti* (*kanju*/甘受).

Dans le corps, il y a la *partie moitié haute* (*jōhanshin*/上半身) et la *partie moitié basse* (*kahanshin*/下半身), les *parties nobles* (*kyūsho*/急所) et les *parties honteuses* (*inbu*/陰部). On peut en sport gagner ou perdre la *partie* (*shōbu-shiai*/勝負-試合) et après faire ensemble une *partie* (*party*/パーティー) pour fêter le vainqueur. Il existe nombre de parties, comme la *partie de campagne* (*picnic*/ピクニック), les *parties contractantes* (*keiyaku tōjisha*/契約当事者) ou les *parties du discours* (*hinshi*/品詞) très disparates en *majeure partie* (*daibun*/大部分). On *fait partie* d'une association (*kyōkai no ichi*/協会の一員) liée à sa *partie* [domaine] (*tokui bunya*/得意分野).

36. La nature (*shizen*/自然) espère en secret que la *nature humaine* (*ningen no honsei*/人間の本性) se connaîtra au travers de la culture car l'habitude est une *seconde nature* (*daini no tensei*/第二の天性). Être *une force de la nature* (*gankyō*/頑強) ou *une petite nature* (*kyōjaku na taishitsu*/虚弱な体質) peu importe, il suffit d'avoir une *bonne nature* [caractère] (*zenryō na seikaku*/善良な性格) sans *céder à la nature* (*nikuyoku ni makeru*/肉欲に負ける).

Le peintre peint une *nature morte* (*seibutsuga*/静物画) ou *d'après nature* (*shasei*/写生). Payé *en nature* (*genkin*/現金), il *se perd dans la nature* (*sugata wo kuramasu*/姿をくらます), prend un *café nature* (*black coffee*/ブラックコーヒー) ou un *yaourt nature* (*plain yoghurt*/プレーンヨーグルト) sans *forcer sa nature* (*muri wo suru*/無理をする).

37. La culture du sol (*kōsaku-saibai*/耕作-栽培), la **culture de l'esprit** (*bunka*/文化), la **culture générale** (*ippan kyōyō*/一般教養), la **culture physique** (*taiiku*/体育) ou la **culture microbienne** (*saikin baiyō*/細菌培養) s'énoncent identiquement en français. L'idée générale associe sur une même chaîne sémantique des faits similaires tels *cultiver* la terre, l'esprit, son physique ou un bouillon. Il s'agit du **symbole de l'arbre** poussant ses racines et ses ramures pour fructifier qui œuvre dans la pensée, via le langage, du fond(s) de l'inconscient.

Tout symbole ayant un versant concret et abstrait, le mot *culture* est représentatif de l'équivalence entre le figuratif et le non-figuratif et du passage de l'un à l'autre. Le rêve aussi fonctionne ainsi. Ce glissement sémantique entre ces deux côtés du symbole est *faible* en japonais car chaque mot pour *culture* diffère, sauf le sinogramme signifiant *nourrir* ou *cultiver* (*yō*/養) employé dans les domaines concret ou abstrait. Ce seul exemple laisse suggérer combien en japonais l'éventail sémantique lié au déplacement est réduit.

38. Le genre (*shurui*/種類) nécessitant de diviser pour dénombrer, on le transcrit en japonais [et en chinois] avec les sinogrammes de la graine (*tane*/種) et de la ressemblance (*rui*/類), c.-à-d. de la sorte ou de l'espèce.

Si le **genre humain** (*jinrui*/人類) se traduit pareillement en japonais, ce n'est pas le cas dans la classification des êtres vivants appartenant au **même genre** (*zoku*/属). Du **genre de vie** (*seikatsu yōshiki*/生活様式) au **mauvais genre** (*manners ha warui*/マナーは悪い) chacun peut *se donner un genre* (*kidoru*/気取る) selon son **genre** [goût] (*konomi-shumi*/好み-趣味), du **genre** (*type-fū*/タイプ-風) artiste. En littérature et dans tous les arts en général les **genres** (*genre*/ジャンル) sont légions. Or, le japonais doit changer à chaque fois de lexème selon le contexte.

39. Le milieu (*chūō-chūkan-mannaka*/中央-中間-真ん中) renvoyant d'abord à l'idée d'un centre équidistant des bords ou des extrêmes, il se formule identiquement en japonais. Quand on passe du **milieu naturel** (*shizen kankyō*/自然環境) au **milieu social** (*shakai kaikyū*/社会階級) ou à certains **milieux spécifiques** (*~kai*/~界) comme le **milieu bancaire** (*kinyūkai*/金融界), on doit une fois encore utiliser le mot convenant le mieux au contexte.

40. Le propre de l'homme (*ningen no honsei*/人間の本性) est d'abord d'être *propre* (*kirei-seiketsu*/きれい-清潔), de gagner de l'argent *propre* (*mattō na kane*/まっとうな金) remis en mains *propres* (*honjin ni jika ni*/本人に直に), donc d'avoir les mains *propres* (*keppaku*/潔白), ce dans son intérêt *propre* (*jibun jishin no tame*/自分自身のため) pour garder ses biens *propres* (*koyū zaisan*/固有財産). Il n'accordera pas trop de valeur au **sens propre** (*hongī*/本義) qui est surtout *propre* à (*fusawashii-tekisetsu*/相応しい-適切) exprimer la littéralité. L'essentiel pour lui est bien sûr l'*amour-propre* (*jisonshin*/自尊心) pour ne pas se sentir un *propre à rien* (*rokudenashi*/ろくでなし).

Il est bien difficile de rendre en japonais tous les subtils registres sémantiques qui saturent le mot *propre*.

41. Un système (*taikei*/体系) est un ensemble structuré possédant divers éléments censés accomplir une fonction particulière. On parlera donc de **système solaire** (*taiyōkei*/太陽系) ou de **système nerveux** (*shinkeikei*/神経系). Le **système** peut aussi être de **défense** (*bōei taisei*/防衛体制), **monétaire** (*kahei seido*/貨幣制度) ou encore de **distribution** (*ryūtsū hōshiki*/流通方式), voire technique tel le **système d'exploitation** (*operating system*/オペレーティングシステム) ou **d'éclairage** (*shōmei sochi*/照明措置), ou bien le **système métrique** (*mētoruhō*/メートル法). Le **système D** (*umai yarikata*/うまいやり方), lui, est utile sauf s'il *tape sur le système* (*iradataseru*/いらだたせる).

42. Les rayons du soleil (*taiyō no kōsen*/太陽の光線) relèvent de son **rayon de courbure** (*kyakuritsu hankei*/曲率半径) et émettent dans notre système des **rayons cosmiques** (*uchūsen*/宇宙線) dont le **rayon d'action** (*kōdō hankei*/行動半径) ressemble aux **rayons d'une roue** (*sharin no ya*/車輪の輻) disposés *en rayons* (*rinjō*/輪状). Les arbres aussi possèdent une structure radiante similaire appelée **rayons médullaires** (*hōsha*

soshiki/放射組織).

Une ligne droite partant d'un centre où l'on dispose des objets devient autant un *rayon de bibliothèque* (*tana*/棚) qu'un *rayon de magasin* (*uriba*/売り場). De là l'idée qu'un spécialiste *en sait un rayon* (*sono koto ni kuwashii*/そのことに詳しい) tandis que telle affaire *ce n'est pas mon rayon* (*boku ni ha mukankei*/僕には無関係).

Le passage du français au japonais demande à chaque fois une réinterprétation sémantique de la situation pour la (re)contextualiser avec d'autres mots japonais ne recouvrant que partiellement dans la traduction tous les sens possibles du mot français, car en japonais leur sens est souvent moins étendu qu'en français.

43. La **matière** (*busshitsu*/物質) prend différentes formes et peut être *matière vivante* (*seibutsutai*/生物体) ou *matière grasse* (*shibō*/脂肪), voire *matière première* (*genryō*/原料) qui se transforme en [premières] *matières* (*funben*/糞便) chez le bébé. La *matière travaillée par l'homme* (*sozai*/素材) provenant d'un matériau, elle change de nom en japonais. Idem pour la *matière d'un écrit* (*daizai*/題材), les *matières d'examen* (*shiken kamoku*/試験科目), la *table des matières* (*mokujū*/目次) ou l'idée d'*entrée en matière* (*hondai ni hairu*/本題に入る).

Tout cela peut donner *matière à rire* (*warai no tane*/笑いの種), *matière à discussion* (*giron no yochi*/議論の余地) ou *matière à réflexion* (*kangaesaserareru kotogara*/考えさせられる事柄). Il n'y a là à trouver ni *matière à procès* (*soshō riyū*/訴訟理由), ni *matière grise* (*kaihakushitsu*/灰白質), ni à *la faire travailler* (*atama wo ugokaseru*/頭を動かせる) au sens figuré car *en la matière* (*ni kanshite*/に関して) la *matière* [hylè] (*shitsuryō*/質料) fait trop défaut.

44. Le mot **service** en français est si richement connoté qu'on le rend par plusieurs lexèmes en japonais. On peut le répartir en gros selon trois translittérations sémantiques : le service comme une aide ou un office, puis de là le service comme une offre à la clientèle, enfin le service qui est utile à quelque chose.

La demande d'un *service* (*onagai-tetsudai*/お願い-手伝い) appelle la réponse : *à votre service !* (*dōitashimashite-oyasui goyō*/どういたしまして-お安い御用). Les *gens de service* (*shiyōjin*/使用人) ou les *femmes de service* (*sōjifu*/掃除婦) *se mettent au service* (*ni tsukaeru*/に使える) de quelqu'un. On peut aussi *se priver de leurs services* (*yameteitadaku*/辞めていただく) en les licenciant. D'autres font le *service religieux* (*saishiki*/祭式) ou entrent dans les ordres au *service de Dieu* (*kami no tame ni kenshin suru-shūdōin ni hairu*/神のために献身する-修道院に入る).

L'obligation des *services publics* (*kōeki jigyo*/公益事業) tels les *services sociaux* (*fukushika*/福祉課), le *service des urgences* (*kyūkyūbu*/救急部), le *service des postes* (*yūbin gyōmu*/郵便業務) ou le *service d'ordre* (*kidōtai*/機動隊) sont omniprésents dans notre vie, sans compter ceux moins publics tels le *service de presse* (*shinbun kishakei*/新聞記者系), le *service militaire* (*heieki wo tsutomeru*/兵役を務める) ou les *services secrets* (*secret service-himitsu jōhō kikan*/シークレットサービス-秘密情報機関) en charge d'informer et de sécuriser le territoire national. On peut entrer au *service de l'État* (*kuni ni hōshi*/国に奉仕) ou au *service de Dieu* (*seishoku ni tsuku*/聖職につく).

Le *service* (*service*/サービス) à la clientèle se pratique au restaurant, sauf dans un *self-service* (*self-service*/セルフサービス). On laisse un peu d'argent en plus *pour le service* (*tip*/チップ), sauf si c'est *service compris* (*service-ryō komi*/サービス料込み). Entre convives, on sort le *service de table* (*shokki set*/食器セット) pour manger. Une machine aussi doit se *mettre en service* (*secchi suru*/設置する) puis *entrer en service* (*unkō suru*/運行する).

L'utilité d'une chose se mesure à ses *services rendus* (*yakudatsu*/役立つ), surtout si elle peut se *mettre au service* d'autre chose (*ōyō suru*/応用する), c.-à-d. s'appliquer à cette chose pour la développer. Les tirs sont aussi des services, tel le *service du canon* (*happō sōhō*/発泡操法) ou bien le *service du sportif* (*serve*/サーブ).

45. La **table** (*table/テーブル*) est un meuble qui jadis n'existait pas au Japon car l'habitude traditionnelle était de s'asseoir à même le tatami autour du foyer où se prenaient les repas. Certes, une sorte de table ou plutôt de bureau (*tsukue/机*) existait qui servait surtout pour écrire ou calligraphier, mais avec de petits pieds pour s'adapter au niveau du sol. Il a fallu emprunter le mot anglais *table* qui est désormais courant.

La *table de cuisine* (*kitchen table/キッチンテーブル*) peut être *dressée* (*shokutaku no yōi/食卓の用意*) pour manger, mais celles de *repassage* (*iron-dai/アイロン台*), d'*opération* (*shujutsu-dai/手術台*) ou de *ping-pong* (*takkyū-dai/卓球台*) ne le peuvent car personne n'est *invité à table* (*shokuji ni maneku/食事に招く*) pour un bon repas. L'essentiel est de *bien se tenir à table* (*table manner wo mamoru/テーブルマナーを守る*) pour respecter la forme et de *passer à table* (*shokutaku ni utsuru/食卓に移る*) quand la ménagère dit *à table !* (*gohan desu-yo/ご飯ですよ*).

Dans un livre il y a la *table des matières* (*mokuji/目次*) ou celle des *multiplications* (*kukuhyō/九九表*) ou bien pour l'histoire une *table chronologique* (*nenpyō/年表*). Toutes les *tables* listant une énumération seront des « tableaux » (*hyō/表*), telles les *tables de marée* (*chōsekihyō/潮汐表*) ou celles de *navigation* (*kōkaihyō/航海表*). Il y a aussi la *table à dessin* (*seizudzukue/製図機*) et pour une fusée la *table de lancement* (*hasshadai/発射台*), en musique c'est la *table d'harmonie* (*omoteita/表板*), au jeu c'est la *table de billard* (*tamatsukidai/玉突き台*).

Si la *tabula rasa* (*hakushi jōtai/白紙状態*) est comme une feuille de papier vierge, les *dessous de table* (*wairo/わいろ*) existent, et pour en faire *table rase* (*issō suru/一掃する*) il faut *se mettre à table* (*hakujō suru/白状する*). Il est bien difficile de rendre compte de toutes ces tables en japonais sans élargir la palette de son lexique.

46. Le **monde** (*sekai/世界*) est d'abord un système organisé à l'échelle de la physique mais aussi à l'échelle humaine. Comme il existe une infinité de mondes différents on doit s'attendre pour ce lexème français à diverses traductions en japonais, en particulier pour le côté humain plus abstrait que le côté descriptif.

Depuis que le *monde est monde* (*tenchi kaibyaku/天地開闢*), c.-à-d. depuis la *création du monde* (*tenchi sōzō/天地創造*), les êtres doivent *venir au monde* (*umareru/生まれる*). Chaque *citoyen du monde* (*kokusaijin/国際人*) a sa *vision du monde* (*seikaikan/世界観*) en ce *bas monde* (*gensei/現世*) car ainsi va le *monde* (*yo no naka/世の中*) qui nous attache au *monde flottant* (*ukiyo/浮世*), dont l'exemple type est *Miss Monde* (*Miss World/ミスワールド*), avant de *renoncer au monde* (*shukke/出家*) pour *passer en l'autre monde* (*ano yo he ikul/あの世へ行く*).

Dans toute société, les gens du *beau monde* (*jōryū shakai/上流社会*) sont connus *dans le monde* (*shakōkai/社交界*), mais *tout un monde* les sépare (*ōki na hedatari/大きな隔たり*) des autres mondes. Si *du monde* (*hitobito/人々*) se rassemble, on doit s'exprimer *devant tout le monde* (*kōzen to/公然と*) pour connaître *son monde* (*tsukiau hito/付合う人*). Le *monde des affaires* (*jitsugyōkai/実業界*), le *monde des lettres* (*bundan/文壇*) et le *pauvre monde* (*shominsō/庶民層*) sont loin d'être proches du *même monde social* (*sekai ga chigau/世界が違う*).

Le plus *vieux métier du monde* (*baishun/売春*) est *vieux comme le monde* (*totemo furui/とても古い*) car il faut *de tout pour faire un monde* (*hito samazama/人様々*). *M. Tout-le-Monde* (*dare demo/誰でも*) habite *au bout du monde* (*chi no hate/地の果て*) et même pour *tout l'or du monde* (*kesshite...shinai/決して...しない*) il ne changerait.

47. La **figure** (*kao/顔*) permet de constater les glissements sémantiques d'un mot basique qui réclame bien des translittérations pour se figurer en japonais. Tant que la figure désigne le visage ou la mimique, les deux langues se recoupent bien. La dérive sémantique des autres figures débute avec le côté abstrait.

Si quelqu'un est une *grande figure* (*taishita jinbutsu*/大した人物) on utilise une périphrase comme : c'est une personne remarquable ou un personnage iconique (*jinbutsuzō*/人物像). La *figure humaine* (*ningyō dogū*/人形土偶) faite par l'homme est une image telle la *figure de proue* (*senshuzō*/船首像) du bateau ou d'un mouvement (*leader*/リーダー). Les *figures géométriques* (*kikagaku no zukei*/幾何学の図形), *anatomiques* (*jintai kaibōzu*/人体解剖図), les *figures illustrées* (*sashie*/挿絵), les *planches de figures* (*zuhan*/図版) figurent un autre sens de figure.

En linguistique aussi, les *figures de style* (*bunshoku*/文飾) ou celles de *rhétorique* (*kotoba no aya-bunsai*/言葉の綾-文彩) sont nombreuses. Le sport ou le ballet ne comptent plus les *figures* (*figure*/フィギュア) libres ou imposées, sans compter les *figures* des jeux de cartes (*efuda*/絵札) et les *figures de note* (*onpu kigō*/音符記号).

La figure étant une forme (*katachi*/形) ou une apparence (*sugata*/姿) on la traduit souvent ainsi en japonais, telle l'expression *faire figure de* (*yō ni mieru*/ように見える), c.-à-d. ressembler à ou *prendre figure* (*jitsugen suru*/実現する). Le bon *cas de figure* (*kanōsei*/可能性) est de *faire bonne figure* (*nikoyaka na kao wo suru*/にこやかな顔をする) sans *se casser la figure* (*korobu*/転ぶ), voire *casser la figure* aux autres (*kao wo naguru*/顔を殴る).

48. La règle (*monosashi-shōgi*/ものさし-定規) est un objet droit pour tracer des lignes. C'est sans doute en raison de cette droiture que le mot règle a dérivé vers d'autres sens plus subtils. Dieu sait si dans toute société on doit *obéir à des règles* (*kisoku ni shitagau*/規則に従う), même aux cartes ou en sport (*rule*/ルール). Les *règles de la morale* (*dōtoku kihan*/道徳規範) ou celles de *la politesse* (*reigi sahō*/礼儀作法) sont des *règles de conduite* (*kōdō hōshin*/行動方針), quoique des exceptions *confirment la règle* (*kisoku wo kakushō*/規則を確認).

Dans toute communauté religieuse existe la *règle* (*kairitsu*/戒律) afin que règne la *règle de l'ordre* (*chitsujo-kiritsu*/秩序-規律), aussi droite que les *quatre règles* [opérations] (*shisoku*/四則) du calcul mental. Les *règles menstruelles* (*gekkei-seiri*/月経-生理) sont aussi quelque chose de droit car elles sont souvent régulières. La *Règle d'or* (*ōgonritsu*/黄金律) est *en règle générale* (*ippan ni*/一般に) *de règle* (*tōzen*/当然)) pour bien dessiner. Une *règle à calcul* (*keisanjaku*/計算尺) est aussi *de règle* (*kanrei*/慣例) pour la *règle de trois* (*hireijaku*/比例尺).

49. Le travail (*shigoto-shokugyō*/仕事-職業) *physique* (*nikutai rōdō*/肉体労働), *scolaire* (*gakugyō*/学業), *le travail à rendre* (*shukudai*/宿題) après l'école ou le *travail intellectuel* (*zunō rōdō*/頭脳労働) obsèdent les Japonais. Si on est *sans travail* (*shitsugyō*/失業), on *cherche du travail* (*hatarakiguchi wo sagasu*/働き口を探す) et c'est un *travail de fourmi* (*kotsukotsuto yatteiku shigoto*/コツコツとやっていく仕事) ou les *12 travaux d'Hercule* (*herakuresu no 12 no kōgyō*/ヘラクレスの12功業). L'action viendra du *travail de l'inconscient* (*muishiki no sayō*/無意識の作用).

Un travail nécessite de faire des *travaux* (*kōji*/工事) tels les *travaux publics* (*kōkyō jigyō*/公共事業), différents des *travaux agricoles* (*nōsagyō*/農作業), des *travaux ménagers* (*kaji*/家事), des *travaux pratiques* (*jisshū*/実習) ou des *travaux forcés* (*tokei*/徒刑). Les *travaux* sont autant *scientifiques* (*gakujutsu kenkyū*/学術研究) que de *précision* (*zaiku*/細工). Le sportif s'exerce et c'est un *travail* (*renshū-kunren*/練習-訓練), moins pénible que la souffrance de *la femme enceinte en travail* (*bunbenchū no ninpu*/分娩中の妊婦). Une machine aussi produit un certain *travail* (*hataraki*/働き) et les matériaux subissent tel le bois un *travail* (*mokuzai no yugami*/木材の歪み).

50. La conduite (*annai-insotsu*/案内-引率) a pour but de guider quelqu'un à destination. D'où l'idée de la *conduite d'un véhicule* (*untēn*/運転), la *conduite de travaux* (*kōji no kantoku*/工事の監督), d'un *procès* (*soshō wo tantō*/訴訟を担当) ou la *conduite d'une armée* (*guntai no shikiken*/軍隊の指揮権). De là on passe à la *conduite humaine* qui fluctue entre comportement (*kōdō*/行動) et attitude (*taido*/態度), offrant ainsi une récompense pour *bonne conduite* (*hinkō hōsei*/品行方正), sinon on risque un *zéro de conduite* (*sōkōten ga zero*/走行点がゼロ).

Les ordinateurs ont leur propre *conduite hiérarchisée* (*kaisō seigyō*/階層制御), mais pas les *conduites*

d'eau (*suidōkan*/水道管) ou de chauffage, non plus qu'au théâtre les *conduites d'éclairage* (*shōmei plan*/照明プラン). Au final, la conduite doit être encadrée par un entourage concret ou un ensemble de règles abstraites la dirigeant vers une direction, tandis qu'en japonais cette idée globale se subdivise en thèmes fragmentés.

51. Le choc (*shōgeki-shōtotsu*/衝撃-衝突) est la rencontre physique de deux corps ou deux entités entrant en *choc* (*kōgeki*/攻撃), le plus souvent à cause du *choc des opposés* (*tairitsu*/対立). On connaît le *choc culturel* (*culture shock*/カルチャーショック) et le *choc pétrolier* (*oil shock*/オイルショック). En médecine aussi l'anglais se voit avec le *choc opératoire* (*jutsugo shock*/術後ショック) ou *insulinique* (*insuline shock*/インシュリンショック).

52. L'horizon (*chiheisen-suiheisen*/地平線-水平線) est concrètement une ligne horizontale fictive entre le ciel et la mer s'étendant aux *quatre coins de l'horizon* (*shihōi*/四方位) pour embrasser la *vastitude de l'horizon* (*kōdai na chōbō*/広大な眺望) sauf si un obstacle inconnu *barre la vue de l'horizon* (*shikai wo saegiru*/視界を遮る).

Son sens glisse ensuite vers la notion de futur car l'horizon est loin. Le japonais use d'autres mots pour parler des perspectives d'avenir de cet *horizon lointain* (*shōrai-sakiyuki-zento-mitōshi*/将来-先行き-前途-見通し).

Les propriétés de l'espace bornées à un domaine tels l'étendue ou le champ et venues de *tous les horizons* (*shihō happō*/四方八方) caractérisent l'*horizon* (*hani-ryōiki-bunya*/範囲-領域). Un *tour d'horizon* (*gaikatsuteki ni kentō*/概括的に検討) pourrait bien aider à *changer d'horizon* (*tabi wo suru-kankyō wo kaeru*/旅をする-環境を変える).

53. La charge (*tsumini-sekisairyō*/積荷-積載量) débute par la capacité à supporter du poids mais en japonais il faut la déplier pour rendre tous les sens du français. Pour un appareil en [re]charge (*jūden*/充電), autant savoir sa *charge électrique* (*denkiryō*/電気量), et pour un navire l'*unité de charge* (*unit load*/ユニットロード).

Chaque jour on doit accomplir une *charge de travail* (*shigoto no futan*/仕事の負担) avec des responsabilités à *charge* (*sekinin*/責任) puisque chacun d'entre nous doit *occuper une charge* (*shokumu ni tsuku*/職務に就く). La justice cite des *témoins à charge* (*kensatsugawa shōnin*/検察側証人) tandis que les contribuables supportent *des charges* (*shuppi-hiyō*/出費-費用), même si leur loyer comprend *les charges* (*shokeihi-kanrihi*/諸経費-管理費).

L'armée et la police vont aussi à *la charge* (*totsugeki*/突撃) de l'ennemi ou des manifestants, tout comme le sportif dont *la charge* (*charge*/チャージ) sur l'adversaire sera sanctionnée si elle est sévère. À la guerre les canons ont une *charge* (*kayakuryō*/火薬量), de même que l'appareil photo possède sa *charge* (*sōten*/装填).

Il faut aussi suivre un *cahier des charges* (*keiyaku kiteisho*/契約規定書) c.-à-d. en japonais les règles écrites d'un contrat qui normalement *prend en charge* (*hikiukeru-futan suru*/引き売れる-負担する) les frais de transport.

54. Le niveau (*suijun*/水準) suppose une comparaison entre deux choses (avec un plus et un moins) selon des critères concrets ou abstraits. Le maçon se sert d'un *niveau* (*sageburi*/下げ振り) pour ajuster les surfaces quand il construit par exemple une maison à *trois niveaux* (*3 kaidate*/三階建て). Quant au *niveau du* (...no level de/...のレベルで) sol il faut le mettre *de niveau* (*suihei*/水平) et égaliser la *hauteur du niveau* (*takasa*/高さ).

Pour le *niveau d'études* (*gakureki*/学歴) ou le *niveau de pollution* (*osen no doai*/汚染の度合い), on use d'autres mots que pour le *niveau intellectuel* (*chiteki suijun*/知的水準), le *niveau de vie* (*seikatsu suijun*/生活水準) ou le *niveau social* (*shakai kaisō*/社会階層). Le *niveau de la mer* (*kaimen*/海面), le *niveau du fleuve* (*suii*/水位) en cru et le *passage à niveau* (*fumikiri*/踏切) d'un train n'ont en japonais rien de commun linguistiquement. Le *niveau d'une classe* (*teido*/程度) et les *niveaux de langue* (*gengo level*/言語レベル)

venus de l'anglais non plus.

55. Le **champ** (*hatake*/畑) se laboure pour être ensemencé. Il peut être champ *en jachère* (*kyūkōchi*/休耕地), *en friche* (*arechi*/荒地) ou *planté d'arbres fruitiers* (*kajuen*/果樹園). La *vie des champs* (*inaka seikatsu*/田舎生活) évoque les *travaux des champs* (*norashigoto*/野良仕事). Le champ étant lui-même une sorte d'étendue, le japonais utilise des équivalents spatiaux pour rendre des sens moins concrets, tels endroit (*ba-basho*/場-場所), zone ou région (*chitai-chiiki*/地帯-地域), campagne (*no-nohara*/野-野原) ou bien domaine, sphère (*hani*/範囲). On voit ici que le mot champ concret s'applique plutôt mal en japonais à une dérive sémantique abstraite.

En sciences, les *champs de recherches* (*kenkyū bunya*/研究分野) et ceux *d'application* (*ōyō hani*/応用範囲) sont nombreux. Au cinéma aussi la *profondeur de champ* (*pan-focus*/パン・フォーカス) importe pour ne pas sortir du champ (*frame kara deru*/フレームから出る). Le *champ visuel* (*shiya*/視野), le *champ opératoire* (*shujutsuya*/手術野), le *champ de courses* (*keibajō*/競馬場), le *champ de bataille* (*senjō*/戦場), le *champ de tir* (*shagekijō*/射撃場) ou le *champ de mines* (*jiraigen*/地雷原) sont transcrits avec le mot étendue (*ya*/野) ou le mot lieu (*ba*/場).

Laisser le *champ libre* d'agir à quelqu'un (*kōdō no jiyū wo ataeru*/行動の自由を与える) pour donner *libre champ* à son imagination (*kūsō no tsubasa wo hirogeru*/空想の翼を広げる) l'autorise à prendre la *clef des champs* (*kaihō suru-tachisaruru*/解放する-立ち去る) car il faut lui *laisser du champ* (*katsuyaku no yochi wo ataeru*/活躍の余地を与える).

56. Le **fil** (*ito*/糸) en tant que brin textile est un mot qui a connu bien des avatars sémantiques en français. En japonais, on peut aussi rendre ce fil par cordon (*himo*/紐), ligne (*sen*/線) ou avec l'anglais *cord* (コード) dans des mots en composition. La nature d'un légume filandreux favorise *les fils* (*suji no ōi*/筋の多い) vus tels des nerfs, mais la viande ou les légumes contiennent des *fils* [fibres] (*seni*/繊維), caractères contenant la clé du fil, alors que par exemple le *fil de l'eau* (*nagare*/流れ) d'une rivière est perçu comme un courant.

Perdre le *fil de la conversation* (*hanashi no sujimichi*/話の筋道) présuppose de savoir *en reprendre le fil* (*hondai ni modosu*/本題にもどす) pour suivre le *fil de ses idées* (*sujimichi wo otte kangaru-shikō no myakuraku*/筋道を追って考える-思考の脈絡). Il y a bien sûr le *fil du rasoir* (*kamisori no ha*/かみそりの刃) dont le sens métaphorique signifie « être en danger » (*ayai kinkō no ue ni tatteiru*/危うい均衡の上に立っている). Il y a le *fil à plomb* (*sagefuri*/下げ振り) et le *fil d'Ariane* (*michishirabe-tegakari*/道調べ-手掛かり) de l'intuition. C'est un *fil conducteur* (*michibiki no ito-itoguchi*/導きの糸-糸口) cousu lentement *de fil en aiguille* (*sukoshizutsu-shidai ni*/少しずつ-次第に).

On peut raconter une histoire cousue de *fil blanc* (*miesuita*/見え透いた), mais si sa *vie ne tient qu'à un fil* (*seimei ha fūzen no tomoshibi*/生命は風前の灯火) mieux vaut *donner un coup de fil* (*denwa wo kakeru*/電話をかける).

57. Calculer la **portée** d'un projectile (*shatei*/射程) ce n'est pas à la *portée de* (*ni rikai dekiru*/に理解出来る) n'importe qui et ne dépend pas de la *portée du regard* (*mieru hani*/見える範囲). En japonais, la portée relève souvent du milieu ambiant, tels à *portée de main* (*te no todoku tokoro ni*/手の届くところに) ou *hors de portée* (*te ni oenai*/手に負えない), de l'importance d'un événement (*judai na*/重大な), voire de son résultat (*kōka*/効果).

Une femelle porte sa *portée* [fœtus] (*kaitai*/懐胎) avant de *faire sa portée* (*ko wo umu*/子を産む). C'est *de peu de portée* (*toru ni tarinai*/取るに足りない). Une partition musicale a aussi *cinq portées* (*score no fuhyō-gosenfu*/スコアの譜表-五線譜) et en architecture il y a les arches et leurs *portées* (*span-keikan-watari*/スパン-径間-わたり).

58. Une **classe** (*bunrui-type-class*/分類-タイプ-クラス) c'est un rangement selon un certain ordre et le japonais est riche en lexèmes en ce domaine. Il existe ainsi les *classes sociales* (*shakai kaikyū*/社会階級) et les *classes d'âge* (*nenreisō*/年齢層). Descendre dans un hôtel de *première classe* (*saiōkyū no hoteru*/最高級の

ホテル) et écouter un pianiste de *première classe* (*ichiryū no pianist*/一流のピアニスト), c'est vraiment la *classe* (*fūkaku*/風格). En avion, il y a la classe affaires [économique] (*business [economy] class*/ビジネス[エコノミー]クラス). À l'armée les soldats aussi sont de *première* [seconde] *classe* (1-2 *tō*/1-2等) et veulent la *classe* (*jotai*/除隊).

Une *salle de classe* (*kyōshitsu*/教室) contient une *classe* (*class*/クラス) d'élèves qui étudient avec des *livres de classe* (*kyōkasho*/教科書). *Après la classe* (*hōkago*/放課後) ils s'amuse avec leurs *camarades de classe* (*dōkyūsei*/同級生). Dès la *rentrée des classes* (*shingakunen*/新学年), il y a *classe* [école] (*gakkō ga aru*/学校がある) dans la semaine. Le maître *fait sa classe* (*jugyō wo suru*/授業をする), les élèves *font leurs classes* (*kyōiku wo ukeru*/教育を受ける). Certains *sautent une classe* (*tobikyū*/飛び級), d'autres *redoublent une classe* (*ryūnen*/留年).

Alors qu'on trouve toujours le mot *classe* en français, en japonais il se rend à chaque fois différemment.

59. Le **courant** de l'eau (*nagare*/流れ) est comparable à un mouvement *courant* (*hasshiteiru*/走っている), d'où l'idée d'*eau courante* (*suidō*/水道) au robinet. C'est la même image pour parler ou écrire une langue de façon *courante* (*surasura-ryūchō ni*/すらすら-流暢に). Dans la *vie courante* (*nichijō seikatsu*/日常生活) [qui se dit *vie quotidienne* en japonais], *il est courant* (*futsū-ippanteki*/普通-一般的) et *monnaie courante* (*nichijō yoku aru koto-nichijōsahanji*/日常よくあること-日常茶飯事) de traiter d'abord les *affaires courantes* (*nichijō gyōmu*/日常業務).

Selon une *opinion courante* (*seken ippan no iken*/世間一般の意見), les *courants d'air* (*kazetōshi*/風通し) nuisent à la santé. L'escalier a une *main courante* (*kaidan no tesuri*/階段の手すり) et le commerçant aussi possède sa *main courante* [registre commercial] (*tōzachō*/当座長). Il vérifie son *compte courant* bancaire (*kōza tsūchō*/口座通帳) puis se *tient au courant* (*shiteiru-tsūjiteiru*/知っている-通じている) des *courants du marché* (*sōba*/相場). Lorsqu'entre amis *le courant passe* (*ishi no sotsū*/意思の疎通), ça ressemble un peu au *courant électrique* (*denryū-denki*/電流-電気) que tout le monde use sans aucune retenue dans le *courant de l'année* (*nenchū*/年中).

60. Le **grain** (*tsubu-kokutsubu*/粒-穀粒) ressemble à la **graine** (*tane-shūji*/種-種子) car on peut la (re)transplanter pour obtenir de nouveaux grains. Certains grains sont tantôt des *baies* tels les *grains de raisin* (*budō no tsubu*/ブドウの粒) et tantôt des sortes de *pois* tels les *grains de café* (*kōhī mame*/コーヒー豆). Il faut donc choisir le bon « grain » selon sa ressemblance à une forme, baie ronde ou pois oblong, les deux se différenciant. Pour les *grains de chapelet* (*rosario no tama*/ロザリオの玉) qu'égrène le croyant, la forme d'une *bille* prévaut.

Tout petit, le grain est une infime quantité ou une infinité de points. Il y a le *grain de jalousie* (*kasukasu na netami*/かすかすな妬み), le *grain de peau* (*hada no kime*/肌のきめ). L'arbre a son *grain* (*mokuri*/木理), le textile a *du grain* (*fūai*/風合い) et la photo un autre *grain* (*ryūshi*/粒子). Il y a de même le *grain en mer* (*niwakaame-toppū-squall*/にわか雨-突風-スコール), le *grain de sable* (*isago*/沙子) et de plus le *grain de beauté* (*hokuro*/ほくろ).

Chacun de nous dans la tête ayant son *petit grain* (*shosho atama ga okashii*/少々頭がおかしい) y va de son *petit grain de sel* (*kuchi wo dasu*/口を出す) pour critiquer et *veiller au grain* (*yōjin wo namakeranai*/用心を怠けない). On *sème les graines* (*tane wo maku*/種をまく) pour en *prendre de la graine* (*minarau*/見習う) par l'expérience ou encore on *casse la graine* (*taberu*/食べる) pour *monter en graine* (*se ga dondon nobiru*/背がどんどん伸びる).

De tous ces grains (et ces graines), chacun demande une traduction différente en japonais pour s'y ajuster.

61. La **cellule du moine** (*koshitsu*/個室) diffère en japonais de la **cellule du prisonnier** (*dokubō*/独房), de celle de l'**ermite** (*inja no iori*/隠者の庵), de la **cellule de la cire d'abeille** (*suana*/巣穴) ou des **cellules corporelles** (*saibō*/細胞). Ce dernier terme renvoie à l'idée d'une membrane protectrice entourant finement. D'autres cellules existent encore telles la **cellule photoélectrique** (*denkaisō*/電解槽), la **cellule**

mélodique en musique (*senritsukaku*/旋律核), la *cellule informatique* (*cell*/セル) et l'inévitable *cellule familiale* (*kazoku tani*/家族単位).

Les cellules sont nombreuses en français mais en japonais aucune ne leur correspond. On trouve soit l'idée de pièce fermée ou d'ermitage, soit l'idée de trou ou d'unité, soit l'idée de membrane qui entoure.

62. Le cas (*baai-case-jōkyō*/場合-ケース-状況) est considéré en japonais comme le *lieu* (*ba*/場) où un *aspect* (*ai*/合) du réel apparaît. Les *cas de figure* (*kasetsu-kanōsei*/仮説-可能性) sont pluriels : *étude de cas* (*case study*/ケーススタディ), *cas social* (*shakai jirei*/社会事例), *cas fortuit* (*guhatsugoto*/偶発事), *cas de guerre* (*sensō no genin*/戦争の原因). Dans chaque cas il s'agit d'une origine relevant de la réalité ou d'une raison venant d'un motif.

C'est le *cas ou jamais* (*zekkō no chance*/絶好のチャンス) de *citer le cas de* (*rei wo hiku*/例を引く) ce *cas clinique* (*rinshōrei*/臨床例) car son *cas désespéré* (*makki shōjō*/末期症状) pose un *cas de conscience* (*ryōshin no mondai-dilemma*/良心の問題-ジレンマ). C'est le *cas type* (*tenkeiteki jirei*/典型的事例) du *cas de force majeure* (*fukakōryoku*/不可抗力) traité *au cas par cas* (*case by case*/ケースバイケース) dont on doit *faire grand cas* (*jūshi suru*/重視する).

Outre l'usage fréquent de l'anglais transcrit en phonétique japonaise, le *cas*, lieu où un aspect du réel se produit, n'arrive pas comme en français à dériver sémantiquement vers des associations plus distantes. Il faut donc à chaque fois changer d'expression en trouvant une interprétation adéquate pour le rendre.

63. La couche (*sō*/層) est parfois une *couche atmosphérique* (*taiki no sō*/大気の層), une *couche de neige* (*sekisetsu*/積雪) [= un amoncellement de neige], une *couche de beurre* (*butter wo nuru*/バターを塗る), une *couche de peinture* (*pek wo nuru*/ペンキを塗る) [= du beurre ou de la peinture appliqué(e)] ou une *couche plaquée d'or* (*kin mekki*/金めっき). La *couche sociale* (*shakai kaisō*/社会階層) est un double de la classe sociale.

Une femme évitant une *fausse-couche* (*ryūzan*/流産) mais aux *couches difficiles* (*nanzan*/難産) [= délivrance pénible] fait son *retour de couches* (*shokei*/初経) [= premières règles] pour se *relever de ses couches* (*sango no hidachi*/産後の肥立ち) [= faire du gras après] et met des *couches* au bébé (*omutsu-oshime*/おむつ-おしめ). Le couple aussi *partage la couche* (*tomone suru*/共寝する) [= dormir à deux] dans la même *couche* (*bed*/ベッド).

64. Le foyer (*katei*/家庭) traditionnel occidental possède un *foyer* (*danrō*/暖炉) [= cheminée] mais au Japon il s'agissait jadis d'un *foyer carré* (*irori*/いろり) creusé à même le sol autour duquel on s'asseyait pour manger. D'où l'idée d'une combustion à l'intérieur d'un *foyer* (*kashō-kama*/火床-窯) [= chaudière-marmite].

La *femme au foyer* (*sengyō shufu*/専業主婦) [= métier de ménagère] est fréquent dans l'Archipel. Il y a des établissements tels le *foyer d'étudiants* (*gakuseiryō*/学生寮) ou le *foyer de seniors* (*rōjin home*/老人ホーム). Il faut aussi un jour *rentrer dans ses foyers* (*kokyō ni kaeru*/故郷に帰る) [= rentrer au pays natal]. Il existe bien des foyers : le *foyer d'incendie* (*hidane*/火種) [= cause du feu], le *foyer d'une épidémie* (*densenyō no hasseichi*/伝染病の発生地) [= le lieu de la contagion], le *foyer d'une maladie* (*byōsō*/病巣) [= nid de l'infection]. En photographie ou en optique on trouve aussi comme centre focal le *foyer* (*shōten-focus*/焦点-フォーカス).

65. L'âme (*tamashii-reikon*/魂-靈魂) au sens de « principe immortel » a bien sûr des équivalents en japonais. Néanmoins, c'est un mot polysémique en français que le japonais rend par d'autres vocables. Ainsi de l'*âme de la Nation* (*kokumin seishin*/国民精神) [= *esprit national*] ou la *paix de l'âme* (*kokoro no heian*/心の平安) [= *paix du cœur*]; les *âmes du village* (*mura no jūmin*/村の住民) [= *habitants*] ou ma *chère âme* (*itoshii anata*/愛しいあなた) [= *ma bien-aimée*]; l'*âme du complot* (*inbō no shubōsha*/陰謀の首謀者) [=

meneur du complot], l'état d'âme (*kibun*/気分) [= part du souffle], faire vibrer l'âme (*kandō saseru*/感動させる) [= faire émouvoir].

On cherche l'âme sœur (*tamashii no hanryo*/魂の伴侶) [= compagn(e)on d'âme] pour ne faire qu'une seule âme (*isshin dōtai*/一心同体) [= un seul cœur et un même corps], mais il y a du vague à l'âme (*fusagi kondeiru*/ふさがぎ込んでいる) [= cafardeux]. Il faut se donner au travail corps et âme (*mi mo kokoro mo*/身も心も) [= corps et cœur] ou de toute son âme (*zenryoku wo tsukushite*/全力を尽くして) [= de toutes ses forces] si l'on est travailleur dans l'âme (*nekkara*/根っから) [= de la racine]. Une bonne âme (*zennin*/善人) [= bonne personne] qui a la mort dans l'âme (*zetsubō shite*/絶望して) [= désespoir] pourrait rendre l'âme (*shinu*/死ぬ) [= mourir].

D'autres âmes peuvent encore se décliner mais l'essentiel à retenir est que le mot âme en japonais a subi moins de dérives sémantiques qu'en français au niveau des expressions lexicales et leur métaphorisation.

66. La roue (*sharin-wheel*/車輪-ホイール), qu'elle soit roue de secours (*spare tyre*/スペアタイヤ), roue dentée (*haguruma*/歯車), roue hydraulique (*suisha*/水車), roue du potier (*rokuro*/轆轤), grande roue (*kanransha*/観覧車) d'une foire, sa fonction est de tourner telle la roue du sort (*unmei no wa*/運命の輪) ou la roue du paon (*oha wo hirogeru*/尾羽を広げる) [= déployer les plumes de sa queue] qui signifie donc se pavaner (*kidoru*/気取る). Ce n'est pas la cinquième roue du carrosse (*mattaku yaku ni tatanai*/全く役に立たない) [= qui ne sert à rien].

67. La manche (*sode-sleeve*/袖-スリーブ) est une partie du vêtement où le bras s'enfile, ou bien une manche à air (*fukinagashi*/吹き流し). De cette étroitesse évidente, on a nommé la Manche (*igirisu kaikyō*/イギリス海峡) séparant la France de l'Angleterre. On peut retrousser ses manches au sens concret (*ude makuri*/腕まくり) ou au figuré pour se mettre au travail (*shigoto ni torikakaru*/仕事に取りかかる). Tirer quelqu'un par la manche (*sode wo hiku*/袖を引く) au sens littéral signifie aussi figurément attirer son attention (*chūi wo hiku*/注意を引く).

Mais cette personne, l'avoir dans sa manche (*i no mama ni suru*/意のままにする) [= en faire à sa propre guise], c'est une autre paire de manches (*betsu mondai*/別問題) [= un autre problème]. La manche peut être aussi sportive (*ikkai-issen-isseto*/1回-1戦-1セット) [= 1 fois-1 match-1 set], mais si on les perd toutes alors il vaut mieux faire la manche (*monogoi wo suru*/物乞いをする) [= demander des choses] pour subvenir à ses besoins.

La manche et le manche viennent du latin *manus* du fait de leur contiguïté avec la main. Le manche (*totte*/取っ手-把っ手) [= prise en main] est la partie longue et étroite d'un parapluie, d'un balai (*e*/柄) ou une poignée (*tsuka*/柄) pour saisir un sabre, un arc, un pinceau, un couteau, un outil. Un instrument à cordes a aussi un manche (*sao-neck*/棹-ネック) tel le manche de l'avion (*sōjūkan*/操縦桿) pour diriger l'appareil. Or, aucun de tous ces manches, au féminin comme au masculin, ne peut se dire identiquement en japonais.

68. Le carreau (*mado glass*/窓ガラス) [= fenêtre-vitre] est un verre transparent pour laisser passer la lumière mais aussi un carreau de carrelage (*tile-itaishi*/タイル-板石) [= planche-pierre] installée sur le sol. On peut soit rester sur le carreau (*jimen no ue ni nobiru*/地面の上に伸びる) [= s'étendre sur le sol] ou se tenir à carreau (*keikai suru*/警戒する) [= être vigilant]. On trouve des tissus à carreaux (*gingham check*/ギンガムチェック) ou écossais (*tartan check*/タータンチェック) et dans un jeu de cartes existe le losange à carreau (*dial*/ダイヤ). Les carreaux sont aussi des lunettes (*megane*/眼鏡) et le carreau d'arbalète a lui quatre pans (*shikakuya*/四角矢).

69. Le plat comme contenant (*sara*/皿) est un récipient plat mais son contenu est aussi un repas à manger (*ryōri*/料理) [= cuisine] : plat de résistance (*main dish*/メインディッシュ), plat du jour (*higawari teishokū*/日替わり定食) ou œuf sur le plat (*medama yaki*/目玉焼き), l'anglais est souvent omniprésent dans la cuisine nippone.

Le *plat* est aussi plat que le *plat pays* (*heiya/平野*), la *mer plate* (*naida umi/風いだ海*), la *poitrine plate* (*usui mune/薄い胸*), la *vie plate* (*omoshiromi no nai seikatsu/面白みのない生活*) [= *vie sans intérêt*], le *col plat* (*flat collar/フラットカラー*), l'*eau plate* (*mamizu/真水*) [= l'*eau vraie*], le *plat de la main* (*te no hira/手のひら*), le *plat plat* (*hirazara/平皿*) ou le pneu à *plat* (*kūki no nuketa/空気の抜けた*) et la batterie à *plat* (*kara no battery/空のバッテリー*).

On peut dormir à *plat ventre* (*utsubuse ni/うつぶせに*), *se mettre à plat ventre* (*peko-peko suru-hikutsu/ぺこぺこする-卑屈*)¹⁶, *faire de plates excuses* (*baka teinei na wabi/馬鹿丁寧な詫び*), *faire du plat à une femme* (*jōsei ni umaku iiyoru/女性にうまく言い寄る*) [= *accoster en parlant*], *être à plat* (*hetoheto/へとへと*) [= *onomatopée pour dire mort de fatigue*]. On peut aussi mettre les *petits plats dans les grands* (*seidai ni motenasu/盛大にもてなす*) [= *recevoir magnifiquement quelqu'un*] ou les *pieds dans le plat* (*hema wo yarakasu/ヘマをやらかさ*) [= *faire une grosse bourde*] pour ne pas *en faire tout un plat* (*ōgesa ni suru/大きさにする*) [= *exagérer à l'excès*].

70. le siège (*seki-zaseki/席-座席*) possède un large spectre sémantique en français, à la fois *siège* concret telle la chaise (*isu/椅子*) et ses dérivés, mais aussi *siège du gouvernement* ou *du tribunal* (*seifu-saibanjo-no shozaichi/政府-裁判所-の所在地*) et *siège social* (*honsha/本社*) d'une entreprise. L'anglais n'est pas en reste non plus avec *seat belt* (*シートベルト*) qui désigne la ceinture de sécurité, ni le cerveau comme *siège des activités mentales* (*chūsū/中枢*) ou bien le *siège d'une maladie* qui devient une partie malade (*kanbu/患部*).

On peut faire le *siège d'une ville* (*kōi-hōi/攻囲-包圍*) ou décréter l'*état de siège* (*kaigenrei/戒嚴令*), quoique le *siège* puisse aussi signifier le fondement physique de l'être (*shiri/尻*) s'asseyant sur un *siège*, l'assiette en quelque sorte, et que l'enfant court le risque lui aussi de bien mal se présenter par le *siège* (*sakago/逆子*).

Du côté des contre-exemples

Les contre-exemples ne sont pas exactement le contraire des exemples au sens où ils tentent de prendre le contre-pied de la thèse défendue. Ils la relativisent par des cas singuliers, mais pas de façon générale. Il faut raisonner en termes de tendance ou de prévalence, ce qui évoque le mécanisme de la compensation.

Si nous proposons des contre-exemples, c'est aussi pour illustrer le fossé sémantique qui existe entre le français et le japonais ainsi que le passage d'une langue à l'autre, si difficile à éclairer. Des deux côtés, on semble être dans un autre monde linguistique ! Répétons-le encore, quoique ces deux langues soient aux antipodes, elles se fondent toutes deux sur des aires neurologiques (Broca/Wernicke) dévolues au langage. La pensée, introvertie ou extravertie, puise donc dedans pour conscientiser ce qui la préoccupe. On ne peut pas désolidariser la pensée du langage dès lors qu'on doit s'exprimer en mots pour se penser.

Du côté des contre-exemples, on trouve donc aussi en français bien des dénnotations que le japonais ne fait absolument pas. Ainsi de la *gare* et de la *station* (*eki/駅*) ou des cris d'animaux (*aboyer, miauler, etc.*), tous rendus par le verbe *pleurer* (*naku/泣く*), avec cependant des onomatopées pour qualifier de quel type de pleurs il s'agit. Citons encore la distinction en français entre *jambe* humaine et *patte* animale, sans parler des *pieds* de la table ou bien de la chaise qui en japonais se prononcent tous pareillement (*ashi/足*). Ajoutons les *ongles*, les *griffes*, les *serres* qui dans l'Archipel ne sont qu'un seul et même mot (*tsume/爪*).

Dans la ligne des divers contre-exemples, certaines *onomatopées* s'appliquent au langage au concret et au figuré. Ainsi de *peko-peko* (*ぺこぺこ*) qui signifie à la fois *avoir une faim de loup* et *faire des courbettes* [pour se faire bien voir] ; de *buku-buku* (*ぶくぶく*) pour l'*eau à gros bouillons* ou le fait

¹⁶ Certains candidats japonais en campagne électorale se sont mis physiquement à *plat ventre* avec leur épouse lors de meetings pour réclamer les voix des électeurs, montrant par là leur sens du sacrifice. Peut-on imaginer un comportement plus extraverti ?

d'être obèse ; de *kachi-kachi* (かちかち) qui est le son d'un cliquetis tel le tic-tac de l'horloge mais aussi le fait de claquer des dents de froid ou de peur sous l'effet d'une mâchoire crispée ; de *katsu-katsu* (かつかつ) pour vivre chichement ou à la limite ; de *gatsu-gatsu* (がつかつ) pour dévorer ou se lancer dans une action à la légère.

Citons encore *giri-giri* (ぎりぎり) qui veut dire de justesse ou au minimum ; *kucha-kucha* (くちゃくちゃ) pour un bruit de mastication ou un billet de banque chiffonné ; *gucha-gucha* (ぐちゃぐちゃ), proche de l'onomatopée précédente, pour tout ce qui est sans forme (fondu, écrasé, en désordre) ; *gata-gata* (がたがた) pour ce qui cahote ou branle, d'où l'idée de trembler de froid ou de peur [jouer des castagnettes], de ruiner sa santé, de périliter ou de trouver toujours à redire ; *sara-sara* (さらさら) pour un bruit fluide et lisse (vent, ruisseau) ou une belle écriture ; *tsuru-tsuru* (つるつる) pour le soyeux du tissu ou la calvitie.

D'autres onomatopées n'ont pas de sens concret mais décrivent une attitude, une action, une émotion ou une sensation. Ainsi de *fuwa-fuwa* (ふわふわ) pour moelleux ou cotonneux, tels les nuages ; de *uka-uka* (うかうか) pour dire être dans la lune ; de *icha-icha* (いちゃいちゃ) pour flirter sans vergogne ; *uto-uto* (うとうと) pour somnoler ; de *niko-niko* (にこにこ) pour souriant et de *pika-pika* (ぴかぴか) pour étincelant.

Dans la même veine, on trouve aussi *jiro-jiro* (じろじろ) pour fixer du regard ; *guzu-guzu* (ぐずぐず) pour lambiner ou rouspéter ; *meso-meso* (めそめそ) pour pleurnicher ; *kusa-kusa* (くさくさ) pour le cafard ; *kuru-kuru* [pā] (くるくる [ぱあ]) pour signifier une sorte de spirale tournant sans but ; *nobi-nobi* (のびのび) pour un enfant qui grandit bien ; *bura-bura* (ぶらぶら) pour flâner sans but ; *noro-noro* pour marcher lentement ; *uro-uro* (うろうろ) pour tourner ; *pero-pero* (ぺろぺろ) pour lécher ; *ira-ira* (いらいら) pour s'impatienter ; *zara-zara* (ざらざら) pour un toucher rugueux et *sara-sara* (さらさら) pour un toucher doux.

Nombre de ces onomatopées se rendent par un son qui passe d'un sens concret à un sens figuré ou bien se fondent pour certaines sur des sensations, des émotions ou des attitudes exprimées par des sonorités.

Si on compare les contre-exemples nippons précités avec les exemples du français donnés en première instance montrant la pauvreté du spectre sémantique des substantifs sino-japonais, on comprend que le japonais indigène peut dériver plus largement relativement à la métaphore ou à des expressions figurées.

On pourrait donc dire qu'il y a de nombreux contre-exemples allant à l'encontre de nos affirmations sur le côté déterminatif ou référentiel de la langue japonaise mais il importe de ne pas oublier qu'elle doit utiliser un nombre de lexèmes 4,4 fois supérieur aux autres langues pour parler ou bien lire au quotidien.

Le pur japonais est à la fois vague et ouvert, c.-à-d. à entrées potentiellement multiples. Cela favorise a priori les dérives sémantiques le long de chaînes associatives guidées par le mécanisme du déplacement propre à la métaphore. L'arrivée à l'Archipel de la culture chinoise (les sinogrammes et le bouddhisme) apportent une conception du monde plus complexe qui va lentement se superposer à la culture indigène.

Les Japonais l'assimileront à leur langue mais de manière plus ou moins partielle, plus ou moins réussie et plus ou moins éclectique, sans trop se soucier de rationaliser toutes ces notions de façon synchrétique. Ils vont procéder plus par juxtaposition que par intégration, trait caractéristique de la pensée extravertie.

Certains lexèmes du pur japonais ont donc comme en français un spectre sémantique large, surtout ceux d'origine uniquement indigène, donc avant l'introduction des sinogrammes dans l'Archipel. Cela paraît indiquer que le lexique nippon non écrit possédait au début une capacité de glissement de sens

qui fut peu à peu réduite au profit d'une plus grande finesse conceptuelle à cause des caractères importés. Ce que le japonais gagna en précision intellectuelle et volume lexical, il le perdit en dérivation sémantique.

Or, cela n'est pas dû au chinois puisqu'il figure dans le groupe des autres langues statistiquement à 92% avec 5.000 mots, alors que le japonais a plus de 10% d'écart avec elles. Il apparaît plutôt que c'est la tendance extravertie des Japonais, surtout dans la fonction de pensée liée au langage, qui fut à l'origine d'une adaptation *trop bien réussie* du chinois à leur langue en déterminant une véritable inflation lexicale. Le fait que chaque caractère ait plusieurs lectures, en plus des *ateji*, donne déjà une indication en ce sens.

Du côté des verbes purement japonais

On trouve en japonais deux grandes catégories de verbes. La première est issue du japonais indigène et ne comporte souvent qu'un seul sinogramme suivi de désinences notées selon l'aspect du temps avec un syllabaire. Exemple : *choisir/erabu*.u/選ぶ, formé du sinogramme *era* (選) et de l'infinitif *-bu* (ぶ) écrit en syllabaire. La seconde concerne des substantifs formés de deux (ou trois) caractères de lecture sino-japonaise, auxquels s'ajoute l'auxiliaire « faire » (*suru*/する) ou d'autres de même sens mais plus familiers. Dans l'exemple précité, cela devient : *faire un choix/sentaku-suru*/選択する, de choix (選択) et faire (する).

Ces deux strates du verbe japonais s'entremêlent dans la conversation et les écrits mais leur emploi est parfois différent. Ainsi, *choisir (erabu)* et *faire un choix d'objet (sentaku suru)* s'équivalent car les deux caractères (*sen-taku*/選択) ont le même sens. En revanche, on ne peut pas utiliser ce verbe pour dire *élire* un président (*sen-shutsu suru*/選出する) car même si le premier caractère est identique (*sen*), le second inclut l'idée de *sortir d'un lot* en rapport avec le choix des électeurs parmi d'autres candidats, c.-à-d. être élu.

Autrement dit, le verbe en pur japonais (*erabu*) peut s'utiliser dans les deux cas (choisir = élire) et possède une intension plus large que ses homologues sino-japonais (*sen-taku/sen-shutsu*) formés de deux caractères. Cela signifie qu'il englobe beaucoup plus de sens qu'eux et qu'il a *a contrario* une extension plus réduite.

Ainsi qu'il fut noté plus haut, le lexique d'origine purement japonaise (*wago*/和語) possède un spectre sémantique bien plus large, surtout pour les noms et les verbes, que celui d'origine chinoise (*kango*/漢語). En japonais indigène, nombre de verbe se prononçant pareillement ont des significations différentes mais liées entre elles par analogie qui permet une dérivation du sens. À l'origine, il est probable qu'ils servaient à désigner toutes sortes d'actions ou d'états pouvant se ressembler d'une façon ou d'une autre.

Enfin, grammaticalement parlant, les verbes japonais fonctionnent souvent par paires, l'un intransitif (état) avec la particule *ga* (が) et l'autre transitif (action) avec la particule *wo* (を). Les deux verbes sont transcrits avec le même caractère, seule la terminaison notée grâce au syllabaire *hiragana* les distingue. Cette bipartition des verbes entre transitif et intransitif, liés par une racine commune, suggère que ceux d'origine indigène ont une capacité de translation sémantique que n'ont pas ceux écrits en sino-japonais. Les homophones étant légion en japonais, l'arrivée des sinogrammes apporta un meilleur entendement.

Le choix du proverbe pour continuer notre recherche est dû au fait qu'il est très proche de la métaphore car comme elle il se fonde sur une distanciation sémantique vis-à-vis du texte lui-même et de la réalité concrète. Il place le sens qu'il délivre dans un ailleurs et un autrement, tout comme le fait la métaphore. Ce trope transpose le sens par connotations, associations d'idées, permutations ou interprétations. Il est donc logique de le retrouver chez tous les peuples, langue et parole étant liées en grande partie aux aires de l'encéphale qui s'occupent de l'encodage (axe syntagmatique) et du décodage (axe paradigmatique).

Cela dit, il existe aussi des proverbes de sens littéral qui ne nécessitent aucune translation sémantique, aucun effort d'interprétation, tels *un clou chasse l'autre* ou *l'amour est aveugle* dont le sens est évident.

À l'image d'autres langues, les proverbes japonais sont nombreux et savoureux, reflétant la psychologie de l'Archipel tournée vers la *vénération de la nature* et *l'ici-maintenant*. On observe donc la métaphore et ses dérivés comme partout ailleurs, mais il n'existe pas de surenchère à son égard qui surchargerait la langue japonaise en alourdissant l'élégance de son style léger et concis qui préfère suggérer qu'expliquer. Voilà pourquoi les Japonais n'aiment pas les joutes oratoires alambiquées que la métaphore rend possible.

D'un autre côté, cela provoque une certaine fadeur sémantique où la répétition est très palpable, non pas à cause des métaphores mais parce que la manière de penser allusive des Japonais rechigne à les définir.

Voici quelques exemples de proverbes nippons dont la polysémie progresse le long d'association d'idées. Des explications sont données parallèlement pour comparer les dérives entre les deux langues. Quant aux exemples, ils proviennent le plus souvent de la vie quotidienne, *tous émanant du japonais indigène*. Nous n'envisageons que les locutions figurées typiquement nationales à l'exclusion de toutes les autres en donnant entre crochets une *traduction française littérale*, sauf si le sens est quasiment identique. Tous les proverbes importés tels *jeter de l'huile sur le feu* ou *Pierre qui roule n'amasse pas mousse* sont exclus.

La traduction littérale de ces proverbes donnée entre crochets [=] reste approximative, comme l'est celle relevant de près ou de loin d'un proverbe français. Traduire, c'est faire passer le sens originel et le trahir.

1. Par exemple, le verbe indigène *sasu* (さす) a le sens général de *piquer* ou *enfoncer un objet pointu* (刺す). Ce peut être poignarder, embrocher des poissons à frire ou bien sentir une douleur aiguë et lancinante.

Cette image d'une forme acérée peut de là dériver en arborescence autour de sa signification initiale. Ainsi de *pénétrer dans* (射す) [tels les rayons du soleil], *verser dans* (差す) [un vase], donc aussi inviter quelqu'un à *verser* une coupe de saké (*sakazuki wo sasu*/杯を差す). L'essentiel étant la pointe de l'objet, en position haute ou basse, ce verbe s'utilise pour *ouvrir* un parapluie ou *piquer* des fleurs d'ikebana (挿す).

Il signifie encore *montrer du doigt* (指す) une direction ou une partie du corps et sert aussi à *désigner* une personne [élève/coupable] qui se doit de répondre. Par extension, ce verbe s'emploie avec certains objets pointant dans une direction telle l'aiguille d'une montre indiquant l'heure ou quand la marée est pleine.

Pour résumer, quoique ce verbe (*sasu*/さす) se prononce pareillement, il accepte huit graphies différentes (刺す/射す/差す/挿す/指す/鎖す/点す/注す) chacune apportant à l'écrit diverses nuances sémantiques (ex : piquer, introduire, verser, montrer, désigner, indiquer) qui n'existaient pas avant l'introduction des idéogrammes dans l'Archipel. Autrement dit, avant l'écriture, ce verbe eut jadis un éventail de significations très large autour de son noyau premier sémantique (piquer/percer). Il pouvait servir dans de nombreuses situations analogues qui furent désambiguïsées grâce aux sinogrammes car ils possèdent une étymologie graphique.

Concernant les locutions figurées avec ce verbe, on trouve : *claire comme de l'eau de roche* (*tanagokoro wo sasu*/掌を指す) [= montrer la paume], *donner le coup de grâce* (*todome wo sasu*/止めを刺す), *quand on parle du loup, on en voit la queue* (*uwasa wo sureba kage ga sasu*/噂をすれば影がさす) [= quand un bruit court, son ombre se profile], *être tenté par le diable* (*ma ga sasu*/魔が差す) [= le démon pointe], *semer la*

discorde (*mizu wo sasu*/水を差す) [= verser de l'eau], *enfoncer dans le crâne* (*kugi wo sasu*/釘を刺す) [= enfoncer le clou].

2. En japonais le verbe **tsuku** (付く/附く/着く) évoque l'idée de *coller*, *adhérer*, *être en contact*, *s'accrocher* à quelque chose sans pouvoir s'en séparer. Au sens propre, ce peut être par exemple un grain de riz collé au menton, la poussière sur une table ou l'odeur du tabac sur un vêtement. Parfois, c'est un petit cadeau gratuit, une prime ou une réduction accordée et comprise dans le prix, ou encore une empreinte, une ride dont les traces resteront. Au sens figuré, c'est une compétence naturelle imprégnant le corps ou une sorte d'habitude acquise à force de pratique et d'entraînement divers (*mi ni tsuku*/身につく) [= se coller au corps].

Il existe un verbe sino-japonais (*fuchaku*/付着), donc un digramme, pouvant remplacer son homologue **tsuku** mais son usage est limité aux sens précités et ne conviendrait pas pour d'autres emplois. Notons qu'il se compose des deux sinogrammes du verbe **tsuku** (*fu+chaku*/付+着), autre lecture possible de chacun.

De l'idée d'adhérer (à), on passe insensiblement à celle d'une chose équipée ou munie d'une autre chose *qui va avec* : le pilotage automatique avec l'avion, le petit déjeuner compris, le petit cadeau d'appel, etc. Mais **tsuku** peut aussi être remplacé par des digraphes sino-japonais (*fuzoku*/付属) pour rendre les sens ci-dessus notés, mais pas d'autres. Si le premier (付) conserve son sens, le second (属) indique le *genre dans une lignée* ou une *annexe* tel le CHU, l'hôpital relevant de l'université (*daigaku fuzoku byōin*/大学付属病院).

Le verbe **tsuku** s'emploie aussi pour des personnes qui en suivent d'autres ou les accompagnent, le plus souvent dans une relation de dépendance (*tsuki-shitagau*/付き-従う) ou pour faire un pèlerinage (*dōgyō*/同行). L'idée générale est qu'il existe toujours quelqu'un auprès de soi pour accomplir une tâche nécessaire. De là, on peut être du côté d'une personne et devenir son ami ou prendre son parti (*mikata suru*/見方する). Alors que **tsuku** s'emploie dans tous ces cas de figures, les verbes sino-japonais ne peuvent le remplacer.

Dans la même veine signifiante liée à l'*attache*, **tsuku** (着く) veut encore dire *arriver* ou *parvenir* à un endroit, ainsi pour atterrir (*chakuriku*/着陸) [= se poser sur le sol], atteindre (*tōchaku*/到着) une destination ou toucher un endroit (*fureru*/振れる). Écrit avec un autre caractère (*tsuku*/就く), il signifie aussi occuper un poste ou trouver un emploi, de là monter sur le trône et, plus prosaïquement, se mettre (se coller) au lit. Mais l'emploi le plus fréquent de ce verbe concerne les prix (ça fait ~) et la cherté de la vie (ça coûte ~).

Ensuite, on trouve quatre graphies différentes pour **tsuku** (突く/衝く/吐く/撞く) qui évoquent une irruption soudaine, d'où porter un coup, attaquer, frapper, transpercer, et aussi toucher psychologiquement. Mais lorsque le *contact* est relatif à la lumière ou à un feu allumé, **tsuku** (点く) s'écrit avec un autre caractère.

Si une action touche à sa fin et a un résultat (*me hana ga tsuku*/目鼻がつく) [= toucher les yeux et le nez], il faut bien se décider (*kesshin ga tsuku*/決心がつく) puisque les pourparlers ont abouti (*hanashi ga tsuku*/話ががつく).

Le contact concerne de plus les cinq sens et les perceptions conscientes comme *voir* (*me ni tsuku*/目に着く) [= toucher l'œil], *entendre* (*mimi ni tsuku*/耳につく) [= toucher l'oreille], *sentir* (*hana ni tsuku*/鼻につく) [= toucher le nez] ou *s'apercevoir* (*ki ga tsuku*/気がつく) [= toucher la conscience]. Pour la bouche, il s'agit en revanche d'une régurgitation du bol alimentaire (*hedo wo tsuku*/反吐を吐く), d'un soupir (*tameiki wo tsuku*/溜息をつく), d'invectives ou d'injures (*akutai wo tsuku*/悪態をつく) ou bien de mensonges (*uso wo tsuku*/うそをつく).

Cette notion de contact fait que ce verbe purement japonais sert aussi pour désigner les phénomènes de possession (憑く), jadis par le/la renard.e ; les légumes macérés (漬く/浸く) baignant dans le sel, le son

de riz ou le vinaigre ; le pilage du riz (搗く) ou la maladie par un agent infectieux (*baikin ga tsuku*/黴菌が吐く). Quoique ce verbe se prononce toujours pareillement, chaque graphie diffère et n'est pas interchangeable.

L'avantage et l'inconvénient des caractères c'est de posséder une étymologie au sein même de l'écriture. Mais tous ceux en japonais lus *tsuku* (付く/附く/着く/就く/搗く/漬く/浸く/憑く/突く/衝く/吐く/撞く/点く) comptent plus d'une douzaine de graphies distinctes alors qu'en chinois ils se lisent et s'accentuent différemment. Cela suggère qu'avant l'écriture ce verbe s'employait à l'oral dans des situations variées assez proches.

Différentes locutions imagées s'emploient avec ce verbe : *bien mal acquis ne profite jamais* (*akusen mi ni tsukazu*/悪銭身につかず) [= l'argent sale ne s'attache pas à soi], *être tête en l'air* (*ashi ga ji ni tsukanai*/足が地に着かない) [= les pieds ne touchent pas le sol], *bavard comme une pie* (*aburagami he hi ga tsuita yō*/油紙へ火が付いたよう) [= comme un papier huilé enflammé], *se familiariser* (*ita ni tsuku*/板に付く) [= coller à la planche], *en rajouter* (*ohire ga tsuku*/尾鱗が付く) [= coller une nageoire caudale], *oublier ses différends pour le bien de tous* (*shōi wo sutete daidō ni tsuku*/小異を捨てて大同に就く) [= renoncer aux petites divergences pour l'ensemble].

On peut aussi être harcelé, donc *avoir l'épée dans les reins* (*shiri ni hi ga tsuku*/尻に火が付く) [= le feu colle aux fesses], *en être au début* (*cho ni tsuku*/緒に就く) [= tenir le début] et, en référence au sumo, être à terre, c.à.d. *perdre* (*tsuchi ga tsuku*/土が付く) [= toucher terre]. Parfois, on a *la tête prise* (*te ni tsukanai*/手に付かない) [= la main n'accroche pas] pour *rehausser son prestige* (*haku ga tsuku*/箔が付く) [= coller des feuilles d'or].

D'autres fois, c'est une *flambée de feu* (*hi ga tsuita yō*/火が付いたよう) [= tel un feu allumé] comme le bébé braillard, le tapage en ville ou une quinte de toux. Si cela *attire les regards* (*hitome ni tsuku*/人目に付く) [= accrocher la vue] on *s'expose à un grave danger* (*mayu ni hi ga tsuku*/眉に火が付く) [= les sourcils flambent].

Parallèlement à *tsuku*, il existe de plus le verbe *tsukeru* (付ける) de sens quasiment identique mais dont l'emploi est différent. En effet, le premier s'utilise surtout avec la particule du sujet (*ga*/が) ou bien celle du but (*ni*/に), tandis que le second concerne la particule désignant le complément d'objet direct (*wo*/を).

On trouve ainsi : *ne pas regarder à la dépense* (*itome wo tsukenai to*/糸目を付けないと) [= mettre des ficelles]. Cette locution vient des énormes cerfs-volants nippons qui nécessitent nombre de ficelles pour s'envoler.

Il y a aussi *plus facile à dire qu'à faire* (*neko no kubi ni suzu wo tsukeru*/猫の首に鈴をつける) [= accrocher une clochette au cou du chat] qui vient d'une fable d'Ésope racontant que des rats voulaient attacher une clochette au cou du chat pour s'en protéger mais ne trouvèrent aucun candidat, *essuyer un échec cuisant* (*miso wo tsukeru*/味噌を付ける) [= appliquer de la pâte de soja]. Comme jadis on soignait les plaies avec de la pâte de soja, cet ingrédient devint par extension le signe d'une blessure compromettant sa réputation.

Parfois on dit : *maigre comme un clou* (*yōji ni mehana wo tsuketa yō*/楊枝に目鼻を付けたよう) [= tels des yeux et un nez collés sur un cure-dents], *avoir les pieds sur terre* (*chi ni ashi wo tsukeru*/地に足を着ける) [= les pieds collés au sol], *ne pas se faire berner* (*mayu ni tsuba wo tsukeru*/眉に唾を付ける) [= mettre de la salive sur ses sourcils]. Jadis en effet c'était un geste apotropaïque pour éviter la possession par le renard ou le blaireau.

D'autres fois, c'est : *chercher noise à* (*innen wo tsukeru*/因縁をつける) [= chicaner sur le destin de quelqu'un], *trouver toujours à redire* (*kechi wo tsukeru*/けちをつける) [= se montrer mesquin], *mettre un terme à* (*keri wo tsukeru*/けりをつける) [= mettre une fin¹⁷], *ne rien pouvoir à* (*te ga tsukerarenai*/手がつけられな

¹⁷ Nombre de poèmes japonais, en particulier les haikus, finissent par l'auxiliaire *keri* (けり), d'où l'idée de *mettre un terme*

い) [= la main ne peut s'y coller], *être un pionnier* (*senben wo tsukeru/先鞭をつける*) [= donner le premier un coup de cravache].

3. Le verbe nippon **kau** (買う) signifie acheter un produit mais aussi apprécier quelqu'un. Dans le premier cas, un équivalent sino-japonais de même sens peut le remplacer (*kōnyū/購入*) et dans le second on trouve le digramme de l'appréciation (*hyōka/評価*). On peut ainsi *chercher à plaire* (*kanshin wo kau/観心を買う*) [= acheter la sympathie] aux autres mais si leur appréciation est négative on *s'attire leurs foudres* (*ikari wo kau/怒りを買う*) [= acheter la colère] avec le risque de *répondre aux provocations* (*kenka wo kau/喧嘩を買う*) [= acheter une querelle], comme jadis les preux samouraïs se battaient en duel après avoir *relevé le gant*.

Notons que chacun des deux verbes sino-japonais équivalents de **kau** ne peuvent le remplacer que dans un seul cas : *kōnyū* pour acheter ou acquérir un bien et *hyōka* pour apprécier ou (més)estimer quelqu'un. Il s'ensuit que le verbe en pur japonais *kau* possède un spectre sémantique plus large que les deux autres.

4. Le verbe **okonau** (行う) veut dire *faire* (une action), *donner* une conférence ou *célébrer* une cérémonie (mariage, etc) et, en même temps, *effectuer* (une enquête), *procéder* (opération) ou *entreprendre* (études). Il a donc le sens général de *mettre en pratique un acte dans la réalité*. Ses équivalents sino-japonais ne couvrent qu'une seule partie de ce verbe : *kaisai* (開催) pour donner et *jikkō/jissen/jisshi* (実行/実践/実施) pour pratiquer. Ainsi, dans la locution idiomatique *c'est facile à dire, mais difficile à faire* (*iu ha yasuku okonau ha gatashi/言うは易く行うは確し*), ce verbe ne peut pas être remplacé par les autres au sens plus réduit.

5. Le verbe **nagasu** (流す) fait référence à un liquide qui *coule* ou se *déverse*, généralement de l'eau, des larmes ou la transpiration. De là, l'idée de *transporter* grâce au courant du fleuve ou d'*être emporté* par des inondations. De façon figurée, ce verbe a aussi le sens de *répandre* (rumeur, faux-bruits) ou *diffuser* (émission, information), voire *écouler* (au noir). De plus, il contient la notion de *lâcher-prise* qui permet d'*éluder* le stress (*karuku ukenagasu/軽く受け流す*) [= recevoir et laisser filer]. On peut ainsi écouter d'une oreille distraite (*kikinagasu/聞き流す*). De la métaphore de l'écoulement, il signifie encore *cesser* ou *annuler*.

Toujours dans cette veine sémantique, il renvoie à l'*avortement* (*ko wo nagasu/子を流す*) [= écouler l'enfant], à un taxi *en maraude* (*takushī ga machi wo nagasu/タクシーが町を流す*) [= un taxi s'écoule en ville] ou à l'oubli des querelles pour *tourner la page et repartir du bon pied* (*mizu ni nagasu/水に流す*) [= s'écouler avec l'eau].

6. Le verbe **naru** (為る) est très utilisé en japonais car il a le sens général de *devenir*. D'abord en rapport avec une profession ou un statut social, il s'applique également à certains phénomènes naturels comme un climat en train de changer ou à des situations dont les conditions évoluent (se faire ~). L'idée générale est celle d'une brisure dans la continuité qui permet de passer d'un état à un autre. L'état de santé d'une personne qui peut s'améliorer (*yoku naru/良くなる*) ou s'aggraver (*waruku naru/悪くなる*) est un bon exemple.

On emploie souvent ce verbe pour les sommes d'argent (s'élever à, faire, coûter), l'âge (avoir, atteindre) ou les nombres, surtout les opérations fondamentales. Il se combine à d'autres verbes pour indiquer la capacité d'un élément à jouer son rôle, avoir un effet et atteindre un résultat (*V+yō ni naru/V+ようになる*) [= devenir *comme*+V]. Ce verbe est aussi utile quand il s'agit de prendre une décision (~ *ni naru/~になる*).

D'autres verbes se prononçant aussi **naru** semblent plus ou moins dérivés de son sens de devenir, mais avec des graphies différentes. Le premier veut dire *être constitué de*, *consister en* (*naru/成る*), le caractère lui-même signifiant qu'un élément donné possède une composition et une structure qui

à.

témoignent de sa validité. Il entre en composition avec l'idéogramme être debout (*tatsu/立つ*) pour rendre l'idée que c'est fondé sur la stabilité et la robustesse ou, à l'inverse, que *ça ne tient pas debout* (*nari tatanai/成り立たない*).

Le second verbe signifie *porter des fruits* (*naruru/生る*) et, par extension, occasionner de nouveau, provenir, se produire, surgir, naître. L'idée d'un devenir est donc toute proche puisqu'il s'écrit avec le caractère *naître/vivre* mais ici ce sont plutôt l'instant du changement et son possible résultat qui sont mis en avant.

Parmi les locutions idiomatiques avec ce verbe on trouve : *avoir les jambes en compote* (*ashi ga bō ni naruru/足が棒になる*) [= avoir les jambes comme des bâtons], *l'ici-bas est impermanent* (*ashita ni ha kōgan arite yūbe ni ha hakkotsu to naruru/朝には紅顔ありて夕べには白骨となる*) [= au matin un teint vermeil, au soir des os blanchis], *après moi le déluge* (*ato ha no to nare yama to nare/後は野となれ山となれ*) [= ensuite, plaine ou montagne], *user du bon outil* (*shakushi ha mimikaki ni narazu/杓子は耳搔きにならず*) [= une louche ne devient pas un cure-oreille].

En voici d'autres : *le monde change très vite* (*sōkai henjite sōden to naruru/滄海変じて桑田となる*) [= la mer bleue devient un champ de muriers], *les petits ruisseaux font les grandes rivières* (*chiri mo tsumoreba yama to naruru/塵も積もれば山となる*) [= les déchets s'entassant forment une montagne], *l'habitude est une seconde nature* (*narai sei to naruru/習い性となる*) [= apprendre se change en nature], *tel est pris qui croyait prendre* (*miira tori ga miira ni naruru/ミイラ取りがミイラになる*) [= aller chercher une momie mais devenir soi-même une momie].

On peut être ému aux larmes (*megashira ga atsuku naruru/目頭が熱くなる*) [= le canthus¹⁸ de l'œil s'échauffe], ou bien *advienne que pourra* (*naruru yō ni naruru/なるようになる*) [= advienne ce qui doit advenir] et une locution issue d'Occident *Rome ne s'est pas faite en un jour* (*rōma ha ichinichi ni shite narazu/ローマは一日にして成らず*).

Les verbes sino-japonais pouvant remplacer *naruru* le font selon leurs capacités de dérivation, mais ils ne recouvrent jamais tous ses sens possibles. Ainsi de *constituer* (*kōsei/構成*) ou encore *croître* (*seichō/成長*).

Parallèlement à la notion de devenir, il existe le verbe *nasu* (成す) dont le sens est *achever* ou bien *faire*. Il s'écrit avec le même sinogramme que *naruru*, comme dans les locutions qui suivent : *ne remets pas au lendemain ce que tu peux faire le jour-même* (*kyō nashiuru koto ha asu ni nobasu na/今日なし得ることは明日に延ばすな*), adage de l'antiprocrastination, ou *être rouge de colère* (*iro wo nasu/色を作す*) [= changer de couleur].

Parfois, *on croit ce que l'on veut bien croire* (*san nin tora wo nasu/三人虎を成す*) [= on croit 3 témoins ayant vu un tigre], *l'oisiveté est la mère de tous les vices* (*shōjin kankyo shite fuzen wo nasu/小人閑居して不善をなす*) [= un bon à rien désœuvré finit dans le vice], *fait ce que tu as à faire* (*suru koto nasu koto/することなすこと*), *en s'y attelant, on y parvient* (*naseba naruru/なせばなる*) [= si l'envie de faire existe c'est faisable], *entrer comme dans un moulin* (*monzen ichi wo nasu/門前市をなす*) [= se presser à la porte d'une maison], *à quelque chose malheur est bon* (*wazawai wo tenjite fuku to nasu/禍を転じて福となす*) [= un malheur peut se changer en bonheur].

7. Le verbe *deru* (出る) ayant pour sens général *sortir*, il dérive naturellement vers l'idée de *se montrer* ou *apparaître*, *assister à* ou *participer à*, *être publié* ou *paraître*, *survenir* ou *générer*, *dépasser de* ou *faire saillie*, *mener à* ou *conduire*. Les autres verbes digraphiques en sino-japonais pouvant le remplacer dans certains cas ne recouvrent qu'un sens particulier et relativement étroit de son éventail sémantique.

¹⁸ Le canthus (du grec *angle de l'œil*) est l'échancrure située à chaque coin de l'œil, là où les deux paupières se rejoignent. Il y a le canthus interne (près des structures du nez) d'où sortent les larmes et le canthus externe (près de la région temporale du crâne). En japonais, le canthus interne se dit *la tête de l'œil* (*megashira/目頭*) et le canthus externe *le cul de l'œil* (*mejiri/目尻*).

Ainsi de : *sortir* (*gaishutsu suru*/外出する), *partir* (*shuppatsu suru*/出発する), *se produire* (*hassei suru*/発生する), *apparaître* (*shutsugen suru*/出現する), *être présent à* (*shusseki suru*/出席する) ou *participer* (*sanka suru*/参加する), *atteindre* (*tōtatsu suru*/到達する), *dépasser [une limite]* (*chōka suru*/超過する), *publier* (*shuppan suru*/出版する) ou *faire insérer* (*keisai suru*/掲載する), *présenter* (*teishutsu suru*/提出する) ou (*teiji suru*/提示する), *provenir* (*yurai suru*/由来する), *produire* (*sanshutsu suru*/産出する), *être diplômé* (*sotsugyō suru*/卒業する), *dépenser* (*shishutsu*/支出する).

Voici certaines locutions idiomatiques avec ce verbe : *être dans le rouge* (*ashi ga deru*/足がでる) [= un pied sort], *avoir un effet contraire* (*urame ni deru*/裏目に出る) [= la face opposée du dé est sortie], *seul l'avenir le dira* (*oni ga deru ka ja ga deru ka*/鬼が出るか蛇が出るか) [= est-ce un démon ou un bouddha qui sortira ?], *rougir de honte* (*kao kara hi ga deru*/顔から火が出る) [= du feu monte du visage], *être réduit au silence* (*gū no ne mo denai*/ぐうの音も出ない) [même le son *gū*¹⁹ ne sort pas], *intimider* (*kuchi yori saki ni te ga deru*/口より先に手が出る) [= jouer les gros bras, puis parler], *le naturel revient au galop* (*ji ga deru*/地が出る) [= sortir de terre].

Parfois aussi *plus d'une vérité est dite en plaisantant* (*jōdan kara koma ga deru*/冗談から駒が出る) [= d'une blague sort un cheval] ou (*hyōtan kara koma ga deru*/瓢箪から駒が出る) [= d'unealebasse sort un cheval] ou (*uso kara deta makoto*/嘘から出た実) [= du mensonge sort la vérité]. Si un cheval parvient à sortir par le petit trou de laalebasse, *la réalité dépasse la fiction*. On peut *être hors-pair* (*migi ni deru*/右に出る) [= sortir à droite] ou *avoir ses faiblesses* (*tatakeba hokori ga deru*/叩けば埃が出る) [= que l'on batte et la poussière sortira].

Quand *la chance sourit* (*me ga deru*/芽が出る) [= des bourgeons sortent], certains *en savent d'envie* (*yodare ga deru*/涎が出る) [= la salive coule] car *l'envie escorte la gloire* (*deru kui ha utareru*/出る杭は打たれる) [= on cogne sur le pieu qui dépasse]. Donc, *qui sème le vent récolte la tempête* (*mi kara deta sabi*/身から出た錆) [= la rouille sort du corps], et *c'est exorbitant* (*medama ga tobideru*/目玉が飛び出る) [= les yeux sont exorbités].

Le verbe *dasu* (出す), proche cousin de *deru* (出る) à la forme transitive, admet aussi certaines locutions idiomatiques intéressantes. Ainsi : *être recru de fatigue* (*ago wo dasu*/顎を出す) [= le menton en avant], *ne rien laisser paraître* (*okubi ni mo dasanai*/癩にも出さない) [= aucun rot ne sort], *rire sous cape* (*shita wo dasu*/舌を出す) [= tirer la langue], *montrer un bout de l'oreille* (*shippo wo dasu*/尻尾を出す) [= la queue qui dépasse].

On trouve aussi : *revoir un travail bâclé* (*dame wo dasu*/駄目を出す) [= sortir un *ça ne va pas*], *violenter* (*te wo dasu*/手を出す) [= sortir la main], *laisser entrevoir ses défauts* (*boro wo dasu*/襤褸を出す) [= sortir un vieux chiffon] et *qui vit au crochet des autres éprouve de la gêne* (*isōrō sanbaime ni ha sotto dashi*/居候三杯目にはそつと出し) [= le pique-assiette hésite à tendre son bol une troisième fois]. Cette dernière locution est plus souvent utilisée par l'hôte que par l'invité pour l'assurer de ne pas être gêné de reprendre un bol de riz.

8. Le verbe *noru* (乗る) a pour sens *monter dans* un véhicule ou *sur* un animal, voire un objet. Il signifie donc aussi *prendre* un moyen de transport pour voyageurs. L'idée du transport en commun glisse vers le fait d'accéder à la demande d'un tiers ou d'agréer à son invitation car on est « transporté » par ce qu'il propose. De même, on peut *surfer sur la vague* du moment (*nami ni noru*/波に乗る) [= monter sur la vague], *prendre le rythme* (*rhythm ni noru*/リズムに乗る) [= monter sur le rythme] ou être le siège d'un transport intérieur entraînant un *état d'excitation comportemental* (*chōshi ni noru*/調子に乗る) [= monter sur sa forme].

Certaines locutions ont un sens imagée : *subir un revers par mégarde* (*ishiguruma ni noru*/石車に乗る) [=

¹⁹ En japonais, le son *gū* est censé provenir de la voix quand on s'étouffe. Dans cette locution imagée, même ce son est inaudible.

monter sur le fardier²⁰], *être en confiance* (*ōbune ni notta yō*/大船に乗ったよう) [= monter dans un grand bateau], *les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés* (*kago kaki kago ni norazu*/駕籠舁き駕籠に載らず) [= porter un palanquin sans monter sur la chaise à porteurs], *en avoir l'envie* (*ki ga noru*/気が乗る) [= le souffle monte], *être dans la force de l'âge* (*abura ga noru*/脂が乗る) [= monter en gras] qui signifie, à l'image du poisson bleu bien gras, que la force physique alliée à l'expérience ont atteint un maximum d'efficacité.

On peut *être en bonne voie* (*kidō ni noru*/軌道に乗る) [= monter sur l'orbite], *avoir du plaisir à ou de l'intérêt pour* (*kyō ni noru*/興に乗る) [= avoir de l'intérêt], *faire sensation* (*kuchi ni noru*/口に乗る) [= monter à la bouche], *avalier des couleuvres* (*kuchiguruma ni noru*/口車に乗る) [= croire des promesses en l'air], *être un mouton de Panurge* (*shiri uma ni noru*/尻馬に乗る) [= monter sur la croupe d'un cheval²¹], *se vanter de* (*zu ni noru*/図に乗る) [= être dans le ton²²], *épouser un beau parti* (*tama no koshi ni noru*/玉の輿に乗る) [= monter sur un char orné de pierreries], *tomber dans un piège ou être libre de soi* (*te ni noru*/手に乗る) [= monter sur la main].

Si on *connaît par la pratique* (*uma ni ha nottemiyō hito ni ha sōte miyō*/馬には乗ってみよ人には添うてみよ) [= monter un cheval ou fréquenter quelqu'un pour savoir], on *fait sa pelote* (*ri ga noru*/利が乗る) [= faire des profits].

Le verbe transitif **noseru** (乗せる) reprend des locutions imagées du verbe intransitif **noru**, tel *faire avaler des couleuvres* à quelqu'un ou *l'abuser par de belles paroles* mais il en existe aussi qui lui sont propres. Il signifie d'abord *embarquer, faire monter dans* et par dérivation mener quelqu'un à sa guise, le *duper*.

On peut *mettre une question sur le tapis* (*sojō ni noseru*/組上に乗せる) [= mettre sur la planche à découper] qui devient parfois une question de vie ou de mort car *on est à la merci de l'autre* (*sojō no uo*/組上の魚) [= tel un poisson vivant placé sur la planche à découper] mais on peut aussi *traiter quelqu'un avec égards*, le *courtiser* et le *manipuler* (*teguruma ni noseru*/手ぐるまに乗せる) [= faire monter dans une charrette à bras].

9. Il existe une parenté sémantique entre certains verbes tous prononcés **kaku** (かく) mais notés avec des sinogrammes différents. Parenté sémantique d'autant plus subtile qu'elle n'est pas forcément obvie dans bien des cas. Il y a d'abord **kaku** au sens d'*écrire* pour le premier (書く) et de *dessiner* pour les seconds (画く/描く) qui peuvent aussi se prononcer **egaku** (えがく) tout en conservant leur sens général de motif ou de représentation. La parenté entre écrire et dessiner se conçoit bien puisque ces deux actions sont proches l'une de l'autre, ne serait-ce que dans la calligraphie où se mêlent intimement l'écrit et l'image.

Mais on ne peut guère se contenter de cette seule explication. En réalité, ces deux verbes viennent d'un autre se prononçant aussi **kaku** (掻く) et signifiant (se) *gratter, racler, bêcher, déneiger, piler* ou *ramer*. Ce verbe s'emploie de plus pour des phénomènes corporels ou affectifs se manifestant superficiellement et plutôt indésirables, tels : *suer* (*ase wo kaku*/汗をかく), *ronfler* (*ibiki wo kaku*/いびきをかく), *au visage pleurard* (*beso wo kaku*/べそをかく), *avoir honte de soi* (*haji wo kaku*/恥をかく), *désirer encore plus* (*yoku wo kaku*/欲をかく), et aussi *s'arranger les cheveux* (*kami wo kaku*/髪をかく) et *engloutir un repas* (*meshi wo kakkomu*/飯を掻っ込む).

L'idée générale d'un *frottage sur une surface* permet de mieux saisir désormais le fil sémantique

²⁰ Cette locution part du sens littéral *marcher sur un caillou, perdre l'équilibre et tomber* pour dériver vers un sens figuré *subir un revers par mégarde*, faute d'attention. Le fardier est une charrette servant à transporter des objets lourds comme des pierres.

²¹ Sous-entendu monter derrière quelqu'un qui est déjà en selle et donc le suivre aveuglément, sans jamais pouvoir voir devant.

²² Les bonzes chantaient jadis des chants bouddhiques (*shōmyō*/声明) aux modulations tonales très difficiles à rendre. Si l'un d'eux y parvenait on disait qu'il *était dans le ton* (*zu*/図 signifie ici chant vocal). De là l'idée de s'enorgueillir de ses capacités.

œuvrant tout le long de ces trois verbes de même prononciation. Il s'agit d'une empreinte, d'une forme ou d'une marque en creux laissée par un objet saillant, idée tout à fait congruente avec l'écriture gravée sur l'argile par le calame ou obtenue par le feu (ostéomancie) puis dessinée sur papier grâce à l'invention du pinceau.

On peut subodorer qu'avant l'arrivée de l'écriture dans l'Archipel, le verbe purement japonais **kaku** et ses homophones s'employaient de façon équivalente pour désigner l'action de gratter quelque chose. Les trois sens très proches qu'il recèle implicitement en lui furent petit à petit désambiguïsés les uns des autres au moyen des sinogrammes car, rappelons-le, ceux-ci possèdent en eux une étymologie figurative.

Voici quelques expressions idiomatiques avec ce verbe : *déjouer une ruse* (*ura wo kaku*/裏を搔く) [= gratter l'envers], *s'énervé d'impatience* (*kutsu wo hedatete kayuki wo kaku*/靴を隔てて痒きを搔く) [= se gratter l'endroit qui démange au-dessus de la chaussure], *faire un coup bas à quelqu'un* (*suso wo kaku*/裾を搔く) [= gratter l'ourlet], *piéger ignoblement quelqu'un par surprise* (*nekubi wo kaku*/寝首を搔く) [= gratter/couper la nuque d'une personne endormie], *faire du charme* (*mayonekaku*/眉根搔く) [= se lisser le côté interne du sourcil²³].

Hélas, il existe encore d'autres verbes se prononçant **kaku**, sans rapport avec l'idée de frotter une surface, mais il est presque impossible d'établir un lien sémantique entre eux. On trouve **kaku** (欠く) signifiant *manquer*, *faire défaut à*, et aussi *casser* ou *ébrécher*, puis **kaku** (舐く) qui veut dire *porter sur le dos* et donc *abuser quelqu'un*. Un autre **kaku** (掛く/懸く/構) signifie *s'asseoir en tailleur*, *assortir* ou *nouer* deux choses. Il y a **kaku** (嚇) pour *rougir de colère* et *menacer*, **kaku** (賭く) pour *parier au jeu* et **kaku** (駆く) pour *courir*. Tous ces verbes transitifs sont très peu utilisés et les deux derniers sont des formes littéraires.

Sémantiquement proche de **kaku**, le verbe transitif **kakeru** (かける) utilise presque les mêmes caractères que lui dans des contextes similaires ou différents. Cela va nous permettre de tirer le fil des associations d'idées gravitant dans son sillage. Puis nous verrons son homologue intransitif qui se lit **kakaru** (かかる).

Le verbe **kakeru** (掛ける/架ける) possède deux graphies différentes pour signifier *accrocher* ou *pendre un objet* mais seul le premier caractère s'utilise pour rendre l'idée de *poser sur* ou *couvrir*. De là, on passe à la notion de *dépense de temps* ou *d'argent*, ce qui mène tout naturellement aux tables de *multiplication*. L'idée générale de ce verbe concerne le fait de *mettre sur* (une chose) ou *mettre* (du temps ou de l'argent). On peut ainsi mettre des lunettes, mettre le fer (repasser), mettre la brosse (brosser), mettre l'aspirateur, mettre le frein (freiner), mettre la clé (fermer), mettre la voix (aborder), mettre une assurance (s'assurer).

Les autres sens du verbe transitif **kakeru** rejoignent plus ou moins ceux du verbe **kaku**, comme *manquer de* ou *être ébréché* (欠ける), *courir* ou *galoper* (駆ける), *parier* (賭ける), *être offert* (懸ける), sans compter sa fonction de suffixe verbal signifiant *être en train de ~* ou bien *être sur le point de faire* quelque chose.

Les locutions idiomatiques avec le verbe **kakeru** sont légion, quelle que soit sa graphie. Voyons celles relevant du sens *mettre* (掛ける) : *mordre la main qui nourrit* - c.-à-d. *trahir son bienfaiteur* - (*atoashi de suna wo kakeru*/後足で砂をかける) [= gratter du sable avec ses pattes de derrière], *risquer sa vie* (*inochi wo kakeru*/命をかける) [= jouer sa vie], *redoubler d'efforts pour* (*ude ni yori wo kakeru*/腕に縋りをかける) [= mettre de la torsion dans ses bras], *remonter le moral* (*odosha wo kakeru*/御土砂を掛ける) [= mettre du sable

²³ Le côté interne des sourcils se trouve près de la glabelle, située entre les arcades sourcilières et la racine du nez. À l'époque Heian (794-1185), il était chic pour les femmes de se faire les sourcils car ils ont un pouvoir attractif. Une mode venue de la Chine des Táng consistait pour les gentes dames d'alors à avoir les *sourcils arqués*, en forme de feuille de saule ou de *croissant de lune*, pour plaire aux hommes. S'en lisser du doigt la partie interne était un rituel magique favorable, dans l'espoir de voir venir un amant nuitamment (espoir souvent déçu, considérant la polygamie galopante d'alors), surtout lors de la *première lune*.

blanc²⁴], *s'en soucier comme d'une guigne* (*shiga ni mo kakenai*/歯牙にもかけない) [= ni dents ni crocs ne s'accrochent].

Il y a aussi : *avoir le feu aux fesses* (*shiri ni ho wo kakeru*/尻に帆を掛ける) [= s'accrocher une voile aux fesses], *faire fi de* ou *faire des œillades* (*shirime ni kakeru*/尻目に懸ける) [= regarder en coin], *élever avec soin* (*teshio ni kakeru*/手塩に掛ける) [= mettre des pincées de sel], *accélérer* (*hakusha wo kakeru*/拍車を掛ける) [= éperonner], *se vanter* (*hana ni kakeru*/鼻に掛ける) [= accrocher au nez], *mettre la gomme* (*bariki wo kakeru*/馬力をかける) [= mettre les chevaux-vapeur], *sélectionner* (*furui ni kakeru*/篩に掛ける) [= passer au tamis], *perfectionner* (*migaki wo kakeru*/磨きを掛ける) [= polir], *semer la zizanie* (*mizu wo kakeru*/水を掛ける) [= arroser avec de l'eau].

Le verbe intransitif **kakaru** (掛かる/架かる), de même graphie que son homologue **kakeru**, possède à peu près les mêmes sens que lui mais il s'emploie sans c.o.d., parfois à la forme imperfective (~teiru/~ていゝる). Plusieurs locutions figurées utilisées avec ce verbe permettent de saisir les contours de sa sémantisation.

On peut *tomber sous la coupe de* (*iki ga kakaru*/息が掛かる) [= le souffle s'accroche à], *être obstiné* (*iji ni kakaru*/意地に掛かる) [= la volonté s'accroche], *être arrogant* (*kasa ni kakaru*/嵩に懸かる) [= peser de tout son poids sur], *peser sur les épaules* (*kata ni kakaru*/肩に掛かる) [= porter sur les épaules], *protester à grands cris* (*kutte kakaru*/食って掛かる) [= donner des coups de dents], *proférer des paroles en l'air* (*kuchi ni zei ha kakaranai*/口に税は掛からない) [= la bouche n'est pas imposable], *être sujet à des ragots* (*kuchi no ha ni kakaru*/口の端に掛かる) [= au bord des lèvres], *prendre à cœur* (*kokoro ni kakaru*/心に掛かる) [= s'accrocher au cœur].

Et aussi : *n'y rien pouvoir* (*hashi ni mo bō ni mo kakaranai*/箸にも棒にも掛からない) [= ni baguettes ni bâtons ne s'accrochent], *retrousser ses manches* (*fundoshi wo shimete kakaru*/褌を絞めてかかる) [= serrer son *fundoshi*²⁵].

10. Le verbe **neru** (寝る) a pour sens *se coucher, s'endormir, garder le lit et coucher avec* un(e) partenaire. Proche de lui, on trouve aussi **nemuru** (眠る) signifiant *dormir, reposer en paix* ou *rester à l'état potentiel*. Nous laissons de côté les nombreuses façons de dormir pour nous intéresser à diverses locutions figurées.

Ainsi de : *faire porter le chapeau* (*neta ushi ni akuta kakuru*/寝た牛に芥掛くる) [= suspendre des déchets à une vache endormie], *réveiller le chat qui dort* (*neta ko wo okosu*/寝た子を起こす) [= réveiller un enfant qui dort].

Et encore : *jour et nuit* (*nete mo samete mo*/寝ても覚めても) [= même éveillé, même endormi], *qui dort bien grandit bien* (*neru ko ha sodatsu*/寝る子は育つ) [= l'enfant qui dort grandit], *se contenter de peu* (*okite hanjō nete ichijō*/起きて半畳寝て一畳) [= debout un demi-tatami, couché un tatami], *la fortune vient en dormant* (*kahō ha nete mate*/果報は寝て待て) [= dormir et attendre sa chance], *dormir sur ses deux oreilles* (*makura wo takaku shite neru*/枕を高くして寝る) [= surélever son oreiller pour dormir] et enfin *un lion assoupi* (*nemureru shishi*/眠れる獅子) [= lion endormi], jadis surnom de la Chine, géant assoupi, incapable de montrer sa force.

11. Le verbe **kiku** (聞く/聴く) signifie *écouter* autant que *demander* ou *obéir*. Il admet des locutions telles : *il existe un abîme entre entendre et voir* (*kiite gokuraku mite jigoku*/聞いて極楽見て地獄) [= à entendre c'est le paradis, à voir c'est l'enfer] ou bien *mieux vaut voir que croire* (*kiite senkin mite ichimon*/聞いて千金

²⁴ Cette locution vient du bouddhisme ésotérique qui jadis se servait de sable lavé et purifié par des incantations pour diminuer la rigidité cadavérique des morts. D'où l'idée, par extension, d'apaiser les peines, de mettre du baume au cœur, voire de flatter.

²⁵ Le *fundoshi* (褌) est une sorte de cache-sexe fait d'une longue bande de coton entourant la taille comme celle des lutteurs de sumo. Ce fut naguère un vêtement porté par la soldatesque comme en témoigne son étymologie graphique (衣/habit + 軍/armée). Son étymologie orale, quoiqu'incertaine, est plus prosaïque car *fun* (糞) signifie fèces et *tōsu* (通す) passer, soit un essuie-fesses.

観て一文) [= à entendre c'est mille pièces d'or, à voir un sou], *faire la sourde oreille* (*kiku mimi motanu*/聞く耳持たぬ) [= l'oreille n'écoute pas], *au-delà de toute attente* (*kiki shi ni masaru*/聞きしに勝る) [= surpasser les oui-dire].

Il y a aussi : *demander fait paraître bête, ne pas demander fait paraître bien plus bête* (*kiku ha ittoki no haji kikanu ha matsudai no haji*/聞くは一時の恥聞かぬは未代の恥) [= demander constitue un instant de honte, ne pas demander constitue une honte éternelle], *vivre et mourir vertueusement* (*ashita ni michi wo kikaba yūbe ni shisu to mo kanari*/朝に道を聞かば夕べに死すとも可なり) [= rechercher la voie le matin permet de mourir le soir sans regrets], *l'homme avisé comprend de A à Z avec un seul mot* (*ichi wo kiite jū wo chiru*/一を聞いて十を知る) [= n'entendre que un mais saisir jusqu'à dix], *être célèbre* (*oto ni kiku*/音に聞く) [= entendre des bruits].

On trouve encore : *une histoire poignante* (*kiku mo namida kataru mo namida no monogatari*/聞くも涙語るも涙の物語) [= une histoire qui fait verser des larmes en l'écoutant ou en la racontant], *qui ne sait rien ne doute de rien* (*kikeba ki no doku mireba me no doku*/聞けば気の毒見れば目の毒) [= l'entendre ça empoisonne le souffle, le voir ça empoisonne les yeux], *l'ignorance est salvatrice* (*kikeba kikibara*/聞けば聞き腹) [= si on entend ça, le ventre aussi l'entend - et il se met en colère -], *ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire* ou la sage devise du vieux Kōngzǐ (*mizaru kikazaru iwazaru*/見猿聞か猿言わ猿) [= singe aveugle-singe sourd-singe muet].

Quant à l'autre verbe prononcé aussi *kiku* (利く/効く), il veut dire *être efficace, fonctionner* et admet des tournures figurées telles : *quelqu'un à poigne* ou *avoir de l'influence sur* (*oshi ga kiku*/押しが利く) [= exercer une pression] ou bien *avoir le bras long* (*kao ga kiku*/顔が利く) [= une face efficace], *être prévenant* ou *agir avec tact* (*ki ga kiku*/気が利く) [= le souffle fonctionne], *avoir plusieurs cordes à son arc* (*tsubushi ga kiku*/潰しが利く) [= le broyage est efficace²⁶], *en connaître un rayon* (*me ga kiku*/目が利く) [= l'œil a de l'efficacité].

On trouve encore : *avoir du flair* (*mesaki ga kiku*/目先が利く) [= voir devant soi], *avoir de l'à-propos* (*mehashi ga kiku*/目端が利く) [= le bord des yeux est efficace], *avoir de l'autorité* (*nirami ga kiku*/睨みが利く) [= le regard fixe est efficace], *avoir du nez* (*hana ga kiku*/鼻が利く) [= le nez fonctionne], *être corsé* (*wasabi ga kiku*/山葵が利く) [= le raifort est fort], *fanfaronner* (*ōki na kuchi wo kiku*/大きいな口を利く) [= exercer sa grande bouche].

12. Le verbe *haru* (張る) renvoie à l'image d'une *surface bien tendue*, tels une corde, une voile, le ventre, le buste ou les seins. Il s'agit donc d'une sorte de façade tendue devant soi pour se disculper ou présentée devant les autres pour l'impressionner en quelque façon, c.-à-d. un comportement relevant de ce que Jung nomme la *persona*. Un autre verbe se prononçant aussi *haru* (貼る) mais avec une autre graphie signifie pour sa part *coller* ou *appliquer*. Il s'agit d'une idée similaire, celle d'une surface souple tendue.

Diverses locutions imagées donnent le ton de ce verbe : *tendre un filet/un cordon de police* (*ami wo haru*/網を張る) [= tendre un filet], *s'entêter* (*iji wo haru*/意地を張る) [= tendre son obstination], *se dérober aux recherches* (*enmaku wo haru*/煙幕を張る) [= étendre un nuage de fumée], *s'obstiner* (*ga wo haru*/我を張る) [= tendre son moi], *bomber le torse* (*kata wo haru*/肩を張る) [= tendre ses épaules], *être tendu/attentionné* (*ki wo haru*/気を張る) [= tendre le souffle], *payer de sa personne* (*karada wo haru*/体を張る) [= tendre son corps].

On trouve encore : *montrer sa force* (*isei wo haru*/威勢を張る) [= tension vivace], *faire des fla-fla* (*genkan wo haru*/玄関を張る) [= décorer son vestibule], *être arqué tel un vieux* (*koshi ni azusa no yumi wo haru*/腰に梓の弓を張る) [= avoir un arc en bouleau tendu sur les reins], *se soucier des apparences* (*seken wo haru*/世間を張る) [= attirer l'attention des gens], *prendre racine* (*ne wo haru*/根を張る) [= tendre la racine], *sauver la façade* (*mie wo haru*/見えを張る) [= tendre les dehors], *concurrer* (*mukō wo haru*/向こうを張る) [= se tendre

²⁶ Cette locution se réfère au recyclage des métaux qui peuvent resservir maintes fois, d'où l'idée d'avoir plusieurs compétences.

en face], *préservier les apparences* ou bien *se mettre en ménage* (*monko wo haru*/門戸を張る) [= tirer la porte d'entrée].

Et aussi : *les affaires sont au point mort* (*monzen jakura wo haru*/門前雀羅を張る) [= tendre un filet à moineaux devant sa porte], *être très cupide* (*yoku no hada ga haru*/欲の皮が張る) [= la peau se tend de désir], *étiqueter les gens* (*tetter wo haru*/レッテルを貼る) [= coller une étiquette], *prendre les devants* (*yobōsen wo haru*/予防線を張る) [= tendre une ligne préventive], *plaider pour/contre* (*ronjin wo haru*/論陣を張る) [= débat très construit].

13. Le verbe *miru* (見る) signifie à la fois *regarder*, *voir*, *visiter*, *examiner*, *juger*, *consulter*, *lire*, *prendre soin de* et aussi *essayer de* [~] lorsqu'il suit un autre verbe. On trouve sa contrepartie intransitive qui se dit *mieru* (見える) et veut dire *apercevoir*, *être visible*, *se voir* mais aussi *avoir l'air de* ou encore *sembler*.

Il existe ainsi : *abuser de la faiblesse de* (*ashimoto wo miru*/足元を見る) [= voir la base des pieds], *tolérer/être large* (*ōme ni miru*/大目に見る) [= voir par de grands yeux], *regarder de très haut* (*ganka ni miru*/眼下に見る) [= voir sous ses yeux], *l'arbre qui cache la forêt* (*ki wo mite mori wo mizu*/木を見て森を見ず) [= voir l'arbre mais pas la forêt], *bien fait pour toi* (*zama wo miro*/様を見ろ) [= regarde-toi mec], *la passion des profits matériels rend aveugle* (*shika wo ou mono ha yama wo mizu*/鹿を逐う者は山を見ず) [= celui qui chasse le cerf ne peut voir la montagne], *se regarder dans le blanc des yeux* (*shiroi me de miru*/白い目で見る) [= regarder d'un œil blanc].

Et aussi : *peser le pour et le contre* (*tate no ryōmen wo miyo*/盾の両面を見よ) [= voir les deux faces du bouclier], *voir le jour* (*hi no me wo miru*/日の目を見る) [= voir l'œil du jour], *tâter le pouls d'une situation* (*myaku wo miru*/脈を見る) [= voir le pouls], *mépriser* (*me hachibun ni miru*/目八分に見る) [= l'œil perçoit les huit dixièmes].

Et encore : *vouloir ignorer à l'avance* (*minu ga hana*/見ぬが花) [= ignorer est une fleur], *n'être plus qu'une ombre* (*miru kage mo nai*/見る影もない) [= n'avoir d'ombre à voir], *une vision étriquée* (*miru tokoro sukunakereba ayashimu tokoro ōshi*/見る所少なければ怪しむ所多し) [= les choses sont suspectes si on a rien à voir], *un détail donne l'ensemble* (*ippan wo mite zenpyō wo bokusu*/一斑を見て全豹をトす) [= une tache et on devine le léopard].

Et enfin : *saisir promptement l'occasion* (*ki wo miru ni bin*/機を見るに敏) [= sauter sur l'aubaine], *voir Naples et mourir* (*nikkō mizu shite kekkō to iu na*/日光見ずして結構と言うな) [= ne jamais dire c'est joli avant d'avoir vu Nikkō²⁷], *être clair comme le jour* (*hi wo miru yori akiraka*/火を見るより明らか) [= plus clair que de voir le feu].

D'autres expressions se forment avec le verbe *apercevoir* telles : *être aveugle à l'essentiel proche de soi* (*uo no me ni mizu miezu hito no me ni sora miezu*/魚の目に水見えず人の目に空見えず) [= l'œil du poisson ne voit point l'eau, l'œil de l'homme ne voit point l'air] et une autre de même sens (*gaki no me ni mizu miezu*/餓鬼の目に水見えず) [= les démons de la famine ne voient pas l'eau²⁸], *les gens simples aux bonnes manières passent pour importants* (*tobi mo izumai kara taka ni mieru*/鷹も居ずまいから鷹に見える) [= un busard de bonne tenue ressemblera à un faucon], *être enfin à portée de vue* (*yama ga mieru*/山が見える) [= on aperçoit la montagne].

14. Le verbe transitif *ireru* (入れる/容れる/納れる) a pour sens premier *mettre dans*, *introduire* ou *faire entrer* et, de là, il dérive vers *inclure*, puis *allumer* (= mettre en marche). Sa contrepartie intransitive est *hairu* (入る) signifiant (*r*)*entrer dans/à*, *contenir*, *s'introduire* et, de là, *compter parmi*, et parfois

²⁷ Nikkō (日光) est une ville sise dans le département de Tochigi, célèbre pour abriter le mausolée (*tōshōgū*/東照宮) du premier *shōgun* (généralissime) Tokugawa Ieyasu. Sa dépouille y fut inhumée et repose maintenant comme divinité tutélaire du Japon.

²⁸ Les démons de la famine sont les âmes des défunts (surtout celles des jeunes enfants) qui ont éternellement faim et soif aux enfers. Tel le supplice de Tantale, ils ne voient pas dans leur égarement les objets de leur désir placés pourtant juste à côté d'eux.

même *débuter*.

Le premier verbe possède diverses locutions idiomatiques : *encourager activement les dires du locuteur* (*ai no te wo ireru/合いの手を入れる*) [= faire des signes de main], *épauler/patronner* (*kata wo ireru/肩を入れる*) [= mettre l'épaule], *remonter le moral* (*katsu wo ireru/活を入れる*) [= introduire de la vie], *éviter tout signe suspect sujet à des malentendus* (*kaden ni kutsu wo irezu/瓜田に履を納れず*) [= se rechausser dans un champ de courges], *c'est urgent* (*kan hatsu wo irezu/間髪を容れず*) [= pas même un cheveu n'entrerait dans l'interstice], *concentrer ses forces/relever le moral de* (*kiai wo ireru/気合を入れる*) [= introduire la conformité du souffle].

Et aussi : *mettre son grain de sel* (*kuchibashi wo ireru/嘴を容れる*) [= introduire son bec], *demander grâce à* (*naki wo ireru/泣きを入れる*) [= se mettre à pleurer], *le feu et l'eau ne se mélangent pas* (*hyōtan ai irezu/氷炭相容れず*) [= glace et charbon se s'accordent point], *corriger* (*fude wo ireru/筆を入れる*) [= mettre le pinceau], *labourer et oublier la semence* (*hotoke tsukutte tamashii irezu/仏造って魂入れず*) [= statue du bouddha sans âme].

Et enfin : *crever l'abcès* (*mesu wo ireru/メスを入れる*) [= introduire le bistouri], *tenir [à un enfant] comme à la prunelle de ses yeux* (*me no naka ni iretemo itakunai/目の中に入れても痛くない*) [= ne rien sentir même si on introduit quelque chose dans l'œil], *flanquer une trempe* (*yaki wo ireru/焼きを入れる*) [= tremper - le métal], *mettre des bâtons dans les roues* (*yoko yari wo ireru/横槍を入れる*) [= introduire une hallebarde sur le flanc].

Le second verbe est bien moins prolifique en expressions imagées telles : *se terrorer de honte* (*ana ga attara hairitai/穴があつたら入りたい*) [= vouloir entrer dans un trou - tellement c'est la honte], *mettre le doigt dans l'engrenage* (*te ga haireba ashi mo hairu/手が入れば足も入る*) [= si la main entre, alors la jambe aussi entre], *se procurer* (*te ni hairu/手に入る*) [= entrer dans la main], *se lézarder* (*hibi ga hairu/罅が入る*) [= avoir une fêlure].

15. Le verbe **katsu** (勝つ) veut dire *gagner* ou *vaincre* et possède des formules imagées que son opposé *perdre* (*makeru/負ける*) n'a pas. Ainsi de : *se remettre en selle* (*go ni maketara shōgi ni katsu/碁に負けたら将棋に勝つ*) [= perdre au go puis gagner au shōgi²⁹], *dépasser ses forces* (*kobune ni ni ga katsu/小舟に荷が勝つ*) [= la cargaison dépasse la jauge de la barque], *le mal étant temporaire, la loi céleste revit toujours* (*ten sadamate mata yoku hito ni katsu/天定まって亦能く人に勝つ*) [= les Cieux étant équitables, le bien gagne sans coup férir].

De plus : *se faire vieux* (*toshi ni ha katenai/年には勝てない*) [= on ne gagne pas contre l'âge], *la raison du plus fort est toujours la meilleure* (*naku ko to jitō ni ha katenu/泣く子と地頭には勝てぬ*) [= on ne gagne jamais devant un enfant en pleurs ou un collecteur d'impôts], *même les dieux plient face aux gens fortunés* (*hito okereba ten ni katsu/人乗れば天に勝つ*) [= une masse de gens prospères peut vaincre même le Ciel], *rester sur ses gardes* (*katte kabuto no o wo shimeyo/勝って兜の緒を締めよ*) [= fermons la lanière du casque malgré la victoire].

Et aussi : *la victoire sur soi est la plus grande des victoires* (*katsu ha onore ni katsu yori dai naru ha nashi/勝は己に克より大なるはなし*) [= citation célèbre de Platon traduite en japonais], *le droit est du côté du vainqueur* (*kateba kangun makereba zokugun/勝てば官軍負ければ賊源*) [= la victoire rend une armée légitime, la défaite rend une armée rebelle], *la victoire est grisante* (*katsu ni noru/勝に乗る*) [= monter sur la victoire], *échouer devant le but* (*sumō ni katte shōbu ni makeru/相撲に勝って勝負に負ける*) [= être le plus fort en sumo mais perdre le match].

16. Le verbe **warau** (笑う) a pour sens premier rire et comporte dans son sillage des locutions imagées : *Jean qui pleure et Jean qui rit* (*ima naita karasu ga mō warau/今泣いた鳥がもう笑う*) [= le corbeau qui pleurait à l'instant rit de nouveau], *les projets d'avenir sont incertains* (*rainen no koto wo iu to oni ga warau/来年のこ*

²⁹ Le jeu du shōgi (将棋) [= jeu des généraux] est une variante asiatique du jeu d'échecs importée au Japon à l'époque de Heian.

とを言うと鬼が笑う) [= le démon s'esclaffe quand on parle de l'année prochaine], *rira bien qui rira le dernier* (*saigo ni warau mono ga mottomo yoku warau*/最後に笑う者が最もよく笑う) [= celui qui rira le dernier rira le plus].

On trouve encore : *avoir les genoux castagnant de fatigue* (*hiza ga warau*/膝が笑う) [= les genoux rigolent], *c'est l'hôpital qui se moque de la charité* ou *le chaudron mâchure la poêle*³⁰ (*mekuso hanakuso wo warau*/目糞鼻糞を笑う) [= chassie et morve se rient], *riantes montagnes* (*yama warau*/山笑う) [= les montagnes rient].

Et aussi : *rire chez soi apporte le bonheur* (*warau kado ni ha fuku kitaru*/笑う門には福来たる) [= le bonheur vient chez soi quand on rit], *mépriser quelqu'un* (*hana de warau*/鼻で笑う) [= rire du nez], *quoi qu'il en soit - du résultat* (*naite mo waratte mo*/泣いても笑っても) [= pleurer ou rire c'est pareil], *un sou est un sou* (*issen wo warau mono ha issen ni naku*/一銭を笑う者は一銭に泣く) [= celui qui se rit d'un sou pleurera un jour d'être sans le sou].

17. Le verbe *ochiru* (落ちる) intransitif signifie *tomber, s'écrouler, chuter, disparaître* ou *échouer* à alors que son homologue transitif *otosu* (落とす) veut dire *faire tomber, perdre, diminuer, faire partir, omettre*.

Voici des locutions du premier verbe : *se poulécher les babines* (*ago ga ochiru*/顎が落ちる) [= la mâchoire en tombe] ou de même sens (*hō ga ochiru*/頬が落ちる) [= les joues en tombent³¹], *sentir venir le vent* (*ichiyō ochite tenka no aki wo shiru*/一葉落ちて天下の秋を知る) [= une seule feuille tombe et on sait si l'automne est ici-bas], *vendre la mèche* ou *éventer un secret* (*kataru ni ochiru*/語るに落ちる) [= ça tombe en parlant] ou encore *lâcher le morceau* - par mégarde (*tou ni ochizu kataru ni ochiru*/問うに落ちず語るに落ちる) [= ne pas chuter aux questions et chuter par ses dires], *recevoir un bon savon* (*kaminari ga ochiru*/雷が落ちる) [= la foudre tombe].

Puis : *ne le céder à personne* (*jingo ni ochinai*/人後に落ちない) [= garder son rang], *tenir des propos graveleux* (*hanashi ga ochiru*/話が落ちる) [= la qualité des paroles chute], *n'y rien comprendre* (*fu ni ochinai*/腑に落ちない) [= ne pas tomber dans les tripes] ou, à l'inverse, *être convaincu* (*i no fu ni ochiru*/胃の腑に落ちる) [= tomber dans les boyaux] ou *être d'accord* (*hara ni ochiru*/腹に落ちる) [= tomber dans le ventre], *ergoter* (*ri ni ochiru*/理に落ちる) [= tomber sur la raison], *refroidir son ardeur* (*okori ga ochiru*/癪が落ちる) [= la passion retombe³²].

On trouve encore : *claquer des dents* - de froid ou *être délicieux* ou bien *être loquace* (*otogai ga ochiru*/顎が落ちる) [= le maxillaire inférieur tombe], *être à l'article de la mort* ou *être à l'agonie* (*kobana ga ochiru*/小鼻が落ちる) [= les ailes du nez se rétrécissent], *perdre sa réputation* (*chi ni ochiru*/地に落ちる) [= tomber à terre], *être au faite de* ou *à son apogée* (*tobu tori mo ochiru*/飛ぶ鳥も落ちる) [= l'oiseau en vol pourrait tomber].

Pour l'autre verbe, il y a : *perdre la vie* (*inochi wo otosu*/命を落とす) [= la vie est perdue], *projeter une ombre sur* ou *jeter une ombre au tableau* ou bien *exercer une mauvaise influence* (*kage wo otosu*/影を落とす) [= projeter une ombre], *être découragé* (*kata wo otosu*/肩を落とす) [= laisser tomber ses épaules] ou encore (*ki wo otosu*/気を落とす) [= perdre son souffle], *baïsser la voix* (*koe wo otosu*/声を落とす) [= laisser tomber sa voix].

Il existe aussi : *être à plat* (*chikara wo otosu*/力を落とす) [= perdre de ses forces], un *lever du rideau* ou bien *débuter avec éclat* (*maku wo kitte otosu*/幕を切って落とす) [= fendre le rideau], *tomber miséreux* ou *s'abaisser à* (*mi wo otosu*/身を落とす) [= s'avilir à], *passer de vie à trépas* (*me wo otosu*/目を落とす) [=

³⁰ Cette locution signifie qu'un voisin diffame un autre voisin.

³¹ La nourriture est si exquise que les joues et la mâchoire restent grandes ouvertes de plaisir, comme si elles voulaient tomber.

³² Cette expression signifie en fait *guérir de la malaria* dont la fièvre intermittente est assimilée à la passion, qui va et qui vient.

abaisser les yeux].

18. Le verbe **furu** (振る) signifie *agiter, secouer, remuer, saupoudrer* ou bien *plaquer* quelqu'un. L'idée générale est celle d'une action de haut en bas (ou de droite à gauche) afin d'indiquer un mouvement répétitif qui se poursuit longuement. C'est sans doute pourquoi **furu** (降る), sous une autre graphie mais se prononçant de manière identique, veut dire également que *tombent la pluie, la neige* ou *les demandes*.

Le fait d'agiter exige une forme d'action entre notre *attitude intérieure (taido/態度)* et notre *comportement extérieur (kōdō/行動)*, aboutissant à une *conduite* qui balance entre ces deux moments psychologiques. Le japonais rend cette notion de conduite par *agiter-danser (furu-mai/振る-舞い)*, montrant que l'attitude nous animant [agitante] *est relativisée* par notre comportement [dansant] pour constituer une conduite adaptée.

Quant au verbe *agiter*, voici les locutions imagées suivantes : *gâcher inutilement sa vie (inochi wo bō ni furu/命を棒に振る)* [= bastonner sa vie], *lécher les bottes de (o wo furu/尾を振る)* [= agiter la queue], *faire le suffisant (ōde wo furu/大手を振る)* [= faire de grands moulinets des bras], *opiner du chef (kashira- kubi- wo tate ni furu/頭-首-を縦に振る)* [= agiter la tête -le cou- verticalement], *dire non du chef (kashira-kubi- wo yoko ni furu/頭-首-を横に振る)* [= agiter la tête -le cou- horizontalement] ou (*kaburi wo furu/頭を振る*) [= agiter la caboche].

On trouve également : *commander (saihai wo furu/采配を振る)* [= agiter l'enseigne du combat], *se porter à l'avant-garde (sakibō wo furu/先棒を振る)* [= se porter en tête], *dilapider sa fortune (shindai wo bō ni furu/身代を棒に振る)* [= bastonner sa fortune], *une bourse plate ne peut se délier (nai sode ha furarenu/無い袖は振れぬ)* [= on n'agit pas les manches absentes de son kimono³³], *se tirer une balle dans le pied (bō ni furu/棒に振る)* [= se bastonner], *s'absorber (wakime mo furazu/脇目も振らず)* [= ne pas même agiter son regard de côté].

Quant au verbe tomber (pluie, neige, etc), il existe les expressions figurées suivantes : *être déterminé à faire (ame ga furō ga yari ga furō ga/雨が降ろうが槍が降ろうが)* [= qu'il tombe de la pluie ou des hallebardes - peu importe le prix à payer], *se rabibocher* ou bien *faire la paix (ame futte jikatamaru/雨降って地固まる)* [= après la pluie le sol durcit], *jaillir à l'improviste (futte waku/振って湧く)* [= s'agiter et jaillir], *être dans une misère noire (chōchin hodo no hi ga furu/提灯程の火が降る)* [= se consumer comme la chandelle d'une lanterne].

Dans la mouvance du premier verbe **furu** (振る) s'en tiennent d'autres très proches. D'abord **furuu** (振るう/奮う) qui signifie *exercer, déployer* ou *employer* [un certain moyen], ensuite **furueru** (震える) qui a pour sens *trembler, frémir* (de peur, de colère) dont la graphie différente se rapporte aux séismes et enfin **fureru** (触れる), *toucher à, palper, frôler* (触れる) qui avec un autre sinogramme (狂れる) veut dire *être fou*.

Seul **furuu** est présenté : *faire preuve d'autorité (i wo furuu/威を振るう)* [= exercer sa force], *déployer son talent (ude wo furuu/腕を振るう)* [= exercer son bras], *prendre des mesures énergiques (ōnata wo furuu/大鉈を振るう)* [= employer une grande faucille], *ne pas avoir la langue dans sa poche (shita wo furuu/舌を振るう)* [= exercer sa langue], *repousser toute compassion (namida wo furuu/涙を振るう)* [= bannir ses larmes], *être débordé par sa base (bidai furuwazu/尾大掉わず)* [= un gros appendice caudal limite l'exercice du pouvoir³⁴].

19. Le verbe **kiru** (切る) a pour sens général *couper* mais possède plusieurs autres graphies (伐る/斬る/截る/剪る) pour ajouter des nuances à cette notion selon l'objet à couper ou qui sert à couper (des arbres,

³³ Jadis, les Japonais mettaient leur argent dans leur manche de kimono. L'absence de manche signifie que l'on est sans le sou.

³⁴ Et aussi : si la branche est plus grosse que le tronc l'arbre s'écroule, si la queue est plus grosse que le corps impossible d'agir.

le corps, avec des ciseaux), la lecture restant la même. On ne peut négliger de faire le rapprochement avec le verbe *kieru* (消える) de prononciation très proche mais noté par un sinogramme différent et qui veut dire (s')éteindre, (s')effacer, disparaître. En effet, l'idée en question est la suppression d'une partie qui cesse d'être visible ou d'exister par rapport à un tout préalable, liant ainsi les verbes couper et supprimer.

De plus, *kiru* sert aussi de suffixe verbal pour indiquer l'épuisement total d'une ressource (dépenser son argent, être à bout de forces), ou au négatif le fait de ne pouvoir terminer un contenu (boisson ou repas), ou encore qu'il est impossible d'affirmer péremptoirement que telle ou telle chose soit vraiment certaine.

Voici divers exemples imagés : *épater la galerie* (*ōmie wo kiru*/大見得を切る) [= prendre la pose³⁵], *gaspiller ses deniers* (*kanebira wo kiru*/金片を切る) [= dilapider ses picaillons], *couper les liens avec sa famille* (*kyūri wo kiru*/久離を切る) [= être effacé du registre des matricules³⁶], *entamer la discussion ou ouvrir un flacon* (*kuchi wo kiru*/口を切る) [= ouvrir la bouche], *amorcer quelque chose* (*kuchibi wo kiru*/口火を切る) [= mettre l'amorce], *exhiber ses biffetons* (*satsubira wo kiru*/札片を切る) [= brandir ses coupures], *à ses propres frais* (*jibara wo kiru*/自腹を切る) [= fendre son ventre] ou bien encore *payer de sa poche* (*mizeni wo kiru*/身銭を切る).

Et aussi : *mission impossible* (*shakushi -renki- de hara wo kiru*/杓子-連休-で腹を切る) [= se couper le ventre avec une louche - avec le pilon d'un mortier], *dire sans détour* (*shōmen wo kiru*/正面を切る) [= faire le m'as-tu vu face au public], *faire la sainte nitouche* (*shira wo kiru*/白を切る) [= jouer à l'ignorant], *débonder son cœur* (*seki wo kiru*/堰を切る) [= lâcher la bonde], *parler cru* (*tanka wo kiru*/啖呵を切る) [= se désencombrer la gorge].

Et encore : *se séparer* (*te wo kiru*/手を切る) [= couper les mains], *sacrifier à contrecœur* (*naite bashoku wo kiru*/泣いて馬護を斬る) [= faire exécuter Ba Shoku et pleurer³⁷], *faire des sacrifices pour supplanter l'autre* (*niku wo kirasete hone wo kiru*/肉を切らせて骨を切る) [= se couper les chairs pour briser les os de l'adversaire].

Ou bien : *se démettre de ses fonctions ou se tordre de rire* (*hara wo kiru*/腹を切る) [= se couper le ventre], *ouvrir le feu ou engager les hostilités* (*hibuta wo kiru*/火蓋を切る) [= ouvrir le couvercle à poudre], *venir au monde* (*heso no o kitte kara*/臍の緒切ってから) [= faire suite à la coupure du cordon ombilical], *se faire bonze* (*motodori wo kiru*/髻を切る) [= couper son chignon], *se jurer un amour éternel* (*yubi wo kiru*/指を切る) [= se couper la première phalange du petit doigt gauche³⁸], *réduire* (*kitte suteru*/切って捨てる) [= couper et jeter].

Et enfin : *rester profondément attaché à quelqu'un* (*kitte mo kirenai*/切っても切れない) [= vouloir couper une relation sans pouvoir la couper], *saisir au vol l'occasion de dire ou de faire* (*kuchibi wo kiru*/口火を切る) [= amorcer en premier], *perdre toute patience* (*shibire wo kirasu*/痺れを切らす) [= être à bout de fourmillements].

³⁵ Comme le fait l'acteur de kabuki lorsqu'il se fige au beau milieu de son jeu pour lancer au public un regard torve (*mie*/見栄).

³⁶ Durant l'époque d'Edo, un groupe constitué de cinq foyers proches (*goningumi*/五人組) était enregistré par l'administration pour assurer la paix publique. Chaque partie était responsable de l'autre et se portait garant en cas d'actes délictueux. Lorsqu'un membre fuguait, on pouvait le déclarer à l'administration pour le défalquer des registres et ne plus être responsable à sa place.

³⁷ Ba Shoku (Mǎ Sù/190-228) fut un général chinois de la période des Trois Royaumes et ami de son maître Shokatsu Ryō (Zhūgě Liàng/181-234) qui, *la mort dans l'âme*, ordonna de le faire exécuter car il avait enfreint ses ordres et perdu une bataille.

³⁸ Les prostituées de l'époque d'Edo confinées dans le quartier des plaisirs de Yoshiwara coupaient parfois la première phalange de leur petit doigt pour prouver leur amour à leur amant dans l'espoir qu'il saisirait cette occasion et effectueraient ensemble un double suicide (*shinjū*/心中), se délivrant ainsi de leur misérable condition et de ce monde. En réalité, la grande majorité envoyait à leur soupirant une phalange factice en signe d'amour. Cette pratique a perduré chez les *yakuza* pour montrer leur fidélité au parrain. De nos jours encore, on accroche son petit doigt à celui de son (sa) partenaire quand on veut tenir sa promesse.

Le verbe **kireru** (切れる), proche de **kiru**, est intransitif et signifie *couper, (se) rompre, s'interrompre, être à court de, arriver à sa fin, être perspicace* et enfin *perdre son contrôle*. Il admet diverses locutions : *être à court de punch* (*abura ga kireru/油が切れる*) [= être en panne d'essence], *être hors d'haleine* ou *être pris à la gorge* ou bien *mourir* (*iki ga kireru/息が切れる*) [= le souffle manque], *péter les plombs à bout de patience* (*kanninbukuro no o ga kireru/堪忍袋の緒が切れる*) [= le lacet du sac à patience s'est brutalement coupé].

20. Le verbe **yoru** (寄る) signifie (s') *approcher, s'assembler* ou *passer quelque part* et sa contrepartie transitive **yoseru** (寄せる) veut dire *approcher de quelque chose, mettre de côté, loger chez, voire écrire*.

Voici divers sens de **yoru** : *abuser des points faibles* (*aki no shika ha fue ni yoru/秋の鹿は笛に寄る*) [= le daim en rut à l'automne est attiré par l'appau] ou, dans la même veine, *être la dupe des charmes d'une femme* (*onna no ashida nite tsukureru fue ni ha aki no shika yoru/女の足駄にて作れる笛には秋の鹿寄る*) [= le chevreuil à l'automne se laisse prendre à l'appau fabriqué avec les hautes socques d'une femme³⁹], *qui se ressemble s'assemble* (*me no yoru tokoro he tama mo yoru/目の寄る所へ玉も寄る*) [= l'œil et la prunelle convergent vers le même endroit], *être impensable* (*omoi mo yoranai/思いも寄らない*) [= ne même pas s'approcher de la pensée].

Et : *les femmes sont bavardes* (*onna sannin yoreba kashimashii/女三人寄れば姦しい*) [= trois femmes assemblées c'est du bruit assuré], *deux avis valent mieux qu'un* (*sannin yoreba Monju no chie/三人寄れば文殊の知恵*) [= trois personnes ensemble ont la sagesse du bodhisattva Monju⁴⁰], *il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints* (*yoraba taiju no kage/寄らば大樹の陰*) [= pour se protéger, mieux vaut être à l'ombre d'un grand arbre].

Enfin : *la question revient toujours sur le tapis* ou *c'est un sujet de conversation récurrent* (*yoru to sawaru to/寄ると触ると*) [= chaque fois réunis, on en touche un mot], *la vigueur de l'esprit s'altère avec l'âge* (*yoru toshinami ni ha katenu/寄る年波には勝てぬ*) [= on ne peut jamais gagner contre la vague de l'âge qui s'en vient].

21. Le verbe **tsukuru** (作る/造る) a pour sens général *faire, fabriquer, produire, bâtir, créer, fonder, établir*. Il a donc un spectre sémantique très large qui lui permet d'offrir d'intéressantes locutions idiomatiques.

On trouve par exemple celles-ci : *se pomponner* ou bien *en rajouter* (*iro wo tsukuru/色を作る*) [= fabriquer de la couleur⁴¹], *gémir* (*kai wo tsukuru/貝を作る*) [= faire la bouche comme une palourde ouverte], *entourer* (*kaki wo tsukuru/垣を作る*) [= construire des barrières], *l'enfer est pavé de bonnes intentions* (*gokuraku negau yori jigoku tsukuru na/極楽願うより地獄作るな*) [= ne fabrique pas ton enfer ici-bas avant de désirer renaître au paradis], *l'utile passe avant l'agréable* (*shi wo tsukuru yori ta wo tsukure/詩を作るより田を作れ*) [= cultiver sa rizière plutôt que de poétiser], *flatter* ou *faire sa coquette* (*shina wo tsukuru/科を作る*) [= fabriquer le tilleul⁴²].

Et : *la femme porte la culotte* (*mendori susumete ondori toki wo tsukuru/雌鳥勤めて雄鳥時をつくる*) [= la poule

³⁹ Les hautes socques (*ashida/足駄*) étaient faites d'une simple semelle en bois très épaisse et plus élevées que les socques normales (*geta/下駄*) faites d'une planchette horizontale où reposait le pied et de deux autres verticales placées en-dessous. Remarquons le caractère sexuel du pied et de la chaussure qui se trouve corroboré par le contenu même de cette locution imagée.

⁴⁰ Monju (文殊), du sanscrit Mañjuśrī (= Gloire gracieuse), est un bodhisattva tenant dans sa main droite une épée de feu qui symbolise l'intelligence et dans sa main gauche un livre que son bras replié porte devant son cœur pour la sagesse (*chie/智慧*).

⁴¹ Le mot couleur (*iro/色*) a un sens éminemment sexuel en Chine (*yánsè/颜色*) et au Japon comme symbole des choses vivantes.

⁴² Le tilleul du Japon (*tilia japonica*) est réputé pour son élégance et sa grande qualité, d'où ce choix pour qualifier la coquetterie.

aide le coq à sonner l'heure], *créer un précédent* (*yō wo tsukuru*/桶を作る) [= fabriquer des figurines mortuaires⁴³].

On trouve encore : *cela ne se peut* (*suppon ga toki wo tsukuru*/亀が時をつくる) [= la tortue sonne l'heure], *tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits* (*ten ha hito no ue ni hito wo tsukurazu hito no shita ni hito wo tsukurazu*/天は人の上に人を作らず人の下に人を作らず) [= le Ciel ne crée pas des êtres au-dessus ou au-dessous des autres⁴⁴], *pousser des cris de guerre* (*toki wo tsukuru*/鬨をつくる) [= faire des hourras], *suivre le sens à la lettre* (*nobete tsukurazu*/述べて作らず) [= transmettre la tradition des Anciens sans rien y ajouter].

22. Le verbe **toru** (取る/執る/採る/捕る/撮る) a pour sens général *prendre* ou *saisir* et par extension *obtenir*, *enlever* ou *ôter*, *réserver*, voire *voler*. Il est donc sujet à diverses locutions dues à son spectre sémantique.

Exs : *chercher des poux dans la tête, être chicaneur* (*ageashi wo toru*/揚げ足を取る) [= saisir un pied en l'air], *taper dans le mille* (*atari wo toru*/当たりを取る) [= saisir le succès], *ne pas poursuivre deux lièvres à la fois* (*abuhachi torazu*/虻蜂取らず) [= ne pas saisir taon et abeille], *vouloir péter plus haut que son cul* (*enkō ga tsuki wo toru*/猿猴が月を取る) [= le singe saisit la lune⁴⁵], *fier comme Artaban* (*oni no kubi wo totta yō*/鬼の首を取ったよう) [= vouloir saisir le cou du démon], *prendre la barre* (*kaji wo toru*/舵を取る) [= prendre le gouvernail], *l'expérience apprise dure à jamais* (*mukashi totta kinezuka*/昔取った杵柄) [= le pilon de bois fut jadis saisi].

Et aussi : *réconforter* ou *faire plaisir* à (*kigen wo toru*/機嫌を取る) [= saisir l'humeur de quelqu'un], *prendre le commandement* (*gyūji wo toru*/牛耳を執る) [= obtenir les oreilles d'un bovidé⁴⁶], *se servir d'un subterfuge* ou *prétexter* (*kodate ni toru*/木盾に取る) [= utiliser un bouclier de bois], *soigner un être sur son lit de mort* (*shi ni mizu wo toru*/死に水を取る) [= humecter d'eau le mourant], *devenir geisha* (*hidari tsuma wo toru*/左褰を取る) [= saisir le pan gauche de son kimono], *mener par le bout du nez* (*tedama ni toru*/手玉に取る) [= se servir d'osselets⁴⁷], *exercer sa suprématie sur* (*tenka wo toru*/天下を取る) [= saisir tout ce qui existe sous les cieux].

Et enfin : *les grands diseurs ne sont pas les grands faiseurs* (*naku neko ha nezumi wo toranu*/鳴く猫は鼠を捕らぬ) [= le chat qui miaule n'attrape pas les souris], *rendre le mal pour le bien* (*hisashi wo kashite omoya wo torareru*/庇を貸して母屋を取られる) [= prêter un auvent et se faire dépouiller], *vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué* (*toranu tanuki no kawazanyō*/取らぬ狸の皮算用) [= évaluer la fourrure d'un blaireau sans l'avoir pris], *perdre de l'argent pour en gagner* (*son shite toku tore*/損して得取れ) [= une perte pour un gain], *profiter des autres* (*hito no fundoshi de sumō wo toru*/人の褌で相撲を取る) [= faire du sumo avec le cache-sexe d'un autre].

23. le verbe **oku** (置く) veut dire *poser* ou *laisser* quelque part, mais aussi *vendre* [en magasin] et encore *établir*. Il sert de plus de suffixe verbal pour indiquer qu'une action a été laissée en l'état pour plus tard.

⁴³ En Chine, au temps des Royaumes combattants (- V^e siècle/- 221 av. J.-C.), les tombeaux contenaient des figurines mortuaires (*yō*/桶). Confucius s'opposa à cette pratique qu'il traita d'inhumaine et Mencius affirmait qu'elle coupait le fil des générations.

⁴⁴ Cette maxime est mise en exergue par Fukuzawa Yukichi (福澤諭吉/1835-1901) dans son ouvrage *Appel à l'étude* (*gakumon no susume*/学問のすすめ). Il introduisit la pensée occidentale et ses lois à l'ère Meiji. Le billet de dix mille yens est à son effigie.

⁴⁵ Une anecdote bouddhiste raconte qu'un singe voyant le reflet de la lune dans un puits voulut l'attraper et finit par s'y noyer. D'où la leçon : il ne faut pas avoir de prétentions qui dépassent ses moyens. Mais le mythe de Narcisse n'est pas loin non plus.

⁴⁶ En Chine, à la période des Printemps et Automnes (771-481 av. J.-C.), le chef des alliés devait fendre les oreilles d'un bovidé et en sucer le sang pour prêter serment et jurer de sa fidélité devant les seigneurs affidés. D'où l'idée aussi d'en faire à sa guise.

⁴⁷ Les *tedama* (手玉) sont des sachets de tissus colorés remplis de haricots que les filles lancent en l'air et rattrapent de la main.

Ainsi de : *se déshonorer, être ignoble* (*kazakami ni okenai/風上に置けない*) [= ne pas passer au vent - à cause de l'odeur infecte ventilée], *s'effrayer pour des riens* (*ki ni mo kusa ni mo kokoro wo oku/木にも草にも心を置く*) [= se soucier d'arbres et d'herbes], *saisir une occasion en or* (*kika okubeshi/奇貨居くべし*) [= avoir sous la main un article rare], *faire la divination* (*san wo oku/算を置く*) [= poser des bâtonnets de calcul], *traiter un hôte avec beaucoup d'égards* (*shita ni mo okanai/下にも置かない*) [= ne pas mettre un invité en bout de table].

Et aussi : *être sur la paille* (*shakkin wo shichi ni oku/借金を質に置く*) [= déposer ses dettes en gage], *personne digne d'estime* (*sumi ni okenai/隅に置けない*) [= personne à ne pas laisser dans un coin], *être d'une grande sincérité* (*sekishin wo oshite hito no fukuchū ni oku/赤心を推して人の腹中に置く*) [= se réclamer d'un cœur pur et le déposer dans l'estomac d'autrui⁴⁸], *garder à l'esprit* (*nentō ni oku/念頭に置く*) [= avoir en tête], *distancier* (*ma wo oku/間を置く*) [= poser des intervalles], *tirer son chapeau à* (*ichi-moku oku/一目置く*) [= poser un œil⁴⁹].

24. Le verbe *sasu* (刺す/差す/射す/挿す/指す) a sans doute noté jadis un *objet pointu qui perce* (刺す), d'où des associations d'idées autour de cette représentation telles *verser dans un contenant* (差す), *être éclairé par les rayons du soleil* (射す) *piquer des fleurs* (挿す) et, par extension, *indiquer* ou *désigner* (指す) écrit avec le sinogramme du doigt. Ce verbe possède donc plusieurs graphies pour une même prononciation.

Ainsi de : *enfoncer le clou pour plus de sûreté* (*kugi wo sasu/釘を刺す*) [= planter un clou], *rester de marbre* ou *être sans effet* (*shika no tsuno wo hachi ga sasu/鹿の角を蜂が刺す*) [= une abeille piquant les bois d'un cervidé], *donner le coup de grâce* et, par extension, *exceller à* (*todome wo sasu/止めを刺す*) [= exécuter au poignard].

Et aussi : *avoir en aversion* (*iyake ga sasu/嫌気が差す*) [= être dégoûté], *quand on parle du loup* ou *se tramer dans l'ombre* (*kage ga sasu/影が差す*) [= l'ombre perce], *avoir mauvaise conscience* ou *se sentir coupable* (*ki ga sasu/気が差す*) [= le souffle perce], *être tenté par le diable* ou *l'occasion fait le larron* (*ma ga sasu/魔が差す*) [= le démon perce], *montrer du doigt* (*yubi wo sasu/指を差す*) [= idem], *refuser toute critique* ou *soutenir mordicus* (*yubi ippon mo sasasenai/指一本も差させない*) [= ne pouvoir alléguer même d'un seul doigt].

Et enfin : *deviner juste mais par hasard* ou bien *taper dans le mille* (*zuboshi wo sasu/図星を指す*) [= toucher au centre de la cible], *clair comme de l'eau de roche* (*tanagokoro wo sasu/掌を指す*) [= montrer le creux de la main], *être consensuel* ou *allez de soi selon le sens commun* (*jūmoku no miru tokoro jishu no sasu tokoro/十目の見る所十手の指す所*) [= dix yeux regardent le même endroit et dix mains montrent le même endroit], *la clientèle se profile à l'horizon* (*torikage ga sasu/鳥影が射す*) [= les oiseaux reflètent leur ombre -sur les murs].

25. Le verbe *ou* (追う) signifie *suivre* ou *poursuivre* quelqu'un et, par extension, *chasser* (逐う) du gibier, selon une autre graphie. De plus, il signifie également *suivre dans la mort* suite au décès d'un être vénéré.

Exs : *endosser la responsabilité* ou *prendre à son compte* (*seme wo ou/責めを負う*) [= idem], *être célèbre* ou *avoir un nom* (*na ni shioul/名にし負う*) [= porter un nom], *chérir d'abord ses proches* (*outa ko yori daita ko/負うた子より抱いた子*) [= l'enfant dans les bras est plus proche que l'enfant sur le dos⁵⁰], un certain idéal du *bonheur en famille* (*owazu karazu ni ko sannin/負わず借らずに子三人*) [= sans tracass, ni dettes, avec trois enfants].

⁴⁸ Cette locution vient du *Livre des Han postérieurs* (*hòu hàn shū/後漢書*), œuvres historiques compilées par Fàn Yè (398-445).

⁴⁹ Ce proverbe provient du jeu de go où le joueur le plus fort (blanc) laisse un œil d'avance à son adversaire (noir) sur le plateau.

⁵⁰ Cf. l'habitude des mères japonaises de porter l'enfant dans les bras (*dakko/抱っこ*) ou sur le dos (*onbu/負んぶ*) selon son âge.

Et aussi : *suivre les traces, suivre l'exemple* ou *suivre quelqu'un de cher dans la mort* (*ato wo ou/後を追う*) [= suivre les traces], *ceux qui partent sont libres, ceux qui arrivent sont bienvenus* (*saru mono ha owazu kitaru mono ha kobamazu/去る者は追わず来たる者は拒まず*) [= ne pas retenir ceux qui s'en vont et accepter ceux qui viennent⁵¹], *on a souvent besoin d'un plus petit que soi* (*outa ko ni oshierarete asase wo wataru/追うた子に教えられて浅瀬を渡る*) [= traverser un gué guidé par un enfant porté sur le dos], *être extrêmement affaibli, très malade* ou *grabataire* (*ago de hae wo ou/顎で蠅を追う*) [= pourchasser les mouches avec ses mâchoires].

Et enfin : *balayer devant sa porte* (*atama no ue no hae wo ou/頭の上の蠅を追う*) [= chasser d'abord les mouches sur sa tête avant celles sur la tête des autres], *se disputer le pouvoir* (*chūgen ni shika wo ou/中原に鹿を逐う*) [= chasser un cervidé en pleine campagne⁵²], *c'est l'arbre qui cache la forêt, ne voir que son profit* (*shika wo ou mono ha yama wo mizu/鹿を逐う者は山を見ず*) [= les chasseurs de cervidés ne voient plus les montagnes].

26. Le verbe **au** (会う) peut signifier selon sa graphie *rencontrer quelqu'un* (会う/逢う/遇う) en fonction des circonstances (rencontre normale, rencontre entre amis ou un couple, rencontre par hasard) ou bien *subir un dommage imprévu* (遭う). Le second verbe prononcé aussi **au** (合う) s'écrit avec un autre sinogramme et veut dire *qui convient, est adapté à* ou *assorti à*, d'où l'idée de correspondre à *ce qui est juste*. En tant que suffixe verbal, ce verbe permet un appariement entre des personnes faisant quelque chose ensemble. Ces deux verbes se font donc écho pour le son (*au*) et pour le sens (se rencontrer, c'est s'assortir ou pas).

Avec le premier verbe : *rien n'est permanent en ce monde* (*au ha wakare no hajime/逢うは別れの始め*) [= la séparation débute avec la rencontre], *saluer une connaissance* ou bien *s'arranger pour saisir l'occasion de* (*outa toki ni kasa wo nuge/逢うた時に笠を脱げ*) [= enlever son chapeau quand on rencontre une connaissance].

Avec le second verbe : *être au-delà de ses aptitudes* ou *ne pas s'accoutumer à* (*te ni awanai/手に合わない*) [= ne pas convenir à la main], *claquer des dents* ou *trembler de tout son corps* (*ha no ne ga awanai/歯の根が合わない*) [= ne pas convenir à la racine des dents], *bien s'entendre* (*hada ga au/肌が合う*) [= les peaux sont en accord], *discours incohérent* (*hyōsoku ga awanai/平仄が合わない*) [= les tons des rimes sont en désaccord⁵³], *ce n'est pas rentable* ou *le compte n'y est pas* (*mashaku ni awanai/間尺に合わない*) [= les mesures sont fausses].

Et aussi : *songe et mantique sont hermétiques* (*au mo fushigi awanu mo fushigi/合うも不思議合わぬも不思議*) [= bizarre si ça tombe juste, bizarre si ça tombe à côté], *être rempli de confusion* (*awaseru kao ga nai/合わせる顔がない*) [= n'avoir pas de visage à montrer aux autres], *se donner le mot* (*kuchi ura wo awaseru/口裏を合わせる*) [= convenir de parler de derrière la bouche], *viser* (*shōjun wo awaseru/照準を合わせる*) [= ajuster la focale], *avoir de la largesse d'esprit* (*seidaku awase nomu/清濁併せ呑む*) [= ingérer conjointement le pur et la fange].

27. Les verbes **agaru** (上がる/揚がる/挙がる) et **noboru** (上る/登る/昇る) sont proches et signifient *monter vers, s'élever* ou *augmenter*, avec diverses nuances sémantiques à l'écrit. Il existe aussi une forme transitive prononcée **ageru** (上げる/挙げる), avec en plus l'idée de *donner à, d'achever une action* et même de *frir*.

Avec le premier verbe : *avoir le moral* (*iki ga agaru/意気が揚がる*) [= l'entraîn s'élève], *végéter, n'avoir pas d'avenir* ou *ne pas être prospère* (*udatsu ga agaranai/税が上がらない*) [= le muret pare-feu ne s'élève

⁵¹ Locution de Mencius (372-289), philosophe prônant la tolérance et pour qui la nature humaine est fondamentalement bonne.

⁵² Le cervidé symbolise ici le trône impérial que les prétendants voulaient conquérir comme s'il s'agissait d'une chasse à courre.

⁵³ Cette expression fait référence à la poésie chinoise classique où des rimes tonales doivent être alternées en fonction des vers.

pas⁵⁴], *s'emporter d'une voix criarde* (*octave ga agaru*/オクターブが上る) [= augmenter d'une octave], *rabaïsser quelqu'un fier de lui* (*tako no kuso de atama ni agaru*/蛸の糞で頭に上る) [= un caca de poule s'élève sur la tête].

Et puis : *garder le chevet* (*makura ga agaranai*/枕が上らない) [= l'oreiller ne se lève pas], *mourir* ou *être au bord du gouffre* (*myaku ga agaru*/脈が上る) [= le pouls augmente], *ne pas être dans son élément, être tel un poisson hors de l'eau* (*oka he agatta kappa*/陸へ上がった河童) [= être tel un *kappa*⁵⁵ monté sur la terre ferme].

Pour le second : *la foi transporte les montagnes* (*ari no omoi mo ten ni noboru*/蟻の思いも天に登る) [= même le vœu d'une fourmi monte au Ciel], *véhiculer une rumeur* (*kuchi ni noboru*/口に上る) [= monter aux lèvres], *on n'arrive à rien si tout le monde s'en mêle* ou *autant de têtes autant d'avis* (*sendō ōkushite funeyama ni noboru*/船頭多くして船山に上る) [= si trop de bateliers le bateau grimpe la montagne], *maîtriser son art sans les arcanes* (*dō ni noborite shitsu ni irazu*/堂に升りて室に入らず) [= être au salon mais pas dans la pièce du fond].

Pour le troisième : *déclarer victorieux* (*uchiwa wo ageru*/団扇を上げる) [= lever son éventail], *agir en homme* (*otoko wo ageru*/男を上げる) [= élever l'homme], *remporter la victoire* (*gaika wo ageru*/凱歌を揚げる) [= chanter un hymne triomphal], *être/donner le signal* (*noroshi wo ageru*/狼煙を上げる) [= faire des signaux de fumée], *presser le mouvement* (*pitch wo ageru*/ピッチを上げる) [= élever l'allure], *se targuer de* (*miso wo ageru*/味噌を上げる) [= faire l'éloge de sa pâte de *miso*], *faire des progrès* (*ude wo ageru*/腕を上げる) [= hausser son bras].

Et aussi : *avoir le vent en poupe et utiliser cette chance* (*ete ni ho wo ageru*/得手に帆を揚げる) [= être bon pour hisser la voile], *parler avec flamme* (*kien wo ageru*/気炎を上げる) [= hausser la flamme du souffle], *s'exalter* (*kisei wo ageru*/氣勢を上げる) [= hausser la vigueur du souffle], *mettre une chose de côté en attendant* ou *faire l'innocent en éclipant ses défauts* (*tana ni ageru*/棚に上げる) [= ranger tout en haut d'une étagère], *monter à la tête* ou *être dingue de* (*chimichi wo ageru*/血道を上げる) [= monter dans les vaisseaux sanguins], *se mettre debout* ou encore *se remettre au travail* (*mikoshi wo ageru*/神輿を上げる) [= (é)lever le *mikoshi*⁵⁶].

Et enfin : *Capituler* ou *main en l'air, lever la main sur quelqu'un* ou *perfectionner son talent* (*te wo ageru*/手を上げる) [= (é)lever ses mains], *forger sa réputation* (*na wo ageru*/名を揚げる) [= élever son nom], *dire son nom* ou *poser sa candidature* (*nanori wo ageru*/名乗りを上げる) [= déclarer son nom], *lancer son entreprise* ou *réussir socialement* (*hitohata ageru*/一旗揚げる) [= hisser son étendard], *accueillir à bras ouverts, accepter sans réserve* (*morote wo ageru*/諸手を挙げる) [= porter des deux mains], *lancer des piques délibérément à quelqu'un, le harceler de ses critiques* (*yaridama ni ageru*/槍玉に挙げる) [= piquer de sa lance].

28. Le verbe *nomu* (飲む/呑む) acceptent deux graphies et signifie *boire, avaler* et *accepter à contre-cœur*. On peut le traiter avec le verbe *kuu* (食う/喰う), forme populaire du verbe *manger* (*taberu*/食べる), car il a aussi pour sens *boulotter, dévorer*. Ces deux verbes ont de nombreuses locutions imagées dont beaucoup reflètent le fait d'être obligé de réprimer une émotion ou de ne pas pouvoir boire ou avaler

⁵⁴ Un madrier était situé jadis entre la plus haute poutre et le faîtage de la maison traditionnelle pour maintenir la toiture. Puis on y accola un muret pare-feu situé sur l'auvent du rez-de-chaussée jusqu'au toit du premier étage pour protéger d'un éventuel incendie car les habitations en bois étaient juxtaposées les unes contre les autres. Au fil du temps, ce muret devint un objet de décoration indiquant la richesse de la maisonnée. Ne pouvoir s'offrir ce luxe en vint à signifier un manque de réussite sociale.

⁵⁵ Le *kappa* (河童) est un enfant imaginaire dont le nom est formé de deux sinogrammes : rivière (河) et enfant (童). Il a un trou sur la tête à l'emplacement de la fontanelle pour vivre en milieu aquatique grâce à l'eau qu'il contient. Il meurt vite s'il n'est pas dans son milieu naturel. Le *kappa* est sans doute une réminiscence culturelle de l'infanticide perpétré à l'époque d'Edo chez les pauvres car une des techniques consistait à compresser la fontanelle avant de jeter le corps du bébé à la rivière [cf. 10].

⁵⁶ Le *mikoshi* (神輿) est un sanctuaire portatif où réside une divinité. Il existe un jeu de mot entre hanches (*koshi*/腰) et palanquin (*koshi*/輿) qui se prononcent pareillement, d'où l'idée de *se remettre debout* pour lever le palanquin ou *recommencer à travailler*.

un événement.

Ainsi de boire : à couper le souffle (*iki wo nomu*/息を呑む) [= boire son souffle], étouffer ses paroles (*kotoba wo nomu*/言葉を飲む) [= avaler ses mots], rester sans voix (*koe wo nomu*/声を呑む) [= avaler sa voix], à contre-cœur (*namida wo nomu*/涙を呑む) [= avaler ses larmes], retenir sa rancœur (*urami wo nomu*/恨みを飲む) [= avaler sa rancune], vivre tel un ermite (*kaze wo sui ro wo nomu*/風を吸い露を飲む) [= respirer le vent et boire la rosée].

Et aussi : se retenir de respirer par inquiétude (*katazu wo nomu*/固唾を呑む) [= avaler sa salive durcie], rester intègre jusqu'au bout (*kasshite mo tōsen no mizu wo nomazu*/渴しても盗泉の水を飲まず) [= même assoiffé ne pas boire de l'eau de la « fontaine du vol⁵⁷ »], rester sur sa faim ou rester indifférent, sans sourciller (*ja ga ka wo nonda yō*/蛇が蚊を呑んだよう) [= tel un serpent qui a mangé un moustique], imiter ou prendre exemple sur (*tsume no aka wo senjite nomu*/爪の垢を煎じて飲む) [= boire une infusion faite aux ongles crasseux], voir sa confiance trahie (*nieyu wo nomasareru*/煮え湯を飲まされる) [= être obligé de boire l'eau d'un court-bouillon].

Et manger : se faire joliment duper (*ippai kuu*/一杯食う) [= bouffer une coupe], les scènes de ménage sont banales (*fūfu kenka ha inu mo kuwanai*/夫婦喧嘩は犬も食わない) [= même un chien ne mangerait pas des querelles de ménage⁵⁸], manger au même râtelier (*onaji kama no meshi wo kuu*/同じ釜の飯を食う) [= bouffer à la même marmite], maîtriser sa peur (*oni wo su ni shite kuu*/鬼を酔にして食う) [= bouffer un démon avec du vinaigre].

Puis : une vie d'ermite (*kasumi wo kuu*/霞を食う) [= manger la brume], ne pas aimer ou détester (*ki ni kuwanai*/気に食わない) [= non mangeable par le souffle], être emprisonné (*kusai meshi wo kuu*/臭い飯を食う) [= bouffer un mets infecte], s'enfoncer dans la luxure (*sui ga mi wo kuu*/粋が身を食う) [= le raffinement mange le corps].

Et : voir ses espoirs frustrés (*suka wo kuu*/すかを食う) [= s'avalier du transparent], être la victime collatérale d'un épisode fâcheux (*sobadzue wo kuu*/側杖を食う) [= être assez près pour se recevoir un coup de canne], vieillir (*toshi wo kuu*/年を食う) [= s'avalier des années], être ahuri (*tochimenbō wo kuu*/栃麵棒を食う) [= s'avalier un bâton pour pâte de marron⁵⁹], une personne difficile à manier ou quelqu'un d'imbuvable (*nite mo yaite mo kuenai*/煮ても焼いても食えない) [= mijoté ou rôti, il est immangeable], c'est délicat à faire sans patience (*nuribashi de sōmen wo kuu*/塗り箸で素麵を食う) [= manger du vermicelle de blé avec des baguettes glissantes].

Aussi : subir le contrechoc ou par contrecoup (*hazumi wo kuu*/弾みを食う) [= avaler le rebond], être effronté, avoir du culot (*hito wo kuu*/人を食う) [= bouffer de l'humain, cannibaliser quelqu'un], être mis à l'écart (*hiyameshi wo kuu*/冷飯を食う) [= avaler un mets froid], musarder en route ou prendre le chemin des écoliers (*michikusa wo kuu*/道草を食う) [= brouter l'herbe du chemin], vivre dans l'aisance (*mudameshi wo kuu*/無駄飯を食う) [= bouffer inutilement], gagner ou perdre (*kuu ka kuwareru ka*/食うか食われるか) [= soit bouffer l'autre, soit être bouffé], être désavantagé ou subir des pertes (*wari wo kuu*/割を食う) [= avaler un mauvais rapport].

Et : être un vieux chameau (*akinasu ha yome ni kuwasu na*/秋茄子は嫁に食わずな) [= ne pas donner à manger des aubergines d'automne à sa bru⁶⁰], se démonter, être désarçonné (*awa wo kuu*/泡を食う) [= avaler des

⁵⁷ En voyage dans la province du Shandong Confucius assoiffé refusa de boire l'eau d'une fontaine dite « la fontaine du vol ».

⁵⁸ Un chien est censé manger de tout comme pâtée mais pas jusqu'à des querelles de ménage basées sur de petits détails ineptes.

⁵⁹ À l'époque Jōmon (-14.000/-300) marrons d'Inde et glands faisaient partie de la nourriture. De nos jours, la pâte de marron entre dans la fabrication des gâteaux de riz et de certaines pâtes à nouilles. Il faut d'abord ôter l'âcreté des marrons, puis tourner vivement avec un bâton ladite pâte de marron mélangée à des céréales car elle durcit très vite, d'où l'idée d'être décontenancé.

⁶⁰ Cette locution accepte trois explications : 1. Les aubergines d'automne refroidissant le corps, surtout l'utérus, c'est contre-indiqué pour la bru qui se doit de donner des enfants à son mari ; 2. Les aubergines d'automne ont peu de grains ce qui, par

bulles], *se faire enguirlander* (*ōmedama wo kuu/大目玉を食う*) [= s'avalier de gros yeux], *être châtié selon ses fautes* ou *subir un retour de bâton* (*shishi kutta mukui/獣食った報い*) [= manger du gibier entraîne ce qu'on a mérité], *refuser les avances d'une femme n'est pas viril du tout* (*suezen kuwanu ha otoko no aji/据え膳食わぬは男の恥*) [= quelle honte pour un homme de refuser de manger la nourriture offerte sur un plateau par une femme].

Et aussi : *à chacun ses goûts* (*tade kuu mushi mo sukizuki/蓼食う虫も好き好き*) [= même les insectes qui dévorent la renouée ont des préférences], *écarquiller les yeux, en rester comme deux ronds de flan* ou *rester ahuri* (*hato ga mame teppō wo kutta yō/鳩が豆鉄砲を食ったよう*) [= tel un pigeon qui aurait avalé une sarbacane], *la rose est belle mais elle a des épines, le miel est sucré mais les abeilles piquent ou prudence est mère de sûreté* (*fugu ha kuitashi inochi ha oshishi/河豚は食いたし命は惜しし*) [= manger du fugu mais tenir à la vie], *rester digne, garder sa fierté* (*bushi ha kuwanedo takayōji/武士は食わねど高楊子*) [= le guerrier affamé cure ses dents⁶¹].

29. Le verbe *naku* (泣く) signifie *pleurer* mais on l'utilise aussi pour les divers cris d'animaux sous une autre graphie (鳴く), souvent en association avec des onomatopées pour indiquer quel type de cris. Ainsi, le chat *pleure miaou* (*nyā to naku/ニャーと鳴く*) alors que le chien, lui, *aboie ouah* (*wan to hoeru/ワンと吠える*).

Pour *pleurer*, il y a : *il faut de tout pour faire un monde* (*naku ko mo areba warau ko mo aru/泣く子もあれば笑う子もある*) [= des enfants pleurent d'autres rient], *intimider par son autorité* (*naku ko mo damaru/泣く子も黙る*) [= même l'enfant braillard se tait⁶²], *tout un chacun a son moment de discernement* (*naku ko mo me wo ake/泣く子も目を開け*) [= même l'enfant qui pleure garde un œil ouvert], *vouloir pleurer sans le pouvoir* (*naku ni nakenai/泣くに泣けない*) [= idem], *l'enfant qui pleure grandit bien* (*naku ko ha sodatsu/泣く子は育つ*) [= idem].

Pour *s'écrier*, il y a : *un cœur de braise garde ses secrets*⁶³ (*naku semi yori mo nakanu hotaru ga mi wo kogasu/鳴く蟬よりも鳴かぬ螢が身を焦がす*) [= mieux vaut une luciole muette au corps incandescent qu'une cigale qui chante], *avoir une patience d'ange ou patience et longueur de temps font plus que force ni que rage* (*naku made matō hototogisu/鳴くまで待とう時鳥*) [= attendons que chante le coucou⁶⁴], *s'en mordre les lèvres d'avoir dit* (*kiji mo nakazu ba utaremai/雉も鳴かざれば撃たれまい*) [= on ne peut tirer un faisan s'il ne piaille pas], *un magasin peu fréquenté par la clientèle* (*kankodori ga naku/閑古鳥が鳴く*) [= le coucou coucoule tristement].

30. Le verbe *tatsu* (立つ) a pour sens général *se lever, s'élever* et aussi *se trouver en position de faire*. Il existe une autre graphie de même lecture pour noter qu'un bâtiment s'élève (*tatsu/建つ*). D'autres verbes de sens différent et avec d'autres graphies se prononcent aussi *tatsu* comme : *passer du temps/s'écouler* (経つ), *partir/quitter* (発つ), *cesser/abandonner* (断つ), *rompre les liens/se tuer* (絶つ), *tailler/couper* (裁つ).

mimétisme avec la semence humaine, est aussi déconseillé ; 3. On sait bien que les belles-mères ne portent guère dans leur cœur celle qui a « volé » le cœur de leur fils, d'où l'idée d'une sourde rancune vengeresse telle : « *quel dommage de donner de bonnes aubergines à manger à ma bru !* ». En somme, il s'agit pour la belle-mère du *regret jaloux* de ne plus pouvoir enfanter, d'être mise au rancart et au placard, donc de céder sa place à une autre plus fertile qu'elle, *l'aubergine ressemblant à l'utérus*. Quelle que soit l'explication retenue, on voit clairement ici que le symbole fonctionne sur deux axes, à la fois concret et abstrait.

⁶¹ Les samouraïs sans maître à servir (*rōnin/浪人*), c'est-à-dire désargentés, étaient à la recherche d'un emploi de guerrier qui puisse les nourrir. Bien qu'ayant le ventre creux, ils faisaient ostensiblement semblant d'être rassasiés, un cure-dent à la bouche.

⁶² À l'époque des Trois Royaumes, un officier chinois appelé Zhāng Liáo (張遼/169-222) mit en déroute une armée de 100.000 soldats avec quelque 800 cavaliers. Il était si redouté que les mères prononçaient son prénom pour faire taire l'enfant en pleurs.

⁶³ Il s'agit bien sûr dans cette locution d'une description du sentiment introverti qui garde en lui son jardin secret incandescent. Il ne le livre pas aisément aux autres, par opposition au sentiment extraverti tout feu tout flamme *avec un cœur gros comme ça*.

⁶⁴ Cette poésie de Tokugawa Ieyasu (徳川家康/1543-1616) montre la *patience* qui lui permit au final de prendre le pouvoir sur des rivaux tels Oda Nobunaga (織田信長/1534-1582), plus impulsif, et Toyotomi Hideyoshi (豊臣秀吉/1537-1598) plus cérébral.

L'idée première entre tous ces verbes renvoie à une *coupure* plus ou moins radicale, que ce soit dans le temps ou l'espace, comme l'évoque le fait de se mettre en position debout. La forme transitive du verbe *tatsu* se dit *tateru* (立てる) et signifie *dresser, ficher, établir, présenter*. On constate donc une continuité sémantique qui a sans doute existé avant l'arrivée de l'écriture dans l'Archipel. Les Japonais ont utilisé les caractères à cette époque pour désambigüiser les verbes autochtones au sens dense mais trop général.

Pour *tatsu* : *l'amour s'est refroidi* ou *de lourds nuages noirs planent sur le couple* (*akikaze ga tatsu*/秋風が立つ) [= le vent d'automne⁶⁵ se lève], *être imprévu* ou *contre toute attente* (*ashimoto kara tori ga tatsu*/足元から鳥が立つ) [= un oiseau s'envole sous ses pieds], *être sur des charbons ardents* ou *ne pas tenir en place* (*ite mo tatte mo irarenai*/居ても立ってもいられない) [= ne pouvoir être ni assis ni debout], *avoir du métier* (*ude ga tatsu*/腕が立つ) [= le bras s'élève], *l'aspect d'une forme se présente à l'esprit* (*omokage ni tatsu*/面影に立つ) [= l'ombre d'une apparence se lève], *discutailler* (*kado ga tatsu*/角が立つ) [= les angles extérieurs se lèvent].

Puis : *s'énerver* ou *s'exciter* (*ki ga tatsu*/気が立つ) [= le souffle se dresse], *on se repent toujours après coup* (*kōkai saki ni tatazu*/後悔先に立たず) [= le regret ne se tient pas devant], *être une victime propitiatoire* ou *être l'élu* (*shiraha no ya ga tatsu*/白羽の矢が立つ) [= une flèche aux blanches empennes se dresse sur la toiture⁶⁶].

Et : *rester déconfit* (*tatsu se ga nai*/立つ瀬が無い) [= être sans gué où avoir pied], *ne jamais battre en retraite* ou *toujours faire face à l'adversité* (*hitai ni ya ha tatsu to mo sobira ni ya ha tatazu*/額に箭は立つとも背に箭は立たず) [= une flèche plantée sur le front n'est pas plantée dans le dos], *faire des concessions* ou *se modérer* (*hito to byōbu ha sugu ni ha tatazu*/人と屏風は直ぐには立たず) [= l'homme et le paravent ne se déplient pas d'un coup].

Ou : *être éloquent* (*ben ga tatsu*/弁が立つ) [= les pétales se lèvent], *prêter l'oreille* (*mimi ni tatsu*/耳に立つ) [= rester dans l'oreille], *être doux comme un agneau* ou *être franc du collier* (*mukau shishi ni ha ya ga tatazu*/向かう鹿には矢が立たず) [= ne pas décocher de flèche sur un cervidé venant vers soi], *voir un défunt en rêve* (*yumemakura ni tatsu*/夢枕に立つ) [= qui se dresse au chevet des rêves⁶⁷], *laisser propre derrière soi*, *rendre limpide après soi* (*tatsu tori ato wo nigosazu*/立つ鳥跡を濁さず) [= clarifier les traces de l'oiseau qui s'envole].

Enfin : *les femmes sont belles comme des fleurs* (*tateba shakuyaku suwareba botan aruku sugata ha yuri no hana*/立てば芍薬座れば牡丹歩く姿は百合の花) [= la pivoine herbacée est debout, la pivoine arbustive est assise, mais le lis semble marcher⁶⁸], *préserver son honneur* ou *sa réputation* (*kao ga tatsu*/顔が立つ) [= dresser la face].

Pour les autres verbes *tatsu* il y a : *sempiternel* (*ato wo tatanai*/後を絶たない) [= ne pas rompre la suite] et le contraire *cesser de* (*ato wo tatsu*/跡を絶つ) [= effacer la trace], *étudier sans relâche* (*iheh mitabi tatsu*/韋編三度絶つ) [= user trois fois la reliure cordée d'un livre⁶⁹], *couper le nœud gordien* ou *résoudre le problème* (*kaitō ranma wo tatsu*/快刀乱麻を絶つ) [= trancher des fils de chanvre enchevêtrés avec un sabre

⁶⁵ Il y a un jeu de mots avec automne prononcé *aki* (秋) et le verbe *akiru* (飽きる) signifiant se lasser de, en avoir ras-le-bol de.

⁶⁶ La divinité shintō désirant une victime propitiatoire (une jeune fille en sacrifice, telle Iphigénie) la désignait en plaçant jadis une flèche aux blancs ailerons sur le toit de la maison de l'élu pure et vierge. De là, la locution a dérivé vers le choix des élites.

⁶⁷ Il s'agit de rêves où apparaissent soit une divinité ou un bodhisattva, soit encore un défunt qui délivrent un message au rêveur.

⁶⁸ La beauté féminine est comparée ici à trois fleurs : la pivoine herbacée à tige (*shakuyaku*/芍薬), c'est-à-dire debout, la pivoine arbustive (*botan*/牡丹) qui a l'air assise et le lys (*yuri*/百合) car sa tige flottante ressemble à la marche gracieuse d'une femme.

⁶⁹ Selon les *Mémoires historiques* (*Shiji*/史記) rédigées par l'historien chinois *Sīmǎ Qiān* (司馬遷/-145 -86), Confucius était si studieux qu'il usa par trois fois la reliure de cuir cordée du Livre des Mutations (*Yi Jing*/易經) écrit sur des planches de bambou.

effilé], *retenir sa langue* ou *ses mots* (*shita no tsurugi ha inochi wo tatsu*/舌の剣は生命を絶つ) [= l'épée de ses dires coûte la vie].

Et aussi : *quitter le monde profane* ou *courir ventre à terre* et, par extension, *exceller en actes vertueux* (*zetsujin*/絶塵) [= ne pas soulever de poussière], *être un crève-cœur* ou *se tordre de rire* (*harawata wo tatsu*/腸を断つ) [= se trancher les tripes], *cesser le métier d'écrivain* (*fude wo tatsu*/筆を断つ) [= casser son pinceau].

Pour *tateru*, il y a : *être furax* ou *blême de colère* (*aosuji wo tateru*/青筋を立てる) [= avoir les veines bleues gonflées], *fulminer* ou *bouillir de colère* (*atama kara yuge wo tateru*/頭から湯気を立てる) [= la vapeur se dresse sur la tête], *s'entêter* (*ga wo tateru*/我を立てる) [= ériger son moi], *se soucier de sauver la face de quelqu'un, lui sauver la mise* ou *ne pas le mettre dans une situation gênante* (*kao wo tateru*/顔を立てる) [= lui ériger la face⁷⁰], *aggraver la situation* ou *avoir un regard coléreux* (*kado wo tateru*/角を立てる) [= dresser les coins].

Et : *écouter de toutes ses oreilles, être tout ouïe* (*kiki mimi wo tateru*/聞き耳を立てる) [= dresser l'oreille pour écouter], *se conformer à ses obligations sociales* (*giri wo tateru*/義理を立てる) [= s'acquitter de ses devoirs], *gagner sa vie* (*kemuri wo tateru*/煙を立てる) [= le fumet s'élève], *les rumeurs vont bon train* (*seken no kuchi ni ha to ha taterarenu*/世間の口には戸は立てられぬ) [= on ne peut ériger des portes contre les rumeurs des gens], *s'établir* (*mi wo tateru*/身を立てる) [= réussir dans la vie], *rester fidèle à son mari* (*misao wo tateru*/操を立てる) [= garder sa fidélité conjugale], *pinailler* (*mekujira wo tateru*/目くじらを立てる) [= froncer le coin des yeux].

31. Le verbe *iru* (入る) a pour sens général *entrer*. D'autres verbes de prononciation identique mais de graphies différentes ont des significations diverses telles : *être* ou *exister*, *se trouver* ou *habiter* (*iru*/居る), *falloir*, *être nécessaire* (*iru*/要る), *tirer* ou *atteindre un but* (*iru*/射る), *griller* (*iru*/炒る/煎る), *mouler* (*iru*/鑄る).

Pour *entrer*, on trouve : *se mettre en danger aveuglément* ou *se sacrifier inutilement* (*ishi wo idakite fuchi ni iru*/石を抱きて淵に入る) [= sauter dans un gouffre une pierre dans les bras], *entrer dans une période faste, être favorisé par sa bonne étoile* (*uke ni iru*/有卦に入る) [= gagner la faveur du sort⁷¹], *se réjouir, être content de soi* (*etsu ni iru*/悦に入る) [= entrer dans la joie], *éclater de rire* ou *rigoler* (*etsubo ni iru*/笑壺に入る) [= entrer dans les centres vitaux du rire], *être à son goût* ou *aimer bien* (*ki ni iru*/気に入る) [= entrer dans le souffle].

Et : *passer de vie à trépas, aller ad patres* (*kiseki ni iru*/鬼籍に入る) [= être inscrit sur le registre des âmes⁷²], *être mal dégrossi* ou *être balourd* (*taisei riji ni irazu*/大声里耳に入らず) [= la musique raffinée n'entre pas dans l'oreille du commun], *se faire disciple* (*mon ni iru*/門に入る) [= entrer par la porte], *être incurable, à l'article de la mort* ou *être esclave d'une manie*, (*yamai kōkō ni iru*/病膏肓に入る) [= cœur et diaphragme sont atteints].

Et : *prendre en pitié, soutirer des larmes* (*kyūchō futokoro ni ireba ryōshi mo korosazu*/窮鳥懐に入れば獵師も殺さず) [= même un chasseur ne tire pas sur un oiseau acculé réfugié sur son sein], *à Rome il faut vivre comme à Rome* (*gō ni itte ha gō ni shitagae*/郷に入っては郷に従え) [= il faut suivre les habitudes d'un pays], *qui ne risque rien n'a rien ou pas de grande victoire sans risques* (*koketsu ni irazunba koji wo ezuru*/虎穴に入らずんば虎子を得ず) [= on n'attrape pas l'enfant du tigre sans entrer dans l'ancre du tigre], *être très pointilleux, faire avec le plus grand soin* (*bi ni iri sai wo ugatsu*/微に入り細を穿つ) [= entrer dans la minutie et creuser les détails].

⁷⁰ Cette expression très fréquente en japonais signale clairement l'allocentrisme, c.-à-d. l'extraversion, du peuple de l'Archipel.

⁷¹ Il s'agit de la divination taoïste basée sur le Livre des Mutations qui prédit sept années de bonne fortune puis cinq de mauvaise.

⁷² Cette locution euphémistique signifie mourir. Le caractère est celui du démon (鬼) mais il s'agit plutôt de l'âme ou de l'esprit.

Pour *exister*, on trouve : *ne plus tenir en place, être impatient, sur des charbons ardents* (*ite mo tatte mo irarenai/居ても立ってもいられない*) [= ne pouvoir être ni assis, ni debout], *préparer la guerre pour maintenir la paix* (*chi ni ite ran wo wasurezu/治に居て乱を忘れず*) [= ne jamais oublier le désordre pour maintenir l'ordre],

Pour *atteindre un but*, il existe : *neutraliser un adversaire par des moyens indirects ou qui veut conquérir une fille doit commencer par sa mère* (*shō wo into hossureba mazu uma wo i yo/将を射んと欲すれば先ず馬を射よ*) [= qui veut tuer un général doit d'abord abattre son cheval], *faire mouche, toucher juste* (*seikoku wo iru/正鵠を射る*) [= tirer un cygne⁷³] ou son équivalent *taper dans le mille* (*mato wo iru/的を射る*) [= tirer sur la cible].

32. Le verbe **aru** (有る/在る) veut dire *avoir* ou *il y a*, mais il n'y a pas de différence fondamentale avec *être* (*iru/いる*) car l'existence exige d'abord que la chose ou l'être en question soient présents au monde. Même si le japonais réserve **aru** pour des états et **iru** pour les êtres vivants, la frontière est parfois mince.

Il y a : *aux derniers les meilleurs morceaux, les premiers seront les derniers, c'est un prix de consolation* (*nokori mono ni fuku ga aru/残り物に福がある*) [= il y a du bonheur dans les reliefs], *à malin, malin et demi* (*ue ni ha ue ga aru/上には上がある*) [= il y a un au-dessus du dessus], *être face à une situation à double fond ou le revers de la vérité a cent mille figures* (*ura ni ha ura ga aru/裏には裏がある*) [= il y a un envers de l'envers], *jamais deux sans trois* (*ni do aru koto ha san do aru/二度あることは三度ある*) [= si par deux fois, alors trois fois].

Puis : *avoir l'esprit biscornu* (*hitokuse mo futakuse mo aru/一癖も二癖もある*) [= avoir un ou deux tics], *avoir de la vie ou avoir bon espoir de* (*myaku ga aru/脈がある*) [= avoir du pouls], *prendre de bonnes résolutions* (*ichi nen no kei ha gantan ni ari/一年の計は元旦にあり*) [= les projets d'une année se planifient dès le nouvel an].

Et : *un homme averti en vaut deux ou mieux vaut prévenir que guérir* (*enryo nakereba kinyū ari/遠慮なければ近慮あり*) [= ignorer l'avenir expose vite à des soucis], *avoir de la piété filiale ou ne pas être ingrat* (*karasu ni hanpo no kō ari/鳥に反哺の孝あり*) [= même le corbeau prouve sa gratitude aux parents], *le vent de l'histoire passe, la nature dure* (*kuni yaburete sanga ari/国破れて山河あり*) [= un pays détruit garde montagnes et rivières].

Et aussi : *accepter les aléas de la vie* (*shizumu se areba ukabu se ari/沈む瀬あれば浮かぶ瀬あり*) [= on coule dans certains gués on flotte dans d'autres], *personne n'est maître de son sort* (*shisei mei ari/死生命あり*) [= naître et mourir relèvent du destin], *être gratifié de ses prières* (*shin areba toku ari/信あれば徳あり*) [= la piété octroie bonheur et bienfaits], *un dieu de perdu, un autre de retrouvé ou bien un clou chasse l'autre* (*suteru kami areba hirou kami ari/捨てる神あれば拾う神あり*) [= quand un dieu est abandonné, un autre est bientôt ramassé].

Et : *les péchés des parents hantent leurs enfants* (*sekiaku no ie ni ha kanarazu yōu ari/積悪の家には必ず余殃あり*) [= l'accumulation de mauvaises actions dans une famille entraîne forcément un surplus de malheurs pour la descendance] et le contraire *les actions de grâce des parents bénéficient aux enfants*, (*sekizen no ie ni ha kanarazu yokei ari/積善の家には必ず余慶あり*) [= l'accumulation de bonnes actions dans une famille cause forcément un surplus de bonheur pour la descendance], *qui a peur de la mort ne vit pas, se jeter à l'eau* (*mi wo sutete koso ukabu se mo are/身を捨ててこそ浮かぶ瀬もあれ*) [= en se sacrifiant on découvre le gué].

Et aussi : *la vie est aussi fragile qu'une fleur de cerisier ou rien n'est permanent* (*asu ari to omou kokoro no adazakura/明日ありと思う心の仇桜*) [= croire que les fleurs de cerisier seront encore là demain], *tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ou la vie avant tout* (*inochi atte no monodane/命あつての物種*) [= la vie est la

⁷³ Jadis le centre des cibles au tir à l'arc était blanc, d'où l'association au cygne (*kugui/鶺鴒*) et à l'idée de justesse du tir (*sei/正*).

source de tout], *la charité pratiquée en secret sera récompensée au grand jour* (*intoku areba yōhō ari/陰徳あれば陽報あり*) [= la vertu cachée recevra sa récompense avec éclat], *aide ton prochain et il te rendra la pareille, être payé de retour* (*uogokoro areba mizugokoro/魚心あれば水心*) [= si le poisson est gentil, l'eau le sera aussi].

Et puis : *être sournois, cacher son jeu ou à propos mielleux, cœur fielleux* (*kuchi ni mitsu ari hara ni ken ari/口に蜜あり腹に剣あり*) [= avoir du miel à la bouche et une épée au côté], *tel père, tel fils* (*kono oya ni shite kono ko ari/この親にしてこの子あり*) [= tel parent, tel enfant], *il faut rester courtois même avec ses amis* (*shitashiki naka ni mo reigi ari/親しき中にも礼儀あり*) [= même la familiarité exige la politesse], *avoir l'esprit d'aventure* (*jinkan itaru tokoro seizan ari/人間到处青山あり*) [= il y a partout en ce monde une montagne pour cimetièr⁷⁴].

Enfin : *roucouler tels deux tourtereaux* (*ten ni araba hiyoku no tori chi ni araba renri no eda/天に在らば比翼の鳥地に在らば連理の枝*) [= dans le ciel vole l'oiseau de paradis et sur terre les branches s'entremêlent⁷⁵], *le vrai mérite est modeste* (*nō aru taka ha tsume wo kakusu/能ある鷹は爪を隠す*) [= le faucon habile dissimule ses serres].

33. Le verbe *suru* (する), *faire*, sert aussi d'auxiliaire s'attachant après des substantifs digraphiques pour leur permettre d'exprimer une action, un état ou un devenir selon certaines règles de conjugaison propres à la langue japonaise. Comme le chinois n'est pas une langue flexionnelle, il n'existe pas de déclinaison verbale au sens strict du terme. En adoptant les caractères, les Japonais ont dû ajouter aux noms chinois le verbe *faire* (quelque chose) selon les diverses désinences de leur langue. Mais, comme déjà mentionné plus haut, ces mots lexicaux rendus verbaux grâce à *suru* ne sont pas des verbes proprement autochtones.

J'ai donc choisi de présenter les locutions imagées avec seulement des verbes typiquement nippons pour montrer comment agissent les métaphores en japonais car, du côté des substantifs chinois japonisés en verbes avec *suru*, elles sont moins abondantes et souvent limitées aux adages (*seiku/成句*) venus de Chine.

Quant au verbe *suru* lui-même, il semble avoir été employé comme terme global pour décrire nombre de faits et gestes avant l'arrivée des sinogrammes dans l'Archipel. De sorte qu'on trouve beaucoup de verbes de même lecture selon des graphies différentes qui rendent diverses nuances naguère inexistantes.

Ainsi, outre l'idée de *faire* (為る), *suru* peut aussi signifier : *imprimer* (刷る), *dérober* (掏る), *frotter* (擦る), *piler/écraser* (搗る). Seuls le sinogramme et le contexte peuvent parvenir à désambiguïser tous ces verbes.

On trouve : *en dépit du bon sens* (*umi wo yama ni suru/海を山にする*) [= faire de la mer une montagne], *rendre public* (*ooyake ni suru/公にする*) [= officialiser], *faire de quelqu'un son jouet* (*omocha ni suru/玩具にする*) [= idem], *suivre les traces de quelqu'un/s'aligner sur lui ou unifier le pays* (*ki wo itsu ni suru/軌を一にする*) [= ne faire qu'un avec une trajectoire/suivre des traces de roues ou unifier l'écartement des roues], *étouffer un scandale* (*kusai mono ni futa wo suru/臭い物に蓋をする*) [= poser un couvercle sur ce qui pue], *noyer le poisson, user de subterfuges, à tort et à travers* (*gen wo sayu ni suru/言を左右にする*) [= dire à droite à gauche].

Et : *être bête comme ses pieds* et, par extension, *être fallacieux* ou *se payer la tête de quelqu'un* (*koke ni*

⁷⁴ Les cimetières au Japon se trouvent dans les temples ou à flanc de montagne car les âmes des morts sont censées y résider.

⁷⁵ Cette locution figure l'union indéfectible du couple. Au ciel, il s'agit de l'oiseau mythique chinois composé d'un œil et d'une aile du mâle à gauche et, de même, d'un œil et d'une aile de la femelle à droite, tels l'androgynisme grec ou le couple alchimique. Sur terre, l'union est figurée par des branches entremêlées. Une histoire chinoise rapporte qu'un couple d'amoureux demanda à être enterré dans la même tombe mais cette requête fut refusée. On les inhuma dans des tombes côte à côte. Peu après, deux arbres poussèrent et enchevêtrèrent troncs et branches où deux oiseaux se posèrent, chantant d'une voix mélancolique et éplorée.

suru/虚仮にする) [= piétiner/se moquer de], *durcir son cœur* (*kokoro wo oni ni suru*/心を鬼にする) [= faire de son cœur un démon], *boire un dernier verre* (*sakazuki wo suru*/杯をする) [= s'envoyer une coupe], *se rabaisser par modestie* (*ji wo hikuku suru*/辞を低くする) [= abaisser ses dires], *traiter son ami(e) avec froideur* (*sode ni suru*/袖にする) [= se faire une manche⁷⁶], *s'éreinter au travail* (*mi wo ko ni suru*/身を粉にする) [= faire de son corps de la poudre], *gaspiller, aller à vau-l'eau ou bien avorter* (*mizu ni suru*/水にする) [= en faire de l'eau].

Et aussi : *faire les gros yeux* (*me wo sankaku ni suru*/目を三角にする) [= faire les yeux en triangle], *être stupéfait, être sans voix ou en rester comme deux ronds de flan* (*me wo maruku suru*/目を丸くする) [= faire des yeux ronds], *négliger, ignorer, regarder ailleurs, s'en battre l'œil* (*yoso ni suru*/余所にする) [= faire autre part], *faire tout ce qu'il faut faire - sans le pouvoir* (*suru koto nasu koto*/する事なす事) [= choses à faire et à achever].

Enfin : *ne pas remplir ses devoirs est un manque de courage* (*gi wo misezaru ha yū naki nari*/義を見せざるは勇無きなり) [= être forcé de faire son devoir sans courage], *ronger son frein ou la fleur de patience ne pousse pas dans tous les jardins* (*naranu kannin suru ga kannin*/成らぬ堪忍するが堪忍) [= il faut endurer l'insupportable].

Du côté de l'hyponymie et de ses hyponymes

L'hyponyme renvoie à un mot désignant une sous-classe vis-à-vis de l'hyperonyme car celui-ci, de sens plus général, l'englobe. Il fait office d'un terme générique ou de classificateur. Ainsi, le mot *insecte* est l'hyperonyme d'*abeille* ou *fourmi* comme *animal* est celui de *chien* ou *chat*, qui sont eux des hyponymes. Il existe encore bien d'autres sous-classes aux abeilles et fourmis ou aux chiens et chats. Ce fut le mérite des savants du XVIII^e siècle d'avoir commencé à classifier les espèces pour mettre de l'ordre dans le capharnaüm indescriptible de la vie en s'appuyant pour ce faire sur leur fonction de pensée extravertie⁷⁷.

L'hyperonyme contenant l'hyponyme est plus abstrait que lui. L'hyponyme est plus concret car il définit avec plus de précision du point de vue de la logique classificatoire. Par conséquent, plus on englobe ou abstrait pour ignorer les différences de classes, moins on peut les spécifier ou les détailler pratiquement⁷⁸. Cette hiérarchisation en classes et sous-classes rappelle celle des ordinateurs fonctionnant sur ce schéma. Cependant, on ne peut pas ignorer que dans le mot *tulipe* son hyperonyme *fleur* est présent à l'état latent. En d'autres termes, entre *la partie* et *le tout* il existe bien une relation d'interdépendance et de réciprocité.

L'hyperonyme, même s'il fonctionne en extension via l'énumération d'éléments d'une même catégorie hyponymique (parmi les couvre-chefs, il y a des canotiers, des stetsons, des sombréros, des gibus), est surtout déterminé en intension définissant ses propriétés de *compréhension* (un couvre-chef se porte sur la tête, protège du soleil ou de la pluie, a une valeur sociale symbolique, est beau esthétiquement parlant).

L'hyperonyme contient donc potentiellement beaucoup plus de sens que ses hyponymes. De ce point de vue, il ressemble à la *polysémie du symbole* fondée au départ sur ses deux versants concret et abstrait, qui par la suite se développe en arborescence vers une infinité de potentialités représentatives possibles. C'est pourquoi l'hyperonyme est de loin bien plus abstrait que ses déclinaisons infinies hyponymiques. (Le symbole *absolu* serait irreprésentable et innommable car il comprendrait tous les autres : = Dieu ?⁷⁹).

⁷⁶ Sans doute parce que les longues manches de kimono gênent pour marcher librement, mais il existe bien d'autres explications.

⁷⁷ À force de vouloir mettre de l'ordre partout, la pensée extravertie en vient aussi à *intimer des ordres* basés sur le sens commun.

⁷⁸ Hélas, tout n'est pas si simple car l'autruche et le pingouin sont des oiseaux qui pondent des œufs mais ne savent plus voler.

⁷⁹ Jung parle à ce sujet d'*Imago Dei*, à savoir l'image du divin archétypal engrammée au tréfonds de l'inconscient avec

Or il semble qu'en japonais les hyponymes soient privilégiés pour désigner chaque cas singulier du réel au détriment des hyperonymes, comme les exemples cités plus haut (eau, coin, riz, poisson, train, etc.) le montrent amplement. Autrement dit, les termes spécifiques dominent plutôt sur les termes généraux, favorisant l'objectivité du signifié et le côté concret du langage, c.-à-d. le versant extraverti de la pensée. Ainsi, on peut raisonnablement penser que cette tendance extravertie a avantagé l'inflation du lexique.

D'où l'aspect exhaustif du japonais et son goût pour le savoir encyclopédique qui nécessite souvent des assemblages hétéroclites, éclectiques ou disparates comme son choix d'écriture hybride le prouve assez. Nous ne parlons pas bien sûr des termes savants traduits littéralement qui sont partout les mêmes sans donner lieu à des figures imagées mais de la langue fondamentale qui touche de près à la vie quotidienne.

Du côté du résumé

Comme il a été dit au début, parole et pensée sont inséparables, soudées tels les doigts de la main par la voix intérieure. On ne peut pas penser sans mots car ils sont soutenus par des représentations mentales induites en amont par des symboles (concret/abstrait) fondés sur les archétypes et la zone du psychoïde.

La vitalité d'une langue réside dans sa capacité à créer de nouveaux néologismes, à faire dériver d'autres sens de mots connus ou à former de nouvelles expressions figurées pour en oublier d'autres, à emprunter des unités lexicales à des langues étrangères. De ce point de vue le japonais est d'une grande productivité, via d'abord l'importation importante de mots chinois, puis occidentaux. Mais productivité ne veut pas dire forcément créativité. L'attitude « tolérante » des Japonais envers les mots étrangers révèle aussi un certain manque de fermeté visant à tout accepter sans discrimination, l'usage décidant en dernier ressort.

Le japonais est constitué de stratifications hétérogènes, à savoir le pur japonais d'origine ouralo-altaïque, à la fois approximatif dans ses lexèmes premiers mais aussi dénotatif car divisant les états singuliers et concrets de la matière au détriment de concepts plus abstraits capables de s'abstraire du monde sensible ; ensuite les multiples lectures des caractères sino-japonais importées au cours de l'histoire ; enfin à cause des diverses transcriptions arbitraires (*ateji*) du japonais en caractères chinois, sans parler bien sûr de la dernière strate lexicale venant de l'Occident qui est désormais notée phonétiquement avec un syllabaire.

Ce patchwork sémantique pluristratifié est sans aucun doute l'une des causes de l'inflation lexicologique du japonais qui, rappelons-le, avec 5.000 lexèmes n'atteint que 81,7% tandis que le français est à 96% pour l'usage quotidien de la langue. Or, il est certain qu'avec 5.000 mots un Français ne dit pas moins de choses au niveau sémantique qu'un Japonais avec 22.000 termes. Simplement, d'une façon générale, les unités lexicales du français paraissent pouvoir accepter bien plus de signifiés capables de se déployer en arborescence et développement autour d'un ou plusieurs signifiants que celles relevant du japonais.

Certaines langues utilisant au quotidien un volume lexical important auraient donc, *en toute généralité*, une tendance plus affirmée pour la dénotation sémiotique que pour la connotation symbolique. Bien que les deux procès soient en fait indispensables à tout énoncé, on constate toutefois souvent une inclination spontanée ou une disposition inconsciente, qui ne peut être exclusive, en direction de l'un ou de l'autre.

laquelle il passa sa vie à se confronter, des *sept sermons aux morts* à *réponse à Job* suite à son expérience de mort imminente (EMI) à la fin de sa vie, en passant par l'idée du *numineux* reprise à Rank et la foi en l'expérience intérieure du processus d'individuation au travers du Soi. Les représentations de l'*Imago Dei* sont multiples et kaléidoscopiques selon les cultures, changeant de plus avec le temps. On est en droit de se demander pourquoi les jungiens ne traitent presque jamais de cette question si essentielle.

L'impression générale donnée par la langue japonaise qui expliquerait aussi son volume lexical usité au quotidien est, entre autres raisons, le fait que d'un point de vue taxinomique ses substantifs, surtout sino-japonais, ont un spectre sémantique très contextualisé, obligeant à choisir le bon lexème et non un autre⁸⁰.

Même s'il est difficile de distinguer ce qui relève de la métaphore ou de la métonymie compte tenu de leur intrication dans le discours, il n'aura pas échappé au lecteur, japonisant ou non, que les locutions idiomatiques que nous avons présentées montrent pour beaucoup une nette tendance à la métonymie par leur aspect contracté et raccourci destiné à faire du sens via la suggestion plutôt que par des explications. C'est un penchant naturel de la pensée extravertie même si elle ne peut totalement ignorer l'autre versant.

De plus, nombre d'expressions imagées sont en rapport avec la nature, le milieu ou des faits historiques, choses concrètes qui laissent plus de place à la description concise qu'à la métaphorisation alambiquée. Ce que la pensée extravertie gagne en synthèse et réunion, elle le perd en analyse et subtilité sémantique.

Parmi les mots présentés ici et bien d'autres⁸¹, le français et le japonais s'accordent plutôt bien quant au sens concret, d'autant mieux dans les domaines scientifiques ou technologiques qui sont des traductions mot à mot. Mais dès lors que l'on dérive vers un sens plus abstrait, il est fréquent en japonais de devoir changer de lexème pour parvenir à plus d'abstraction, ce qui cause une inflation exponentielle du lexique.

La dénotation se tourne donc plus facilement vers des signes représentatifs, des détails révélateurs, des mots-clés, des classes d'objets, des éléments invariants et objectifs, des concepts pratiques, des systèmes référentiels qui la contextualisent. Tous les signes deviennent fortement liés entre eux pour dénoter une réalité le plus souvent concrète, décrite avec une grande minutie. Il s'ensuit que les signes linguistiques renvoient avec rigueur aux référents qu'ils désignent, mais leur portée sémantique est moins apparente. Autrement dit, le pouvoir évocateur de la connotation dans un énoncé finit par s'amoindrir plus ou moins.

Le japonais se sert aussi de divers sinogrammes de même lecture pour apporter des nuances dénотatives qui sur le plan sémantique permettent aux lexèmes en question d'être plus précis concrètement parlant.

Cela signifie donc que les concepts superordonnés dans le registre de la pensée sont moins prioritaires.

Cela conduit dans bien des cas à une sorte de délayage et d'affadissement sémantique, la nouvelle unité étant souvent codifiée par le lexique d'accueil autour d'une valeur *unisémique* en l'absence de toute étymologie discernable (à l'inverse des sinogrammes). Les mots importés (surtout de l'anglo-américain) sont retranscrits avec un syllabaire purement phonétique, provoquant du coup une perte sémasiologique.

Souvenons-nous de *tabaco* naguère écrit avec les caractères de la fumée et de l'herbe (煙草) et maintenant noté en syllabaire (タバコ) ou de la France (フランス) que l'on lisait jadis *bouddha-orchidée-ouest* (仏蘭西). Quelle belle allure avait alors la France, pays de l'ouest où le bouddha tenait une orchidée dans la main !

Certes, nombre de termes empruntés peuvent subir des inflexions sémantiques nouvelles qu'ils n'avaient pas dans la langue d'origine mais elles restent limitées en raison d'une *absence de filiation*

⁸⁰ À l'inverse du français, ce n'est pas une faute de goût en japonais que de répéter le même mot plusieurs fois dans une phrase.

⁸¹ Pour le lecteur japonisant désireux d'approfondir cette question, citons : esprit, type, sorte, espèce, cuisine, système, métier, bosse, corne, choc, cas, perspective, facteur, file, rang, bulle, durée, rien, fuseau, particule, seuil, motif, centre, aube, etc...

étymologique avec la langue d'accueil. De plus, les Japonais traitent très vite ces mots par troncation⁸² et sont accros aux acronymes, procédés rappelant la métonymie et son pouvoir de condensation et de concision trapue.

Comme la pensée japonaise tend à fractionner le réel en entités minimales, elle doit recourir à un lexique bien plus volumineux. Si la précision concrète et dénotative du lexique nippon est quadruplée (c'est sa richesse), sa globalisation abstraite et connotative en est d'autant réduite (c'est son dénuement). Ce que la langue gagne d'un côté, elle le perd de l'autre (selon le mécanisme psychologique de la compensation).

La langue japonaise semble ainsi répugner à trop « désincarner » les phénomènes, sans doute parce que cette attitude omet de distinguer beaucoup de cas particuliers et isole trop de l'esprit les représentations du monde sensible. C'est là sa richesse mais aussi, par bien des côtés, son talon d'Achille car pour généraliser et atteindre le niveau conceptuel d'une chose (même matérielle) il faut bien faire abstraction de ses aspects les plus spécifiques. La théorie n'a pas moins de valeur que les applications qui la valident.

La fonction de pensée dans la psyché nipponne est donc plus tournée vers la concrétude, le pragmatisme, les propositions particulières et alternatives, la mise en œuvre de concepts spécifiques (autochtones) applicables *non à la chose en soi* mais à une chose, à un élément ou à un état, particuliers à chaque fois. Au lieu de réunir des phénomènes dans une même catégorie pour en tirer une loi universelle (fondée sur les points convergents), la pensée japonaise cherche, au contraire, à mettre plus en valeur la spécificité de chaque catégorie (fondée sur les points divergents) qui va en faire quelque chose d'absolument unique.

La langue de l'Archipel tend ainsi à être plutôt figurative, descriptive et vériste lorsqu'elle présente les traits de la réalité. C'est pourquoi le réel est si codifié, répertorié, classé, ordonné de façon systématique. Il y a une nette constance à un *accrochage aux détails et aux signes* dans sa façon d'envisager les choses. Il ne s'agit pas du tout du contenu de la pensée mais bien de son mode de fonctionnement vers le concret.

Les éphémérides poétiques japonais sont aussi un bon exemple de l'esprit de détail nippon qui répertorie les figures imagées vécues jadis par d'autres pour les réactualiser ou encore les remettre au goût du jour. Il est vrai que le peu de phonèmes en japonais favorisa nettement les jeux de mots ou les calembours si présents dans la poésie classique mais ce n'est en rien une métaphore. C'est surtout la forme qui domine. Les figures poétiques furent donc saucissonnées en une pléthore de « vignettes » fonctionnant en écho.

Ce n'est pas dire que dans son mode de fonctionnement l'approche conceptuelle et universelle n'existe pas, mais simplement qu'elle est moins ostensible et moins souvent utilisée que son inverse, la tendance à la segmentation du réel en entités, unités ou concepts minimalistes plus naturellement appréhendables. Ce mode du penser par fragmentation fait que le *spectre sémantique* des mots, c.-à-d. leur capacité à se déplacer par associations d'idées le long des chaînes de signifiants, est souvent moins étendu en japonais.

À travers sa langue, le peuple japonais a dû forger plus d'unités lexicales pour dénoter des phénomènes qui en français sont inclus dans un volume certes moins important de signifiants mais plus richement connotés du point de vue sémantique. Autrement dit, le japonais apporte plus aisément un complément d'information onomasiologique dans sa façon de dire qu'un supplément d'information

⁸² C'est le plus souvent l'apocope (chute de syllabes à la fin d'un mot) qui domine dans la troncation du japonais. Elle concerne en général les mots étrangers et aussi le japonais. Citons en vrac parmi bien d'autres : combini (コンビニ) = **convenience store**, depāto (デパート) = **department store**, eakon (エアコン) = **air conditioner**, famikon (ファミコン) = **family computer**, meiado (メイド) = **mail address**, pasokon (パソコン) = **personal computer**, masukomi (マスコミ) = **mass communication media**, pokémon (ポケモン) = **pocket monster**, rimokon (リモコン) = **remote control**, enfin sekuhara (セクハラ) = **sexual harassment**.

sémasiologique.

Le français tend à interpréter subjectivement les faits réels selon la pente métaphorique correspondant à sa façon de penser le monde tandis que le japonais reste plus dans la description concrète et objective des phénomènes réels. Alors que le lexique d'origine purement japonaise est clairement susceptible de glissements sémantiques originaux, le lexique sino-japonais qui suit l'arrivée des sinogrammes dans l'Archipel est devenu au fil du temps trop conceptuel, trop thématique, trop figé, à la façon confucéenne. Le drame du Japon est de n'avoir pas réussi à inventer sa propre écriture (excepté les deux syllabaires).

On pourrait donc croire que la fonction de pensée extravertie des Japonais incline au syncrétisme, surtout en matière religieuse, comme on l'a souvent dit, mais en fait il s'agit plus, comme dans un *patchwork*, d'un concubinage d'éléments hétérogènes greffés les uns à côté des autres (non les uns dans les autres). La pensée extravertie quand elle n'est pas suffisamment reliée à son autre versant, la pensée introvertie, pour retrouver une certaine unité ou compacité grâce à des concepts abstraits fait surtout des *re-collages*.

Or, c'est justement le cas de la langue japonaise qui est relativement malhabile lorsqu'il s'agit d'aborder des concepts plus abstraits dont les fruits viennent souvent de la pensée introvertie. Certes, l'Archipel a assimilé une première fois l'héritage chinois puis une seconde fois celui de l'Occident, mais sa résistance à ausculter le versant abstrait de la pensée (philosophie, logique, rigueur du raisonnement) ne lui a pas assez permis de contrebalancer son net penchant à l'*hybridation* et au *métissage* qui lui donne son cachet.

On peut le vérifier lexicalement dans le japonais indigène et sa relative absence de termes génériques globaux et abstraits présentant des concepts directeurs avant la venue des lexiques chinois et occidentaux.

Le japonais est donc une langue *allocentrée* comme le montre assez son système compliqué de politesse et la mise en pole position syntaxique du prédicat ou le fait d'éluder fréquemment le sujet dans la phrase. La préférence accordée à la logique du prédicat, c.-à-d. du point de vue des relations interpersonnelles et mentales, à la *logique de l'autre au détriment de la logique du sujet*, apparaît dans l'*euphémisation* générale qui parcourt l'ensemble de la langue tels l'emploi courant de la litote ou de la double négation. La langue incline aussi à mettre le sujet dans une position passive par rapport à la situation et au contexte.

Il s'ensuit que le vocabulaire venu de Chine au fur et à mesure du temps, c.-à-d. les substantifs d'origine sino-japonaise, reste plutôt démuné en termes de *polysémie* ou de translation de sens autour des sèmes. Ainsi les énantiosèmes, mots identiques signifiant une chose et son contraire tels *hôte*, *sacré*, *supporter*, *jurer*, *remercier* qui permettent des interprétations opposées paraissent bien moins courant en japonais.

Au final, il s'agit du *spectre sémantique* qu'un mot peut recouvrir pour représenter au mieux le *symbole* l'animant de l'intérieur car les glissements sémantiques s'appuient toujours sur lui, sauf si une idéologie quelconque aux intentions malveillantes pervertit et distord à son profit le message du symbole, comme par exemple la langue de bois⁸³, le politiquement correct, l'euphémisation ou la stéréotypie de la vérité. Se questionner sur la motivation en cause est une affaire de sentiment car lui seul donne une valeur sûre. La pensée peut prouver n'importe quoi tant elle est performante, mais pas le sentiment tant il est démuné.

⁸³ La langue de bois pour le langage équivaut à la jambe de bois pour la marche : c'est un cautère dans la bouche. Voilà pourquoi il faut faire une *analyse de contenu* pour déterminer la vraie valeur du discours et fournir à la raison des arguments convaincants. L'analyse de contenu se fait sur la base d'un dialogue entre la pensée et le sentiment pour estimer en soi-même vers où penche la vérité. Le japonais pour sa part dit tenir une *double langue* (*ni mai jita*/二枚舌), locution copiée sur l'anglais (*double-tongued*).

A contrario, cela montre que le français est plus fortement connoté et qu'il a moins besoin de vocabulaire tandis que le japonais est plus fortement dénoté, ce qui l'oblige à une inflation lexicale pour compenser son manque de connotation. En revanche, il est beaucoup plus précis dans le détail des choses réelles. En raison de cette tendance dénotative, le déplacement du sens par associations d'idées dans le domaine de l'abstrait est rendu plus difficile, du moins au niveau de la pensée tournée vers le sujet et ses thèmes.

Il peut donc distinguer avec rigueur par des lexèmes et des graphèmes différents l'eau froide de l'eau chaude, le riz sur pied et le riz récolté du riz cuit, le coin intérieur du coin extérieur, alors que le français et d'autres langues seront d'une meilleure exactitude dans des domaines plus abstraits et plus généraux tels principe, logique, raison, droit, loi, règles ou encore dogmes, doctrine et foi dans leur sens religieux.

Tous les facteurs précités ont sans doute favorisé l'inflation du lexique nippon, reflétant d'une manière générale le versant plutôt extraverti de la fonction de pensée du peuple japonais qui tend à négliger l'abstraction conceptuelle des choses pour mieux dénoter la réalité et se focaliser sur ses aspects concrets.

Du côté de la conclusion

Notre démarche concernant l'extraversion de la langue et de la pensée japonaises ainsi que les intuitions premières qui l'ont motivée ont-elles pu être corroborées par notre démonstration ? Hum... Cette étude a eu toutefois le mérite de mettre en lumière selon la métapsychologie de Jung sur la structure universelle de la psyché humaine qu'il est possible (ou du moins envisageable) de repérer à travers la langue d'une ethnie le versant préférentiel vers lequel la libido s'investit dans la pensée pour se diriger dans ses choix.

J'ai donc tenté de donner une base linguistique à cette hypothèse qui corrobore tout à fait les conclusions avancées en première instance dans mon ouvrage sur l'âme japonaise [11] où j'ai analysé la configuration psychologique du peuple nippon d'un point de vue transculturel à partir de la métapsychologie de Jung.

J'affirmais que si la fonction dominante est la sensation dans son versant introverti⁸⁴ comme l'esthétique le montre bien, la seconde est la pensée dans son versant extraverti (surtout chez les hommes). La langue japonaise en fournit une *preuve supplémentaire* à cet égard. C'est bien grâce à la pensée extravertie que les Japonais ont pu passer à partir de la seconde moitié du XIX^e d'un état plus ou moins féodal à un état moderne en seulement quelques décennies et assimiler ainsi le savoir occidental dans tous les domaines.

L'enfant nippon acquiert donc avec le lait maternel la souplesse et la malléabilité que la langue japonaise véhicule par son lexique, son écriture et sa syntaxe, tous éléments où prédominent la pensée extravertie. Il ne s'agit bien entendu que d'une tendance et il faut se souvenir que tous les êtres ont quatre fonctions utilisées avec plus ou moins de bonheur et d'efficacité selon les personnes et les ethnies. Cependant, c'est ce qu'il ressort culturellement de l'étude du japonais replacé dans une perspective psychologique.

⁸⁴ La fonction de sensation est pour sa part introvertie comme la cuisine traditionnelle de l'Archipel cultivant l'amour du détail et la perfection d'une sensorialité subtile ou bien son esthétique raffinée et délicate le montrent amplement. Les Japonais ont su rendre leur nourriture non seulement sacrée mais aussi d'une extraordinaire beauté. N'est-ce pas un Japonais qui a su définir une cinquième saveur nommée *umami* (旨味) faite d'aliments riches en glutamate associés à des ingrédients ribonucléotides ? Il s'agit d'un autre exemple transculturel basé sur les types psychologiques de Jung mais pour l'aborder dans le détail, en long, en large et en travers, il faudrait plusieurs encyclopédies illustrées pour expliciter toute la finesse de cette sensation introvertie.

Enfin, il résulte que cette essai se situe dans le champ de la transculturalité comparative que j'ai nommé *anthropoculturalité* [10/11] pour tenter de donner de solides assises au fonds anthropologique commun animant la psyché (archétypes et symboles), mais aussi pour expliquer que son architecture définie par Jung il y a un siècle dans ses *types psychologiques* est valide sous tous les cieux et, surtout, que nous *homo sapiens* avons un cerveau d'une grande plasticité dont l'arrangement suit la structure de ces types.

En conséquence, je suis convaincu que la tendance extravertie de la pensée qui se reflète dans la langue japonaise peut aussi se rencontrer chez d'autres ethnies et, à ce titre, il serait intéressant de faire diverses études comparatives pour en avoir le cœur net et faire avancer les recherches sur ce thème transculturel. Il en va aussi pour la tendance introvertie de la pensée comme pour les autres fonctions psychologiques.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- [1] Bonnin Ph. : Nommer/habiter. Langue japonaise et désignation spatiale de la personne, in : *Communications*, 73, 2002. Manières d'habiter. pp. 245-265.
- [2] Dhorne F. : Question de temps, in : *Ebisu*, N° 15, 1997. pp. 89-106.
- [3] Evans R. : Entretiens avec Jung, Petite Bibliothèque Payot, 1970
- [4] Fleming W. : *The vocabulary of philosophy, mental, moral and metaphysical*, London & Glasgow, 1858.
- [5] Garnier C. : La réflexion linguistique et la personne, au Japon, in : *Faits de langues*, n° 3, mars 1994, pp. 29-36.
- [6] Honoré J.-P. (sous la direction de) : Parler du Japon, *Mots*, N° 41, décembre 1994.
- [7] Iwabuchi E. : *Le japonais de nos jours (gendai nippongo/現代日本語)*, Chikuma shobô, 1970.
- [8] Jakobson : *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1986.
- [9] Jugon J.-Cl. : *Phobies sociales au Japon, timidité et angoisse de l'autre*, ESF Éditeurs, 1998.
- [10] Jugon J.-Cl. : *Petite enfance et maternité au Japon, perspectives transculturelles*, L'Harmattan, 2002.
- [11] Jugon J.-Cl. : *L'âme japonaise, essai de psychologie analytique transculturelle*, L'Harmattan, 2015.
- [12] Jung C.-G. : *Types psychologiques*, Georg & Cie, 1968.
- [13] Kervern A. (traduction et adaptation de) : *La Tisserande et le Bouvier, Grand Almanach Poétique Japonais*, Livre III, L'Été, Éditions Folle Avoine, 1992.
- [14] Konno M. : *Dictionnaire des 4500 onomatopées japonaises (擬音語・擬態語：日本語のオノマトベ辞典)*, shogakkan, 2007, 770 p.
- [15] Labruno L. : Les onomatopées et idéophones du japonais, *Cahiers de linguistique - Asie orientale*, vol. 16, 2, 1987, pp. 277-288.
- [16] Morita Y. : Enseignement du vocabulaire dans le processus de passage du niveau élémentaire au niveau moyen (初・中級移行過程における語彙教育), in : *Enseignement des cours japonais*, Vol. 22, Centre de Recherche Linguistique de l'Université de Waseda, pp. 98-108, 1986.
- [17] Nodier Ch. : *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*, Demonville, 1808.
- [18] Ôga M. : *Dictionnaire d'exploitation de 425 substantifs (gendai furansugo meishi katsuyô jiten/現代フランス語名詞活用辞典)*, Taishukan, 1979.
- [19] Perreau R. & Langford M. : *The concise French American dictionary of figurative and idiomatic language*, Ophrys Gap, 1972. *Dictionnaire de la langue idiomatique*. (Traduit en japonais par Watanabe & al. : *gendai furansugo hyôgen katsuyô jiten/現代フランス語表現活用辞典*), Taishukan, 1981.
- [20] Sakai C. et Struve D. (sous la direction de) : *Regards sur la métaphore, entre Orient et Occident*, Picquier, 2008.
- [21] Tamamura F. : *Lexique et signification en japonais (日本語の語彙・意味)*, Meiji Shoin, 1989-90.
- [22] Tauber S. : *Mon analyse avec Jung*, La Fontaine de Pierre, 2019.
- [23] Theissen A. : *Le choix du nom en discours*, Librairie Droz, 1997.

